

Friday Harbor - Tome 2 - Le secret de Dream Lake

Lisa Kleypas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

— Par l'auteur du best-seller international —
La ronde des saisons

LISA KLEYPAS

*Le secret
de Dream Lake*

Friday Harbor - 2



ma vie

PROMESSES

LISA
KLEYPAS
FRIDAY HARBOR - 2
Le secret de Dream Lake
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Busnel

Quand on a grandi entre deux parents alcooliques, on apprend à ne rien attendre de la vie. Devenu adulte, Alex Nolan est lui-même tombé sous le joug de l'alcool. Il boit pour se convaincre que son récent divorce ne l'a pas atteint. Que rien ne saurait l'atteindre. Ni personne... sauf la jolie Zoë, qui officie aux fourneaux de l'auberge de Friday Harbor. Son exquise douceur lui fait entrevoir de dangereux mirages. Mais plus elle l'enchant, plus il la repousse. Pour qu'Alex guérisse enfin de ses blessures, il faudrait l'intervention d'une force surnaturelle. Ou peut-être d'un fantôme. Le fantôme de Dream Lake...

Le fantôme avait tenté à plusieurs reprises de quitter la maison. En vain. Chaque fois qu'il approchait du seuil de la porte d'entrée, ou qu'il se penchait par une fenêtre, il se volatilisait purement et simplement, telle la brume au vent. Cela l'angoissait. Ne risquait-il pas un jour de s'évaporer pour de bon ?

Il s'interrogeait. L'avait-on enfermé là pour le punir d'un passé dont il ne gardait aucun souvenir ? Et dans ce cas, combien de temps cela allait-il durer ?

La maison de style victorien se dressait au bout de Rainshadow Road. Solitaire, elle surplombait l'anse de False Bay, semblable à une rosière qui aurait fait tapisserie au bal. Le bardage du pignon, attaqué par l'air marin, perdait sa peinture par lambeaux. L'intérieur s'était lentement détérioré au fil des ans, par négligence. Les parquets d'origine avaient été recouverts de moquette, les vastes pièces divisées par des cloisons de placo et les plinthes badigeonnées d'une douzaine de couches de peinture bon marché.

Par les fenêtres, le fantôme observait les oiseaux : chevaliers, pluviers, bécasses, huîtres, qui venaient le matin picorer la nourriture en abondance dans les mares d'eau sur la grève, sous un ciel couleur paille.

La nuit venue, il contemplait les étoiles, les comètes et la lune cernée de nuages. Et parfois il apercevait la danse magnétique d'une aurore boréale sur l'horizon.

Il ignorait depuis combien de temps au juste il se trouvait dans cette maison. Son cœur ne battait pas au rythme des secondes qui s'égrenent, et le temps coulait, sans repère possible. Il s'était retrouvé là un beau jour, anonyme, privé d'un corps physique, sans avoir la moindre idée de la personne qu'il était.

Il ne savait pas comment ni où ni pourquoi il était mort.

Cependant quelques rares souvenirs affleuraient sa conscience. Il était à peu près certain d'avoir vécu sur San Juan Island, au moins une partie de son existence. Peut-être dans la peau d'un marin ou d'un pêcheur ? Lorsque son regard se perdait sur False Bay, il se remémorait certains détails qu'il ne pouvait apercevoir de son poste d'observation : les bras de mer entre les îlots aux alentours de Vancouver, et les côtes déchiquetées du détroit de Puget autour de la péninsule Olympique.

Il gardait aussi en mémoire de nombreuses chansons. Et lorsque le silence devenait insupportable, il chantonait en déambulant de pièce en pièce.

Il avait soif de contact avec la moindre créature vivante. Mais sa présence passait inaperçue, même des insectes qui couraient sur le sol. Il avait soif d'informations, de détails, sur n'importe quoi et n'importe qui, tentait désespérément de se rappeler les gens qu'il avait côtoyés jadis. Hélas ! ses souvenirs restaient prisonniers. Sans doute ne seraient-ils libérés que le jour, proche ou lointain, où son destin lui serait enfin révélé...

Un matin, des visiteurs arrivèrent.

Saisi par un sentiment d'euphorie, le fantôme vit approcher une voiture dont les roues aplatisaient les mauvaises herbes dans l'allée terreuse, laissant deux traces rectilignes dans son sillage.

Deux personnes en descendirent : un homme jeune, aux cheveux bruns ; et une femme plus âgée, vêtue d'un jean, d'une veste rose et de souliers plats.

— ... n'arrive pas à croire qu'on me l'ait léguée, disait-elle. Mon cousin l'a achetée dans les années 1970, dans l'idée de la rénover pour la revendre, mais il n'a jamais mené son projet à bout. La propriété ne vaut que le prix du terrain. Il faudrait raser la maison.

— Tu as fait établir une estimation ? s'enquit l'homme.

— Pour la revendre, tu veux dire ?

— Non, un devis pour des travaux.

— Mon Dieu, non ! La maison est dans un état épouvantable, il faudrait tout réhabiliter.

L'homme regardait la demeure avec une fascination évidente :

— J'aimerais jeter un coup d'œil à l'intérieur, dit-il.

Le front de la femme se plissa comme une feuille de laitue fanée :

— Oh Sam, je ne sais pas. C'est peut-être dangereux...

— Je vais faire attention.

— Je serai responsable si tu te blesses. Tu pourrais passer à travers un plancher pourri, ou bien te prendre une poutre sur la tête. Et je suis sûre qu'il y a tout un tas de bestioles là-dedans...

— Mais non, tout ira bien. Donne-moi juste cinq minutes, le temps de jeter un coup d'œil.

— Je ne devrais pas te laisser faire ça...

— Mais tu sais bien que tu ne peux rien me refuser, objecta-t-il avec un sourire charmeur.

Elle s'efforça de prendre une mine sévère, capitula dans un sourire réticent.

« J'étais exactement comme ce type-là ! » se souvint le fantôme avec surprise.

Des souvenirs clignotaient dans sa mémoire, réminiscences de regards et de sourires enjôleurs, de soirées lointaines passées sous des vérandas... A l'époque, il savait s'y prendre pour flirter avec les femmes de tous âges, les faire rire. Il avait embrassé des jeunes filles qui avaient encore le goût sucré du thé sur la langue, dont le cou et les épaules fleuraient bon la poudre parfumée...

L'homme à la silhouette athlétique monta les quelques marches qui menaient à la terrasse. La porte résista, il l'ouvrit d'un coup d'épaule, pénétra dans le vestibule. Là, il pivota d'un air méfiant, comme s'il s'attendait à être attaqué. Chacun de ses pas soulevait un petit nuage de poussière grise. Il éternua.

Un son tellement humain. Le fantôme avait oublié ce bruit-là.

Le dénommé Sam regardait les tapisseries fanées, déchirées. Même dans la semi-pénombre, le bleu-vert intense de ses yeux ressortait. Les ridules à l'angle de ses paupières dénotaient un caractère rieur. Sans être beau, il avait

un physique plaisant, avec du caractère. Son hâle profond témoignait de longues journées passées au grand air. À le voir, le fantôme parvenait presque à se rappeler la caresse piquante du soleil sur la peau.

La femme s'était aventurée jusqu'au seuil. Elle jeta un coup d'œil à l'entrée. Ses cheveux formaient comme un halo argenté autour de sa tête. Elle agrippa le chambranle comme un passager se cramponne à la barre de soutien dans le métro.

— Il fait sombre là-dedans ! Je ne sais pas si...

— Cela va me prendre plus de cinq minutes, annonça Sam qui venait d'allumer la mini lampe-torche accrochée à son trousseau de clés. Tu n'as qu'à aller prendre un café en ville, si tu veux, et revenir d'ici... une demi-heure ?

— Je ne vais pas te laisser ici tout seul !

— Je ne vais rien abîmer, sois tranquille.

Elle eut un petit rire :

— Je ne m'inquiète pas pour la maison, Sam.

— J'ai mon portable, dit-il en tapotant sa poche arrière de pantalon. Si j'ai un souci, je t'appelle et tu pourras voler à ma rescousse.

Les fines rides au coin des yeux de la femme se creusèrent. Elle poussa un soupir outrancier :

— Et qu'espères-tu trouver dans ce taudis ?

— Un foyer, peut-être.

— Un foyer ? Cette bicoque en était peut-être un autrefois, mais à mon avis elle n'est pas près de le redevenir.

Sam avait déjà reporté son attention sur son environnement. Le fantôme fut soulagé de voir la femme s'en aller.

Sam commença une exploration minutieuse, faisant de lents mouvements circulaires avec le faisceau lumineux de sa lampe. Le fantôme le suivit d'une pièce à l'autre. Une couche de poussière, semblable à un voile de gaze, recouvrait les manteaux de cheminée et les meubles bancals.

Dans un coin, un bout de moquette avait été arraché. Sam se pencha et tira dessus pour révéler un plancher enduit de résidus de colle noirâtres et poisseux.

— Acajou ? Chêne ? marmonna-t-il.

Noyer noir, songea aussitôt le fantôme. Tiens, encore une découverte : il s'y connaissait en bois. Et il savait aussi poncer, raboter, lustrer, enlever les taches à l'aide d'un tampon de laine...

Sam passa dans la cuisine. Il y avait là un renforcement prévu pour accueillir une cuisinière. Quelques carreaux de faïence cassés adhéraient encore au mur. Sam dirigea le faisceau de lumière vers le haut plafond à chevrons, puis sur les placards de guingois. Il s'intéressa à un nid d'oiseau abandonné, le souleva, découvrit de vieilles fientes cachées dessous.

— Je dois être cinglé, murmura-t-il en secouant la tête.

Il gravit l'escalier, s'arrêta le temps de gratter la rambarde de l'ongle du pouce. L'éclat rougeâtre du bois apparut sous la crasse. Il poursuivit sa progression

jusqu'à l'étage, en faisant attention où il posait les pieds pour éviter de passer à travers une marche pourrie. De temps en temps il grimaçait, soufflait par la bouche, comme si un relent désagréable lui assaillait les narines.

— Elle a raison, dit-il d'un ton de regret, comme il atteignait le palier. Cet endroit est un vrai taudis. Il n'y a rien à en tirer.

Le fantôme eut un frisson d'angoisse. Que lui arriverait-il si la maison était rasée ? Son anéantissement signerait peut-être le sien. Mais on l'avait bien enfermé ici pour une raison. S'il se dissolvait dans l'air, tout cela n'avait aucun sens.

Il se mit à tourner autour de Sam, l'examinant sous toutes les coutures. Il aurait aimé tenter de communiquer avec lui, mais le type risquait de s'enfuir en hurlant.

Totalement inconscient de sa présence, Sam le traversa de part en part pour s'approcher de la fenêtre qui surplombait l'allée. La vitre sale assombrissait la pièce. Un soupir lui échappa.

— Cela fait longtemps que tu attends, hein ? demanda-t-il à mi-voix.

La question prit le fantôme par surprise. Puis il comprit que Sam dialoguait avec la maison :

— J'imagine que tu devais avoir de la gueule, il y a un siècle. Ce serait dommage de ne pas te donner une deuxième chance. Mais bon sang, ça va coûter bonbon ! Et si je veux maintenir le vignoble à flot, je vais devoir investir jusqu'à mon dernier centime. Je ne vois vraiment pas comment...

Il se remit à circuler dans les pièces poussiéreuses, suivi du fantôme qui s'attachait à ses pas. Il percevait l'attachement grandissant de l'homme pour ce lieu délabré, son désir de lui rendre sa beauté d'antan. Seul un idéaliste ou un idiot se lancerait dans un tel projet, réfléchissait Sam à voix haute. Et le fantôme était bien d'accord avec lui.

Un coup de klaxon retentit au-dehors. Sam ressortit. Le fantôme essaya de l'accompagner, mais de nouveau il éprouva cette sensation curieuse de dispersion de son être. Il se réfugia derrière une fenêtre cassée, à temps pour voir Sam ouvrir la portière de la voiture côté passager.

Ce dernier s'immobilisa, jeta un dernier regard à la demeure qui semblait avachie dans son bout de prairie. Elle ne manquait pas de gueule, en dépit de sa silhouette rachitique, dans son environnement de graminées, de joncs et de salicornes, avec en arrière-plan l'anse de False Bay qui jetait une tache bleue dans le paysage. À mesure que la marée découvrait la grève limoneuse, les mares d'eau miroitantes se multipliaient sous le soleil.

Sam eut un bref hochement de tête, comme s'il venait de prendre une décision. Et le fantôme fit une autre découverte : il était capable de ressentir de l'espoir.

Avant de faire une offre pour la propriété, Sam amena quelqu'un d'autre la visiter : un homme qui avait l'air d'avoir à peu près son âge, la trentaine, sans doute un peu plus jeune, mais la lueur de cynisme dans son regard semblait vieille de mille ans.

Des frères, sans doute. Même cheveux brun foncé, même bouche large, même

constitution robuste. Mais alors que Sam avait les yeux couleur lagon, ceux de l'autre étaient d'un bleu givré presque transparent.

Deux profondes rides d'amertume creusaient son visage impavide, de chaque côté de la bouche. Là où Sam avait un charme buriné, son frère était d'une beauté virile frappante, avec des traits ciselés qui frisaient la perfection. Il s'habillait avec goût, il devait aimer les belles choses, le luxe, et ne pas craindre de dépenser son argent en coupes de cheveux stylées et en chaussures italiennes.

La seule note incongrue, dans cette apparence soignée, était ses mains calleuses, capables. Le fantôme en avait vu de pareilles auparavant. Les siennes, peut-être ? Il baissa les yeux sur son moi invisible, en quête d'une silhouette, d'une forme. D'une voix...

Que faisait-il là avec ces deux types qu'il observait sans pouvoir leur parler ni interagir avec eux ? Qu'était-il censé apprendre ?

Il fallut moins de dix minutes au fantôme pour comprendre que celui que Sam appelait Alex en connaissait un rayon en construction.

Il commença par faire le tour de la maison pour repérer les fissures du sol près des fondations, noter les bordures de toit endommagées, la terrasse qui s'écroulait à cause des lambourdes pourrissantes.

Une fois à l'intérieur, il se rendit exactement dans les endroits que le fantôme lui aurait montrés pour qu'il ait une idée de l'état général de la maison : planchers gondolés, portes gauchies, larges auréoles de moisissure près des canalisations cassées...

— L'expert dit que les dégâts ne sont pas insurmontables, déclara Sam.

— Qui est venu ?

Alex s'était agenouillé pour examiner le conduit de cheminée dont quelques briques gisaient éboulées dans l'âtre.

— Ben Rawley.

Alex releva la tête dans une mimique éloquente. Sam reprit :

— Je sais, il est un peu vieux, mais...

— C'est un fossile !

— ... il connaît le métier. Et il m'a fait ça gratos, pour rendre service.

— Je ne lui fais pas confiance. Il te faut un vrai maître d'œuvre et une estimation réaliste.

Alex avait une manière particulière de s'exprimer, d'une voix légèrement râpeuse, dépourvue d'intonations, qui semblait aussi plate et rigide qu'un mètre-ruban métallique.

— Le seul avantage, dans ce scénario, c'est qu'avec une maison en ruine dessus, la propriété vaut moins qu'un terrain à construire. Tu pourras faire baisser le prix en arguant que tu auras des frais de démolition et de déblaiement.

À l'écoute de cette discussion, le fantôme était tenaillé par la peur. La destruction de la maison l'expédierait peut-être tout droit dans le néant.

— Je ne vais pas faire raser la maison, objecta Sam. Je préfère la sauver.

— Eh bien, bonne chance !

— Je sais.

Sam se grattouilla les cheveux, laissant les courtes mèches brunes hérissées en pics sur son crâne. Il soupira :

— Le terrain est parfait pour faire pousser de la vigne. Je sais bien qu'il serait plus raisonnable de se contenter de ça, mais cette maison... elle a quelque chose que je... je n'arrive pas à...

Il secoua la tête, l'air à la fois déconcerté, soucieux et résolu.

Sam et le fantôme s'attendaient tous deux à entendre Alex se gausser. Mais celui-ci traversa lentement le salon pour s'approcher d'une fenêtre condamnée. Il tira sur une vieille planche de contreplaqué qui céda sans effort, dans un faible craquement de protestation. La luminosité augmenta d'un coup dans la pièce, accompagnée d'une bouffée d'air frais.

Dans les rayons de soleil qui passaient maintenant à travers le carreau, on voyait virevolter des grains de poussière scintillants jusqu'à hauteur des genoux.

— Moi aussi j'ai un faible pour les causes perdues. Sans parler des maisons victoriennes, dit Alex, non sans ironie.

— Vraiment ?

— Mais oui. Entretien chronophage, isolation inexistante, matériaux toxiques... elle a tout pour plaire, non ?

— Alors, qu'est-ce que tu ferais si tu étais à ma place ? s'enquit Sam avec un sourire.

— Je courrais le plus vite possible dans la direction opposée. Mais puisque de toute évidence tu es décidé à acheter ce bouge... ne perds pas ton temps avec les banques. Tu vas avoir besoin d'un prêt personnel rapide, avec un taux d'intérêt exorbitant.

— Tu connais quelqu'un ?

— Peut-être. Mais avant de parler de ça, il faut que tu regardes la réalité en face. Les travaux vont représenter une petite fortune. Et ne compte pas sur moi pour de la main-d'œuvre gratuite. Je me lance dans le projet de lotissement de Dream Lake, et je vais en avoir plein ma musette.

— Crois-moi, Al, je ne compte jamais sur toi. Pour rien, rétorqua Sam d'une voix sèche.

L'atmosphère se durcit. On y sentait flotter un mélange d'affection et d'hostilité qui ne pouvait s'expliquer que par un lourd passé familial. Le fantôme fut pris au dépourvu par une sensation étrange et brutale qui l'aurait fait frémir s'il avait encore eu sa forme humaine. Il émanait du dénommé Alex un désespoir d'une telle profondeur que même le fantôme, dans sa solitude ultime, n'en avait pas connu de pareil.

D'instinct il s'écarta, mais l'impression désagréable persista. Eh bien toi, je n'aimerais pas être dans ta peau ! dit-il à l'homme, qu'il plaignait sincèrement.

A sa grande surprise, Alex tourna la tête dans sa direction.

Soudain tout excité, le fantôme l'interpella, sans cesser de tourner autour de

lui: Eh, tu me comprends ? Tu entends ma voix ?

Alex ne réagit que par un bref mouvement de tête, comme s'il chassait un mauvais rêve de son esprit.

— Je vais t'envoyer un de mes experts. Gratis. Tu dépenseras bien assez sur le chantier. Tu n'as aucune idée de ce dans quoi tu mets les pieds, conclut-il enfin.

Presque deux ans passèrent avant que le fantôme ne revoie Alex Nolan.

Dans l'intervalle, Sam était devenu la lentille à travers laquelle le fantôme observait le monde extérieur. Il ne pouvait toujours pas quitter la maison, mais au moins y avait-il des visiteurs : les amis de Sam, les employés du vignoble, les ouvriers chargés de réparer l'installation électrique et la plomberie.

Une fois par mois environ, le week-end, le frère aîné de Sam, Mark, passait donner un coup de main avec tout ce qui ne s'apparentait pas à du gros œuvre. Ensemble, les deux frères remettaient un plancher à niveau, ou bien sablaient une ancienne baignoire à pieds griffus avant de remettre une couche d'émail. En même temps ils bavardaient et échangeaient de joyeuses bordées d'insultes.

Le fantôme adorait ces moments-là.

Des souvenirs de plus en plus nombreux lui revenaient de sa vie d'avant, telles les perles d'un collier éparpillées par terre qu'il aurait récoltées avec patience, une à une.

Il savait maintenant qu'il aimait les ensembles de jazz, les superhéros et les avions. Auparavant, il écoutait les émissions de Jack Benny et Edgar Bergen à la radio, et aussi le Burns and Allen Show. Il n'avait que des bribes de son passé, néanmoins il ne perdait pas espoir de tout reconstituer avec le temps. Un peu comme ces tableaux impressionnistes sur lesquels on ne voyait de près qu'une multitude de petits points et dont il fallait s'éloigner pour distinguer le sujet dans sa globalité.

Mark Nolan était une bonne nature, quelqu'un de fiable, le genre d'homme que le fantôme aurait aimé avoir pour ami. Il possédait une brûlerie et ramenait toujours des sacs de café. Dès son arrivée, il s'attelait à la préparation du nectar noir - dont il buvait des litres. Avec un soin méticuleux, il commençait par moudre les grains, puis dosait la mouture. Le fantôme se rappelait bien ce goût à la fois doux et amer, terrien ; il se souvenait qu'il suffisait d'y ajouter une cuillerée de sucre de canne et un nuage de lait pour le transformer en velours liquide.

Des conversations entre les frères Nolan, le fantôme avait retenu que leurs deux parents avaient été atteints d'alcoolisme sévère. Les stigmates laissés sur leurs enfants - trois fils et une fille prénommée Victoria -étaient invisibles, quoique profondément gravés dans leur chair.

Aujourd'hui, même si leur père et leur mère étaient morts depuis longtemps, les Nolan, survivants d'une famille dont personne ne désirait se souvenir, n'étaient pas très proches les uns des autres.

Paradoxalement, Alex-le-taciturne était le seul des quatre à s'être marié. Lui et

sa femme Darcy habitaient près de Roche Harbor. La sœur, Victoria, vivait à Seattle avec sa fillette. Elle était mère célibataire. Quant à Sam et Mark, ils étaient décidés à rester célibataires.

Sam était catégorique : aucune femme ne valait qu'un homme risque sa liberté. Chaque fois qu'il sentait qu'une relation devenait trop intime, il y mettait un terme et s'en allait, sans un regard en arrière.

Ce jour-là, Sam et Mark étaient dehors, en train d'appliquer du décupant sur d'antiques balustrades qui serviraient ultérieurement de rambardes sur la terrasse.

Sam venait de raconter à Mark sa dernière rupture, avec une femme qui souhaitait « passer la vitesse supérieure ».

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Mark.

— Je n'en sais rien. Je me suis sauvé avant qu'elle me l'explique. Je n'ai pas de boîte de vitesses, moi, je suis une bonne vieille automatique. Je baise, je vais au restaurant, je veux bien faire un petit cadeau de temps en temps, pas trop personnel, et surtout ne jamais parler d'avenir. En fait, je suis vraiment soulagé que ce soit fini. Elle était sympa, mais toute cette salade émotionnelle... je n'arrive pas à gérer.

— Quelle salade émotionnelle ? s'enquit Mark, amusé.

— Tu sais bien, ces trucs que les bonnes femmes font tout le temps. Un coup je pleure de joie, un coup je suis triste et je me fous en rogne. Comment peut-on éprouver plusieurs sentiments à la fois ? C'est comme regarder plusieurs chaînes de télé en même temps.

— Je t'ai déjà vu éprouver des sentiments paradoxaux.

— Quand ça ?

— Au mariage d'Alex. Au moment où lui et Darcy ont échangé leurs vœux. Tu souriais, mais tes yeux sont devenus tout humides.

— Oh ! Ce coup-là. Je pensais à une scène de Vol au-dessus d'un nid de coucou, quand Jack Nicholson est lobotomisé et que son ami l'étouffe avec un oreiller.

— Parfois, moi aussi j'ai envie d'étouffer Alex avec un oreiller, remarqua Mark.

Sam sourit, mais redevint sérieux comme son frère poursuivait :

— Ce serait charitable d'abréger ses souffrances. Cette Darcy... sacrée bonne femme. Tu te souviens quand elle a parlé d'Alex comme de son « premier mari », le soir de la répétition du mariage ?

— Il est son premier mari.

— Oui, mais cela sous-entend qu'elle en aura un deuxième. Pour Darcy, les maris sont comme des voitures. Elle pense qu'il faut en changer régulièrement. Ce que je ne pige pas, c'est qu'Alex le savait, et pourtant il l'a quand même épousée. Je veux dire, s'il faut vraiment se marier, autant choisir quelqu'un de bien, non ?

— Darcy n'est pas si mauvaise.

— Alors pourquoi ai-je toujours l'impression qu'il vaudrait mieux lui parler

armé d'un bouclier ?

— OK, ce n'est pas mon genre de fille, mais avoue que beaucoup de gars la trouvent canon.

— C'est pas une raison suffisante pour épouser quelqu'un.

— Mais selon toi, Sam, y a-t-il une seule bonne raison pour se marier ?

Sam secoua la tête énergiquement :

— Je préférerais me blesser atrocement avec un outil électrique.

— Vu la façon dont tu te sers d'une scie à ongles, ça te pend au nez.

Quelques jours plus tard, Alex débarqua à l'improviste à Rainshadow Road.

Il avait maigri depuis sa dernière visite, ce dont il n'avait vraiment pas besoin.

Ses pommettes saillaient encore plus dans son visage émacié et des cernes sombres soulignaient ses yeux bleu glacier.

— Darcy veut que nous nous séparions, annonça-t-il sans préambule, au moment où Sam lui ouvrait la porte.

Sam lui lança un regard consterné :

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Elle ne te l'a pas dit ?

— Je ne lui ai pas demandé.

Sam écarquilla les yeux :

— Bon sang, Al ! Ça ne t'intéresse pas de savoir pourquoi ta femme te quitte ?

— Pas particulièrement.

— Et tu ne penses pas que c'est justement une partie du problème ? continua

Sam d'un ton aigre. Tu ne crois pas qu'elle aurait besoin d'un mari qui s'intéresse un tant soit peu à ce qu'elle ressent ?

— C'est parce que nous n'avions jamais ce genre de conversations qu'elle m'a plu en premier lieu.

Alex pénétra dans le salon, les mains enfoncées dans les poches. Il examina le chambranle que Sam, l'instant d'avant, était occupé à encastrer dans le mur à grands coups de marteau.

— Tu vas fendre le bois si tu t'y prends comme ça. Il faut commencer à forer les trous à la perceuse.

— Tu veux nous donner un coup de main ?

— D'accord.

Alex s'approcha de l'établi installé au centre de la pièce et s'empara de la perceuse sans fil. Il vérifia les réglages, le serrage du mandrin, fit vrombir la machine d'une main experte.

— Je n'ai pas eu le temps de graisser les roulements à bille, s'excusa Sam.

— Autant les remplacer carrément. Je m'en chargerai plus tard. J'ai une bonne perceuse dans la voiture. Moteur quadripolaire, cent dix newtons de couple.

— Joli.

Comme tous les hommes, ils réglèrent la question du mariage brisé d'Alex en se gardant bien d'en parler.

À la place, ils bricolèrent dans un silence confortable. Alex posa le

chambranle à sa manière, vétilleuse et précise, prit des mesures, nota les repères, allant jusqu'à sculpter le bord du mur pour que le cadre de bois s'insère au millimètre près et que tout soit parfaitement d'équerre.

Le fantôme aimait lui aussi la menuiserie bien faite et les finitions soignées, le ponçage au grain fin des dernières imperfections, l'ultime coup de pinceau. Il observait le travail d'Alex d'un œil approbateur. Même si Sam se débrouillait plutôt bien pour un amateur, il commettait plein de petites erreurs et manquait de précision. Alex, lui, savait ce qu'il faisait. Et cela se voyait.

— Mazette ! s'exclama Sam, admiratif, en voyant comment Alex avait scié à la main les plinthes qui protégeaient le bas du chambranle. Eh bien ! maintenant, mon bonhomme, il va falloir que tu t'occupes de l'autre chambranle, parce qu'il est hors de question que j'obtienne un résultat approchant !

— Pas de problème.

Sam sortit pour donner quelques consignes aux employés, occupés à élaguer les jeunes plants de vignes en prévision de la grosse poussée d'avril. Alex continua de s'activer dans le salon, pendant que le fantôme déambulait dans la pièce, chantonnant entre deux séances de scie électrique ou de marteau.

Alex entreprit ensuite de reboucher les trous et fissures avec de la pâte à bois, puis de faire les finitions au mastic. Il se mit à fredonner, tout d'abord de manière quasi inaudible. Lorsque le fantôme reconnut la mélodie, il réalisa avec stupeur qu'Alex avait repris l'air qu'il chantait quelques instants plus tôt.

Pas de doute, ce type percevait sa présence ! Enfin, plus ou moins.

Le fantôme se remit à chanter en étudiant Alex intensément. Celui-ci posa le pistolet à mastic mais resta agenouillé, les mains sur les cuisses, à fredonner d'un air absent.

Le fantôme cessa de chanter et s'approcha.

— Alex ? appela-t-il.

Pas de réponse. Poussé par l'impatience et l'espoir, il s'écria :

— Alex, je suis là !

Alex cilla, comme quelqu'un qui passe de la pénombre à la lumière éblouissante du jour. Il se tourna vers le fantôme, ses pupilles dilatées très noires dans ses iris délavés.

— Tu peux me voir ? s'écria le fantôme, éberlué.

Alex se mit en position accroupie. Dans le même mouvement, il saisit l'outil le plus proche - un marteau -, et le brandit.

— Vous êtes qui, putain ? demanda-t-il d'une voix grondante.

L'inconnu considérait Alex avec une stupeur égale à la sienne.

— Vous êtes qui ? répéta Alex.

— Je ne sais pas, dit l'homme dont les yeux ne cillaient pas.

Il ouvrit la bouche, apparemment pour dire quelque chose, mais à cet instant sa silhouette tremblota... comme l'écran d'une télé dont la réception est mauvaise... et il disparut !

Le silence envahit le salon. Une abeille se posa sur la moustiquaire de la fenêtre et entreprit de tracer des cercles obtus.

Alex posa son marteau et laissa l'air s'échapper de ses poumons. Il se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index. Après la cuite de la veille, il avait encore les yeux bouffis. Une hallucination, voilà ce qu'il venait d'avoir. Son cerveau commençait sérieusement à déconner.

L'envie de boire était si intense qu'il envisagea un instant d'aller fouiller dans les placards de la cuisine. Mais Sam n'était pas amateur d'alcools forts ; il ne trouverait rien d'autre que du vin.

Et puis, il n'était pas encore midi. Alex ne s'autorisait jamais à boire avant midi.

Sam apparut sur le seuil. Il regardait Alex d'un air bizarre.

— Tu veux quelque chose ? C'est toi qui parlais ?

Les tempes d'Alex puisaient douloureusement au rythme de ses battements cardiaques. Il avait vaguement la nausée.

— Les gars de ton équipe... Il y en a un avec des cheveux bruns très courts, qui porte un blouson d'aviateur vintage ?

— Brian est brun, mais ses cheveux sont plutôt longs. Et je ne l'ai jamais vu avec ce genre de blouson. Pourquoi ?

Alex se leva et s'approcha de la fenêtre. D'une pichenette, il décrocha de la moustiquaire l'abeille qui s'envola dans un bourdonnement maussade.

— Ça va ? demanda encore Sam.

— Ouais, ça va.

— Parce que si tu veux parler...

— Non, non.

— OK...

Le ton de Sam l'irrita. C'était celui qu'employait tout le temps Darcy, comme si avec lui elle devait toujours marcher sur des œufs.

— Je termine et je file, dit Alex en retournant vers l'établi pour mesurer une longueur de plinthe.

— OK.

Sam s'attarda sur le pas de la porte.

— Al... tu as picolé récemment ?

— Pas suffisamment en tout cas, rétorqua Alex avec une sincérité brutale.

- Tu crois que...
- Tu m'emmerdes, Sam.
- OK. Pigé.

Sam le regardait sans chercher à masquer son inquiétude. Cela n'aurait pas dû énerver Alex, mais toute marque d'affection ou de sollicitude provoquait chez lui la même réaction : il se fermait comme une huître. C'était comme ça, et ceux qui ne comprenaient pas n'avaient qu'à aller se faire voir.

Impassible, il garda le silence. Lui et Sam avaient beau être frères, ils ne savaient pratiquement rien l'un de l'autre. Et c'était aussi bien comme ça, songea-t-il.

Le fantôme fut soulagé de voir Sam s'éloigner.

Il reporta son attention sur Alex.

Tout à l'heure, au moment où ils s'étaient dévisagés, on aurait dit qu'une vraie connexion s'établissait. Le fantôme avait soudain pu capter les émotions de cet homme, en surface, un peu comme on feuillette un livre en ne lisant que les titres de chapitres : amertume, solitude corrosive, envie de s'anesthésier pour oublier... Tout cela était d'une précision et d'une intensité si hallucinantes que le fantôme s'était écarté par réflexe.

Puis, apparemment, il était redevenu invisible.

Des cheveux bruns, un blouson d'aviateur... C'était donc lui, ça ? Et que voyait Alex en plus ?

« Est-ce que je ressemble à quelqu'un que tu connais ? Que tu aurais vu sur une vieille photo, par exemple ? Aide-moi ! Aide-moi à découvrir qui je suis !

»

Tenaillé par la frustration, le fantôme regardait Alex poser le deuxième chambranle. Chaque coup de marteau résonnait dans le salon. Le fantôme prenait soin de rester dans sa sphère de perception. Le lien entre eux était ténu, mais bien réel. Il voyait se dessiner les contours d'une âme lentement rongée par le vide, le manque d'amour, d'espérance et d'attention, toutes ces choses indispensables pour construire une relation humaine normale.

Alex n'était pas vraiment la personne que le fantôme aurait décidé de hanter de son propre chef, mais apparemment il n'avait pas le choix.

Alex rangea les outils de Sam par catégories, puis s'en alla en emportant la perceuse qui avait besoin d'être réparée. Le fantôme l'escorta jusqu'au pas de la porte. Là, il eut un temps d'hésitation. Et comme Alex traversait la terrasse, le fantôme lui emboîta le pas sous le coup d'une impulsion.

Cette fois, il ne se désintégra pas dans l'atmosphère.

Ébahi, il se retrouva dehors.

Au moment de s'engager dans l'allée où était garée sa voiture, Alex ressentit un picotement d'impatience dont il ne put identifier la cause.

Tous ses sens semblaient en alerte. Le soleil l'éblouissait, l'odeur fade de l'herbe et des violettes coupées lui agressait les narines. Son regard tomba sur le chemin, et soudain il remarqua quelque chose de bizarre : par une étrange illusion d'optique, deux ombres portaient de ses pieds pour se découper sur le

sol devant lui !

Il se figea, sentit son cœur s'emballer. Il aurait presque juré que l'une des deux silhouettes avait légèrement oscillé.

Ébranlé, il se força à reprendre sa marche en direction de la voiture. S'il continuait à voir des mirages et à parler aux apparitions, il n'allait pas tarder à se faire interner en désintox. Darcy sauterait sur le prétexte pour se débarrasser de lui. Comme ses frères, d'ailleurs.

Il essaya de concentrer ses pensées sur autre chose. Darcy était partie faire la tournée des agences immobilières de Seattle pour trouver un appartement. Il n'y avait donc personne à la maison. Il pourrait se bourrer la gueule en toute quiétude.

Perspective plaisante. Tellement, en fait, que ses clés cliquetaient dans sa main tremblante.

Alors qu'il s'installait au volant de sa BMW, l'ombre se glissa dans l'habitacle en même temps que lui et s'affaissa doucement sur le siège passager, comme une taie d'oreiller vide.

Et, ensemble, ils rentrèrent.

C'était bien l'ironie de la chose : après avoir passé des années à se lamenter parce qu'il voulait fuir la maison de Rainshadow Road, le fantôme n'avait plus qu'une idée en tête, au bout de quelques semaines passées en compagnie d'Alex Nolan : y retourner.

Hélas ! il ne pouvait s'éloigner que de quelques mètres avant de se heurter aux murs de son invisible prison.

Il était coincé avec Alex. Il arrivait à se glisser dans les pièces avoisinantes, mais c'était bien le maximum. Et quand Alex quittait sa maison ultramoderne de Roche Harbor, le fantôme se sentait irrésistiblement traîné derrière lui, tel un ballon au bout de sa ficelle... ou plus exactement un poisson accroché à un hameçon, qui suit avec une totale impuissance la ligne du pêcheur.

Séduites par la beauté sombre d'Alex, les femmes l'approchaient souvent, mais il demeurait froid et distant. Ses besoins sexuels étaient satisfaits de temps en temps par Darcy, qui vivait désormais à Seattle mais venait quand même lui rendre visite, bien qu'ils se soient mis d'accord sur une séparation de corps en prélude au divorce.

Ils avaient des discussions houleuses où les mots blessaient comme des lames de rasoir, suivies de torrides parties de jambes en l'air, la seule forme de communication qui existât entre eux. Darcy lui avait d'ailleurs dit qu'il était très doué au plumard pour toutes ces mêmes raisons qui faisaient de lui un très mauvais mari.

Quand ils commençaient à fricoter, le fantôme se retirait dans la pièce voisine et prenait son mal en patience, en s'efforçant d'ignorer les cris d'extase de Darcy.

Cette dernière était mince comme une levrette, superbe avec ses longs cheveux noirs et raides. Avec la dureté et l'aplomb inébranlable qu'elle affichait, personne n'aurait eu l'idée de la plaindre... et cependant le fantôme avait repéré chez elle quelques signes de faiblesse : ces fines lignes, quasi imperceptibles, autour de sa bouche ; ces cernes qui trahissaient le manque de sommeil ; et la note cassante de son rire, depuis qu'elle savait que son mariage était foutu.

Le fantôme accompagnait Alex au hasard de ses déplacements professionnels à Roche Harbor, qu'il l'avait entendu décrire comme un lotissement de poche. Il y avait là une poignée de maisons bien entretenues, disposées en éventail autour d'une pelouse commune et d'une brassée de boîtes aux lettres.

Si les gens n'aimaient pas nécessairement Alex, ils appréciaient la qualité de son travail. Il était connu pour sa fiabilité et son respect des délais, même ici

sur l'île, où les artisans avaient tendance à se la couler douce.

Néanmoins tout le monde savait qu'il buvait, qu'il était insomniaque et qu'en définitive, tout cela finirait par le rattraper. Bientôt sa santé se détériorerait, à l'image de son mariage. Ce n'était qu'une question de temps.

Le fantôme espérait bien qu'on ne le contraindrait pas à assister au lent délitement de cette existence humaine.

Piégé dans la proche périphérie d'Alex, il attendait avec impatience ses visites à Rainshadow Road, où de grands bouleversements étaient intervenus au sein de la famille Nolan.

Quelques jours après que le fantôme avait quitté les lieux, le téléphone avait sonné à une heure tardive. Le fantôme, qui ne dormait jamais, avait rejoint la chambre d'Alex où la lampe de chevet venait de s'allumer.

Alex avait décroché et, se frottant les yeux, avait répondu d'une voix pâteuse :
— Sam ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il avait écouté la réponse de son interlocuteur sans changer d'expression, mais son visage était devenu d'une pâleur de craie. Il lui avait fallu déglutir par deux fois avant de réussir à articuler :

— C'est sûr ? Il n'y a pas d'erreur possible ?

La conversation téléphonique s'était prolongée. Le fantôme avait compris que la sœur des Nolan, Victoria, avait été victime d'un accident de voiture. Fatal. Et comme elle était mère célibataire et n'avait jamais révélé l'identité du père de sa fille, la petite Holly, âgée de six ans, se retrouvait désormais orpheline.

Alex avait raccroché, puis s'était mis à fixer le mur, les yeux secs.

Le fantôme avait accusé le coup, alors qu'il ne connaissait même pas Victoria. Elle disparaissait si jeune ! Cette mort cruelle et injuste avait éveillé en lui le souvenir du chagrin. Il aurait aimé pouvoir s'offrir le luxe des larmes. Elles l'auraient soulagé. Mais son être désincarné était incapable de pleurer.

Tout comme Alex Nolan, apparemment.

Un événement singulier s'était produit après le drame : Mark s'était vu accorder la tutelle de la fille de Victoria. Lui et Holly avaient donc déménagé pour s'installer avec Sam dans la maison de Rainshadow Road.

Avant l'arrivée de Holly, la vieille bâtisse avait eu à peu près l'ambiance d'un vestiaire d'équipe de foot. La lessive était faite quand on ne pouvait vraiment plus faire autrement. On mangeait à n'importe quelle heure, à toute vitesse sur un coin de table, et on ne trouvait dans le frigo que des bocaux de cornichons à moitié vides, des packs de bières et, à l'occasion, un reste de pizza dans son carton graisseux.

Dans cette maison, on n'appelait le médecin que si l'on avait besoin de points de suture ou d'un défibrillateur.

Pourtant Mark et Sam avaient réussi à faire de la place dans leur existence à une petite fille de six ans. Et tout avait changé. Ces célibataires endurcis, amateurs de malbouffe, s'étaient mis à étudier les étiquettes des produits alimentaires comme si leur vie en dépendait. Tout ingrédient au nom imprononçable était banni de leur nouveau régime. Des mots nouveaux

s'étaient intégrés à leur vocabulaire, tels « rachitisme » et « rota-virus », ainsi que les prénoms d'une demi-douzaine de princesses Disney. Et maintenant ils savaient comment enlever une boulette de chewing-gum engluée dans de longs cheveux avec du beurre de cacahuète.

Les deux frères s'étaient vite rendu compte que si l'on offrait son cœur à un enfant, ce cœur s'ouvrait à d'autres personnes.

L'année qui avait suivi l'arrivée de Holly à Rainshadow Road, Mark était tombé amoureux d'une jeune veuve aux cheveux roux prénommée Maggie. Ses vieux a priori sur le mariage avaient volé en éclats. La cérémonie était prévue en août. Ensuite, Mark, Maggie et Holly iraient vivre dans leur propre maison, ailleurs sur l'île, et Sam se retrouverait de nouveau seul à Rainshadow Road.

Cupidon n'allait pas tarder à décocher une seconde flèche.

Les craintes de Sam étaient légitimes : ses parents, Jessica et Alan Nolan, avaient détruit leur famille de leur relation toxique. Il en avait déduit que, quand on aimait quelqu'un, on finissait toujours par ramasser une bien amère récolte.

Après une âpre bataille juridique, Alex et Darcy s'étaient mis d'accord sur les modalités du divorce. En bref, elle le mettait sur la paille en raflant la majorité de leur patrimoine, y compris leur maison. Au même moment, la crise avait frappé et le marché de l'immobilier s'était effondré. L'entreprise d'Alex avait fait faillite, si bien que le projet d'aménagement du lotissement de Dream Lake était suspendu jusqu'à nouvel ordre.

Alex buvait jusqu'à la stupeur. Il avait désormais l'apparence de ces gens sans âge qui brûlent la chandelle par les deux bouts. Il recherchait l'oubli. Il était facile de deviner qu'en tant que petit dernier de la famille Nolan, il n'avait dû sa survie qu'à sa faculté de détachement. Si on avait les sens engourdis, si on n'accordait sa confiance à personne, si on faisait semblant d'ignorer ses besoins et ses faiblesses, on souffrait moins.

Chaque nouvelle journée l'usait un peu plus. Combien de temps encore, se demandait le fantôme, avant que la personne d'Alex Nolan ne se désintègre totalement ?

Depuis que le projet de Dream Lake était en suspens, Alex passait le plus clair de son temps à bricoler dans la maison du vignoble de Rainshadow Road.

Certaines pièces avaient été tellement endommagées par les fuites d'eau qu'il avait été obligé de les réhabiliter totalement, en commençant par ragréer les sols.

Récemment il avait posé dans le séjour une tapisserie en soie imprimée de sérigraphies. Sam avait voulu le payer, mais Alex avait refusé. Ses frères ne comprenaient pas bien qu'il déploie une telle énergie à restaurer cet endroit. Sans doute soulageait-il sa conscience -ou ce qu'il en restait - parce qu'il n'avait pas proposé de participer à l'éducation de Holly. Il n'était pas question qu'il s'occupe d'une gamine. Tandis qu'assainir une maison, la rendre confortable pour que la petite puisse y vivre en toute sécurité, ça, c'était dans

ses cordes. Il était même sacrement doué pour ça.

On était au cœur de l'été. Dans le vignoble, les employés s'activaient à élaguer les ceps de vigne pour que les grappes bénéficient d'une exposition maximale aux rayons du soleil. Alex arriva dès le matin. Avant de se mettre au travail dans le grenier, il alla prendre un café avec Sam dans la cuisine.

L'odeur du dîner de la veille - soupe de poulet à la sauge - flottait encore dans l'air, légère et réconfortante. Sur le plan de travail, une antique cloche de verre protégeait un morceau de fromage jaune pâle.

— Tu veux deux œufs sur le plat avant de te mettre au boulot ? proposa Sam.

— Non merci, je n'ai pas faim. Un café suffira.

— Comme tu voudras. Au fait, si tu pouvais éviter de faire trop de bruit ce matin... Une amie a passé la nuit ici et elle se repose.

Alex se renfrogna :

— Tu n'as qu'à lui dire d'aller soigner sa gueule de bois ailleurs ! J'ai plein de menuiserie à faire.

— Remets ça à plus tard. Ce n'est pas un problème d'alcool. Elle a eu un accident hier.

Avant qu'Alex puisse répondre, la sonnette de la porte d'entrée grésilla. Il s'agissait d'un vieux modèle mécanique, qu'on actionnait en tournant un bitoniuau.

— Tiens, c'est sûrement une de ses amies, dit Sam. Essaie d'être un peu aimable, pour changer.

L'instant d'après, il introduisit une jeune femme dans la cuisine.

En l'espace d'un éclair, Alex comprit qu'il allait avoir un problème du genre qu'il n'avait encore jamais expérimenté.

Son regard croisa deux grands yeux bleu clair et il eut l'impression de recevoir en pleine face un coup de poing qui le mit direct K-O.

En même temps une bouffée de désir et une vague d'angoisse le terrassèrent.

Sam procéda aux présentations :

— Voici mon frère Alex. Zoë Hoffman.

Alex se découvrit incapable de détourner les yeux. Il réussit seulement à donner un bref coup de tête en guise de réponse au salut de la jeune femme. Il n'esquissa pas un geste pour lui serrer la main. Il ne fallait surtout pas qu'il la touche.

Elle ressemblait à ces pin-up des anciennes réclames des magazines : une fille à la silhouette en forme de sablier, la tête auréolée de boucles blondes. Mère Nature s'était montrée généreuse avec elle en lui octroyant plus de beauté qu'il n'aurait dû être permis à une seule personne d'en posséder. Pourtant elle avait une attitude réservée voire timide, et teintée de méfiance, comme ces femmes qui redoutent l'intérêt masculin.

Zoë pivota vers Sam.

— Avez-vous une grande assiette à me passer pour les muffins ?

Sa voix était douce, légèrement voilée, comme si elle venait de s'éveiller malgré l'heure avancée, après une longue nuit d'étreintes torrides.

— Regardez dans les placards, du côté du frigo. Alex, tu veux bien aider Zoë pendant que je vais voir Lucy là-haut ? Je ne sais pas si elle préfère descendre ou vous attendre là-haut, ajouta Sam à l'intention de Zoë.

Hochant la tête, celle-ci se dirigea vers les éléments hauts de la cuisine équipée.

La perspective de se retrouver seul avec cette femme, même pour une minute ou deux, arracha enfin Alex à sa transe. Il fut devant la porte en même temps que Sam et grogna, sans guère prendre la peine de baisser d'un ton :

— J'ai du taf. Je n'ai pas le temps de bavasser avec Betty Boop.

— Je te demande juste de lui trouver une assiette, grinça Sam entre ses dents, avant de le planter là pour filer à l'étage.

À contrecœur, Alex revint vers Zoë qui, sur la pointe des pieds, tentait d'attraper un plat et sa cloche en verre sur l'étagère du placard. Comme il parvenait derrière elle et humait le parfum de sa peau, une seconde bouffée de désir l'assaillit, violente, viscérale.

Sans mot dire, il tendit la main pour se saisir du plat qu'il posa sur le plan de travail en granit d'un mouvement sec, précis. Surtout, garder le contrôle. Ne pas relâcher sa surveillance un seul instant. Ou qui sait ce qu'il serait capable de faire ou dire ?

Zoë entreprit de transférer les muffins de leur moule antiadhésif au plat. Alex demeura en retrait, appuyé de la main au plan de travail.

— Vous pouvez y aller, lui dit-elle sans le regarder. Rien ne vous oblige à bavasser avec moi.

Il aurait dû lui présenter ses excuses, bien sûr. Mais cette pensée s'évanouit de son esprit au moment où il la vit arrondir les doigts autour d'un petit gâteau doré pour l'extraire du moule avec délicatesse.

Tout à coup il eut l'eau à la bouche.

— Qu'avez-vous mis là-dedans ?

— Des myrtilles. Prenez-en un, si vous voulez.

Il secoua la tête, tâtonna d'une main qui tremblait légèrement en direction de sa tasse de café. Les yeux toujours baissés, Zoë déposa un muffin près de la soucoupe vide. Alex demeura silencieux et immobile, tandis qu'elle continuait de poser un à un les gâteaux dans le plat. Puis sa main, comme animée d'une volonté propre, cueillit l'offrande. Ses doigts s'enfoncèrent légèrement dans la pâte moelleuse.

Et il quitta la cuisine.

Sur la terrasse, Alex baissa les yeux sur son muffin. Ce n'était pas du tout le genre de nourriture qu'il appréciait. En général les pâtisseries lui faisaient penser au placoplâtre.

Il mordit dans la pâte croustillante. Sa langue entra en contact avec une texture aérienne, fondante, au bon goût de beurre tiède. La légère amertume du zeste d'orange fut tout de suite contrecarrée par l'explosion sucrée du jus de myrtille sur ses papilles.

Chaque bouchée apportait une nouvelle surprise gustative. Il se força à

déguster le gâteau petit bout par petit bout, alors qu'il avait envie de l'engloutir.

Depuis quand n'avait-il pas pris le temps de savourer un aliment ?

Le muffin avalé, Alex s'assit sur les marches de la terrasse, attentif à la sensation de bien-être qui l'avait envahi. Il s'autorisa à penser à la femme qui se trouvait encore dans la cuisine. À ses yeux bleus, à ses boucles dansantes, ses joues rosies, un peu pareilles à celles des angelots sur les vieilles cartes de Saint-Valentin... Il s'en voulait d'avoir d'emblée éprouvé une attirance aussi violente pour elle. D'autant que la réaction persistait...

Pourtant, ce type de femme ne l'avait jamais intéressé. Qui pouvait prendre au sérieux une poulette comme elle ?

Zoë. Pour prononcer son prénom, il fallait avancer les lèvres, comme pour un baiser.

Ses pensées éparées s'agglutinèrent pour former un fantasme. Il retournait dans la cuisine, s'excusait pour sa grossièreté et Zoë, charmée, acceptait de sortir avec lui. Ils allaient pique-niquer sur sa propriété de Dream Lake. Il étalait une couverture par terre, sous les frondaisons d'un pommier sauvage qui leur offrait son ombre rafraîchissante. Les rayons du soleil filtrés par le feuillage mouchetaient sa peau claire de blonde d'éclats scintillants.

Il imagina qu'il la déshabillait lentement pour révéler des courbes généreuses, qu'il enfouissait son nez au creux de son cou et sentait son corps frissonner sous le sien, tandis qu'il goûtait le rose de ses pommettes du bout de la langue...

Dans un sursaut, il secoua vivement la tête pour se débarrasser de ces folles pensées, prit une profonde inspiration, puis une autre, et une troisième.

Au lieu de retourner dans la cuisine, il gravit directement l'escalier et se mit au travail dans le grenier. Chaque geste lui coûtait, mais il était résolu à ne pas céder. Non, il n'irait pas rejoindre Zoë Hoffman. Il ne ferait preuve d'aucune faiblesse.

À défaut de lire les pensées d'Alex, le fantôme les avait « absorbées ». Enfin celui-ci manifestait une envie ! Son désir était même si ardent qu'il modifiait la qualité de l'atmosphère autour de lui, comme si l'air s'était épaissi, tel un caramel en ébullition. C'était de loin l'émotion la plus humaine que le fantôme ait jamais perçue chez lui.

Mais bien entendu Alex avait décidé de contrecarrer ce désir en se tenant à l'écart de Zoë.

En le voyant gravir l'escalier qui menait au grenier, le fantôme en avait eu assez. Cela faisait une éternité qu'il muselait son impatience, sans que cela profite à quiconque. Ni à Alex ni à lui-même. Ils n'allaient nulle part. Or, même s'il ignorait toujours pourquoi on l'avait attaché à cet ours alcoolique apparemment décidé à se suicider lentement, il était sûr qu'au fond il y avait une vraie raison.

Par conséquent, s'il voulait se libérer de ce salopard, il allait devoir prendre les choses en main.

Le vaste grenier sous combles était percé de fenêtres en chien-assis. Quelqu'un avait installé des murs sous pente afin d'aménager un peu l'endroit, mais l'ensemble était mal fait et plein de courants d'air. Alex était pour l'instant occupé à calfeutrer le plancher à l'aide de panneaux de mousse isolante.

Assis sur ses talons, il remplaça tout d'abord la cartouche de joint siliconé dans le pistolet. Tout à coup il se figea en apercevant quelque chose sur le mur... une ombre, semblable à un long hiéroglyphe, qui s'élevait d'un tas de débris divers et morceaux de meubles remisés.

Cela faisait des semaines que l'ombre le suivait partout. Au début, Alex l'avait ignorée. Il avait bu ou dormi pour ne pas y penser, mais il était décidément impossible d'échapper à sa présence vigilante. Et depuis quelque temps il commençait à percevoir une sorte d'animosité en provenance de la « chose ».

Ce qui signifiait qu'il était soit fou... soit hanté par un Fantôme.

L'ombre s'approcha et Alex sentit une décharge d'adrénaline fuser dans ses veines. D'instinct, il se mit en position défensive et envoya ricocher le pistolet contre le mur. Le tube se fendit et la silicone blanche se mit à dégouliner.

La forme sombre se volatilisa aussitôt.

Néanmoins, Alex continua de percevoir sa présence hostile.

— Je sais que tu es là, dit-il d'une voix gutturale. Qu'est-ce que tu me veux, à la fin ?

Une brusque suée lui échauffa le visage. Les gouttes de transpiration glissèrent sous le col de son tee-shirt. Son cœur battait à grands coups désordonnés.

— Et surtout dis-moi ce que je dois faire pour que tu dégages !

Seul le silence lui répondait.

Des grains de poussière descendaient lentement dans l'air iodé.

L'ombre réapparut. Doucement elle prit forme humaine et un être palpable, à trois dimensions, se matérialisa.

— C'est exactement la question que je me pose, dit l'inconnu. Ou du moins je me demande ce que je dois faire pour être débarrassé de vous.

Le choc tétanisa Alex. Il tomba pesamment assis sur les fesses, pour ne pas basculer comme un domino sous l'effet de la stupeur.

« Bon Dieu, ça y est, je suis devenu dingo... »

Il avait dû parler tout haut, car l'apparition rétorqua :

— Non, tu n'es pas dingo. Je suis bien réel.

L'homme était grand et mince, vêtu d'un blouson d'aviateur au cuir éraflé et d'un pantalon beige. Ses courts cheveux bruns de coupe militaire étaient séparés par une raie sur le côté. Il avait des traits fermes, bien dessinés, un regard pénétrant. Il ressemblait à ces seconds rôles qu'on voyait souvent dans les films avec John Wayne : la jeune recrue rebelle qui a du mal à obéir aux ordres.

— Salut, fit l'inconnu.

Lentement, Alex se releva dans un équilibre précaire. Il n'avait jamais cru au

paranormal. Il ne croyait qu'aux choses concrètes, à ce que ses sens percevaient sans conteste. Sur terre, chaque élément tirait son origine du big bang. Dans cette optique, les êtres humains n'étaient que de la poussière d'étoiles savante.

Et quand on mourait, on disparaissait pour toujours.

Alors ce truc... qu'est-ce que c'était ?

Une illusion quelconque.

Alex fit un pas, le bras tendu en avant. Sa main s'enfonça dans la poitrine de l'inconnu, le traversa de part en part au niveau du plexus solaire.

— Putain de merde !

Il retira vivement sa main, l'examina avec inquiétude, d'abord la paume, puis le dos.

— Tu ne peux pas m'atteindre, remarqua l'homme sans s'émouvoir. Tu es déjà passé à travers moi des centaines de fois sans t'en rendre compte.

Alex se décida à tendre de nouveau la main. Il la passa à travers l'épaule de l'homme.

— Qui es-tu ? Un ange ? Un fantôme ?

— Tu vois une paire d'ailes dans mon dos ? répliqua l'inconnu, sarcastique.

— Non.

— Alors disons que je suis un fantôme.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Pourquoi tu me suis partout ?

— Je n'en sais rien, répondit l'autre, les yeux dans les yeux.

— Tu n'as pas... je ne sais pas... un genre de message à me transmettre ? Ou quelque chose à faire, à finir, et je serais censé t'aider ?

— Non. Enfin je ne sais pas.

Alex aurait voulu se persuader qu'il rêvait. Mais il avait un trop grand sentiment de réalité. Cette chaleur étouffante sous les combles, l'air épais, la lumière jaune qui tombait des fenêtres, l'odeur de la silicone qui sentait un peu la banane...

— Et si tu me foutais la paix, tout simplement ? C'est envisageable ?

— Comme si ça ne dépendait que de moi ! répliqua le fantôme avec une mimique exaspérée. Si tu crois que ça m'amuse de te voir biberonner du Jack Daniel's tous les soirs ! Depuis des mois je crève d'ennui. Ça paraît dingue, mais j'étais plus heureux quand je vivais ici, avec Sam.

— Tu...

Alex s'interrompit. Il alla s'asseoir sur la pile de lambris qui servait à la réfection du sol.

— Est-ce que Sam...

— Non. Tu es le seul à pouvoir me voir ou m'entendre, précisa le fantôme.

— Mais... pourquoi ? Pourquoi moi ?

— Je n'ai pas eu voix au chapitre, figure-toi. J'étais prisonnier de cette maison longtemps avant que Sam l'achète. Impossible de sortir. Et puis un jour, en avril, j'ai découvert que je pouvais te suivre dehors. Au début, j'étais content. Même si du coup j'étais lié à toi. Car le problème, c'est que nous sommes

indissociables. Où tu vas, il faut que j'aille aussi.

Alex se frotta le visage d'une main lasse :

— Il doit bien y avoir une solution pour nous séparer. Une thérapie. Un médicament. Un exorcisme. Une lobotomie.

— A mon avis...

Le fantôme se tut brusquement. Un bruit de pas montait de l'escalier.

— Al ? appela la voix étouffée de Sam.

Sa tête apparut entre les barres de la balustrade laquées de peinture ivoire. Sourcils froncés, il s'immobilisa en haut des marches, la main sur le pilier :

— Que se passe-t-il ?

Le regard d'Alex glissa de son frère au fantôme qui se tenait un mètre plus loin à peine. Alex faillit lui demander s'il pouvait le voir. Le fantôme avait un physique défini, si tangible qu'il semblait impossible que Sam n'ait pas remarqué sa présence.

— Pas la peine, fit le fantôme, comme s'il avait lu dans ses pensées. Sam ne peut pas me voir et tu vas passer pour un cinglé. Et je n'ai pas trop envie de me retrouver avec toi dans une cellule capitonnée.

Alex se força à tourner les yeux vers son frère.

— Rien du tout, répondit-il en réponse à la question que venait de lui poser Sam. Pourquoi es-tu monté ?

— Parce que je t'ai entendu parler ! Je t'ai demandé de ne pas faire de bruit, tu te rappelles ? Lucy se repose. Pourquoi brailles-tu comme ça ?

— J'étais au téléphone.

— Tu ferais mieux de t'en aller. Lucy a besoin de calme.

— Sam, je suis en train de rénover ton putain de grenier ! Pourquoi tu ne demandes pas plutôt à ta petite copine de faire la sieste plus tard ?

Sam lui lança un regard d'avertissement :

— Elle a été fauchée par une voiture hier, alors qu'elle faisait du vélo ! Elle est blessée et en convalescence chez moi. Même un insensible dans ton genre peut faire preuve d'un peu de compassion dans un cas pareil, non ?

— OK, inutile de monter sur tes grands chevaux. Je m'en vais.

Alex dévisagea son frère avec perplexité. Ça ne ressemblait pas à Sam de s'enervier à cause d'une fille. D'ailleurs, à la réflexion, Sam s'arrangeait toujours pour que ses copines ne passent pas la nuit chez lui. Il se passait quelque chose d'inhabituel.

— Oui, il est en train de tomber amoureux, confirma la voix du fantôme dans son dos.

Alex jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et demanda sans réfléchir :

— Tu peux lire dans mes pensées ?

— Quoi ? lâcha Sam. Non, heureusement ! J'imagine que ça doit être épouvantable.

— Oh, tu n'as pas idée ! marmonna Alex qui, confus, se détourna pour commencer à ranger ses outils.

Sam redescendit quelques marches, puis s'immobilisa de nouveau :

— Comment ça se fait qu'il y a de la silicone plein le plancher ?

— C'est une nouvelle technique d'application ! aboya Alex.

— D'accord...

Sam émit un petit ricanement avant de s'en aller pour de bon.

Alex pivota vers le fantôme qui l'observait d'un air moqueur.

— Je ne peux pas lire dans tes pensées, mais ce n'est pas difficile de savoir ce qui se passe dans ta tête. Enfin, la plupart du temps. Parce que parfois ça n'a aucun sens. Comme tout à l'heure, ta réaction face à la jolie petite blonde...

— Occupe-toi de tes oignons, coupa Alex.

— Ça ne me regarde peut-être pas, mais j'en suis forcément témoin, alors ça m'agace ! Elle te plaît. Alors pourquoi tu ne lui parles pas ? C'est quoi ton prob...

— J'aimais mieux quand tu étais invisible, fit Alex en se détournant. Cette conversation est finie.

— Et si j'ai envie de continuer à parler ?

— Ne te gêne pas. Je rentre et je vais picoler jusqu'à ce que tu disparaisses.

Le fantôme haussa les épaules et s'adossa contre le mur dans une posture nonchalante :

— C'est peut-être bien toi qui vas disparaître, objecta-t-il, alors qu'Alex s'emparait d'une spatule pour racler les éclaboussures de silicone sur le sol.

— Arrête, Justine, dit Zoë d'un ton sévère. Il me faut au moins deux cents cupcakes pour confectionner cette tour et tu es en train de tout manger !

— Mais je t'aide ! protesta Justine, la bouche pleine, après avoir croqué dans le petit gâteau en habit rose surmonté d'un tourbillon de chantilly à la framboise.

Avec ses cheveux bruns tirés en queue-de-cheval haute et son uniforme de tous les jours, jean, tee-shirt, baskets, Justine ressemblait plus à une étudiante qu'à une femme d'affaires avisée.

Zoë jeta un regard sceptique à sa cousine.

— Et comment au juste prétends-tu m'aider ?

— Contrôle qualité. Il faut bien que je vérifie si ces gâteaux répondent aux critères gustatifs que nous nous sommes fixés pour la clientèle.

Zoë, qui étalait sa pâte à sucre au rouleau à pâtisserie, eut un sourire amusé.

— Eh bien, verdict ?

— Un délice ! Je peux en avoir un autre ? Juste un !

— Non.

— Bon, alors je vais te dire la vérité. Si on me donne le choix entre manger un de ces cupcakes ou voir Ryan Gosling et Brad Pitt se battre pour avoir l'honneur de coucher avec moi, je choisirai le cupcake.

— Ils ne sont même pas terminés. Il faut encore que j'ajoute des petites roses et des feuilles vertes en pâte à sucre, et des gouttes de rosée en sucre cristal.

— Zoë, tu es le Vatel des temps modernes ! s'exclama Justine avec solennité.

— Je sais.

Ayant travaillé la pâte à sucre jusqu'à obtenir une abaisse d'environ deux millimètres d'épaisseur, elle découpa ses ornements à l'emporte-pièce, d'une main sûre et précise.

Cela faisait plus de deux ans maintenant qu'elle travaillait à l'auberge. Tandis que sa cousine s'occupait de la gestion pure, Zoë se chargeait des courses, des commandes et des préparations culinaires. Justine lui avait proposé cette association juste après que le désastreux mariage de Zoë se fut écroulé. Cette dernière, encore sous le choc, avait fortement hésité dans un premier temps.

— Dis oui, je te jure que tu ne le regretteras pas, avait affirmé Justine. Le boulot consiste à faire tout ce que tu adores, la cuisine, la planification des menus, sans te soucier du côté chiffres.

— Après ce que je viens de traverser, j'ai peur de m'engager dans quoi que ce soit, avait objecté Zoë. Même quand l'offre a l'air aussi alléchant que la tienne.

— Mais cette fois tu t'engages envers moi, ta cousine préférée !

Zoë s'était abstenue de répliquer qu'elles n'étaient même pas cousines

germaines, sans compter que parmi tous les cousins Hoffman, elle ne considérerait pas forcément Justine comme sa préférée.

Durant leur enfance, cette cousine plus jeune d'un an, garçon manqué et pleine d'aplomb, l'avait toujours un peu intimidée. En réalité elles n'avaient qu'un point commun : le fait d'avoir grandi auprès d'un seul parent, sa mère pour Justine, son père pour Zoë.

— Est-ce que ton père s'est sauvé de la maison ? avait demandé Zoë à Justine, quand elles étaient petites filles.

— Mais non, idiot. Les parents ne se sauvent pas comme ça.

— Ma mère, si, avait rétorqué Zoë, assez fière que son expérience surpasse pour une fois celle de sa cousine. Je ne me souviens même pas d'elle. Mon père dit qu'un jour elle est partie. Comme ça, pouf. Et elle n'est jamais revenue.

— Peut-être qu'elle s'est perdue ?

— Non, elle a laissé une lettre d'au revoir. Et toi, il est parti où, ton père ?

— Il est monté au ciel. Maintenant c'est un ange avec deux grandes ailes en argent dans le dos.

— Ma grand-mère dit que les anges n'ont pas d'ailes.

— Évidemment qu'ils en ont ! Sinon ils dégringoleraient du ciel. Il n'y a pas de plancher là-haut, patate.

L'année du CM 1, le père de Zoë l'avait laissée à Everett où habitait sa grand-mère, Emma. Des années s'étaient écoulées avant qu'elle ne revoie Justine. Elles avaient vaguement gardé le contact en échangeant des cartes de vœux au Premier de l'An, ou pour les anniversaires. Après le lycée, Zoë avait suivi les cours de l'école de cuisine, et dans la foulée elle avait épousé Chris Kelly, son meilleur ami.

A ce stade de sa vie, elle était accaparée par son poste de chef de brigade dans un restaurant de Seattle. De son côté, Justine bataillait pour créer l'auberge de La Pointe des Artistes. Elles s'étaient complètement perdues de vue.

À peine un an plus tard, Zoë et Chris avaient divorcé. Contre toute attente, Justine avait beaucoup soutenu sa cousine dans cette épreuve et, très vite, elle lui avait offert une nouvelle vie à Friday Harbor.

Bien que tentée, Zoë avait eu quelques appréhensions à l'idée de travailler au côté d'une si forte tête. Par chance, elles s'étaient entendues à merveille, chacune prenant appui sur les atouts de l'autre. Entre elles, les disputes étaient rares, et lorsque le temps virait à l'orage, c'était souvent Zoë, calme mais déterminée, qui l'emportait sur la volcanique Justine.

La Pointe des Artistes n'était qu'à deux minutes à pied du centre-ville de Friday Harbor et de l'embarcadère du ferry. Un des précédents propriétaires avait transformé cette mesure perchée au sommet de sa colline en bed and breakfast, mais l'affaire n'avait jamais vraiment démarré. Finalement Justine l'avait rachetée pour une bouchée de pain. Elle avait renommé l'endroit, s'était lancée dans une rénovation de fond en comble.

Chacune des douze chambres de la maison principale avait son atmosphère

particulière, en hommage à un artiste précis. La chambre Van Gogh était une explosion de couleurs chaudes, meublée dans le style provençal. La chambre Jackson Pollock, avec son mobilier moderne et ses lithographies abstraites, proposait une ambiance radicalement différente ; au-dessus de la baignoire, Justine avait suspendu un rideau de douche en plastique transparent qu'elle avait elle-même décoré en l'éclaboussant de peinture acrylique, dans le plus pur style « dripping ».

Les deux cousines logeaient dans un petit pavillon situé en retrait du bâtiment principal, un T3 d'à peine soixante mètres carrés qui disposait d'une seule salle de bains et d'une cuisine aménagée de façon sommaire.

Cet arrangement fonctionnait pour le moment, car elles passaient le plus clair de leur temps dans la cuisine spacieuse de l'auberge, ou bien dans les pièces communes.

À la grande consternation de Justine, Zoë avait imposé la présence de son persan blanc, Byron. Celui-ci était certes un tantinet exigeant, mais se rachetait par ses bonnes manières et son caractère câlin. Il n'avait qu'un seul défaut : il n'aimait pas les hommes, dont la proximité le rendait nerveux.

Zoë pouvait parfaitement comprendre ça.

Durant les deux années qui venaient de s'écouler, l'auberge avait acquis une bonne renommée parmi les touristes et la population locale. Justine et Zoë organisaient chaque mois un événement spécial, par exemple une « journée cours de cuisine », ou encore une « séance de lecture silencieuse ».

L'auberge accueillait également des réceptions, cocktails et fêtes de mariage.

Le lendemain - un samedi - devait se dérouler ce que Justine appelait en privé le « Mariage de la Mort qui tue », à cause de la mère de la future mariée, une hystérique que l'organisation de la cérémonie avait fini de rendre complètement folle.

— En réalité ils le sont tous, fous, se plaignit Justine. Les demoiselles d'honneur sont cinglées, le futur marié est dingue, et ne parlons pas du père ! Je n'ai jamais vu une telle réunion de tarés. Si tu veux mon avis, ils devraient inviter un psy à la répétition de ce soir, pour faire une séance de thérapie de groupe.

— Ça va sûrement se terminer avec les invités qui se balanceront les cupcakes à la figure le jour J, prédit Zoë.

— Oh, ce serait génial ! Je me mettrai au milieu, la bouche ouverte.

Justine lécha la crème à la framboise sur le bout de son doigt et demanda :

— Tu as vu Lucy ce matin, non ? Comment va-t-elle ?

— Plutôt bien, quand on songe à ce qui aurait pu lui arriver. On lui a prescrit des antalgiques et Sam a l'air de prendre bien soin d'elle.

— Je te l'avais dit.

Leur amie Lucy était maître verrier et s'était installée à La Pointe des Artistes deux mois plus tôt, quand son petit ami l'avait larguée. La veille, elle avait eu un accident alors qu'elle circulait à vélo. Blessée à la jambe, elle était incapable de se débrouiller seule. Consciente du problème, Justine avait eu un

moment de dilemme. Comment faire avec ce maudit mariage qui allait accaparer tout son temps et celui de Zoë ? Elle avait trouvé la solution en persuadant Sam Nolan de récupérer Lucy chez lui, dans sa demeure de Rainshadow Road.

— J'ai transmis à Sam toute notre gratitude, reprit Zoë. C'est tellement gentil de sa part d'avoir accepté de s'occuper de Lucy alors qu'ils se connaissent depuis si peu de temps.

— Ils sont déjà amoureux, c'est juste qu'ils ne le savent pas encore.

Zoë, qui lissait la crème au beurre sur le pourtour d'un cupcake, suspendit son geste :

— Comment peux-tu affirmer ça si eux-mêmes n'en ont pas conscience ?

— Tu aurais dû voir Sam à l'hôpital hier. Il était fou d'inquiétude. Et le visage de Lucy s'est illuminé dès qu'elle l'a vu. On aurait dit qu'il n'y avait plus qu'eux au monde.

Sans cesser de s'activer à la décoration des gâteaux, Zoë rassembla les maigres souvenirs qu'elle gardait de Sam Nolan au temps du cours élémentaire. À l'époque, c'était un fort en thème maigrichon, déjà féru d'informatique. Personne n'aurait pu se douter qu'il deviendrait ce beau gars costaud qu'elle avait vu ce matin. Sam avait un charme canaille tempéré de force tranquille. Il était peut-être exactement celui dont Lucy avait besoin après cette rupture sordide.

— Maintenant que Lucy s'est trouvé un homme, il ne reste plus qu'à te caser toi, reprit Justine.

— Moi ? Pas question. Je te le répète, je ne suis pas prête.

— Cela fait deux ans que tu as divorcé, et depuis tu as mené une vie de nonne. Le sexe a beaucoup de bienfaits, sais-tu ? Il permet d'évacuer le stress, améliore le système cardio-vasculaire, abaisse le risque de cancer de la prostate, sans compter...

— Je n'ai pas de prostate.

— Je le sais bien, mais songe un peu à la santé de ton partenaire, que diable !

Zoë ne put s'empêcher de rire. Justine était décidément le meilleur antidote aux doutes qui la paralysaient. Elle était telle une brise d'automne piquante, qui venait disperser la chaleur accablante de l'été, évoquait les pommes, les pulls en laine et les bulbes de tulipes à planter.

Avant de s'attaquer au prochain paquet de pâte à sucre, Zoë leur servit un café et mentionna le coup de fil qu'elle avait reçu ce matin-là. La veille, sa grand-mère Emma, qui habitait dans une résidence pour personnes du troisième âge, à Everett, avait été transportée au dispensaire voisin. Elle se plaignait d'avoir des fourmis dans le bras et la jambe gauche, et souffrait d'une légère désorientation. Une petite attaque avait été diagnostiquée.

Dans un premier temps, les médecins avaient prédit qu'une bonne rééducation lui rendrait toute sa mobilité.

— Mais ensuite le scanner cérébral a révélé que cette attaque n'était pas la première. En fait, elle avait déjà fait plusieurs mini-AVC. C'est un syndrome...

je ne me rappelle plus le terme médical exact, mais... il s'agit d'un cas de démence vasculaire.

— Oh ! Zoë... Je suis désolée. Tu veux dire que ta grand-mère est atteinte d'Alzheimer ?

Justine avait tendu la main pour saisir celle de sa cousine.

— Non, mais c'est une maladie similaire. La démence vasculaire attaque petit à petit l'organisme. À chaque nouvel AVC, le malade perd un peu plus de ses capacités. En général... une attaque plus grave finit par l'emporter, acheva Zoë, les larmes aux yeux.

— Emma était pourtant en grande forme quand elle est venue nous rendre visite à Noël dernier. Elle ne fait pas du tout son âge. Elle a quatre-vingt-dix ans, c'est cela ?

— Quatre-vingt-sept.

— Tu dois aller la voir, c'est cela ?

— Oui. Je pensais que peut-être demain, après la réception...

— Non, je voulais dire : tout de suite ?

— J'ai cent soixante-deux cupcakes à garnir de pâte à sucre !

— Montre-moi comment procéder, je vais te remplacer.

Zoë éprouva une bouffée de reconnaissance envers sa cousine. On pouvait toujours compter sur Justine en cas de coup dur.

— Tu as trop de travail, protesta-t-elle. Et ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air. Tu vas te retrouver avec une pile de grosses boules roses !

— Eh bien, je les poserai sur la table du marié. Zoë gloussa, puis soupira :

— Non, c'est gentil, mais je vais au moins rester jusqu'à la fin de la fête. Je vais devoir prendre rendez-vous avec l'infirmière spécialisée en gériatrie. Elle me dira de quels équipements particuliers ma grand-mère aura besoin et quelles solutions je peux trouver grâce à la mutuelle. Cela va me prendre au moins deux jours.

— Il faut ce qu'il faut, philosopha Justine, avant de lui jeter un regard soucieux: Tu crois que ton père va faire le déplacement d'Arizona pour venir la voir ?

— J'espère bien que non. Ce serait gênant et... ça n'apporterait rien du tout.

Zoë n'avait pas vu son père depuis plusieurs années. De temps à autre ils échangeaient un e-mail ou un coup de téléphone. Et d'après ce qu'en savait Justine, la relation du père de Zoë et d'Emma était encore moins suivie.

— Pauvre Zoë. J'ai l'impression que dans ta vie tu n'as jamais pu compter sur aucun homme.

— Pour l'heure, c'est bien la dernière chose dont j'aie besoin. Je ne veux rien de masculin dans ma vie. Sauf Byron, bien sûr. À ce propos... tu prendras soin de lui en mon absence, n'est-ce pas ?

Justine se renfrognait :

— Oh, bonté divine ! Je lui donnerai à manger et à boire, mais ça s'arrêtera là. Hors de question que je le brosse ou que je lui achète une baballe: Et encore moins que je lui fasse son massage du soir !

— C'est juste un petit moment de détente en fin de journée, plaida Zoë. Ça l'aide beaucoup, tu sais.

— Zoë, je ne ferais même pas ça à mon copain ! Alors il va falloir que ton chatounet-joli gère son stress tout seul.

La voix crispée de Darcy, que le répondeur rendait nasillarde, laissa un message à neuf heures du matin. Alex l'entendit, s'extirpa du lit pour enfiler un pantalon de jogging, avant de tituber vers la cuisine.

« ... sais pas si tu as déjà trouvé un autre endroit pour vivre, mais le temps passe. Je vais commencer les visites de la maison la semaine prochaine, alors tu dois dégager. Il faut absolument qu'elle soit vendue début septembre. Si tu préfères me la racheter, libre à toi. Contacte l'agent immobilier... »

— Je ne vais pas payer deux fois pour cette foutue baraque ! marmonna Alex. Sans écouter la suite du message, il alluma la machine à expresso et attendit que le voyant cesse de clignoter. À travers ses paupières plissées, il discerna la silhouette du fantôme appuyé des deux coudes sur le plateau de granité de l'îlot central.

— Salut, fit celui-ci en croisant son regard. Alex ne répondit pas.

La veille, il s'était installé sur le canapé devant la télé, une bouteille de Jack Daniel's à portée de main. Assis sur une chaise voisine, le fantôme avait demandé d'un ton sarcastique :

— Tu ne t'embêtes même plus à prendre un verre, maintenant ?

Alex avait porté le goulot à ses lèvres sans se soucier de lui répondre, le regard rivé à l'écran de la télé. Le fantôme était retombé dans un silence obligeant. Mais il n'avait pas bougé d'un poil, jusqu'au moment où Alex était tombé dans les vapes.

Et ce matin, il était encore là.

La machine était prête. Il pressa le bouton. Le grincement du moulin à café retentit dans la cuisine. Puis il y eut divers cliquetis avant que du bec de métal ne gicle une double dose d'expresso dans la tasse.

Alex en avala le contenu d'une traite.

Résigné, il se tourna vers le fantôme. C'était idiot de l'ignorer comme ça, puisque de toute façon ils étaient coincés ensemble. Par une curieuse réciprocité, Alex était capable de percevoir l'humeur du spectre, sa lassitude désabusée. Et même s'il n'était guère enclin à la compassion, il ne put s'empêcher d'éprouver un élan de pitié pour ce pauvre bougre égaré entre deux mondes.

— Comment t'appelles-tu ? s'entendit-il demander.

— Je ne sais pas. Je ne m'en souviens pas.

— Tu sais pourquoi tu portes un blouson d'aviateur ?

— Non plus. Est-ce qu'il y a des écussons dessus ? Ou un badge d'identité ?

— Non. C'est un vieux blouson, du genre de ceux qu'on portait au temps de la Seconde Guerre mondiale, avec des poches à rabat. Tu ne peux pas le voir ?

— Tu es le seul à pouvoir me voir.

— Eh ben, j'en ai de la chance ! railla Alex. Écoute... ça me perturbe que tu me suives partout comme ça. Il faudrait que tu redeviennes invisible.

— Je m'en fiche, d'être invisible. Je veux être libre.

— On est deux, alors.

— Si tu m'aidais à découvrir qui je suis... ou plutôt qui j'étais... nous trouverions peut-être le moyen de nous libérer.

— Peut-être ? Ça ne me suffit pas.

— Je n'ai pas d'autre solution, avoua le fantôme qui s'était mis à arpenter la cuisine à enjambées rapides.

Des souvenirs me reviennent, parfois. Des bribes de ma vie d'avant. Mais... Il s'immobilisa devant la fenêtre pour fixer la baie de Roche Harbor:

— La première fois où j'ai eu conscience de moi-même... j'étais à Rainshadow. Je crois que ce lieu a un lien avec mon passé. Il y a encore tout un tas de vieilleries là-bas, surtout dans le grenier. Ça vaudrait peut-être le coup de fouiner à la recherche d'indices, non ?

— Et pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Il me faudrait un corps physique pour ça ! Je ne peux pas ouvrir une porte ni déplacer un meuble. Je n'ai pas de « pouvoirs magiques », ironisa-t-il en agitant les mains en l'air. Je suis seulement capable de regarder les autres ruiner leur vie.

Après une courte pause, il ajouta :

— Et il va bien falloir vider ce fichu grenier, de toute façon.

— Sam s'en chargera. C'est sa maison.

— Je ne peux pas communiquer avec Sam. Et il pourrait passer à côté de quelque chose d'important. Il faut que ce soit toi qui t'en occupes.

— Bon Dieu, je ne suis pas ta bonniche !

Alex quitta la cuisine. Le fantôme le suivit.

— Il y a assez de saloperies dans ce grenier pour remplir une benne à ordures. Ça va me prendre un siècle pour tout trier !

— Mais tu vas le faire, n'est-ce pas ? fit le fantôme d'une voix fébrile.

— On verra. En attendant, je vais prendre une douche. Et je te prie de me foutre la paix pendant ce temps-là !

— Hou là ! détends-toi. Je ne suis pas intéressé, répliqua le spectre d'un ton acide.

Au début de l'année de CM1, le père de Zoë lui avait annoncé avoir décroché un nouveau job en Arizona.

Elle allait donc devoir vivre un temps chez sa grand-mère, jusqu'au moment où il pourrait l'accueillir là-bas.

— Il faut bien que je prépare la maison, lui avait-il expliqué. De quelle couleur veux-tu que je peigne ta chambre ?

— En bleu ! s'était écriée Zoé. Comme les œufs de rouge-gorge. Et... oh papa, est-ce que je pourrai avoir un chaton quand je serai là-bas avec toi ?

— Bien sûr. Du moment que tu t'en occupes.

— Merci, merci, papa !

Des mois durant, Zoë avait dessiné sa future chambre et son futur chaton, en répétant à ses camarades qu'elle irait bientôt vivre en Arizona.

Son père ne l'avait jamais fait venir. Il était venu lui rendre visite à quelques reprises, et il répondait au téléphone quand Zoë l'appelait, mais chaque fois qu'elle osait demander si la maison était enfin prête, son père devenait évasif, irritable. Elle devait être patiente. Il y avait des priorités. Bientôt...

Alors qu'elle venait d'entrer en seconde, Zoë avait appelé son père pour lui parler de ses cours et de ses nouveaux profs. Une inconnue avait décroché. Elle semblait très gentille. Elle avait très envie de faire la connaissance de Zoë, lui avait-elle affirmé. Elles avaient discuté un moment, et c'est ainsi que Zoë avait appris que son père vivait désormais avec une femme et la fille de cette dernière, âgée de douze ans.

Il avait une nouvelle famille.

Quant à Zoë, elle n'était plus désormais qu'une pièce rapportée, le souvenir pénible d'un premier mariage raté, et surtout le clone de la femme qui l'avait quitté.

Zoë avait pleuré des larmes amères, sa tête sur les genoux de sa grand-mère.

— Pourquoi ne veut-il pas de moi, Upsie ? avait-elle sangloté. Est-ce que je suis si ennuyeuse ?

— Ça n'a rien à voir avec toi, avait répondu Emma, sa voix douce teintée de regrets, tout en caressant la tignasse ébouriffée de Zoë. Tu es une fille super, la plus maligne du monde. N'importe quel homme serait fier d'être ton père.

— Alors... p... pourquoi pas lui ?

— J'ai bien peur qu'il soit brisé de l'intérieur, chérie, et que personne ne soit en mesure de réparer ces dégâts-là. Ta mère... la façon dont elle l'a quitté... il ne s'en est jamais remis. Depuis, il n'est plus le même. Si tu l'avais connu avant, tu comprendrais. Il était toujours de belle humeur. Tout lui réussissait. Mais il est tombé amoureux de ta mère, et ce fut comme une chute dans un puits sans fond. Je pense que chaque fois qu'il te regarde, il ne peut pas s'empêcher de penser à elle.

Zoë l'avait écoutée avec attention, désireuse de saisir les secrets qui se cachaient derrière ces bribes de révélations. Elle avait besoin de comprendre pourquoi ses deux parents l'avaient abandonnée à tour de rôle. Mais il n'y avait qu'une réponse logique : d'une manière ou d'une autre, c'était sa faute.

Sa grand-mère avait repris :

— Tu sais, les gens ne t'en voudront pas si tu es en colère ou si tu as du chagrin. Mais tu dois te concentrer sur les bonnes choses de la vie, et penser à ceux qui t'aiment. Il ne faut pas que cette histoire te rende amère et dure.

— Non, Upsie, avait chuchoté Zoë en utilisant le sobriquet qu'elle donnait à sa grand-mère depuis toujours. Mais j'ai l'impression... de n'être à ma place nulle part.

— Tu es ici chez toi.

Zoë avait relevé les yeux vers le visage d'Emma, joliment ridé par les rires et les larmes qui avaient ponctué plus de sept décennies d'une existence bien remplie. Sa grand-mère, avait-elle réalisé, avait été le seul élément stable de sa vie.

Ensuite elles étaient allées préparer le repas dans la cuisine.

Trois fois par semaine, Emma cuisinait pour de vieux voisins qui habitaient dans leur rue. Zoë, qui adorait se mettre aux fourneaux, l'avait aidée ce soir-là. Elle avait concassé des tablettes de chocolat jusqu'à obtenir des pépites grossières. Pendant que le four préchauffait, elle avait fait fondre le chocolat avec un peu de beurre dans une jatte en verre, au bain-marie. Après avoir séparé les blancs, elle avait ajouté au chocolat luisant huit jaunes d'œufs et quelques gouttes d'extrait de vanille liquide, et enfin une mesure de cassonade. Ensuite, d'une main tendre, elle avait incorporé des rubans brillants de chocolat fondu à ses blancs battus en neige. L'appareil mousseux avait été réparti dans des moules individuels qu'elle avait glissés au four. Une fois les fondants cuits, Zoë les avait laissés refroidir un peu avant de les agrémenter d'un tourbillon de crème fouettée.

Il n'y avait pas un gramme de farine là-dedans. Emma avait souri en découvrant les rangées de petits moules.

— Charmant, avait-elle commenté. Et quelle odeur divine !

— Goûte, avait dit Zoë en lui tendant une petite cuillère qu'elle venait de plonger dans un fondant.

Emma avait gobé la bouchée. Sa réaction avait été exactement celle qu'espérait Zoë. Après avoir émis un petit grognement de plaisir, elle avait fermé les yeux pour mieux se concentrer sur la saveur et l'onctuosité du gâteau. Mais quand elle les avait rouverts, Zoë avait eu la surprise d'y voir briller des larmes.

— Qu'y a-t-il, Upsie ?

Sa grand-mère avait souri :

— Ce gâteau a le goût de l'amour que tu es capable de donner. La douceur est toujours là.

Zoë longeait à pas lents le couloir de l'hôpital. Les semelles de gomme de ses chaussures crissaient sur le lino vert brillant. Elle repensait aux informations que le médecin venait de lui donner. En quoi consistaient les maladies vasculaires cérébrales. Comment les embolies causaient des infarctus. Il n'avait pas écarté l'hypothèse qu'Emma soit atteinte d'une « démence mixte », provoquée à la fois par les AVC multiples et l'Alzheimer. Il était encore trop tôt pour le savoir.

Au milieu de toutes les questions qui tournoyaient dans l'esprit de Zoë, une chose était claire : Emma avait perdu son autonomie. Elle n'était plus capable de vivre dans la résidence pour personnes âgées dont le personnel ne fournissait qu'une assistance modérée aux locataires. Emma était devenue beaucoup plus dépendante. Il lui faudrait une rééducation quotidienne pour

son bras et sa jambe gauches. Son environnement devrait être sécurisé, par exemple en installant une barre de douche, ou un siège rehausseur muni de poignées dans les toilettes. Et comme son état général allait fatalement se dégrader, il lui faudrait de plus en plus de soins.

Zoë se sentait dépassée. Elle n'avait aucun parent vers qui se tourner. Son père s'était désengagé vis-à-vis d'elle depuis longtemps. Et bien que les Hoffman forment une grande famille, les liens entre ses membres étaient plutôt ténus.

« Ce sont de vrais solitaires, comme les vieux éléphants ! », avait un jour râlé Justine en évoquant ces asociaux notoires.

Elle n'avait pas tort. Le gène tenace de l'introversion avait toujours interdit la moindre réunion familiale.

Tout cela n'avait pas vraiment d'importance. Emma avait recueilli Zoë quand personne ne voulait d'elle, y compris son propre père. Et pour Zoë, il était impensable de ne pas veiller sur Emma durant ses vieux jours.

La chambre d'hôpital était silencieuse. On n'entendait que le bip étouffé du moniteur cardiaque et le murmure d'une infirmière, à l'autre bout du couloir. Zoë s'approcha doucement de la fenêtre et entrouvrit les lames du store pour laisser filtrer un peu de lumière grise. Puis elle retourna près du lit.

Emma avait le teint cireux. Ses paupières closes avaient la transparence des pétales de fleur fripés sous la couronne argentée de ses cheveux. Des mèches lui retombaient sur le front. Zoë regretta de ne pas avoir une barrette sous la main pour lui dégager le visage.

Les yeux d'Emma papillonnèrent. Ses lèvres se plissèrent dans un sourire lorsqu'elle reconnut Zoë. Celle-ci sentit sa gorge se serrer. Elle se pencha pour embrasser sa grand-mère.

— Bonjour, Upsie.

D'ordinaire Emma sentait l'Heure Bleue, un parfum fleuri et poudré qu'elle portait depuis toujours. Mais aujourd'hui un relent d'antiseptique flottait autour d'elle.

Zoë s'assit et glissa un bras entre les barres métalliques du lit pour saisir la main légère de sa grand-mère. En la voyant tressaillir, elle se rappela que son bras gauche gardait des séquelles de l'AVC.

— Oh, désolée. Tu as mal ?

— Un peu.

Emma posa son bras droit en travers de sa cage thoracique pour tendre sa main valide à Zoë qui s'en empara avec précaution pour ne pas toucher l'aiguille de perfusion.

— Tu as parlé aux médecins ?

Zoë hocha la tête et Emma, qui n'était pas du genre à tourner autour du pot, énonça sans détour :

— Ils m'ont dit que je perdais la boule.

— Je ne pense pas qu'ils aient formulé la chose de cette manière.

— En tout cas, c'est ce que ça veut dire.

La pression de ses doigts décharnés s'accrut sur la main de Zoë. Après un

temps de réflexion, Emma se remit à parler :

— J'ai eu une longue vie, et ça ne me dérange pas de partir. Simplement je n'ai pas envie que ça arrive dans ces conditions.

— Mais... comment, alors ?

— J'aimerais... partir dans mon sommeil. Au milieu d'un rêve, dit Emma, pensive.

— Quel genre de rêve ?

— Par exemple... je serais en train de danser avec un beau jeune homme... au son de ma chanson préférée.

— Qui est ce jeune homme ? Grand-père Gus ?

Ce dernier avait été le seul mari d'Emma. Il était mort d'un cancer du poumon des années avant la naissance de Zoé.

La lueur d'humour familière pétilla dans le regard d'Emma :

— Ce jeune homme et cette chanson ne sont pas tes affaires, ma chérie.

Après avoir quitté l'hôpital, Zoë se rendit à son rendez-vous avec Colette Lin, l'infirmière spécialisée en gériatrie. Sympathique mais directe, celle-ci lui donna une pile de brochures, de documents explicatifs et de livres, afin de l'aider à comprendre la situation.

— La démence vasculaire n'est pas aussi prévisible que l'Alzheimer. Elle peut se déclencher brutalement, ou empirer petit à petit. Elle affecte différentes zones du corps, au hasard. Et il y a toujours un risque pour qu'une attaque sévère survienne sans crier gare. Si votre grand-mère souffre de démence mixte, ajouta-t-elle après une courte pause, son comportement subira des modifications cycliques. Elle oubliera des événements récents, mais gardera probablement ses plus anciens souvenirs. La zone concernée est logée plus profondément à l'intérieur du cerveau, et donc mieux protégée.

— Dans l'idéal, que lui faut-il dans l'immédiat ? demanda Zoë.

— Elle va avoir besoin d'un environnement stable et sain. De la nourriture de qualité, de l'exercice au quotidien, du repos en suffisance, un traitement médical régulier. Vous savez, je suppose, qu'il n'est pas question qu'elle rentre chez elle, à la résidence ? Ils ne fournissent pas ce genre de services, là-bas.

La tête de Zoë bourdonnait.

— Il va falloir que je m'occupe de vider son appartement de ses meubles et de toutes ses affaires...

Emma était une accumulatrice. Il allait falloir ranger dans des cartons toute une vie de souvenirs, puis trouver un endroit où tout stocker. Le mobilier. La vaisselle. Une montagne de livres. Des vêtements de toutes époques, dont les plus anciens devaient remonter à Truman.

— Je peux vous donner les coordonnées d'une entreprise de déménagement fiable et d'un garde-meuble, proposa Colette.

— Oui, merci.

Zoë glissa ses cheveux derrière ses oreilles. La bouche sèche, elle but une gorgée d'eau dans son gobelet en plastique. Trop de décisions devaient être prises en même temps. Sa vie était sur le point d'être chamboulée, autant que

celle d'Emma.

— De combien de temps disposons-nous avant que ma grand-mère doive quitter l'hôpital ?

— Je dirais... trois semaines, peut-être quatre. Sa mutuelle paiera pour une semaine de rééducation intensive. Ensuite elle sera admise dans une clinique spécialisée. L'assurance maladie ne couvre qu'une brève période de soins. Si vous désirez prolonger son séjour, il faudra engager à vos frais une aide à la personne - quelqu'un qui s'occupera de lui donner son bain, de l'habiller, de lui donner à manger. Je ne vous cache pas que cela coûte cher.

— Et si ma grand-mère venait vivre avec moi, l'assurance médicale prendrait-elle en charge le salaire d'une auxiliaire de vie ?

— Hélas non.

Colette lui tendit un autre prospectus :

— Et n'oubliez pas que, tôt ou tard, votre grand-mère aura besoin d'être internée dans un établissement où elle sera sous haute surveillance. Je vous recommande celui-ci. C'est un bel endroit, avec salle de détente commune, salon de musique. On y organise de petits goûters tous les après-midi.

— Internée ? répéta Zoë dans un souffle.

Elle fixait la brochure, les jolies photos auxquelles on avait conféré une ambiance chaleureuse grâce à des filtres roses et ambrés.

— Je ne pourrai jamais mettre Emma dans cette institution, murmura-t-elle. Si je veux pouvoir lui rendre visite souvent, il faudra un lieu plus proche de mon domicile. Et comme je vis à Friday Harbor...

— Zoë, l'interrompt Colette, une lueur de compassion dans le regard, il faut que vous réalisiez qu'à ce moment-là, votre grand-mère aura sans doute oublié qui vous êtes. Elle ne vous reconnaîtra plus.

Zoë retourna sur l'île après trois journées d'intense activité. Elle avait trié les affaires et effets personnels d'Emma, avait engagé une entreprise pour emballer les objets fragiles et tout mettre en cartons. Les vieilles photos et les albums souvenirs avaient été rangés dans des boîtes spéciales. Zoë n'était pas sûre que sa grand-mère veuille les revoir.

Dès son retour à l'auberge, Justine, qui l'avait accueillie d'un regard attentif, lui lança :

— Va donc faire la sieste. Tu as l'air crevée.

— Je le suis !

Reconnaissante, Zoë rejoignit le petit pavillon qu'elles partageaient et dormit presque tout l'après-midi. Elle se réveilla alors que les rayons obliques du soleil zébraient la chambre et le couvre-lit à fleurs roses de stries dorées.

Son regard se posa d'abord sur le mannequin de couturière sur pied installé dans l'angle de la pièce, sur la poitrine duquel elle avait épinglé toute sa collection de broches anciennes.

Puis elle aperçut Byron qui la considérait de ses yeux verts piquetés de pépites d'or. Souriant, elle tendit la main pour le caresser et il se mit à ronronner bruyamment.

— Justine n'a pas oublié de te brosser, constata-t-elle en passant les doigts dans sa fourrure blanche soyeuse. Et je parie qu'elle t'a fait un petit massage, aussi ?

Un bruit de pas s'éleva dans le couloir.

— Tout pour qu'il se taise ! fit la voix de Justine derrière la porte. Il n'arrêtait pas de miauler pour te réclamer.

Elle entrouvrit le battant, passa la tête dans l'interstice :

— Comment te sens-tu ? Je peux entrer ?

— Bien sûr. Ça va beaucoup mieux.

— Tu as quand même des yeux de raton laveur.

— Même avec l'aide des professionnels, il a fallu deux journées entières pour tout faire. Les armoires étaient pleines à craquer. Tu n'imagines pas combien de services de vaisselle Emma possède ! Et tellement de vieilleries... Un vieux tourne-disque, une radio datant de la guerre, un grille-pain en porcelaine des années 1930... J'avais un peu l'impression de me retrouver dans un documentaire sur la syllogomanie (1) !

— Je vois dans ton avenir proche l'ouverture d'un compte sur eBay.

Avec un grognement, Zoë se redressa en grattouillant ses boucles blondes.

— J'ai beaucoup de choses à te raconter, dit-elle.

— Tu veux aller dans la grande cuisine et faire un grand pot de vrai café ?

— Plutôt ouvrir une bouteille de vin.

— Là je te retrouve !

Elles gagnèrent la maison principale, Byron sur les talons, et Zoë rapporta à sa cousine sa conversation avec l'infirmière spécialisée. Elles s'installèrent dans la vaste cuisine à l'ambiance rétro avec sa tapisserie ornée de cerises. Tandis que Justine débouchait une bouteille de vin, Zoë alla inspecter un plat protégé d'une cloche en verre sous laquelle reposaient divers gâteaux et viennoiseries. En son absence, Justine avait eu recours aux talents du boulanger-pâtissier du coin pour nourrir ses hôtes au petit déjeuner.

— Ils sont bons, répondit Justine à la question muette de Zoë. Mais rien à voir avec les tiens, évidemment. Les nouveaux clients n'y ont vu que du feu, ils étaient contents. En revanche tu aurais entendu les habitués ! « Où est passée Zoë ? », « Pourquoi il n'y a pas de flocons d'avoine ce matin ? »... Cette auberge n'est pas la même sans toi, Zoë, et là je ne rigole plus, conclut Justine.

— Oh, je t'en prie !

— C'est la vérité.

Justine lui tendit un verre de vin blanc. Elles s'assirent à la table de la cuisine. Byron sauta sur les genoux de sa maîtresse et s'y roula en boule en ronronnant.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? demanda Justine. Bien que je pense déjà connaître la réponse...

— Emma va venir vivre avec moi, répondit Zoë simplement.

— Mais... tu ne vas pas pouvoir t'occuper d'elle toute seule.

1. Trouble obsessionnel compulsif poussant à l'accumulation d'objets inutiles ou de déchets. (N.d.T.)

— Non, je vais trouver une auxiliaire de vie qui exécutera les tâches basiques et veillera sur elle pendant que je suis au travail.

— Et combien de temps avant que... Gênée, Justine n'acheva pas.

— ... avant qu'elle ne soit obligée d'aller vivre dans une structure adaptée ? Je n'en sais rien. La dégénérescence peut être lente, ou très rapide au contraire. Quand le moment sera venu, je la confierai à une institution spécialisée à Everett. Leurs pensionnaires sont tous des personnes qui perdent la mémoire et leurs facultés intellectuelles. Je m'y suis rendue hier et j'ai été reçue par le chef de service, un type très sympa. Nous avons discuté et après je me suis sentie moins coupable. Il m'a fait comprendre que quand ma grand-mère sera arrivée à un certain stade de dépendance, ils lui offriront un meilleur confort de vie et un cadre plus sûr que celui qu'elle aurait ici.

— Tu veux qu'elle emménage dans le pavillon ? Elle prendra ma chambre et je m'installerai ici, dans une des chambres d'hôte.

La générosité de Justine toucha Zoë.

— C'est très gentil de ta part. Mais le pavillon est petit et mal équipé. Emma possède une maison au bord du lac, un cottage. Il doit faire une centaine de

mètres carrés habitables. Il y a deux chambres, une cuisine séparée. Je crois que nous allons plutôt tenter de vivre là-bas.

— Emma est propriétaire d'un cottage au bord du lac ? Je l'ignorais.

— Elle le tient de sa famille. La branche des Stewart. Apparemment elle y a passé beaucoup de temps quand elle était jeune, mais cela doit faire plus de trente ans qu'elle n'y a pas mis les pieds. La maison est fermée. De temps en temps une entreprise de maintenance vient effectuer quelques travaux d'entretien indispensables. Il me semble qu'Emma a beaucoup de souvenirs là-bas, mais quand je lui ai demandé pourquoi elle n'avait pas vendu la propriété, elle n'a pas voulu me répondre. Enfin, elle était peut-être simplement fatiguée...

— Tu crois vraiment qu'elle a envie d'y retourner ?

— C'est elle qui l'a suggéré, en tout cas.

— Où est-ce, exactement ?

— Sur Dream Lake Road.

— J'imagine que l'endroit est plutôt rustique ?

— Oui, confirma Zoë avec un soupir. Je suis passée devant en voiture une ou deux fois, mais je n'ai pas vu l'intérieur. Je pense qu'il va falloir entreprendre une rénovation et installer certains équipements, faire poser une barre murale dans la salle de bains, un flexible dans la douche, et peut-être une rampe d'accès sur le perron au cas où Emma aurait besoin d'un fauteuil roulant. Ce genre de choses. J'ai établi une liste sur les conseils de l'infirmière spécialisée.

— Eh bien, ça va te coûter bonbon ! murmura Justine en hochant la tête.

Une mèche de cheveux s'était libérée de sa queue-de-cheval. Elle tirait dessus, comme elle en avait la manie lorsque ses méninges entraient en action. Le fruit de ses réflexions ne tarda pas à tomber :

— Et si je lui rachetais le cottage ? Vous pourriez y loger gratuitement. Mieux vaut utiliser l'argent pour les soins dont Emma aura besoin, pas vrai ? Et je paierai également pour les travaux nécessaires.

— Voyons, je ne peux pas te demander ça ! se récria Zoë.

— Pourquoi ?

— Parce que... ce ne serait pas normal.

— Sur le plan financier, je me rattraperai plus tard, en louant le cottage quand Emma... enfin, quand elle ne pourra plus y habiter.

— Tu n'as même pas vu la maison !

— Je tiens à apporter ma contribution. Moi aussi je me sens responsable d'Emma.

— Il n'y a pas de raison, vous n'êtes même pas apparentées. Elle n'est que ton arrière-grand-tante par alliance.

— Elle s'appelle Hoffman, cela me suffit.

Zoë ne put s'empêcher de sourire. Sous ses airs de joyeuse tête brûlée, Justine cachait un cœur compatissant et une nature généreuse. Cela la mettait parfois en position de vulnérabilité, mais peu de gens s'en rendaient compte.

— Justine... tu es adorable !

— Oui, bon... grommela Justine, comme toujours un peu mal à l'aise dans les effusions. Le plus urgent est de trouver quelqu'un qui puisse assurer les travaux dans l'immédiat. Les artisans qui travaillent bien risquent de ne pas être disponibles, et même les plus doués sont d'une lenteur désespérante. A moins... enfin, je ne sais pas si...

Justine s'interrompit, songeuse.

— Tu penses à quelqu'un ?

— Alex Nolan, le frère de Sam. Il a aménagé plusieurs parcelles à Roche Harbor. C'est un bon menuisier et avant on le tenait pour fiable. Mais il vient de divorcer et son entreprise a déposé le bilan. Du coup, il paraît qu'il lève le coude. Enfin, ce ne sont peut-être que des rumeurs. Je ne l'ai pas croisé depuis un moment, je vais tâter le terrain du côté de Sam, OK ?

Zoé baissa les yeux sur le chat, roulé en boule sur son giron tel un donut dodu et poilu.

— Je... je l'ai rencontré, en fait, dit-elle d'un ton qui se voulait dégagé. L'autre jour, quand j'ai rendu visite à Lucy, juste après l'accident. Il effectuait quelques réparations dans la maison.

— Ah bon ? Tu ne me l'avais pas dit, remarqua Justine, intriguée. Comment le trouves-tu, alors ?

Zoë haussa les épaules.

— Nous avons parlé dix secondes. Je n'ai pas vraiment eu le temps de me faire une impression.

Justine observait sa cousine avec attention. Un lent sourire étira sa bouche :

— Tu mens horriblement mal ! Allez, raconte.

Zoë chercha à rassembler ses pensées éparées. Il lui semblait difficile de les traduire en mots. Comment expliquer la réaction qu'elle avait eue face à Alex Nolan ? Elle l'avait trouvé... perturbant. Sublime aussi, avec ses traits ciselés et son regard clair habité d'une étincelle de... de quoi, au juste ?

Il avait l'air d'avoir perdu toutes ses illusions, comme si le moindre reliquat de tendresse et d'espoir en lui avait été impitoyablement broyé pour ne laisser qu'une dureté implacable.

Heureusement il n'avait pas fait attention à elle. Il avait à peine remarqué sa présence, en fait. Zoë s'en félicitait. Depuis son adolescence, les hommes se faisaient tout un tas d'idées fausses sur elle. En conséquence, les types bien l'évitaient, laissant le champ libre aux abrutis et aux goujats. Elle était toujours approchée par des hommes persuadés que pourchasser une jolie fille s'apparentait à un sport, et que la séduire équivalait à une sorte de victoire personnelle ; en l'amenant dans leur lit, ils croyaient décrocher le pompon. Et Zoë ne voulait pas être un trophée. Elle ne voulait pas qu'on se serve d'elle.

En épousant Chris, elle avait pensé avoir enfin trouvé quelqu'un qui l'appréciait pour ce qu'elle était vraiment. Chris était sensible, attentionné, il l'écoutait, la traitait avec respect et se montrait honnête avec elle. Du moins l'avait-elle cru. L'atterrissage avait été brutal quand, un an plus tard, il lui avait avoué être amoureux d'un homme.

Zoë s'était sentie trahie. Le coup était d'autant plus cruel et inattendu qu'il venait de quelqu'un qui avait toujours boosté son amour-propre.

Depuis, deux années s'étaient écoulées. Zoë s'était bien gardée de nouer une quelconque relation sentimentale. Dans ce domaine, elle ne se faisait plus confiance.

Un homme tel qu'Alex Nolan, de toute évidence compliqué à gérer, sortait carrément de son champ de compétences.

— Je l'ai trouvé séduisant, mais un peu ours, répondit-elle enfin.

— J'ai l'impression qu'il n'aime pas les femmes.

Zoë releva vivement la tête :

— Tu veux dire qu'il est... ?

— Non, il est cent pour cent hétéro, c'est sûr. Il a des relations avec des femmes, mais je veux juste dire qu'à mon avis il ne les tient pas en grande estime. Mais ça n'a rien à voir avec la maison du lac, ajouta Justine avec un haussement d'épaules. Alors, si j'appelle Sam pour avoir l'assurance que son frère est capable d'effectuer les travaux de rénovation, tu serais d'accord pour l'engager ?

— Oui, bien sûr, acquiesça Zoë.

Mais à l'idée de revoir Alex Nolan, son ventre se serrait d'appréhension.

— Non, répondit Alex d'un ton sec à Sam qui venait de lui soumettre la proposition de Justine. Je n'ai pas le temps.

— Je te le demande comme un service personnel. Justine est une amie de Lucy. Et puis, tu as besoin d'argent.

Les deux frères étaient en train de positionner une rosace en résine au centre du plafond, sur le palier du premier étage.

Le fantôme se prélassait non loin. En écho aux paroles de Sam, il commenta :

— Là-dessus, il n'a pas tort. Alex lui décocha un regard torve.

— Je m'en fous !

Juché sur l'escabeau, il pressa la face adhésive de la rosace sur le faux plafond. Sam lui tendit un étai de bois capitonné de tissu qu'il positionna en dessous pour faire pression.

— Pas la peine de t'énerver, Hulk. Je dis juste que ça te ferait un peu d'argent de poche, maugréa Sam.

Alex se mordit la lèvre pour contenir son exaspération. Il avait toujours tendance à oublier que lui seul pouvait voir et entendre le spectre.

— Dis à Justine de trouver quelqu'un d'autre.

— Et qui donc ? Tous les artisans de l'île sont bookés jusqu'à l'été. Tu es le seul disponible. Et avec sa subtilité coutumière, Justine m'a carrément demandé si tu serais capable d'assurer les travaux.

Alex eut un sursaut indigné :

— Rénover un cottage ? Je ne vois pas pourquoi ça me poserait un problème !

— J'en sais rien, Al. Peut-être parce que les gens te regardent bizarrement depuis quelque temps. Parce qu'ils ont l'impression que tu passes la moitié de

ton temps bourré, et l'autre moitié à cuver. Oh, tu peux me regarder de travers, ça ne change rien au fait qu'un de ces quatre, tu seras trop saoul pour pouvoir travailler, et trop fauché pour pouvoir t'acheter la prochaine bouteille.

— Là encore, bingo, approuva le fantôme.

— Va te faire voir !

Cette fois, Alex s'adressait aux deux.

— Je n'ai jamais décommandé une seule journée de boulot ! explosa-t-il.

— Moi je le sais, convint Sam d'un ton tranquille, mais ce sont les clients potentiels qu'il faut rassurer. Et ça, si tu veux mon avis, ce n'est pas acquis. Bientôt tu seras sur la paille, mon vieux.

— J'ai toujours la parcelle de Dream Lake à aménager. Il faut juste que je trouve de nouveaux créanciers.

— Super. Mais en attendant, la maison de Zoë a besoin d'être réparée, et elle se trouve justement sur Dream Lake Road. Tu as dû passer devant une centaine de fois. Il te faudra quoi, quinze jours pour boucler le chantier. Et...

— Zoë ? répéta Alex en descendant de l'escabeau. Tu viens de dire que c'était la maison de Justine.

— C'est Justine qui m'a appelé à ce propos. Mais c'est Zoë qui va emménager là-bas avec sa grand-mère. La pauvre a chopé l'Alzheimer. Tu te souviens de Zoë, n'est-ce pas ? La petite blonde avec les gros... muffins, acheva Sam avec un sourire canaille. Fais-le pour moi, s'il te plaît. Lucy m'en sera reconnaissante et je bénéficierai de délicieuses retombées.

Le fantôme considérait Alex d'un air narquois.

— Pourquoi tu ne le ferais pas ? dit-il. À moins que tu n'aies peur ?

— Pourquoi j'aurais peur ? gronda Alex.

— Peur ? De Zoë ? fit Sam, la mine perplexe.

Alex poussa un soupir excédé :

— Non, rien. Ne fais pas attention.

— Écoute, ce n'est pas bien compliqué. Tu vas effectuer quelques travaux de rénovation pour cette gentille fille et sa grand-mère. Et avec un peu de chance, elle t'invitera à dîner.

— Sinon, ajouta le fantôme, nous saurons que tu es le pire trouillard que la terre ait porté.

— OK, grinça Alex entre ses dents.

Manifestement le fantôme avait l'intention de le harceler tant qu'il se défilerait. Et puis, Alex avait envie de lui prouver - peut-être de se prouver également à lui-même - que Zoë Hoffman ne constituait pas un problème à ses yeux.

— Tu as gagné. File-moi son numéro. Je vais lui demander ce qu'elle veut et lui bricoler un devis rapide. Si ça ne lui convient pas, elle ira voir ailleurs.

— Tu vas lui faire un prix raisonnable, n'est-ce pas ?

— Je pratique des prix raisonnables pour tout le monde. Je n'ai jamais cherché à arnaquer le client, Sam !

— Je sais bien, je sais bien. Je ne sous-entendais pas le contraire.

— Je lui demanderai un prix raisonnable, je ferai un travail soigné et je finirai le chantier en temps et en heure. Comme toujours. Et toi, si tu continues de me critiquer à tout bout de champ avec tes insinuations débiles, je vais prendre cet étau pour te le mettre où je pense...

— Marché conclu ! dit Sam précipitamment.

— Ce serait plutôt à toi de le retrouver au cottage, argumenta Zoë, alors qu'elle et Justine débarrassaient les vestiges du petit déjeuner dans la salle à manger.

— Mais non. C'est toi qui vas habiter là-bas. Et tu connais mieux que moi les besoins d'Emma, raisonna Justine en la suivant dans la cuisine.

— Je préférerais quand même que tu m'accompagnes.

— Je ne peux pas. J'ai rendez-vous avec le banquier. Tu te débrouilleras très bien sans moi. Fais juste attention à obtenir des prix serrés.

— Ce ne sont pas les prix qui m'inquiètent. Tu sais bien que je ne suis pas à l'aise avec les gens que je ne connais pas.

Zoë s'était mise à récupérer un plat dans l'évier avec une vigueur qui, au premier regard, semblait bien superflue.

— Tu connais Alex. Vous vous êtes déjà parlé.

— A peine une minute !

— Tu reviens d'Everett où tu as rencontré tout un tas d'inconnus !

— Ce n'est pas pareil...

Justine, qui était en train de charger le lave-vaisselle, se redressa brusquement :

— Je ne vois pas...

Elle s'interrompt. Son expression changea et elle hocha la tête :

— OK, je capte. Mais je te promets que ce n'est pas ce genre de type. Alex Nolan est un vrai pro.

— Tu es sûre ?

— Certaine. Et puis il sait bien que Sam lui botterait le train s'il te manquait de respect.

— Oui, c'est sans doute vrai...

— Tu l'as bien appelé pour fixer l'heure du rendez-vous. Alors ? Il était normal, non ?

— Oui, il était... poli.

Zoë se repassa mentalement leur brève conversation téléphonique. En effet Alex Nolan était resté très professionnel. Voire distant. Il n'avait pas cherché une seconde à détendre l'atmosphère. D'ailleurs, il ne possédait pas une once du charme décontracté de son frère Sam. Oui, il avait été poli. Tout juste.

Justine soupira :

— Il faut t'entraîner si tu veux réussir à surmonter ta timidité avec les hommes. C'est le seul moyen. Tu dois te détendre, bavarder de petites choses, tu comprends ? Ils ne sont pas si différents de nous, tu sais.

— Oh si !

— Bon, OK, ils sont différents. Je voulais dire qu'ils n'étaient pas si compliqués que ça.

— Oh si !

— Parfois, je te l'accorde. Mais somme toute ils sont très prévisibles.

Zoë soupira à son tour. Elle enviait la désinvolture de sa cousine, et elle savait que celle-ci avait raison : elle devait s'entraîner. Mais l'idée de se retrouver en tête à tête avec un homme qui l'intimidait à tous les niveaux était incroyablement stressante.

— Tu sais ce que je fais quand je m'apprête à affronter une épreuve ? reprit Justine. Je la divise en étapes. Ainsi, si je devais retrouver Alex au cottage, je ne l'envisagerais pas d'emblée comme une rencontre de trois heures, mais...

— Parce que ça va durer trois heures ? s'exclama Zoë.

— Disons plutôt deux. Peu importe. Je commencerais par me dire : « Étape numéro un : je vais au cottage en voiture. » Ce n'est pas très inquiétant, pas vrai ? Ensuite, une fois là-bas, tu te diras : « Étape numéro deux : j'entre et j'attends dans la maison. » Et quand Alex arrivera : « Étape numéro trois : je lui ouvre et je bavarde deux minutes. » Tu vois ? Rien de bien terrible là-dedans, affirma Justine avec un petit sourire faraud. C'est juste quand on globalise toutes ces actions qu'on s'en fait une montagne, comme si on allait se battre avec un tigre féroce.

— Une araignée, corrigea Zoë. Les tigres me font beaucoup moins peur que les araignées.

— Ça me gêne ma métaphore. On ne se bat pas avec une araignée.

— Que tu crois ! Les tarentules pourchassent leur proie. La veuve noire est ultra-rapide dans ses déplacements. Et il existe des araignées capables de bondir...

— Étape numéro un, coupa Justine d'une voix ferme. Trouve tes clés de voiture.

Dès qu'Alex gara son pick-up devant le cottage, le fantôme se tut - enfin - et se mit à fixer la façade d'un air fasciné, comme s'il s'attardait sur chaque détail.

Qu'y trouvait-il de si intéressant ? Alex n'aurait su le dire. De superficie modeste, la maison était rustique : une terrasse en façade, sous l'avancée de toit; une véranda côté pignon ; une cheminée en pierre. A certains détails plus élaborés, comme les colonnades sculptées et le soubassement de pierre, on voyait qu'une fois restauré l'endroit retrouverait un certain cachet.

Mais l'auvent à voiture bas de gamme déparait l'ensemble. Et il sautait à l'œil que les gars de l'entreprise de maintenance ne s'étaient pas foulés. Le jardin était en friche, l'allée de gravier envahie de mauvaises herbes.

Si l'intérieur était dans le même état, on pouvait prédire de sérieux problèmes. Alex était arrivé en avance. Il décida de faire le tour de la maison pour détecter d'éventuelles moisissures, crevasses ou autres détériorations.

— Je connais cette maison, annonça le fantôme qui lui avait emboîté le pas. Je me rappelle être venu ici. Je me souviens...

Comme il laissait sa phrase en suspens, Alex sentit son humeur se teinter de

tristesse.

— Tu as vécu ici ?

— Non, je... je venais y voir quelqu'un, répondit le fantôme, l'air troublé.

— Qui ?

— Une femme.

— Pour quelle raison ?

— Ça ne te regarde pas ! se rebiffa le spectre.

Il ne pouvait pas rougir, mais son embarras était palpable.

— Ah ah, tu venais forniquer avec elle, c'est ça ?

— Va te faire voir.

Ravi de l'avoir embêté, Alex poursuivit son chemin autour de la maison. Il ne jubila pas longtemps. Il émanait du fantôme un chagrin si lancinant qu'il en devenait presque contagieux. Savait-il qui lui inspirait ces émotions paroxystiques ? Alex fut tenté de lui poser la question, mais cela lui sembla indélicat. Garder le silence lui apparut comme l'unique moyen de respecter cette immense douleur muette.

— Elle est arrivée, annonça le spectre, au moment où s'élevait dans l'allée le crissement des pneus d'une voiture sur les graviers.

— Super...

La perspective de parler à Zoë Hoffman, même en se cantonnant aux aspects purement pratiques de son futur boulot, suffisait à donner des sueurs froides à Alex.

D'une main, il frotta les muscles tendus de sa nuque.

Le fantôme avait eu raison de le traiter de trouillard. Pourtant ce n'était pas pour sa petite personne que s'inquiétait Alex.

L'échec de son mariage avec Darcy lui avait confirmé qu'il recelait le pire en lui. Il avait appris que l'intimité au sein d'un couple fournissait les armes pour blesser l'autre, et surtout la volonté de le faire. Son divorce avait achevé de le convaincre qu'il finirait comme ses parents, à tout détruire autour de lui, en particulier les gens qu'il aimait. Il n'y avait pas d'échappatoire possible.

Les pires dégâts étaient devenus apparents après la séparation. Lui et Darcy continuaient de faire l'amour de temps en temps, « en mémoire du bon vieux temps », lui avait-elle dit. Mais il n'y avait nul regret, nulle nostalgie dans leurs étreintes féroces. Seulement du ressentiment et un désir de vengeance pervers.

Ils baisaient par rancœur, et le pire, c'est que c'était beaucoup mieux qu'à l'époque où ils pensaient s'aimer. Chacun avait fait muter l'autre vers la pire version de son être.

Comment retrouver l'innocence après cela ?

Par conséquent, il n'y avait pas de place dans sa vie pour quelqu'un comme Zoë Hoffman. S'il voulait se montrer un tant soit peu charitable envers elle, il garderait ses distances.

Alors qu'il revenait sur le devant de la maison, il marmonna au fantôme :

— Ne reste pas dans mes pattes, et ne viens pas me distraire pendant que je lui

parle. En général, les gens hésitent à embaucher des artisans schizophrènes.

— Compris, je la boucle, promet le fantôme.

Il était peu probable qu'il tienne parole. Mais tous deux savaient que s'il mettait Alex en rogne, celui-ci refuserait de fouiller le grenier de Rainshadow Road. Or le fantôme voulait désespérément découvrir son identité et, au bout du compte, Alex était tout aussi curieux.

Comment ne pas s'interroger sur les motivations de cet isolement cruel qui lui était imposé ? Payait-il ses fautes passées ? Avait-il été un vaurien, un criminel ?

En tout cas cela n'aurait pas expliqué pourquoi il était collé à ses basques.

Il jeta au fantôme un regard suspicieux que celui-ci ne parut pas remarquer. Il fixait la silhouette de Zoë qui approchait.

À son arrivée, Zoë avait constaté - à son grand dépit - qu'un gros pick-up stationnait déjà sous l'auvent. Alex était déjà là. Elle avait pourtant cinq bonnes minutes d'avance sur l'heure convenue.

Son cœur s'était mis à battre au rythme d'un staccato enlevé.

Dans le rétroviseur, elle vérifia que le col de sa chemise était correctement boutonné. On apercevait sa clavicule. Après une seconde d'hésitation, elle remit un bouton. Puis, émergeant de sa VW, elle s'approcha du pick-up.

A l'intérieur, il n'y avait personne. Alex avait-il trouvé le moyen d'entrer dans la maison ?

Elle se dirigea vers la porte d'entrée. Le gravier crissa sous ses ballerines en cuir rose. Elle actionna la poignée et le battant résista. C'était bien verrouillé.

Elle pécha au fond de sa besace le trousseau de clés remis par l'agence de gestion immobilière. Malgré ses efforts, la première clé refusa de s'insérer dans la serrure.

Elle faisait une tentative avec la seconde quand elle entendit un bruit de pas dans son dos.

C'était Alex qui arrivait du côté de la maison et se déplaçait d'un pas athlétique, décidé. Son jean et son tee-shirt noir ne dissimulaient pas sa maigreur nerveuse.

Il s'immobilisa à sa hauteur.

— Salut, dit-elle avec un entrain forcé.

Il répondit d'un bref hochement de tête. Les rayons du soleil rasaient ses cheveux bruns et y jetaient des reflets. Il était d'une beauté presque surhumaine avec ses pommettes saillantes, ses arcades sourcilières marquées, ses yeux de glace brûlante. Sous sa réserve de façade, on sentait bouillonner une fébrilité cachée. Comme si secrètement il mourait de faim, ou tombait de sommeil, ou qu'il avait désespérément besoin de... quelque chose.

Ce manque dévorant irradiait presque à travers sa peau.

Il devait subir le contrecoup de son divorce, décida-t-elle. Il était si maigre ! Quelques bons repas ne lui auraient pas nui. Elle aurait volontiers cuisiné pour lui s'il le lui avait permis. Une bonne soupe de courge, pour commencer, avec un peu de citron et de ciboulette, et quelques dés de poitrine fumée, servie

avec une brioche grillée découpée en croûtons...

La serrure résistait. L'esprit occupé par son dîner imaginaire, Zoë força sur la clé. Non, il fallait sans doute quelque chose de plus roboratif... un chausson à la viande bien croustillant et une purée maison aux échalotes caramélisées... avec un méli-mélo de haricots beurre et haricots verts vivement sautés à l'ail... Dans un bruit sec, la clé se cassa en deux dans sa main. La tige était restée coincée dans la serrure, réalisa-t-elle avec consternation.

— Oh!

Ses joues la brûlèrent. Elle jeta un regard confus à Alex.

Impassible, celui-ci commenta :

— Ça arrive souvent avec les vieilles clés.

— On pourrait peut-être... passer par une fenêtre ?

— Vous n'avez pas un deuxième jeu ?

— Non, je ne crois pas. Et puis il faudrait d'abord déloger la tige cassée...

Sans un mot, Alex retourna à soit pick-up. Il revint avec une antique mallette à outils en métal rouge qu'il déposa sur le plancher de la terrasse et dans laquelle il se mit à fouiller.

Zoë s'écarta pour lui laisser le champ libre lorsqu'il s'approcha afin de glisser la lame d'un poinçon dans le trou de serrure. Il ne lui fallut qu'une minute pour dégager la tige de métal coincée qu'il récupéra à l'aide d'une pince à bec.

— À vous voir, c'est très facile ! s'exclama-t-elle.

Il rangea ses outils, se redressa. Elle eut le sentiment qu'il devait prendre sur lui pour croiser son regard. Il tendit la main.

— Pouvez-vous me donner le trousseau ?

Elle obtempéra, en prenant garde à ne pas lui frôler les doigts. Il passa rapidement les clés en revue, en essaya une dans la serrure. La porte s'ouvrit aussitôt dans un grincement.

La maison était plongée dans la pénombre et silencieuse. Cela sentait le renfermé. Alex précéda Zoë dans la pièce principale, trouva l'interrupteur et alluma le plafonnier.

Zoë déposa sa besace près du seuil avant de s'aventurer plus loin dans le séjour. Lentement, elle pivota sur elle-même, satisfaite de découvrir que tout était de plain-pied. Cependant la cuisine tout en longueur ressemblait un peu à la cambuse d'un bateau. Exiguë et peu pratique, elle manquait de rangements. Le sol était recouvert d'un vieux lino abîmé. Il n'y avait là qu'une vieille table chromée et trois chaises, très laides, dont l'assise et le dossier étaient tendus de vinyle craquelé. Une cuisinière à bois était logée dans un coin. Les lames tordues du store en aluminium sur la fenêtre évoquaient un triste squelette.

Zoë voulut ouvrir la croisée, mais le bois avait dû jouer. Elle s'échina sur la poignée, en vain. Alex s'approcha, fit courir un doigt le long de l'encadrement.

— Elle a été soudée à la peinture. Je m'en occuperai plus tard.

— Soudée à... Mais pourquoi ?

— En général, les gens font ça pour éviter les courants d'air l'hiver. C'est moins cher que de mettre du double vitrage ou de refaire les joints.

Son expression disait clairement ce qu'il pensait de ce genre de méthodes. Il s'approcha d'un angle, souleva un coin de moquette pour inspecter le sol.

— Il y a du parquet là-dessous.

— Vraiment ? Et il serait possible de le rénover ?

— Sans doute. Mais il faudra enlever toute la moquette pour connaître l'état général. Souvent c'est un cache-misère.

Il alla s'agenouiller au milieu de la cuisine, face au mur sur lequel s'arrondissait une grosse tache brune.

— Il y a une fuite, constata-t-il. Il va falloir abattre une partie de la cloison. J'ai vu des insectes xylophages dehors. Ils s'installent à cause de l'humidité.

— Oh... J'espère que les dégâts ne sont pas trop importants. Vous croyez que ça vaut le coup de tout remettre en état ?

— Ça ne paraît pas si grave. Mais il va falloir faire expertiser la maison.

— Cela coûte cher ?

— Dans les deux cents dollars, je dirais. Vous comptez habiter ici avec votre grand-mère ? demanda-t-il en allant récupérer sa boîte à outils qu'il posa sur la table chromée.

— Oui. Elle souffre de démence vasculaire et elle risque d'avoir besoin d'un déambulateur ou d'un fauteuil roulant dans un avenir proche. Il faut absolument sécuriser la maison dans cette optique. J'ai amené une liste de consignes...

Elle alla prendre dans sa besace une brochure qu'elle lui tendit. Alex y jeta un vague coup d'œil avant de la lui rendre.

— Vous ne voulez pas la garder ? s'étonna-t-elle.

— Non, je connais par cœur les normes de sécurité. Et je peux déjà vous dire que si votre grand-mère se balade ici en fauteuil, il vaut mieux choisir un sol vitrifié.

Zoé était contrariée qu'il ait à peine daigné consulter la brochure. Son comportement frisait la condescendance.

— Je n'aime pas le parquet vitrifié. Je préfère le bois brut, répliqua-t-elle.

— À long terme, le vitrifié s'use moins et revient moins cher en entretien.

— Bon, je vais y réfléchir. Mais je veux de la moquette dans les chambres.

— Pas de problème, du moment que c'est une moquette rase. Essayez donc de pousser un fauteuil roulant sur une moquette épaisse, c'est comme du sable.

Il alluma le plafonnier de la cuisine, tapota la cloison de séparation avec le séjour :

— Ce n'est pas un mur porteur. Je pourrais l'abattre et construire un îlot central. Cela libérera de la place pour les rangements et les plans de travail.

— C'est possible ? Oh, une cuisine ouverte, ce serait l'idéal !

Alex prit un bloc de Post-it dans la boîte à outils et griffonna quelques mots sur celui du dessus. Il attrapa ensuite son mètre-ruban et s'en retourna près du mur.

— Avez-vous réfléchi aux meubles que vous voulez ici ?

— Oh oui ! répondit aussitôt Zoé. J'aimerais des plans de travail en bois huilé.

C'était son rêve depuis toujours. Hélas ! elle n'avait jamais pu le concrétiser. Lorsqu'elle était arrivée à l'auberge de La Pointe des Artistes, la cuisine était déjà meublée d'éléments à plateaux de stéatite.

Alex poursuivait ses mesures. Le mètre-ruban cliquetait, puis rentrait à toute vitesse dans son logement avec un sifflement furieux.

— Si vous passez beaucoup de temps en cuisine, le bois va vite s'user. C'est cher et cela exige beaucoup d'entretien.

— Je le sais bien. J'ai déjà travaillé avec des meubles de ce type.

— Pourquoi pas des plans de travail en résine ?

— Je préfère le bois huilé.

Alex ouvrit la bouche, comme s'il était sur le point d'argumenter. Mais il vit qu'elle se tenait sur la défensive et se contenta de griffonner quelques notes sur son Post-it.

Zoé commençait à le trouver carrément antipathique. Ses silences lui mettaient les nerfs à vif, parce qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils traduisaient. Pas étonnant que ce type ait divorcé. Qui pouvait supporter quelqu'un comme ça ?

Elle s'éloigna délibérément vers le fond de la cuisine et franchit la porte-fenêtre qui donnait sur une petite terrasse aux lattes pourrissantes. Devant s'étendait un jardinet qui aurait pu être coquet, enceint d'une clôture en bois et séparé du lac par un bosquet d'arbres.

— Ce serait possible d'installer une chatière ? demanda-t-elle soudain.

— Une quoi ?

— Vous savez, une porte à clapet, pour les chats.

— Bien sûr. Il fallait qu'il y ait un chat ! l'entendit-elle grommeler entre ses dents.

— Pardon ?

— Rien, rien.

— Vous n'aimez pas les chats ?

Alex tira une longueur de ruban métallique qu'il appliqua sur le lino, le long de la plinthe.

— Je n'ai rien contre les vôtres. Oui, je peux vous installer une chatière. Mais je ne vous garantis pas qu'un raton laveur ou un renard ne pourra pas entrer.

— Je prends le risque, rétorqua sèchement Zoé.

Silence.

Tandis qu'Alex allait prendre les mesures de la pièce principale, Zoé inspecta de plus près la cuisine. Comme elle s'y attendait, il n'y avait ni micro-ondes ni lave-vaisselle. Justine et elle étaient tombées d'accord pour inclure des appareils électroménagers neufs dans le budget rénovation. Cela en valait le coup puisque la valeur locative de la maison s'en trouverait de fait augmentée. Il serait pratique de faire encastrer le four dans l'îlot central, réfléchit-elle encore. Le lave-vaisselle irait naturellement à côté de l'évier, et le frigo là où l'ouverture de la porte serait la plus pratique.

Il était sans doute possible d'économiser un peu d'argent en repeignant les

placards existants auxquels il suffirait d'ajouter des poignées neuves. Elle en ouvrit un. L'intérieur était plein de poussière. Un objet se trouvait sur l'étagère du milieu. Zoë se dressa sur la pointe des pieds pour l'attraper. Il s'agissait d'un vieux batteur à œufs tout rouillé, avec une poignée en bois. Il était inutilisable, mais pourrait plaire à un nostalgique des années 1950 qui s'en servirait d'objet de déco...

Songeant à toutes les vieilleries qu'Emma avait ainsi accumulées, Zoë se dit que l'ouverture du compte eBay se rapprochait de manière inéluctable.

Alors qu'elle s'apprêtait à remettre le batteur en place, une chose noire et velue, presque aussi large que la paume de sa main, se laissa tomber de l'étagère et atterrit sur le plan de travail où elle se mit à filer en direction de Zoë sur ses immenses pattes articulées.

Au hurlement de Zoë, Alex réagit dans la seconde et fut debout d'un bond. Il reçut presque la jeune femme dans les bras au moment où elle jaillissait de la cuisine vers laquelle il s'était précipité.

— Que se passe-t-il ?

— Une a... une arai... hoqueta-t-elle.

— Ici ! appela le fantôme de l'intérieur de la cuisine. Ce truc saute quasiment de meuble en meuble.

Alex entra dans la pièce étroite, s'empara du batteur et, de quelques coups précis, anéantit le monstre poilu.

Il se pencha pour l'observer de plus près et émit un sifflement. C'était une araignée-loup, une espèce qui chassait la nuit et avait tendance à se cacher le jour. Ce spécimen était encore plus gros que ceux qu'il avait vus dans les zoos.

Un sourire lui vint lorsqu'il pensa à la façon dont Sam aurait réagi en pareille situation. Nul doute qu'il se serait débrouillé pour capturer l'araignée sans la blesser, avant de la remettre en liberté dehors, tout en évoquant le respect que l'homme devait à la Nature, et patati et patata. Alex était plutôt du genre à accueillir l'intrusion de la Nature dans les maisons avec une bonne bombe d'insecticide.

Il balaya la cuisine du regard. Dans un coin, près du plafond, il repéra une grosse toile duveteuse. Les araignées élaient domicile près de leur réservoir de nourriture. Cela signifiait qu'il y avait certainement non loin tout un tas d'insectes attirés par l'humidité ambiante générée par la fuite d'eau.

— Alex, fit la voix pressante du fantôme dans le séjour, j'ai l'impression que ça ne va pas trop, Zoë.

Alex repassa le seuil et la découvrit pétrifiée au milieu de la pièce, les bras croisés sur la poitrine. Chaque fois qu'elle inhalait, un sifflement sonore se faisait entendre, presque un râle, comme si ses poumons s'étaient ratatinés dans son thorax.

En une seconde il fut près d'elle.

— Qu'y a-t-il ?

Elle ne parut pas l'entendre. Ses yeux exorbités semblaient voir à travers lui. Des tremblements incoercibles secouaient ses épaules.

— Elle vous a mordue ?

Rapidement il inspecta son visage, son cou, ses bras, chaque centimètre carré de peau exposée, sans remarquer aucune trace visible. Zoë ouvrit la bouche, mais seul un son inarticulé en sortit.

Alex faillit la saisir aux épaules pour la secouer un bon coup. Il se retint de justesse en ramenant ses mains dans son dos.

— Elle fait une attaque de panique, déclara le fantôme. Il faut juste la calmer. Tu crois que tu en es capable ?

Alex fronça les sourcils. Il était très doué pour mettre les femmes en colère, pas pour les calmer.

— Parle-lui ! soupira le fantôme d'un ton exaspéré. Je ne sais pas, moi, frotte-lui le dos...

Alex lui jeta un regard effaré. Il n'aurait su dire pourquoi au juste il lui semblait inconcevable de la toucher de cette façon. Sans doute parce qu'il avait l'intuition que cela le conduirait tout droit au désastre. Mais Zoë chancelait, semblait sur le point de s'évanouir... Il n'avait pas le choix.

Dans un geste indécis, il referma les mains sur ses bras minces. Le contact de sa peau déclencha un frisson de désir immédiat. Étant donné les circonstances, sa réaction était totalement déplacée et il se traita mentalement de porc lubrique.

Il avait baisé toutes sortes de femmes, dans les positions sexuelles les plus incongrues, mais jamais encore il n'en avait pris une dans ses bras pour la réconforter.

— Zoë, regardez-moi...

À son grand soulagement, elle obéit. Elle respirait toujours par à-coups rapides, comme si l'oxygène lui manquait, alors que le problème était justement l'inverse.

— Vous allez essayer d'expirer très lentement, le plus lentement possible, lui dit-il. Vous croyez pouvoir y arriver ?

— Mon... cœur, hoqueta-t-elle, ses yeux embués immenses dans son visage livide.

Il comprit son angoisse :

— Mais non, vous ne faites pas une crise cardiaque. Tout va bien. Il faut juste que vous ralentissiez votre respiration.

Elle continuait de le fixer, les yeux noyés de larmes, le front et les joues perlées de sueur. Curieusement cette vision lui tordit le cœur. Il répéta :

— Tout va bien. Vous êtes en sécurité. Il ne va rien vous arriver, je suis là...

Il posa la main contre sa joue. Elle était douce comme un pétale d'orchidée. Puis, du pouce, il appuya sur sa narine droite pour l'obturer.

— Fermez la bouche. Respirez par une seule narine.

L'influx d'air diminuant, la respiration de Zoë commença à se réguler. Mais ce n'était pas facile. Elle s'étranglait, se débattait à moitié, une lueur terrifiée dans les yeux. Patient, Alex attendait que son corps gère la crise.

— Voilà, c'est bien, l'encouragea-t-il lorsqu'il la sentit se détendre un peu. Comme ça, oui. Prenez de courtes inspirations et expirez en allant chercher l'air bien profond.

Ses mouvements anarchiques finirent par se calmer. Elle inclina la tête pour la laisser peser contre sa paume, et il continua de la soutenir, essuyant du doigt

les larmes qui coulaient sur sa pommette. Finalement elle bascula son front contre l'épaule d'Alex, l'air épuisé. Ses boucles blondes lui chatouillèrent le menton.

— Dé... désolée, articula-t-elle entre deux spasmes.

C'était encore lui le plus désolé des deux. Parce qu'une bouffée de désir venait de le terrasser. Il savait bien qu'il n'aurait jamais dû la toucher.

Il se surprit à refermer les bras sur elle. Son corps pulpeux épousa le sien comme s'il s'était soudain liquéfié, changé en une matière onctueuse, amorphe. Elle frissonnait encore et il lui passa doucement la main dans le dos pour achever de l'apaiser. Tous ses sens s'éveillaient. Elle avait le parfum délicat des fleurs qu'on froisse entre les doigts, une fragrance innocente et naturelle, si grisante qu'il eut envie d'ouvrir son chemisier pour la respirer à même la peau. Il aurait voulu presser ses lèvres contre la petite veine qui puisait à la base de son cou, la lécher et...

Son corps s'embrasait lentement. Il avait maintenant envie de la toucher de manière plus intime, de glisser ses mains dans ses cheveux, ou sous ses vêtements. Cette idée le rendait fou. Mais il se satisfaisait encore de la tenir simplement contre lui et de savourer l'ivresse du désir qui montait.

Entre ses paupières plissées, il discerna un mouvement non loin. C'était le fantôme qui le considérait d'un air goguenard.

Alex le foudroya du regard.

— Je crois que je vais faire un petit tour dans la maison, dit le spectre, avant de se retirer avec tact.

Zoë se cramponnait à Alex, désormais le seul élément solide dans son monde qui venait de se transformer en tourniquet.

Une idée commençait vaguement à percer sa conscience : une fois ce pénible épisode terminé, elle n'aurait plus jamais le courage de le regarder en face. Elle s'était ridiculisée. Il devait la prendre pour une folle. Sauf que... il était si gentil... si attentionné. Sa main traçait des cercles lents dans son dos. Cela faisait si longtemps qu'un homme ne l'avait pas tenue comme ça. Elle avait oublié à quel point c'était bon. Et c'était une vraie surprise de découvrir qu'Alex Nolan était capable d'une telle sollicitude. Elle ne s'en serait jamais doutée.

— Ça va mieux ? s'enquit-il au bout d'un moment.

Le visage toujours niché contre son épaule, elle hocha la tête :

— Je... j'ai toujours eu horreur des araignées. Une peur panique...

— J'ai vu. Mais en général elles ne mordent pas les humains, sauf quand elles se sentent attaquées.

— Ça m'est égal. J'en ai peur.

— Comme la plupart des gens, remarqua-t-il, amusé.

Zoé releva la tête pour le regarder de ses grands yeux bleus :

— Vous aussi ?

— Non. J'en vois trop dans mon boulot, j'ai l'habitude.

Il lui effleurait la mâchoire de ses doigts repliés. Son visage gardait son

expression austère, mais il y avait une chaleur réelle dans son regard.

— Moi je ne m'y habituerai jamais, souffla-t-elle. Celle-ci était énorme ! Elle a jailli du placard et elle s'est précipitée sur moi...

À ce souvenir, un frisson de dégoût la secoua, et son rythme cardiaque s'emballa de nouveau. La main d'Alex reprit ses allées et venues apaisantes dans son dos.

— Elle est morte. N'y pensez plus, lui intima-t-il.

— C'était une veuve noire ?

— Non, une simple araignée-loup. Sa morsure n'est pas mortelle.

— Il doit y en avoir plein d'autres dans la maison, elles doivent grouiller dans les coins...

— Je vais m'en occuper, promit-il. Les araignées entrent dans les habitations par les fissures et les interstices. Je vais poser des bavettes au bas des portes et du joint à toutes les fenêtres, colmater le moindre trou et mettre du grillage fin sur les bouches d'aération. Croyez-moi, vous aurez la maison la plus saine de l'île.

— Merci.

Il fallut encore un moment à Zoé pour réaliser qu'elle était toujours agrippée à lui, telle une bernique sur son rocher. Son cœur frôlait la surchauffe. Ils étaient si étroitement serrés qu'il était impossible d'ignorer son érection pressée contre son ventre. Mais elle était comme paralysée...

Il se dégagea soudain et se détourna dans un grognement inintelligible.

Zoé sentait encore son empreinte partout où son corps avait été en contact avec le sien. Elle chercha désespérément quelque chose à dire pour rompre le silence qui était retombé, se réfugia avec gaucherie dans la conversation qu'ils venaient d'avoir sur les nuisibles :

— Et la chatière... Il faudra y renoncer alors ?

Un bruit étranglé franchit la gorge d'Alex. Elle comprit qu'il se retenait de rire. Il lui jeta un regard pardessus son épaule. Ses yeux bleus pétillaient.

— Oui, malheureusement, confirma-t-il.

Détaché de Zoé, Alex redevint le professionnel sans états d'âme. Pendant que la jeune femme partait explorer - avec prudence - le reste de la maison, il continua de prendre des mesures pour le plan au sol. Il devait focaliser son esprit sur n'importe quoi... sauf sur elle.

Facile à dire quand tout ce qu'il avait en tête était de l'emmener quelque part, une pièce sombre de préférence, pour la dévêtir et lui faire l'amour pendant trois jours.

Toutefois il y avait en elle une fragilité et une dignité qu'il n'avait pas envie de souiller, sans vraiment pouvoir se l'expliquer.

Il avait aimé qu'elle lui tienne tête, quand ils s'étaient pris de bec au sujet des plans de travail. Il aimait ses petits sourires empreints de timidité qu'elle esquissait à tout bout de champ. En fait, il aimait beaucoup trop de choses chez elle, et Dieu sait qu'il ne pouvait rien en sortir de bon. Alors il allait leur rendre service à tous deux en se tenant à carreau.

Tandis qu'il reprenait un à un les Post-it sur lesquels il avait noté ses mesures pour les coller sur le plateau de la table, Zoë revint vers la porte latérale qui donnait sur l'auvent extérieur.

— Alex, demanda-t-elle en regardant à travers la vitre poussiéreuse, c'est difficile de transformer un auvent en vrai garage ?

— Pas vraiment. La structure resterait approximativement la même. Il faudrait juste ajouter des cloisons, une porte, et isoler le tout.

— Pouvez-vous inclure ce projet dans votre devis ?

— Bien sûr.

Elle pivota. Leurs regards se croisèrent. Alex s'empressa de baisser le nez sur ses Post-it.

— Vous pouvez y aller, lui dit-il. J'en ai pour un moment. Je n'ai pas fini mes mesures et il faut encore que je prenne des photos. Je fermerai avant de partir et je vous ferai refaire une clé.

— Merci. Vous ne voulez pas que je reste pour vous donner un coup de main ? ajouta-t-elle après une hésitation.

— Non, vous ne feriez que me gêner.

Le fantôme contourna la table.

— Ce charme éblouissant, c'est naturel ou bien ce sont des années d'entraînement ? s'enquit-il d'un ton faussement émerveillé.

Zoë s'approcha et attendit qu'Alex veuille bien la regarder en face.

— J'aimerais... eh bien, vous remercier, dit-elle, les joues cramoisies.

— Ce n'est rien, marmotta Alex.

— Vous avez été très gentil. En retour, je pourrais peut-être vous préparer à dîner, parfois ?

— Ce n'est pas la peine.

Le fantôme leva les yeux au ciel :

— Pourquoi tu refuses, crétin ?

— Ça ne me dérange pas, insista Zoé. Et... je suis bonne cuisinière, vous savez. Vous devriez goûter mes spécialités.

— Oh oui, goûte-la ! renchérit le fantôme.

— J'ai un emploi du temps plutôt chargé, répondit Alex d'un ton rogue.

Zoë baissa les yeux. Bien qu'elle ne puisse pas l'entendre, le fantôme s'adressa à elle :

— Il veut dire qu'il préfère rester vautré sur son canapé à écluser jusqu'au coma éthylique.

Alex s'entendit ajouter :

— Mais d'ici deux jours, pourquoi pas ? Je passerai à l'auberge avec mes schémas. Nous les étudierons ensemble et vous me direz quelles modifications apporter en cas de besoin. Ensuite j'établirai le devis définitif.

— D'accord. Vous pouvez passer n'importe quel jour après le petit déjeuner. Il est servi jusqu'à 10 heures en semaine, 11 h 30 le week-end. Ou bien... au contraire, venez plus tôt pour manger un morceau.

Elle frôla le plateau de la table de ses doigts. Ses ongles étaient limés et polis

avec soin, recouverts d'un vernis transparent. Elle ajouta dans un murmure :
— J'aime bien cette table. C'est dommage qu'on ne puisse pas la garder.
— Il doit être possible de la remettre en état. Il faut juste la poncer et mettre plusieurs couches de peinture chromée.
— Mais il manque une des quatre chaises... Alors ça ne vaut peut-être pas le coup ?

— La quatrième est dehors, sous l'auvent. Vous ne l'avez pas vue parce que mon pick-up est garé devant.

Le visage de Zoë s'illumina :

— Oh, parfait ! Alors ce serait génial. Cela m'aurait embêtée de la jeter. Ces objets rétro reviennent à la mode. J'en ai vu beaucoup dans les magazines de design. C'est consexuel.

Il y eut un temps de silence. Puis Alex corrigea :

— Vous voulez dire... conceptuel ?

Zoë avait les joues écarlates.

— Je... il faut que j'y aille, bafouilla-t-elle.

Elle attrapa son sac, s'enfuit hors de la maison. La porte claqua bruyamment.

Le fantôme riait si fort qu'on ne l'entendait pas.

Tête baissée, Alex prit appui sur la table des deux mains. Il était tellement excité qu'il n'arrivait plus à rester debout.

— Ce n'est pas tenable, murmura-t-il.

— Pourquoi tu ne l'invites pas à sortir un soir ? demanda le fantôme quand il se fut enfin calmé.

Alex secoua la tête.

— Pourquoi ?

— Une fille comme ça... Je ne peux même pas te faire la liste de toutes les façons que j'aurais de la blesser. Je ne sais pas compter aussi loin, répondit Alex avec un sourire désabusé.

Zoë raconta à sa cousine tout ce qui s'était passé au cottage. Justine rit si fort qu'elle faillit en tomber de sa chaise.

— O mon Dieu... gémit-elle en s'essuyant les yeux à l'aide d'une serviette en papier. Désolée, chérie, je ris avec toi, pas de toi, bien sûr !

L'expression indignée de Zoë décupla encore son hilarité.

— Si c'était vrai, je rirais moi aussi, objecta Zoë. Alors que je pense seulement à me poignarder avec le premier ustensile qui me tombera sous la main.

— N'essaie pas. Avec le bol que tu as aujourd'hui, ce sera la louche !

Avec un gémissement, Zoë s'inclina sur la table jusqu'à coller son front sur le plateau.

— Il doit me prendre pour une triple idiote. Et j'avais tellement envie qu'il m'apprécie...

— Allons, je suis sûre qu'il t'aime bien.

— Non, pas du tout ! geignit Zoë.

— Alors quelque chose débloque chez lui. Parce que tout le monde t'apprécie. Mais toi, pourquoi tiens-tu tant que cela à lui plaire ?

Zoë releva la tête et cala son menton dans sa main.

— Si je te répondais qu'il est très beau ?

— Tu me décevrais. C'est un motif très superficiel. Il faut m'en dire plus.

— Ce n'est pas vraiment à cause de son physique, admit Zoë avec un sourire. Même s'il faut reconnaître qu'il est à tomber !

— Sans compter qu'il est menuisier. Tu comprends, tous les menuisiers sont sexy, même les moches. Mais un menuisier beau gosse... effectivement, je vois mal comment résister.

— Au début, il ne me plaisait pas. Pas du tout, même. Mais après il a tué l'araignée et... c'était tout de suite un gros point en sa faveur.

— Tu m'étonnes ! Moi aussi j'adore les hommes qui tuent les bestioles.

— Ensuite, quand j'ai eu cette attaque de panique et que je n'arrivais plus à respirer, il a été si... gentil.

Perdue dans ses pensées, Zoë poussa un gros soupir :

— Il me tenait contre lui, et il me parlait de cette voix... tu sais, basse, grave, qui vient du fond de la gorge...

— Tous les Nolan ont cette voix. Rocailleuse. Comme s'ils avaient une légère angine. Trop sexy.

Une bouclette blonde tomba devant les yeux de Zoë. Elle souffla dessus.

— Est-ce que cela t'est déjà arrivé qu'un homme se focalise entièrement sur toi, comme si tu étais la seule chose au monde ? Comme s'il se concentrait sur chaque battement de ton cœur, qu'il tentait de capter absolument tout ce qui provient de ta personne ?

— Non, ça ne m'est jamais arrivé.

— C'est exactement ce que j'ai ressenti. Et je ne pouvais pas m'empêcher de me demander ce que ça ferait de faire l'amour avec un type comme lui. Tous les hommes qui ont eu envie de moi voulaient juste ajouter une croix à leur tableau de chasse. Et avec Chris... même s'il était très doux... ça n'a jamais été très...

— Folichon ?

— Tandis qu'avec Alex, j'ai le pressentiment que ce serait...

Zoë laissa sa phrase en suspens, comme si elle se refusait finalement à verbaliser le fond de sa pensée. Le regard brun de Justine s'assombrit :

— Zo, tu sais que je n'ai rien contre la rigolade, au contraire. Je n'arrête pas de te dire que tu devais sortir avec quelqu'un. Mais Alex... ce n'est pas quelqu'un pour toi.

— Tu es sûre qu'il boit trop ?

— Le simple fait de devoir se poser la question est un problème. Quand on s'implique avec quelqu'un comme ça, on se retrouve toujours à trois au lit : toi, lui et la bouteille. Tu n'as vraiment pas besoin de ça, surtout maintenant que tu as pris la responsabilité de veiller sur Emma. Je ne veux pas te sermonner, mais... et puis si, tiens, c'est exactement ce que je fais. Et merde !

Je vais te le dire carrément : méfie-toi de ce type. Il y a plein de gars sympathiques et séduisants dans les parages qui adoreraient sortir avec toi.

— Vraiment ? Alors comment se fait-il que je n'en rencontre jamais ?

— Tu les intimides.

— Je t'en prie ! Tu m'as vu les jours où mes cheveux sont incoiffables, et quand j'ai pris trois kilos à Thanksgiving, et plus tard quand je les ai perdus de la manière la plus dégoûtante qui soit avec cette maudite gastro... Il n'y a absolument aucune raison pour que j'intimide les hommes.

— Zoë, même dans les pires périodes, tu restes le genre de fille qui leur inspire les fantasmes les plus torrides. Ils ont tous envie de forniquer avec toi.

— Je n'ai pas envie de forniquer ! Je veux simplement... Incapable de trouver les mots justes, Zoë secoua la tête d'un air désolé et rejeta en arrière quelques boucles mutines.

— Je veux des solutions, dit-elle enfin, pas des soucis supplémentaires. Et avec Alex, il n'y aurait que des problèmes, c'est ce que tu veux me dire ?

— Exactement. Je connais plein de monde. Laisse-moi te présenter quelques garçons intéressants.

Zoë détestait les rendez-vous arrangés presque autant que les araignées. Elle refusa d'un signe de tête, soupira. Il lui fallait donc oublier ce sentiment de sécurité éprouvé dans les bras d'Alex.

Elle avait décidément la mauvaise habitude de courir se réfugier dans les endroits qui se révélaient les plus dangereux...

Le grenier de Rainshadow Road était rempli de cartons, de meubles branlants, d'un coffre en bois vétuste et d'un bric-à-brac entassé là d'année en année par les précédents habitants.

Il était heureux qu'il n'ait pas peur des bestioles, songea Alex, car à l'évidence elles devaient abonder dans ce vaste dépotoir.

— À mon avis, tu devrais commencer par là, conseilla le fantôme de l'autre bout de la salle.

— Je ne vais pas escalader ce tas d'immondices, protesta Alex en désignant un sac à déchets industriels débordant de saletés.

— Mais ce que je voudrais voir est derrière.

— Je finirai bien par débayer ce coin-là.

— Mais si tu...

— La ferme, grogna Alex. Ce n'est pas un revenant qui va me donner des ordres.

Il brancha sur son smartphone une petite paire d'enceintes portables qu'il posa près de la porte. L'appli allait chercher sur Internet les chansons préalablement enregistrées sur une playlist. Lassé d'entendre les jérémiades du fantôme qui n'avait soi-disant pas les mêmes goûts musicaux que lui, Alex avait fini par y ajouter quelques standards de jazz. Il commençait d'ailleurs à apprécier certains morceaux d'Artie Shaw et de Glenn Miller, même s'il aurait préféré se faire hacher sur place plutôt que de l'admettre.

La voix sensuelle de Sheryl Crow s'éleva, dans une interprétation alanguie de Begin The Béguine. Le fantôme s'approcha des enceintes.

— Je la connais celle-là, dit-il, manifestement content, avant de se mettre à fredonner.

Alex ouvrit un carton déchiré dans lequel il découvrit des cassettes vidéo, de vieilles séries B. Il balança le carton dans le sac de déchets, attrapa une chouette en plâtre et la considéra avec perplexité.

— Où est-ce que les gens vont chercher de telles saloperies ? s'interrogea-t-il. Ou la question est plutôt : Pourquoi les achètent-ils ?

Le fantôme était très concentré sur la chanson.

— J'ai dansé sur celle-ci, dit-il rêveusement. Je me souviens d'avoir tenu une femme dans mes bras. Une femme blonde.

— Et son visage ? Il t'apparaît ?

Le fantôme secoua la tête avec irritation :

— On dirait que ces souvenirs-là sont cachés derrière un rideau. Je n'entrevois que des ombres...

— As-tu déjà rencontré des gens... comme toi ?

— Tu veux dire d'autres fantômes ? Non.

A voir la tête que faisait Alex, le fantôme eut un sourire désabusé :

— Je t'en prie, ne me pose pas de questions sur l'au-delà. Je n'ai aucun éclaircissement à apporter là-dessus.

— Et si tu avais des informations, tu me les communiquerais ?

— Bien sûr, acquiesça le fantôme en le regardant droit dans les yeux.

Alex se remit au boulot. Il dénicha un sac rempli de bouteilles et de tessons. En faisant attention, il le déposa sur le carton de cassettes vidéo. Le fantôme chantonnait toujours les paroles de la chanson.

— Je me demande bien ce que tu as fabriqué pour finir dans une telle situation, dit Alex.

— Tu crois que c'est une punition ? s'enquit le fantôme, sur la défensive.

— Ben... Ça n'a pas vraiment l'air d'une récompense.

Le fantôme sourit spontanément, mais reprit son sérieux dans la foulée :

— C'est peut-être plutôt quelque chose que je n'ai pas fait. Peut-être que j'ai laissé tomber quelqu'un ; ou peut-être que j'ai laissé passer une occasion inespérée ?

— Mais pourquoi on t'aurait coincé dans mes pattes ? Je ne vois pas bien ce que ça rachète.

— Je suis peut-être censé t'empêcher de reproduire la même erreur que moi ? suggéra le fantôme qui l'étudiait, la tête légèrement inclinée.

— Écoute, mec, si je veux gâcher ma vie, c'est bien mon problème. Tu n'as pas à fourrer ton nez là-dedans.

— Parce que tu crois que j'en ai envie, peut-être ?

Alex venait d'attraper une caisse pleine de chemises cartonnées.

— C'est quoi ? demanda le fantôme.

— Rien du tout, répondit Alex en passant en revue les documents poussiéreux. On dirait des cours universitaires annotés qui datent des années 1970.

Il les ajouta au sac de déchets.

Le fantôme retourna près des enceintes et se mit à fredonner sur la musique de Night and Day de U2. Les heures défilèrent.

Alex entassait les cartons, remplissait des sacs-poubelle. Jusqu'à présent il n'avait trouvé aucun objet de valeur, hormis quelques rouleaux de papier peint imprimé de motifs psychédéliques des années 1970 -un mélange de rayures marron et de cercles vert citron - et une vieille machine à écrire Corona dans sa valisette en tweed.

— Ça doit valoir de l'argent, commenta le fantôme, qui était venu jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule d'Alex.

— Ouais, cinquante dollars au bas mot, grogna Alex, agacé par la proximité du spectre. Dis donc, tu ne peux pas me laisser respirer un peu ?

Le fantôme s'écarta légèrement, sans cesser d'observer la machine à écrire.

— Regarde dans la boîte, suggéra-t-il. Il n'y a rien dedans ?

Alex souleva l'instrument.

— Non, rien du tout.

Il roula des épaules pour détendre ses muscles endoloris, se releva. Il commençait à avoir des fourmis dans les jambes.

— Je crois que ça va suffire pour aujourd'hui, annonça-t-il.

— Tu t'arrêtes déjà ?

— Oui, déjà. Il faut que je dessine le plan au sol de la cuisine de Zoë. Et que je trouve un endroit où atterrir avant que Darcy ne m'expulse de ma propre baraque.

Le fantôme considérait d'un œil morose les cartons intacts.

— Mais il y en a encore plein !

— On reviendra demain.

La frustration du fantôme était presque palpable et faisait vrombir l'air tel un essaim de frelons furieux.

— Encore une ou deux minutes, s'entêta-t-il.

— Non. Je viens de passer une bonne partie de la journée à trier ces cochonneries pour toi. J'ai autre chose à faire maintenant. Du boulot payé, pigé ? Je ne suis pas comme toi, moi, il faut que je bouffe.

Le fantôme lui répondit d'un regard chargé de reproches.

En silence, Alex rangea un peu derrière lui, débrancha son téléphone des enceintes, hissa sur son épaule le vieux sac à déchets et, courbé sous le poids de son fardeau bringuebalant, se dirigea vers l'escalier.

Par-dessus le bruit des objets divers qui s'entrechoquaient, il entendit le fantôme siffloter la chanson qu'il détestait plus que toute autre : « Là-bas à Hawaï où je traîne mes savates, j'ai entendu un soir une fille chanter le hula... Yaaka hula hickey dula, yaaka hula hickey doo... »

— Ferme-la, je ne supporte pas cette daube, grogna Alex.

Il entama la descente vers le premier étage, mais la voix pénible le poursuivit.

— Arrête, je te dis !

— ... « et oh, même si tu en as aimé des femmes de par le monde, tu les oublierais toutes si tu entendais : yaaka hula hickey dula, yaaka hula hickey doo ! »

Alors que Zoë rangeait la dernière assiette du petit déjeuner dans le lave-vaisselle, elle entendit un léger grattement contre la porte qui donnait sur l'arrière de la maison.

Elle alla ouvrir. Byron entra avec un miaulement plaintif, la queue à la verticale, tel un gentleman soulevant son chapeau. Il s'assit, regarda autour de lui d'un air impatient.

Souriante, Zoë alla ébouriffer son pelage angora :

— Je sais bien ce que tu attends.

Armée d'une cuillère, elle alla récupérer dans la poêle ce qui restait des œufs brouillés du matin et les déposa dans la gamelle de Byron. Le chat se mit à manger avec délicatesse, tandis que ses oreilles et sa longue queue touffue dansaient de contentement.

Justine fit son entrée dans la cuisine :

— Quelqu'un te demande, et je ne savais pas trop quoi lui dire.

Un petit frisson de plaisir parcourut Zoë.

— C'est Alex ?

— Non. C'est... ton ex.

Zoë tomba des nues. Elle n'avait pas parlé à Chris depuis plus d'un an. Leurs rares contacts s'étaient limités à un échange d'e-mails impersonnels. Elle ne voyait aucune raison logique pour qu'il soit venu sur l'île.

— Il est seul ou avec son ami ?

— En solo, apparemment.

— Il t'a dit ce qu'il voulait ?

— Non. Tu veux que je le mette dehors ?

Zoë fut tentée de répondre par l'affirmative. Non que Chris et elle se soient quittés en mauvais termes. Leur divorce s'était déroulé à l'amiable, sans coups bas. Et si en tant qu'épouse elle s'était sentie trahie, en tant qu'amie elle n'avait pu que compatir en le voyant traverser cette épreuve qui générait souffrance et confusion dans sa vie.

À peine un an après leur anniversaire de mariage, Chris était venu la trouver, les larmes aux yeux. Il avait tenté de lui expliquer que, même s'il l'aimait sincèrement et aurait toujours de l'affection pour elle, il avait une liaison avec un de ses collègues du cabinet juridique.

Auparavant il n'avait jamais eu le courage d'assumer ses vrais désirs, mais à présent, lui avait-il avoué, il ne pouvait plus faire semblant. Chaque fois qu'il avait été attiré par un homme dans le passé, il avait cloisonné ses sentiments, conscient que sa famille - très conservatrice - n'accepterait jamais ce qu'elle considérerait comme une déviance.

Mais il en était arrivé à un stade où son existence même devenait un mensonge. Il regrettait surtout de causer tant de peine à Zoë et de l'avoir déçue, trompée. Il n'avait jamais été dans ses intentions de la blesser, lui avait-il encore affirmé.

— Ben voyons ! avait commenté Justine plus tard. Il a surtout géré l'affaire totalement à l'envers. Il aurait dû te dire avant le mariage qu'il avait un dilemme. Vous en auriez discuté. Mais il a préféré te mentir sciemment, à plusieurs reprises, si bien que tu as été prise au dépourvu. Il t'a trompée. C'est ça qui fait de lui un salaud, et peu importe qu'il soit gay ou hétéro.

À présent, à la perspective de revoir Chris, Zoë avait l'impression qu'un poids de plomb lui était tombé dans l'estomac.

— D'accord, décida-t-elle, sans pouvoir masquer ses réticences. Je ne vais tout de même pas le renvoyer sans le recevoir. Ça ne se fait pas.

— Oh, tu es trop couillonne ! marmonna Justine. Comme tu veux, ne bouge pas, je te l'envoie.

Une minute plus tard, la porte de la cuisine se rouvrit et Chris entra dans la pièce d'un pas incertain.

Il était toujours aussi beau avec ses cheveux couleur de blé mûr. Toujours mince comme un fil. Chris faisait très attention à sa ligne. Il évitait la viande rouge et se cantonnait en général à un seul verre de vin par soirée. « Ni beurre, ni crème, ni féculent », rappelait-il à Zoë à l'époque où elle lui préparait ses repas. Et elle s'était pliée à ses désirs, bien qu'elle jugeât ces restrictions alimentaires un peu drastiques.

Le jour où elle avait quitté le toit conjugal, elle avait préparé un grand plat de spaghetti à la carbonara avec des lardons, une sauce au vin blanc, plein de crème et trois œufs entiers, le tout saupoudré de parmesan râpé.

A sa vue, un large sourire s'inscrivit sur les lèvres de Chris :

— Zoë ! murmura-t-il avec chaleur.

Il s'approcha et il y eut un petit moment de gêne lorsque, après avoir voulu spontanément s'embrasser, ils se reprirent et finirent simplement par se saisir les mains.

Zoë fut surprise d'éprouver tant de plaisir à le revoir. Il lui avait manqué, réalisa-t-elle.

— Tu es superbe, la félicita-t-il.

— Toi aussi, tu sembles en pleine forme.

Elle détectait pourtant de la tristesse dans ses yeux vert noisette. Il avait les traits tirés et les lignes de chaque côté de sa bouche s'étaient accentuées.

Il glissa la main dans la poche de sa veste de blazer -de coupe toujours aussi impeccable - et en tira un petit objet enveloppé dans un sac en flanelle.

— J'ai retrouvé ça derrière la coiffeuse, l'autre jour, dit-il en le lui tendant. On l'avait cherchée partout, tu te rappelles ?

— Oh!

Zoë reconnut aussitôt une des broches qui faisaient partie de sa collection, un bijou ancien en argent et émail qui représentait une théière incrustée de petites

améthystes.

— C'est ma préférée ! Je croyais l'avoir définitivement perdue.

— Je tenais à te la remettre en main propre. Je sais à quel point tu y tiens.

— Merci ! Mais... tu es venu passer le week-end sur l'île ?

— Oui.

— Seul ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Tous deux s'efforçaient d'adopter un ton naturel, d'arrondir les angles, comme deux personnes qui se sont perdues de vue depuis un moment.

— Oui, acquiesça Chris. J'avais besoin d'un moment de solitude pour réfléchir tranquillement. J'ai loué un appartement en front de mer pour deux jours. Je vais peut-être faire du kayak de mer. Avec un peu de chance, j'apercevrai des orques.

Son regard glissa sur la cuisine, les poêles que Zoë n'avait pas encore eu le temps de nettoyer, les vestiges du petit déjeuner.

— Je suis venu au mauvais moment, je crois. Tu es au milieu de...

— Non, ça va. Tu veux rester un peu et boire un café ?

— Si tu en prends un avec moi, oui.

Zoë lui fit signe de s'asseoir à la table, mais il préféra rester debout, appuyé contre le solide plateau, à l'observer s'activer.

Elle alla préparer du café frais.

— Où est situé ton appartement ? s'enquit-elle tout en dosant la mouture dans le filtre.

— À Lonesome Cove (1). Un nom très approprié, dans mon cas, ajouta Chris après un temps d'hésitation.

— Oh, tu as des ennuis avec ton... ton ami ?

Elle alla remplir la carafe d'eau du robinet.

— Je vais t'épargner les détails. Mais j'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Et ressassé des souvenirs. Ce qui revenait tout le temps dans ma tête, c'est que je ne t'ai jamais vraiment présenté mes excuses. J'ai tout fait de travers. Et j'en suis désolé. Je...

Il s'interrompt, mâchoires contractées. Un petit muscle tressautait le long de sa joue, comme un élastique tendu à l'extrême.

Zoë revint verser l'eau dans le réservoir de la cafetière.

— Tu t'es déjà excusé, objecta-t-elle. Plusieurs fois. Il est vrai que tu aurais pu te montrer plus habile, mais j'imagine bien que tout ça n'était pas très facile pour toi. Et moi, j'étais si concentrée sur mes propres émotions que je n'ai pas pensé, dans un premier temps, au courage qu'il fallait pour annoncer publiquement ton homosexualité, affronter les regards, les réactions de ton entourage. Je t'ai pardonné depuis longtemps, Chris.

— Mais moi, je ne me suis pas pardonné, reprit-il après s'être raclé la gorge. Je n'ai pas assumé mes responsabilités. Je t'ai dit que ce n'était pas ma faute. Je ne voulais pas penser à ce que tu subissais de ton côté. Pendant quelque temps, je suis redevenu un ado, j'ai expérimenté toutes les phases que j'avais loupées à cette époque. Et aujourd'hui je te demande vraiment pardon, Zoë.

Zoë ne savait que répondre. Elle alluma la machine, se tourna pour lui faire face. Machinalement elle s'essuya les mains à plusieurs reprises sur son tablier blanc.

— C'est bon, dit-elle enfin. Je te jure que je vais bien. Je m'inquiète juste un peu pour toi. Tu n'as pas l'air très heureux. Que se passe-t-il ? Tu ne veux pas me le dire ?

Chris eut un petit rire sec :

— Il m'a quitté pour un autre. Juste retour des choses, non ?

— Je suis navrée. Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a un mois. Depuis je n'arrive pas à manger, à respirer, à dormir. Je ne sens plus les odeurs, j'ai perdu le goût. Je suis allé voir un médecin... Tu imagines, tomber dans la dépression au point de ne plus percevoir les odeurs ? Tu étais ma meilleure amie, Zoë, poursuivit-il dans un soupir tremblé. Quand je n'allais pas bien, c'est toujours à toi que je débarrassais mes petits problèmes.

— Toi aussi, tu étais mon meilleur ami.

— Cela me manque. Crois-tu que... que notre relation pourrait se reconstruire ? Pas comme à l'époque où nous étions mariés, bien sûr, mais... juste le côté amical ?

— Je veux bien redevenir ton amie, assura Zoë avec un sourire sincère. Assieds-toi, je t'en prie, et raconte-moi ce qui s'est passé. Pendant ce temps, je vais te préparer un petit déjeuner, comme au bon vieux temps.

— Je n'ai pas vraiment faim.

Zoë s'était déjà tournée vers la cuisinière pour faire chauffer une poêle en fonte :

— Tu n'es pas obligé de manger, mais je vais quand même te faire quelque chose.

A l'époque de leur mariage, cela se passait presque toujours ainsi le soir. Chris s'asseyait dans la cuisine pendant que Zoë s'activait aux préparatifs du repas. C'était réconfortant de se retrouver dans cette routine, même après une si longue séparation.

Chris lui raconta les hauts et les bas de sa relation avec son amant, l'ivresse des premiers temps, puis l'exaltation qui retombait, le quotidien qui reprenait ses droits.

— Tout ce qui semblait sans importance au début, la politique, l'argent, ces détails stupides comme de dérouler le papier toilette par le haut ou par le bas... tout ça a soudain pris une ampleur démesurée. Nous avons commencé à nous disputer.

Il marqua une pause en remarquant que Zoë s'était mise à casser des œufs d'une seule main dans une jatte. Un, deux, trois.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Une omelette.

— Pas de beurre pour moi.

— Je m'en souviens. Alors, tu me disais que vous vous disputiez souvent ?

— Oui. Et dans ces moments-là, il changeait complètement de personnalité. Il devenait un autre, prêt à se servir de n'importe quelle confiance comme d'une arme, pour gagner coûte que coûte...

Il se rendit compte que Zoë vaporisait du beurre clarifié dans une petite poêle :

— Eh !

— C'est une recette française, il faut bien que je la suive, objecta-t-elle d'un ton égal. Regarde ailleurs et continue ton histoire.

Chris poussa un soupir résigné avant de reprendre :

— Je voulais tout le temps lui faire plaisir. Je n'arrivais pas à lui tenir tête. Il a été le premier homme avec qui...

Chris retomba dans le silence. Zoë était en train de ciseler des herbes fraîches : persil, estragon, basilic. Elle les jeta dans les œufs battus. Elle connaissait toutes les étapes par lesquelles passait Chris. Après une rupture, on se sent coupable, on s'adresse mille reproches, on fait défiler cent fois dans sa tête de vieilles conversations, en se disant qu'on aurait dû réagir de manière différente ; on n'a qu'une envie, se recoucher, même si on sort tout juste du lit ; et on n'a jamais faim, même quand le corps crie famine.

Et surtout, quand quelqu'un vous laisse tomber, on se sent le pire des idiots.

— On ne sait jamais comment va tourner une histoire d'amour. Tu as essayé et ça n'a pas marché, voilà tout, dit-elle pour lui remonter le moral.

— Essayé ? Est-ce que je l'ai vraiment fait ? dit-il d'un ton plein d'amertume, en évitant son regard. Je crois que je suis aussi raté en hétéro qu'en gay.

— Chris... Tu as connu un échec, mais il est quand même rare de tomber sur la bonne personne dès la première fois.

— Et certains finissent tous seuls. Je n'ai pas envie de tomber dans cette catégorie.

— Justine dit que si on ne trouve pas le prince charmant, autant s'éclater avec un maximum d'émules.

— Je la retrouve bien là.

— Elle dit aussi qu'on tire la leçon de chaque relation passée.

— Ah oui ? Je ne vois pas bien ce que j'ai appris de plus, marmonna Chris, morose.

Zoë plaça une main au-dessus de la poêle pour tester la chaleur qui s'en dégageait. Satisfaite, elle versa les œufs battus dedans et se mit à les travailler à la fourchette.

— Tu en sais plus sur toi-même, dit-elle, et sur le genre d'amour que tu recherches.

Elle laissa les œufs coaguler doucement, remuant de temps en temps la poêle pour éviter que le fond n'attache. Après avoir replié l'omelette d'un coup de poignet expert, elle monta la flamme afin de lui donner une belle couleur dorée.

Enfin elle la fit glisser sur une petite assiette qu'elle décora de rondelles d'orange et de quelques fleurs de lavande, avant de la déposer devant Chris.

— C'est superbe ! la complimenta-t-il. Malheureusement je ne peux rien avaler.

— Juste une ou deux bouchées.

Avec un soupir, Chris coupa un bout d'omelette et le mit dans sa bouche. La texture, à la fois ferme et fondante, était très agréable. Quant au goût... Le parfum des herbes, la pincée de sel marin et le poivre légèrement fumé se mélangeaient dans un mariage de saveurs, à la fois simple, subtil et plein de fraîcheur.

Sans mot dire, Chris prit une deuxième bouchée, puis une troisième. Ses pommettes rosirent légèrement tandis qu'il achevait son assiette sans boudier son plaisir.

— Si j'étais hétéro, je t'épouserais une deuxième fois ! plaisanta-t-il.

Zoë sourit et versa du café dans sa tasse.

Pendant que Chris se restaurait, elle prépara des petits gâteaux au citron et à l'abricot pour le goûter des hôtes payants. Elle mélangea tous les ingrédients, puis versa la pâte dans de mini-moules à muffins. Tout en travaillant, elle raconta à Chris comment la santé de sa grand-mère s'était détériorée ces derniers temps. Il l'écouta d'une oreille compatissante.

— Ça ne va pas être drôle pour toi, dit-il. Je connais des gens qui ont pris en charge des parents atteints de démence. C'est l'enfer.

— Je me débrouillerai.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Je n'ai pas le choix. Je me suis promis de surfer sur toutes les vagues les unes après les autres, quelle que soit leur hauteur.

— Tu en as parlé à ton père ?

Zoë s'assit avec un sourire caustique.

— Lui et moi, on ne se parle pas. Nous échangeons des mails. Il m'a dit qu'il viendrait peut-être nous rendre visite quand nous serons installées dans le cottage, Emma et moi.

— D'accord, murmura Chris, édifié.

Chris avait rencontré le père de Zoë, James Hoffman, à plusieurs occasions. Ces deux-là n'avaient qu'une seule chose en commun : leurs chromosomes XY. Le soir du mariage, Chris avait décrété que James avait conduit Zoé à l'autel avec autant de tendresse qu'un livreur de chez UPS qui livre un colis.

— Je ne pense pas qu'Emma soit plus impatiente que moi de recevoir sa visite, admit Zoë. Ils ne se sont pas contactés une seule fois depuis notre divorce.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Mon père est contre le divorce.

— Mais... il est lui-même divorcé !

— Techniquement, non. Ma mère nous a abandonnés, et le divorce n'a jamais été prononcé. Mon père m'a fait la leçon. Selon lui, je n'ai pas été une bonne épouse. J'aurais dû t'emmener chez le conseiller conjugal. Il est convaincu que ça t'aurait évité de devenir gay, conclut-elle avec un sourire empreint de

tristesse.

— Je ne suis pas devenu gay ! se récria Chris avec un petit rire gêné. Un conseiller conjugal n'y aurait rien changé, pas plus qu'il n'aurait changé la forme de mon nez ou la couleur de mes yeux. Écoute, tu veux que j'en discute avec ton père ? Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse te tenir responsable de...

— Non, c'est inutile. Tu es gentil, mais je crois qu'en réalité c'est toujours à ma mère qu'il en veut. Dès qu'il a l'occasion de critiquer quelqu'un - et c'est souvent moi -, c'est plus fort que lui. Il est plus facile de dénigrer autrui que de se remettre soi-même en question. Je te remercie quand même, dit-elle en posant sa main sur celle de Chris.

Chris tourna sa paume vers le plafond pour presser gentiment les doigts de Zoë, avant de relâcher prise.

— Que se passe-t-il d'autre dans ta vie ? As-tu trouvé le bon gars ? Ou le mauvais ?

— Je n'ai pas vraiment le temps, de ce côté-là. Mon travail m'accapare beaucoup et par-dessus le marché il faut que je prépare le cottage pour l'arrivée de ma grand-mère.

Chris se leva pour aller déposer son assiette dans l'évier.

— Si tu as besoin d'un coup de main, n'hésite pas à me demander.

— Merci.

Zoë se leva à son tour. Elle se sentait soulagée, comme si leur relation était enfin arrivée au stade où elle aurait toujours dû être. Celui de l'amitié. Rien de plus, rien de moins.

— Merci à toi, dit Chris simplement. Tu es une belle personne, Zoë, et je ne parle pas seulement de ton enveloppe extérieure. Je souhaite de tout cœur que tu refasses un jour ta vie avec quelqu'un de bien. Je suis désolé d'avoir été un obstacle sur ta route vers le bonheur.

Il lui tendit les bras et elle se lova contre lui, en toute spontanéité. Il l'entreignit.

— Il fallait que je sache si tu m'en voulais toujours, avoua-t-il. Je suis tellement heureux que tu ne me détestes plus !

— Voyons, je ne t'ai jamais détesté, Chris.

A cet instant, la porte de la cuisine s'ouvrit dans le dos de Zoë. Les bras de Chris retombèrent. Elle se tourna à demi, s'attendant à voir Justine sur le seuil. C'était Alex Nolan, le visage fermé. Dans la cuisine exigüe, il paraissait plus grand que dans son souvenir. Plus patibulaire aussi. En cet instant, elle aurait pu jurer que la scène qui avait eu lieu au cottage, juste après son attaque de panique, n'avait existé que dans son imagination. Le regard bleu était plus glacial que jamais. Il dévisageait Zoë d'un regard dur, dans une attitude raide et hostile.

— Bonjour, dit-elle. Je vous présente mon ex-mari, Chris Kelly. Chris, voici Alex Nolan. C'est justement lui qui s'occupe de rénover le cottage.

— Ce n'est pas encore sûr, rétorqua Alex.

Sans ôter son bras des épaules de Zoë, Chris tendit la main à Alex :

— Ravi de faire votre connaissance.

Alex lui serra la main brièvement, d'une poigne toute professionnelle. Son regard se reporta tout de suite sur Zoë et il déclara d'un ton brusque :

— Je reviendrai un autre jour.

— Non, restez. Chris s'en allait de toute façon, dit Zoë qui venait de remarquer la chemise à soufflet entre les mains d'Alex. Ce sont les plans du cottage ? J'ai hâte de les voir !

Alex reporta son attention sur Chris et, bien qu'il conservât une expression neutre, son animosité était presque palpable :

— Vous habitez sur le continent ?

— Oui, à Seattle, répondit Chris aimablement.

— Vous avez de la famille ici ?

— Juste Zoë.

Ces mots furent suivis d'un silence chargé en électricité. Chris dégagea son bras pour libérer Zoë et murmura :

— Eh bien, merci pour ce délicieux petit déjeuner. Et... pour tout le reste.

— Prends bien soin de toi, répondit-elle d'une voix douce.

Un cliquetis métallique retentit. Alex fourrageait avec impatience dans sa poche, où se trouvait manifestement son trousseau de clés. Chris échangea un regard de connivence avec Zoë, les sourcils légèrement arqués, l'air de dire : «C'est quoi son problème à celui-là ? ».

Zoë n'en savait trop rien. Elle esquissa une mimique impuissante.

Son ex quitta la cuisine et referma la porte derrière lui.

Zoë fit face à Alex.

Il était en tenue de travail, tee-shirt gris et jean taché de peinture, mais cela lui allait bien ; le jean de coupe loose descendait sur ses hanches minces, et les manches du tee-shirt étaient tendues par ses biceps nouveaux.

— Vous voulez manger un morceau ? proposa Zoë.

— Non merci. Ça ne sera pas long. J'ai deux ou trois choses à vous montrer, puis je vous laisserai les schémas pour que vous puissiez réfléchir.

— Je ne suis pas pressée à ce point...

— Moi si.

Zoë fronça les sourcils malgré elle. Elle s'approcha de la table sur laquelle il venait de déposer son portefeuille, ses clés, et la chemise cartonnée. De cette dernière il tira plusieurs feuillets, les plans avec les cotes.

— Un autre jour, je vous amènerai des catalogues pour que vous choisissiez les finitions, dit-il sans la regarder. Depuis combien de temps êtes-vous divorcée ?

La question prit Zoë par surprise.

— Euh... deux ans.

Il ne changea pas d'expression, mais ses sillons naso-géniens parurent se creuser davantage dans son visage.

— Chris était mon meilleur ami au lycée, poursuivit-elle. Et nous aurions dû

rester dans cet état d'esprit. Il a débarqué ce matin sans prévenir. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu.

— Vous faites ce que vous voulez avec vos ex.

Zoë n'aimait pas du tout ce genre de remarque.

— Je ne fais rien du tout avec Chris. Nous sommes divorcés.

— Plein de gens couchent avec leur ex, rétorqua Alex avec un haussement d'épaules.

— Je ne vois pas bien pourquoi on coucherait avec quelqu'un dont on s'est séparé !

— C'est pratique.

Comme elle lui retournait un regard déconcerté, il précisa sa pensée :

— Pas de dîners aux chandelles, pas de faux-semblants, pas de chichis. C'est l'équivalent d'un fast-food. Rapide, pas compliqué.

— Je n'aime pas les fast-foods. Et pratique... C'est la pire raison qu'on puisse invoquer pour coucher avec quelqu'un. C'est... du gloubiboulga industriel !

— Du quoi ?

Il avait haussé les sourcils dans une expression interloquée. Son attitude était un peu moins belliqueuse, maintenant.

— Vous savez, tous ces trucs infâmes, la viande reconstituée avec des os et des cartilages broyés, la poudre d'œuf, les légumes lyophilisés...

Il eut un bref sourire :

— Quand on a très faim, ça cale, le gloubiboulga.

— Mais ce n'est pas de la vraie nourriture.

— Et après ? Il faut bien manger. C'est comme le sexe. C'est un besoin corporel qu'il faut bien satisfaire. Sans que cela soit obligatoirement une expérience inoubliable.

— Je ne suis pas d'accord, s'obstina Zoë. Pour moi, la communion des corps est synonyme d'engagement, de confiance, d'intégrité, de respect...

— Oh misère !

Avec un rire déplaisant cette fois, il ajouta :

— Avec de telles exigences, vous ne devez pas vous faire sauter très souvent !

Zoë lui retourna un regard outré qu'Alex soutint un moment, mais son amusement ne tarda pas à s'évaporer. L'espace entre leurs deux corps se réduisit et, bien qu'il ne la touchât pas, la respiration de Zoë s'accéléra. Son cœur se mit à palpiter dans sa poitrine.

Le visage d'Alex était juste au-dessus du sien. Son haleine sentait la cannelle et le citron.

— Vous ne vous êtes jamais envoyée en l'air pour le simple plaisir ? Avec quelqu'un dont vous vous moquez éperdument, mais qui vous fait grimper aux rideaux ? On se saute dessus, parce qu'on ne peut pas s'en empêcher, parce que c'est trop bon, trop fort. Et après on fait bien ce qu'on veut, on n'est pas obligé d'en discuter. C'est le sexe sans codes, sans regrets. Juste deux

personnes dans le noir, qui s'empoignent.

L'espace d'une seconde, l'imagination de Zoë captura l'image de la scène qu'il venait d'évoquer. Une vague de chaleur lui embrasa le ventre. Elle sentait une veine battre sourdement à la base de son cou.

Le regard d'Alex tomba sur le renflement visible sur sa gorge, remonta à ses pupilles dilatées...

D'un mouvement brusque, il s'écarta.

— Vous devriez essayer de temps en temps, ça ne fait pas de mal. D'ailleurs on dirait bien que votre ex est dispo pour ça, non ? ajouta-t-il d'un ton détaché. Zoë glissa une mèche blonde derrière son oreille et prit tout son temps pour renouer la ceinture de son tablier.

— Ce n'est pas dans ce but que Chris est venu me voir, articula-t-elle enfin. Il traverse une rupture difficile et il avait besoin d'en parler avec quelqu'un.

— Oui, avec vous, comme par hasard.

Sentant l'insulte approcher, elle lui jeta un regard méfiant :

— Oui, pourquoi pas ?

— Vous ne vous êtes pas regardée ? Si votre ex débarque pour étaler ses problèmes sentimentaux devant une fille comme vous, chérie, ce n'est sûrement pas pour bénéficier de vos fins conseils psychologiques. C'est juste parce qu'il espère que vous allez le consoler avec autre chose que des Kleenex !

Ulcérée, elle faillit le jeter hors de la cuisine sans plus attendre. Mais le programmateur du four bipa avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Dents serrées, elle s'empara de deux maniques pour aller ouvrir la porte du four. Aussitôt l'odeur entêtante des gâteaux tout chauds, parfumés à la vanille, aux épices et aux abricots, emplît la pièce.

Zoë inspira profondément pour s'en emplir les narines et se calmer. Alex Nolan était l'homme le plus cynique qu'elle connaisse. Ce devait être horrible de voir le monde à travers ses yeux ! songea-t-elle. S'il n'était pas cette brute bouffie d'arrogance qu'elle avait sous les yeux en cet instant, elle aurait presque pu le plaindre.

Une manique dans chaque main, elle saisit le lourd plat qui avait servi au bain-marie. Comme elle le soulevait, l'intérieur de son bras frôla le métal brûlant. Elle émit un son sifflant, mais elle avait tellement l'habitude des petits accidents domestiques qu'elle ne pesta même pas et s'en alla poser doucement son plat sur le plan de travail carrelé.

Alex se matérialisa à côté d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

Mais il avait vu la marque qui rougissait déjà sur son bras. D'autorité, il l'attrapa par le poignet, l'entraîna du côté de l'évier et ouvrit le robinet d'eau

froide.

— Gardez votre bras sous le jet. Vous avez une trousse de secours ?

— Oui, mais ce n'est pas la peine...

— Où est-elle ?

— Dans le placard, sous l'évier.

Elle se déplaça pour lui donner accès au meuble.

— Mais c'est juste une petite brûlure, il n'y aura même pas de cloque...

Comme elle faisait mine de retirer son bras, il le saisit de nouveau et, la mine furieuse, le repositionna sous l'eau froide.

— Je vous ai dit de ne pas bouger.

— Vous faites une montagne pour rien. Vous voyez toutes ces cicatrices sur mes bras et mes mains ? Tous les cuisiniers se blessent. Cette marque sur mon coude, dit-elle en levant son bras libre, c'était le jour où je me suis appuyée par inadvertance sur la plaque de la gazinière. Et là, toutes ces petites stries, ce sont des coupures. Là, j'essayais d'ouvrir un avocat qui n'était pas suffisamment mûr... Là, je levais un filet de poisson... Et cette cicatrice blanche, au creux de la paume, c'était avec un couteau à huîtres...

— Pourquoi ne portez-vous pas des vêtements de protection ? demanda-t-il d'un ton agressif.

— Les chefs portent des vestes en coton épais, mais quand il fait chaud comme aujourd'hui, on n'est pas très à l'aise.

— Il vous faudrait des manchettes en kevlar. Je peux vous en fournir, si vous voulez.

Elle lui jeta un regard exaspéré, puis réalisa qu'il ne plaisantait pas. Une partie de son irritation s'envola.

— Je ne peux pas cuisiner avec des trucs pareils !

— Vous ne pouvez pas continuer de vous blesser à tout bout de champ.

D'un geste vif, il saisit son bras libre, l'examina sous toutes les coutures, sourcils froncés, tandis que ses doigts glissaient d'une cicatrice à l'autre.

— Cuisiner peut être dangereux. Je n'avais pas réfléchi à ça, murmura-t-il. Sauf bien sûr quand mes frères et moi nous nous mettons aux fourneaux...

Le frôlement de ses doigts sur sa chair lui donnait des frissons. Elle bredouilla :

— Aucun de vous... ne sait cuisiner ?

— Sam se débrouille. Mark, notre aîné, se limite strictement à la préparation du café. Mais le sien est excellent.

— Et vous ?

— Je suis bon menuisier, capable de vous construire une cuisine super. Simplement je ne ferai rien de comestible dedans.

Il dévia le bras de Zoë qui s'était légèrement décalé sous le jet d'eau. Elle ne protesta pas. Il la tenait comme il aurait tenu un oiseau blessé.

— Vous aussi, vous avez des cicatrices, remarqua-t-elle en posant le bout de son doigt sur une fine ligne blanche qui courait le long de son index. C'est quoi, ça ?

— Un coup de cutter.

— Et ça ?

Elle montrait une cicatrice fibreuse assez large, au contour mal défini, qui avait dû combler une plaie profonde au niveau de la pulpe du pouce.

— Scie circulaire.

Zoë grimacha.

— La plupart du temps, on se blesse en menuiserie quand on essaie de gagner du temps, expliqua-t-il. Par exemple quand on décide de fraiser une pièce de bois à main levée au lieu de construire un butoir pour guider la défonceuse. On s'en mord toujours les doigts.

Il la lâcha pour ouvrir la trousse de secours, en retira un spray désinfectant.

— Où mettez-vous les verres ?

— Dans le placard, au-dessus du lave-vaisselle.

Alex récupéra un verre à moutarde qu'il remplit d'eau fraîche au distributeur du réfrigérateur. Puis il le tendit à Zoë, ainsi qu'un comprimé d'ibuprofène.

— Merci. Je pense que c'est bon maintenant, pour mon bras...

— Laissez-le encore un peu sous l'eau. Sinon la brûlure va se propager en profondeur.

Résignée, Zoë laissa le filet d'eau couler sur son bras. Alex demeura près d'elle, mais cette fois il ne fit pas mine de la toucher. Le silence s'étira dans une atmosphère crispée qui n'avait rien à voir avec les silences plaisants qu'elle avait pu partager avec Chris.

— Zoë, dit-il enfin d'une voix enrouée, ce que je vous ai dit tout à l'heure... c'était déplacé.

— En effet.

— Je... je vous présente mes excuses.

Ce qui ne devait pas arriver souvent. Et n'était manifestement pas facile.

— N'en parlons plus, dit-elle.

De nouveau, le silence retomba. Pesant. Zoë devenait de plus en plus consciente de la présence solide d'Alex, de la régularité de sa respiration qui contrastait avec la sienne, anarchique. Comme il tendait la main pour vérifier la température de l'eau, le regard de Zoë tomba sur son avant-bras musclé parcouru de poils sombres. Discrètement elle leva les yeux pour contempler son profil. Il avait la beauté sombre d'un démon qui aurait chapardé ses plaisirs là où il le pouvait. Les traces de ses vices - cernes, yeux injectés de sang, joues creusées -, d'une élégance morbide, accentuaient paradoxalement son charme.

En s'offrant une aventure avec un tel homme, une femme devait sacrifier tous ses idéaux.

Justine avait raison. Si Zoë voulait recommencer à avoir une vie sentimentale, Alex n'était sûrement pas celui par lequel elle devait commencer. Pourtant elle ne pouvait s'empêcher de penser que l'expérience serait inoubliable.

L'exposition prolongée à l'eau froide commençait à lui donner des frissons. Plus elle tentait de les réprimer, plus ils s'intensifiaient.

— Vous n'avez pas une veste ou un pull dans le coin ? s'enquit Alex. Je devrais peut-être demander à Justine de...

— Non, coupa Zoë. Je la connais, elle appellerait le Samu. Mieux vaut la laisser en dehors de tout ça.

Une lueur amusée pétilla dans les yeux d'Alex :

— Bon, d'accord.

Il posa la main dans le creux de son dos, et elle sentit sa chaleur corporelle se communiquer lentement à elle à travers son léger tee-shirt. Elle ferma les yeux. Au bout d'un moment, Alex glissa un bras sur ses épaules. Son corps irradiait littéralement. Il sentait bon la peau chauffée par le soleil et l'air marin.

— Je dois vous dire quelque chose, articula-t-elle. A propos de Chris. Pourquoi je sais qu'il n'est pas venu aujourd'hui pour... s'envoyer en l'air avec moi.

— Évidemment, ça ne me regarde pas, dit Alex, dont le bras était en train de retomber.

— Si j'en suis absolument certaine, c'est que...

Elle hésita. Les mots restaient coincés dans sa gorge. Alex allait peut-être la juger responsable de l'échec de son mariage, à l'instar de son père et des membres de la famille de Chris. Il allait peut-être se montrer odieux, lui dire des horreurs. Ou pire, lui dire qu'il n'en avait rien à faire.

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

La boule qui lui bloquait la gorge parut se dissoudre enfin. Une brusque chaleur se répandit dans sa poitrine.

Elle acheva :

— ... Chris m'a quittée pour un homme.

Le fantôme, qui depuis l'arrivée d'Alex traînait sans vergogne dans la cuisine, déguerpit sans demander son reste.

Alex fixait avec stupéfaction le visage candide de Zoë levé vers lui. Avant qu'il ait le temps de reprendre contenance, elle poursuivit avec une nervosité visible :

— Je ne savais pas qu'il était gay quand nous nous sommes mariés. Et lui n'en savait rien non plus, ou du moins il n'était pas prêt à l'assumer. Il m'aimait vraiment, et il pensait... il espérait que... en m'épousant, ses problèmes seraient résolus... que je lui suffirais. Mais... ça n'a pas été le cas.

Les joues écarlates, elle marqua une pause, plongea sa main libre dans l'eau avant de se tapoter le visage de ses doigts humides. La vue des gouttes qui glissaient sur sa peau veloutée faillit avoir raison de la maîtrise d'Alex. Il ôta sa main de son dos.

Encouragée par son silence, elle reprit :

— Vous avez dit tout à l'heure « une fille comme vous ». J'ai entendu ça toute ma vie. En général, ça n'est pas un compliment. Les gens qui disent ça croient savoir exactement qui je suis, et ils ne se donnent pas la peine de chercher à me connaître. Ils me prennent pour une cruche, ou une fille superficielle, ou manipulatrice. Ils sont persuadés que je ne pense qu'au sexe, que... enfin, vous vous doutez de ce qu'ils imaginent.

Elle lui jeta un coup d'œil circonspect, comme si elle attendait une bordée de moqueries de sa part. Comme il demeurait silencieux, elle enchaîna, tête baissée :

— Je suis devenue femme bien avant les autres filles de ma classe. A treize ans je portais déjà un bonnet C. Les autres ne m'aimaient pas. Au collège, elles colportaient des rumeurs sur moi. Les garçons me sifflaient et me criaient des trucs quand ils passaient dans la rue en voiture. Au lycée, ils me draguaient pour essayer de sortir avec moi et raconter ensuite à leurs copains jusqu'où je leur avais permis d'aller. Alors pendant un temps, je ne suis sortie avec personne. Je ne faisais plus confiance aux garçons. Puis j'ai sympathisé avec Chris. Il était drôle et gentil, intelligent, et il se moquait bien de mon apparence physique. Nous sommes devenus un binôme, nous faisons tout ensemble, nous nous soutenons mutuellement en cas de coup dur.

Un sourire mélancolique aux lèvres, elle poursuivit :

— Il est parti étudier le droit et moi la cuisine, mais nous sommes restés proches. Nous nous parlions tout le temps au téléphone, nous passions nos vacances et nos étés ensemble, et... finalement tout cela nous a menés au mariage.

Alex ne savait pas du tout comment il s'était retrouvé dans cette situation, debout devant l'évier à entendre les confidences de Zoë. Il ne voulait pas l'écouter ! Il avait toujours détesté évoquer les problèmes intimes, que ce soient les siens ou ceux des autres.

Mais Zoë continuait de s'épancher et il ne voyait pas comment l'arrêter...

Tout à coup il se rendit compte que s'il avait voulu la faire taire, il aurait réagi depuis longtemps.

Il avait vraiment envie de la comprendre.

C'était terrifiant.

— Et avant de vous marier, vous et lui, vous aviez déjà... ? s'entendit-il demander.

Zoë avait à demi détourné la tête, mais il voyait la courbe rosie de sa pommette sous la frange de ses cils.

— Oui. C'était... agréable. Tendre. Je ne pense pas que nous étions embrasés par la passion, mais... je n'avais pas assez d'expérience pour y trouver à redire. Je croyais qu'avec le temps les choses s'arrangeraient... que nous nous améliorerions...

Agréable. Tendre. Alex se représentait le corps dénudé de Zoë dans sa splendeur voluptueuse et imaginait tout ce qu'il lui aurait fait s'il avait eu la moitié d'une opportunité avec elle. Ses bouclettes dorées semblables à des rubans dansaient sur son front et il ne put s'empêcher de les toucher, de jouer avec leur douceur soyeuse.

— Quand avez-vous découvert la vérité ?

Ses doigts s'enfoncèrent dans l'épaisseur de sa chevelure. Il se mit à lui caresser la nuque. Elle prit une profonde inspiration avant de répondre :

— C'est lui qui m'a avoué qu'il avait une liaison avec un homme. Un avocat du même cabinet juridique. C'était arrivé comme ça, sans qu'il en ait jamais eu l'intention... Il m'a dit qu'il ne voulait pas me faire de peine, mais qu'il avait toujours senti qu'il manquait quelque chose à notre relation, sans qu'il ait compris quoi au début.

— Dans la mesure où il vous a trompée avec ce type, on imagine aisément ce qui lui manquait !

Zoë leva vivement les yeux sur lui. Puis elle vit l'éclair d'humour dans ses yeux et se détendit.

La main d'Alex enserra sa nuque gracile. Il savoura la douceur de sa peau, la fermeté des muscles qui rejoignaient l'épaule d'une rondeur appétissante.

Il avait l'impression que la cuisine respirait tout autour d'eux, créait des courants d'air chauds, faisait circuler des fragrances capiteuses, zeste de citron, parfum astringent du bois humide des planches à découper, cannelle

légère, café corsé.

Toutes ces odeurs réveillaient en lui une faim de loup, et il lui semblait que Zoë faisait partie du festin, qu'elle ne demandait qu'à être goûtée, savourée, picorée. La seule chose qui le retenait était un reliquat de décence qui s'effilochait à toute vitesse et n'allait pas tarder à se rompre.

S'il céda à la tentation, si Zoë ne l'arrêtait pas, il finirait par devenir la pire chose qu'il lui soit arrivé d'être. Il devait le lui faire comprendre.

— Au lycée, dit-il, j'étais exactement le genre de petite frappe qui vous aurait harcelée.

— Je sais. Vous m'auriez traitée de blondasse stupide.

Au minimum. À l'époque il était en fureur contre le monde entier. Il haïssait tout ce qui était hors de sa portée. Et il aurait tout particulièrement détesté une fille aussi jolie et gentille que Zoë.

— C'est toujours l'opinion que vous avez de moi aujourd'hui ? demanda-t-elle. Elle lui offrait un boulevard pour mettre de la distance entre eux. Et pourtant il se retrouva dans l'incapacité de lui dire autre chose que la vérité :

— Non. Je vous trouve futée au contraire. Et très douée dans votre partie.

— Vous me trouvez... séduisante ? demanda-t-elle encore après un temps d'hésitation.

Il avait presque le tournis tant il mourait d'envie de lui prouver à quel point elle lui plaisait.

— Vous êtes sexy en diable. Et si je vous croyais capable de gérer un type comme moi, nous ne serions pas ici en train de causer. Vous seriez déjà couchée sur la table et...

Il se tut brusquement.

Zoë lui lança un regard difficile à interpréter. Finalement elle demanda :

— Pourquoi êtes-vous tellement sûr que je ne peux pas « gérer » un type comme vous ?

Elle n'avait aucune idée de ce vers quoi elle s'engageait, avec un homme qui ne se rappelait même plus à quoi ressemblait le temps de l'innocence.

Il la saisit aux cheveux, doucement, pour approcher son visage du sien. Les boucles blondes, d'une douceur incroyable, lui chatouillaient le dos de la main.

— Au lit, je suis un démon, dit-il à mi-voix. Le pire des égoïstes. Il faut que je domine ma partenaire. Je ne suis ni tendre ni gentil.

— Que... que voulez-vous dire ? balbutia-t-elle, les yeux écarquillés.

Il n'avait pas l'intention de discuter avec elle de ses préférences en matière de sexe.

— De toute façon, ça n'arrivera pas. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que je ne fais pas l'amour aux femmes. Je me sers d'elles. Pour vous, le sexe est une histoire de tendresse, d'intégrité, d'engagement... Eh bien, moi, je n'emmène rien de tout ça au lit. Et si vous êtes aussi maligne que je le pense, vous ne commettrez pas l'erreur de ne pas me croire.

— Je vous crois ! assura-t-elle aussitôt.

Il recula légèrement la tête pour la dévisager.

— Vraiment ?

— Oui...

Mais au bout d'une seconde, elle baissa les yeux et les coins de sa bouche pulpeuse frémirent.

— Non, pas vraiment, admit-elle.

— Bon sang, Zoé !

Elle faisait de son mieux pour réprimer son sourire, comme si elle voyait en lui une sorte de gros matou qui aurait voulu se faire passer pour un tigre.

Cette fille jouait avec le feu. Elle n'avait pas l'ombre d'une idée des turpitudes qui avaient jalonné sa vie sexuelle. Il se connaissait. Il savait exactement comment procéder pour faire mal aux gens. Dieu sait qu'il l'avait assez souvent démontré.

L'ombre du sourire qui planait sur les lèvres de Zoé était en train de le rendre marteau.

Avant de réaliser ce qu'il était en train de faire, il écrasa sa bouche sur la sienne, tenant sa nuque d'une poigne de fer pour lui interdire toute fuite.

Il s'attendait à de la résistance de sa part. Il voulait précisément l'effrayer. Une bonne leçon, voilà ce qu'il lui fallait pour en tirer les conséquences. Mais le premier sursaut de surprise passé, elle s'alanguit contre lui, s'abandonna, et osa même glisser ses doigts dans ses cheveux, derrière l'oreille.

Il fut mortifié par la violence de sa propre réaction. Il aurait été incapable de rompre l'emprise qu'elle exerçait sur lui, pas plus qu'il n'aurait pu briser une poutrelle d'acier à mains nues.

Elle avait le goût du miel à la lavande. Ses baisers suaves étaient des fleurs sombres qui s'ouvraient, mobilisaient tous ses sens en même temps, dans une explosion de plaisir fulgurante.

Trop tard, il se rendit compte que ce n'était pas elle qui jouait avec le feu.

Mais lui.

Il se pencha pour mieux l'enlacer, sentir ses formes moelleuses, la douceur de sa peau parfumée et tiède. Les sensations étaient si différentes avec son ex-femme qui n'avait que la peau sur les os ! Il n'avait pas l'habitude et ne cessait de réajuster son étreinte, pour la reprendre plus étroitement, la mouler contre son propre corps dans une lente friction qui le mettait dans un état de surexcitation insupportable.

Un jour, alors qu'il était adolescent, il avait fait du surf à l'occasion d'un voyage à Westport avec des amis. Il avait très mal négocié une vague de presque deux mètres, s'était retrouvé culbuté, roulé et essoré comme une boule de linge dans le tambour de la machine, avant d'être recraché sur la plage, totalement désorienté, au point de ne plus savoir comment il s'appelait.

Eh bien, en cet instant, il éprouvait le même sentiment de chaos indescriptible, à la différence qu'il avait envie de replonger dans l'onde furieuse pour ne plus jamais revenir à la surface.

Ses mains descendirent sur la virgule inversée de sa taille, remontèrent sous

ses aisselles. Il rencontra l'armature du soutien-gorge, conçu pour maintenir des appas opulents. Ses doigts, dans une lente caresse, suivirent le tracé des bretelles qui lui ceignaient les épaules.

Elle rompit leur baiser, et Alex l'entendit respirer de manière précipitée. Ses yeux bleus embrumés de passion, elle soutint son regard. Elle ne se doutait pas à quel point il était près de perdre le contrôle.

Lentement elle ramena ses mains dans son dos pour dénouer la ceinture de son tablier, puis fit passer l'accroche par-dessus sa tête pour se débarrasser du vêtement qu'elle laissa simplement tomber par terre.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle prit la tête d'Alex entre ses mains, dans un geste tendre, décidé, et l'embrassa de nouveau.

Il comprit que ce moment le hanterait désormais le reste de sa vie, que jamais il n'oublierait le goût de pétale de sa bouche, le brasier qui flambait en lui, même si tous les moments étaient voués à crépiter et disparaître, comme des étincelles au-dessus d'une flambée.

Maladroitement, elle chercha ses mains pour les ramener sur elle. Elle voulait qu'il la touche. Seigneur, s'il commençait, il ne pourrait plus s'arrêter !

Mais sa volonté s'évaporait sous l'assaut de sensations étourdissantes. Il n'était pas plus capable de lui résister que d'empêcher son propre cœur de battre.

Timide, Zoë prit son poignet raidi pour poser sa main contre sa poitrine. Il sentit sous ses doigts la rondeur épanouie d'un sein dont le téton pointait de manière visible sous le tee-shirt. Durant une seconde, il eut le souffle coupé. Sa main s'ouvrit pour cueillir le globe de chair, le soupeser doucement. Son pouce trouva le mamelon, l'agaça dans un lent mouvement circulaire.

Contre sa bouche, Zoë poussa un petit cri de plaisir.

Alex ôta sa main pour prendre appui sur le bord de l'évier, derrière elle. Il perdait l'équilibre. Pour ne rien arranger, Zoë avait commencé à lui butiner le cou avec une délicatesse follement érotique, qui décochait des frissons dans tout son être.

Ses mains descendirent lui empoigner les fesses pour presser son ventre contre son érection brûlante, lui faire sentir malgré les couches de vêtements qui les séparaient à quel point il la désirait. Il était dur comme le roc.

Les yeux de Zoë s'agrandirent. Elle se mit à trembler, tandis qu'un gémissement sourd faisait vibrer sa gorge...

... puis elle poussa un cri de douleur.

Tous deux avaient oublié la brûlure sur son bras, qu'elle venait de cogner par mégarde contre l'épaule d'Alex.

D'un coup il retrouva sa lucidité.

S'écartant brusquement, il lui saisit la main pour examiner la brûlure. Celle-ci avait visiblement enflé.

Zoë avait les joues rougies comme sous l'emprise de la fièvre. Ses lèvres étaient gonflées par les baisers. Elle posa une main frémissante sur la joue d'Alex. À moins que ce soit lui qui tremblât, il n'aurait su le dire...

Au moment où elle ouvrait la bouche pour dire quelque chose, un feulement

féroce s'éleva et couvrit ses paroles.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Alex.

Il baissa les yeux. À leurs pieds, il découvrit une énorme boule de poils blanche, dans laquelle ressortaient deux yeux verts à l'éclat maléfique. Un collier en strass scintillait autour du cou de la bête.

— C'est Byron, mon chat, dit Zoë.

L'animal était singulier, énorme, avec une face aplatie et assez de fourrure pour trois autres chats de corpulence normale.

— Mais pourquoi fait-il tout ce raffut ? Qu'est-ce qu'il veut ? demanda encore Alex, furibard.

— Qu'on s'occupe de lui, répondit Zoë en se baissant pour caresser le chat. Il est un peu jaloux.

Byron se mit à ronronner sous la flatterie de sa main, avec à peu près le même volume sonore qu'un Cessna monomoteur.

— Vous vous occuperez de lui quand je serai parti, décréta-t-il.

Il ferma le robinet, attrapa la trousse de secours. Soulagé de pouvoir ainsi s'occuper les mains, il désigna la chaise la plus proche et lui intima rudement :

— Asseyez-vous.

Un petit sourire amusé aux lèvres, Zoë obtempéra.

Alex plaça le bras de la jeune femme sur la table, le tourna de façon à mettre la brûlure en pleine lumière. Il dénicha un tube de pommade antibiotique et, tête baissée, en appliqua une couche épaisse sur la plaie, concentré sur sa tâche.

Ses gestes n'étaient pas tout à fait sûrs.

De sa main libre, Zoë se remit à caresser l'énorme matou qui passait et repassait entre les pieds de la chaise.

— Alex, demanda-t-elle à voix basse, est-ce que nous pouvons...

— Non.

Il se doutait bien qu'elle voulait en parler. Mais chez les Nolan, le déni était un talent cultivé depuis plusieurs générations. Et dans le cas présent, il était tout indiqué.

Dans le silence qui était retombé, Alex entendit la voix grinçante du fantôme :

— Bon, je peux revenir maintenant, c'est bon ?

Alex ravala la réplique cinglante qui lui montait aux lèvres.

— Vous... vous allez faire comme s'il ne s'était rien passé, c'est ça ? bredouilla Zoë.

— Exactement. C'était une erreur, de toute façon.

Alex lissait méthodiquement les deux extrémités adhésives du pansement qu'il venait d'appliquer sur la brûlure.

— Pourquoi ?

— Écoutez, dit-il sans prendre la peine de masquer son impatience, vous et moi n'avons rien à gagner à mieux nous connaître. Et vous, vous avez plutôt tout à perdre. Vous allez vous trouver un brave type, quelqu'un qui ne vous bousculera pas, qui ménagera vos sentiments, bla-bla-bla. Quelqu'un d'autre

que moi, quoi.

— Ça, c'est sûr, tel que tu le décris, on ne pourrait pas vous confondre, commenta le fantôme.

Alex poursuivit d'une voix grondante :

— Alors on va gentiment oublier tout ça. Pas de longs palabres, pas de répétition générale. Et si vous voulez engager un autre artisan pour rénover la maison, je comprendrai tout à fait. D'ailleurs...

— Non ! protesta le fantôme.

— C'est vous que je veux, coupa Zoë.

Puis, rougissante, elle corrigea :

— Je veux dire, c'est à vous que je souhaite confier les travaux.

— Vous n'avez même pas vu mes plans.

Le fantôme s'était mis à tourner autour d'eux :

— Tu ne vas pas lâcher le projet ? Il faut que je puisse explorer le cottage, moi !

« Fiche-moi le camp ! », songea Alex.

Le fantôme croisa les bras d'un air renfrogné et alla s'adosser à la porte du cellier.

Zoë s'empara des documents qu'Alex avait apportés et oubliés sur la table. Pendant qu'elle les étudiait, il rangea la trousse de secours.

Il revint près d'elle.

— Ce schéma montre à quoi ressemblera la cuisine quand j'aurai abattu la cloison et posé l'îlot central.

De son propre chef, il avait ajouté un maximum de rangements, ainsi qu'une troisième fenêtre pour permettre à la lumière naturelle d'éclairer la pièce.

— C'est tellement spacieux... J'adore ! dit Zoë. Cet îlot, c'est une excellente idée. On pourra s'asseoir sur le côté ?

— Oui, il y a la place pour au moins quatre tabourets de bar.

Il s'approcha pour désigner le document suivant :

— Là on voit la même configuration, d'un autre point de vue. Ici la niche du micro-ondes, l'étagère à épices, et la tablette amovible pour les robots électriques, qui se rentre dans l'élément bas.

— Oh, j'ai toujours voulu avoir ce genre de tablette ! s'exclama Zoë. C'est tellement pratique ! Mais c'est cher.

— J'ai mis dans le devis des meubles en kit, et non montés. C'est beaucoup plus abordable. J'ai un fournisseur qui revend des surplus de matériaux de construction. On pourra rogner sur le bois des plans de travail. Et si on réussit à sauver le parquet, ça fera aussi une sacrée économie.

Zoë prit un autre papier :

— Et ça, c'est quoi ? La seconde chambre ? Là c'est le dressing, non ?

— Oui, j'ai étudié la possibilité de le transformer en salle de douche.

— Une douche ? Dans un espace aussi réduit ? s'étonna-t-elle.

— Je sais, c'est chaud. Il n'y aurait pas de place pour un meuble de rangement, mais je pourrais fixer des étagères au mur pour quelques serviettes et des

articles de toilette. J'ai réfléchi et... je me suis dit que si vous viviez sous le même toit que votre grand-mère, vous aimeriez sans doute avoir votre propre espace pour la toilette, plutôt que de devoir partager la salle de bains.

Zoë examinait toujours les plans :

— C'est encore mieux que ce que j'espérais. Tout cela prendra combien de temps à fabriquer ?

— En gros, trois mois.

Elle plissa le front dans une mimique soucieuse :

— Ma grand-mère doit quitter la clinique d'ici un mois. Je peux lui payer une ou deux semaines supplémentaires, mais guère plus.

— Elle ne pourra pas résider à l'auberge dans l'intervalle ?

— Ce n'est pas adapté. Il y a trop d'escaliers, et puis cela bloquera une chambre. Ce serait un manque à gagner pour Justine, surtout en période estivale.

Alex cogitait. Ses doigts pianotaient sur la table.

— Je peux remettre la construction du garage à plus tard, demander à quelques ouvriers de faire leur chantier en même temps... et d'ici six semaines, la maison pourrait être habitable. Mais il restera toutes les finitions, moulures, revêtements, peintures... Sans parler de la climatisation qu'il faudra installer. Et comment vivra votre grand-mère au milieu de tout ce chambardement ?

— Ça ira, du moment que la salle de bains et la cuisine sont terminées.

Comme Alex lui jetait un coup d'œil sceptique, elle renchérit :

— Vous ne connaissez pas ma grand-mère. Elle adore le bruit et l'activité. Pendant la guerre, avant son mariage, elle était reporter pour le Bellingham Herald.

— Eh ! c'est cool, fit Alex, sincère. A cette époque, une femme qui écrivait dans un journal était sans doute...

— ... une sacrée pétroleuse ! dit le fantôme.

— ... une sacrée pétroleuse, répéta Alex en écho. Avant de refermer le bec en se sentant le pire des idiots.

Discrètement, il jeta un regard noir au fantôme. Une pétroleuse ? Il ne savait même pas ce que ça voulait dire.

L'expression désuète fit sourire Zoë.

— Oui, je crois que ça la décrit tout à fait. C'était une sacrée pétroleuse, ma grand-mère, acquiesça-t-elle.

— Demande-lui comment elle va, chuchota le fantôme.

— Oui, j'allais le faire, grogna Alex.

— Pardon ? fit Zoë.

— Je disais, comment va votre grand-mère ?

— La thérapie est assez efficace. Elle en a assez d'être à la clinique, elle a hâte de sortir. Elle adore San Juan Island et cela fait longtemps qu'elle n'y est pas revenue.

— Elle vivait à Friday Harbor ?

— Oui. Ce cottage lui appartient. Il est dans sa famille depuis toujours. Mais

ma grand-mère a grandi dans la maison de Rainshadow Road. Celle de votre frère. Les Stewart - c'est son nom de famille - exploitaient une usine de conserverie de poisson sur l'île. Ils ont vendu la maison de Rainshadow bien avant ma naissance, et je n'y avais jamais mis les pieds avant de rendre visite à Lucy l'autre jour.

Le fantôme poussa un juron étouffé. Alex ne put s'empêcher de lui glisser un rapide coup d'œil. Il avait l'air sidéré, à la fois soucieux et tout excité.

— Alex, tout commence à prendre forme ! s'exclama-t-il. La grand-mère, la maison de Rainshadow Road et le cottage... Il faut que je trouve de quelle manière je m'insère dans ce puzzle.

Alex donna un petit coup de tête en signe d'assentiment.

— Ne va pas tout faire rater, plaïda encore le fantôme.

— D'accord, d'accord.

Alex voulait surtout qu'il se taise. Il surprit le regard interrogatif de Zoë.

— C'est d'accord, si vous voulez faire visiter Rainshadow Road à votre grand-mère. Cela l'amusera peut-être de voir comment l'endroit a été restauré ?

— Oui, merci, c'est aussi ce que je pensais. Je vais la voir le week-end prochain, je lui ferai la proposition. Ça lui donnera un petit projet.

Zoë se remit à étudier les plans, sous l'œil pensif d'Alex. Elle faisait preuve d'une belle abnégation en acceptant de sacrifier une ou plusieurs années de sa vie pour prendre soin d'une parente sénile, songea-t-il soudain. Serait-elle aidée ? Et qui prendrait soin de Zoë ?

— Eh, dit-il doucement, vous aurez quelqu'un pour vous donner un coup de main avec votre grand-mère ?

— Justine est toujours là en cas de besoin. Et j'ai des amis.

— Vos parents ?

Zoë haussa les épaules, comme le font les gens quand ils essaient de minimiser un problème déplaisant.

— Mon père vit en Arizona. Nous ne sommes pas très proches. Et je n'ai aucun souvenir de ma mère. Elle est partie quand j'étais toute petite, alors mon père m'a fait élever par ma grand-mère.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda le fantôme dans un souffle.

— Quel est le prénom de votre grand-mère ?

Alex avait un peu l'impression de jouer au téléphone arabe, ce vieux jeu où chacun se répète une phrase à l'oreille jusqu'à ce que le sens initial en soit complètement déformé.

— Emma. Enfin, Emmaline plutôt. Elle m'a recueillie quand mon père est parti pour l'Arizona. Elle était déjà veuve à l'époque. Je me rappelle le jour où papa m'a déposée chez elle, à Everett. Je pleurais, mais Upsie était tellement gentille...

— Upsie ?

— C'est une chanson qu'elle chantait tout le temps, Upsie-Daisy. Alors j'ai pris l'habitude de l'appeler comme ça. Et bref, quand mon père est parti, elle m'a emmenée dans la cuisine, m'a assise sur un tabouret, devant le plan de

travail, et nous avons fait des biscuits ensemble. Elle m'a appris à bien découper la pâte à l'emporte-pièce, pour faire des cercles parfaitement ronds.

— Ma mère et moi, on faisait parfois des biscuits, acquiesça Alex sans réfléchir.

Depuis quand parlait-il de son enfance ?

— Vous faisiez tout vous-mêmes ou vous achetiez des sachets de mélanges tout préparés ?

— On achetait de la pâte toute faite en boîte de conserve.

L'expression horrifiée de Zoë l'amusa beaucoup.

— Ce n'était même pas mauvais, assura-t-il.

— Je peux vous faire des biscuits maison en un rien de temps. Ça ne prendra que quelques minutes.

Il secoua la tête en se levant.

Zoë l'imita et, lentement, alla récupérer son tablier abandonné sur le carrelage. Lorsqu'elle se pencha, il entrevit son postérieur d'une rondeur parfaite moulé dans son petit jean.

Il n'en fallut pas plus pour que son désir flambe de nouveau. Mais il se serait contenté de la prendre dans ses bras pour simplement la tenir et respirer son parfum un long, long moment...

Il en avait marre de se refuser tout ce qui lui faisait envie, marre de traîner toutes ces casseroles, et surtout marre de ramasser les morceaux de sa vie pour s'apercevoir que la plupart ne l'intéressaient pas.

Il n'avait tiré aucune leçon de son échec conjugal avec Darcy. Lui comme elle, ils n'avaient cherché qu'à satisfaire leurs envies égoïstes, prenant sans jamais rien donner. Et ils savaient aujourd'hui qu'il leur était quasi impossible de se faire du mal, parce qu'ils s'étaient déjà infligé le pire.

— Prenez quelques jours pour réfléchir au projet, dit-il en la voyant revenir vers la table. Parlez-en avec Justine. Vous avez mon adresse e-mail et mes numéros de téléphone, si vous avez des questions à me poser. Sinon je vous recontacterai en début de semaine prochaine. Et soignez-vous, ajouta-t-il en baissant les yeux sur le pansement qui ornait son bras. Si jamais la brûlure s'infecte...

Il s'interrompit. Zoë souriait.

— Vous viendrez me mettre un autre pansement ?

Il ne répondit pas à son sourire.

Il avait besoin de s'anesthésier, de boire jusqu'à avoir l'illusion qu'il y avait cinq ou six épaisseurs de verre fumé entre lui et le reste du monde.

Se détournant, il ramassa ses clés et son portefeuille.

— À plus, lança-t-il avant de partir sans un regard en arrière.

— Quelle poilade, remarqua le fantôme, comme Alex tournait à droite sur Spring Street pour se diriger vers San Juan Valley Road. Et où tu vas maintenant ?

— Chez Sam.

— On va continuer de fouiller le grenier ?

— Entre autres choses.

— Quelles autres choses ?

Exaspéré par cette obligation permanente de justifier ses moindres mouvements, Alex rétorqua :

— Je veux me rapprocher de mon frère. Ça fait un bail que je ne lui ai pas parlé. J'ai ton approbation ou non ?

— Tu vas lui dire que Zoë t'a engagé pour faire les travaux chez elle ?

— Il le sait peut-être déjà par Justine. Dans le cas contraire, non, je n'ai pas l'intention de lui dire quoi que ce soit à ce sujet.

— Et pourquoi ça ? Ce n'est pas un grand secret, tout de même.

— Rien n'est signé. Je peux encore me désister.

— Tu ne peux pas faire ça !

— Tu paries ?

Alex éprouvait une jubilation perverse à narguer le fantôme. Il s'attendait à des protestations et des insultes. Mais le spectre devint tout à coup mutique, et tandis que le pick-up quittait la zone commerciale, le silence régna dans l'habitable.

Alex arriva à Rainshadow Road pour aider Sam à installer une paire d'appliques en forme de lanternes d'attelage, que son frère souhaitait poser de chaque côté de la cheminée, sur le mur de briquettes façonnées main.

Tandis qu'ils travaillaient, un bouledogue anglais nommé Renfield les observait de ses yeux globuleux, trônant sur son coussin et bavant abondamment.

Renfield avait été abandonné. Il avait eu tellement de pépins de santé que personne n'en voulait. Maggie, la copine de Mark, avait finalement convaincu ce dernier de le prendre, à force de suppliques et promesses. Et ainsi, en dépit des hurlements de Sam, le chien avait fait son entrée dans la maison. Sam, tout comme Mark, avait dû en prendre son parti.

Sans grande surprise, Renfield ignorait totalement la présence du fantôme dans la pièce.

— Je croyais que les chiens avaient une sorte de sixième sens à propos des êtres surnaturels ? s'était étonné le fantôme.

— Ce clébard n'a pas plus de trois sens. Et encore, seulement les bons jours,

avait rétorqué Alex.

Ils s'activaient, et il était évident que Sam était détendu et d'excellente humeur, dans cet état d'esprit guilleret qu'ont les types qui viennent de s'envoyer en l'air.

Comme l'avait prédit le fantôme, Sam était en train de tomber raide dingue de Lucy Marinn, même s'il s'obstinait pour le moment à n'y voir qu'une agréable passade, sans plus.

— J'ai gagné le cocotier avec cette fille, dit-il à Alex. Elle est sympa, sexy, maligne, et elle est tout à fait d'accord pour ne pas se prendre la tête avec notre relation.

Cela faisait bien longtemps qu'Alex n'avait vu son frère aussi chamboulé par une femme. Peut-être même était-ce la toute première fois. Sam se la jouait toujours « Je suis un mec à la cool, je ne veux pas me compliquer la vie avec des sentiments - les miens ou ceux des autres ».

— Et cette relation tellement géniale, elle comprend des parties de jambes en l'air ?

— Oui, de faramineuses parties de jambes en l'air ! Une heure après, j'en suis encore tout flapi. Et Lucy ne cherche pas une relation à long terme.

Alex ricana :

— Oui, eh bien, bonne chance, si tu crois ça !

Il positionna l'applique sur le mur et, à la craie, traça un repère pour l'emplacement des chevilles. L'enthousiasme de Sam parut douché.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des femmes qui disent qu'elles ne veulent pas s'engager le désirent en secret, ou au moins elles espèrent que toi tu le souhaites.

— Tu sous-entends que Lucy se fiche de moi ?

— C'est peut-être même pire. Elle est peut-être sincère quand elle dit qu'elle assume le fait d'être une secouette, mais au bout du compte...

— Une secouette ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une fille que tu vois uniquement pour...

— ... la secouer un bon coup ? s'indigna Sam. Je t'interdis d'appeler Lucy comme ça ! Et surtout, la prochaine fois que tu me demanderas comment va ma vie, rappelle-moi de ne pas te répondre !

— Je n'ai jamais fait ça ! Je t'ai juste demandé de me passer la mèche de cinq.

— Tiens, la voilà ta mèche !

Pendant les quelques minutes suivantes, Alex forait des trous dans le mur, puis aspira la poussière de brique qui s'était logée dedans. Sam maintint l'applique pendant que son frère reliait les fils électriques, puis insérait les chevilles à ancrage. Il termina en bloquant le pas de vis de quelques tours de clé à mollette énergiques.

— Ça me paraît bien, commenta Sam. Je vais percer les trous pour la seconde applique.

Alex hocha la tête et à son tour soutint la lanterne contre le mur.

— Il y a un truc dont je voulais te parler, dit Sam d'un ton détaché. Mark et Maggie ont fixé la date du mariage à la mi-août. Et Mark m'a demandé d'être son témoin. Ça ne te contrarie pas, j'espère ?

— Non, pourquoi voudrais-tu que cela me contrarie ?

— Il ne pouvait le proposer qu'à l'un de nous deux. Et je suppose que, comme je suis le cadet...

— Tu crois que j'aurais voulu être son témoin ? coupa Alex avec un rire bref. Toi et Mark vous élevez Holly, ça me semble évident qu'il te choisisse pour être son témoin. Moi, ce sera déjà un miracle si j'assiste à la cérémonie !

— Il faut que tu viennes. Pour Mark.

— Oui, je sais, mais j'ai horreur des mariages.

— A cause de Darcy ?

— Parce qu'un mariage, c'est une cérémonie durant laquelle une pucelle symbolique déguisée en meringue épouse un type qui a encore la gueule de bois. Après il y a une réception, les invités sont retenus en otages deux heures minimum, sans rien d'autre à manger que des ailerons de poulet tiédasses ou des dragées de couleur douteuse, pendant que le DJ essaie de convaincre tout le monde de se trémousser sur la danse des canards ou la Macarena - ce qui fait toujours plaisir à deux ou trois ivrognes, note bien. La seule bonne chose dans un mariage, c'est que tu as de l'alcool à volonté.

— Est-ce que tu peux répéter tout ça ? Je m'en servirai peut-être pour le discours que je dois écrire en tant que témoin.

Le fantôme était assis dans un coin de la pièce, jambes repliées, la tête posée sur ses genoux.

Sam relia les fils électriques de la deuxième applique, fixa les chevilles, puis recula pour juger du résultat.

— Merci, Al. Tu veux grignoter quelque chose ? J'ai de quoi faire des sandwichs dans le frigo.

— Non, je vais monter dans le grenier, j'ai encore du rangement à faire.

— Oh, ça me rappelle... Holly adore cette vieille machine à écrire que tu as dénichée. Je l'ai dégrippée à l'antirouille et j'ai imbibé le ruban avec un flacon d'encre. Depuis elle s'amuse comme une folle avec.

— Super, opina Alex avec la plus grande indifférence.

— Ouais, mais ce que je veux te dire, c'est qu'elle a trouvé un truc bizarre caché dans la valise. La doublure était déchirée, un morceau de tissu dépassait, Holly a tiré dessus. C'est une sorte de drapeau avec des idéogrammes chinois imprimés dessus. Et elle a aussi trouvé une lettre.

Le fantôme releva la tête.

— Est-ce que je peux y jeter un coup d'œil ? s'enquit Alex.

— Dans le tiroir de la table.

Pendant que Sam rangeait les outils et aspirait les dernières traces de poussière de brique, Alex se dirigea vers la table. Le fantôme le rejoignit aussitôt.

— Tu peux me laisser un peu d'air ? maugréa Alex. Sa remarque resta sans

effet.

Il sortit du tiroir un fin rectangle de tissu semblable à de la soie, jauni par les ans, d'environ vingt centimètres sur vingt-cinq, taché, aux angles noircis. Il représentait le drapeau national chinois. Six colonnes d'idéogrammes étaient inscrites dessous.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? se demanda Alex, dont le marmonnement fut étouffé par le bruit de l'aspirateur.

Le fantôme comprit néanmoins et répondit dans un murmure parfaitement audible :

— C'est un blood chit.

Un blood chit ? Alex n'avait jamais entendu cette expression, mais avant qu'il puisse poser la question, le fantôme ajouta :

— C'est le mien.

Il devait se rappeler quelque chose car il émanait maintenant de lui un tourbillon d'émotions dont Alex percevait les contours tumultueux. Et soudain une vision s'imposa à lui...

Le monde était englouti par la fumée, les flammes et la panique. Il chutait plus vite que la gravité, tourbillonnait dans un ciel bleu zébré de cirrus blancs. La carapace métallique de son appareil se tordait telle une tresse de réglisse gélifiée, comme si les forces du Bien et du Mal se déchaînaient chacune à un bout. Il serrait les bras autour de ses jambes repliées, en position fœtale, comme n'importe quel pilote de combat au moment de mourir. Ce n'était pas l'entraînement qui le poussait à agir ainsi, mais la conscience viscérale qu'avait son corps d'une souffrance imminente et dévastatrice...

Son cœur scandait les syllabes d'un prénom féminin, encore et encore.

Alex secoua la tête pour se débarrasser de ces images et impressions d'horreur. Choqué, il dévisagea le fantôme.

— Qu'est-ce que c'est, à ton avis ? fit la voix de Sam dans son dos.

Le fantôme fixait le rectangle de soie :

— On donnait ça aux pilotes américains qui partaient en mission en Chine. Au cas où l'appareil se crasherait. Les inscriptions chinoises disent : « Cet étranger est venu en Chine participer à l'effort de guerre. Soldats et civils doivent lui porter secours, le protéger et le soigner s'il est blessé. » Nous glissions ces messages dans les poches de nos blousons. Certains pilotes les cousaient dedans.

D'une voix monocorde, Alex s'entendit répéter l'explication à Sam.

— Intéressant, dit celui-ci. Je me demande bien à qui il appartenait. Tout comme cette machine à écrire. Il n'y a aucune étiquette dans la valise.

Alex tendit la main vers la lettre. Il eut un temps d'hésitation, comme s'il s'apprêtait à toucher une flamme. Il n'avait pas envie de lire les mots inscrits sur le papier. Il avait le pressentiment que la personne qui les avait écrits n'avait jamais eu l'intention de les faire lire au destinataire.

— Vas-y, chuchota le fantôme, la mine durcie.

Le papier était tout sec, craquant. Le message, rédigé sur une feuille de papier

à lettre standard, n'était pas signé. Il n'était adressé à personne.

« Je te déteste pour toutes ces années que je vais devoir vivre sans toi. Comment le cœur peut-il souffrir autant et continuer de battre ? Comment est-il possible d'avoir aussi mal sans en mourir ?

Je me suis meurtri les genoux à force de prier pour que Dieu te rende à moi. Mes suppliques sont restées sans réponse. Au lieu de monter au Ciel, elles restent prisonnières ici-bas, comme ces petits oiseaux bruns, les colins, bloqués sous la neige durcie. J'essaie de dormir, mais je suffoque.

Où es-tu ?

Tu m'as dit un jour que sans moi, ce ne serait pas le paradis.

Je refuse de t'oublier. Reviens me hanter. Reviens-moi. »

Alex n'osait pas regarder le fantôme. C'était déjà assez pénible de discerner ses émotions, de se retrouver piégé en marge d'une douleur qui lui semblait plus atroce que tout ce qu'il avait pu lui-même endurer. On aurait dit qu'on lui injectait une sorte de poison à action lente.

— Je dirais que c'est écrit par une femme, dit Sam. Non, tu ne crois pas ?

— Sans doute, acquiesça Alex, la gorge nouée.

— Mais pourquoi est-ce tapé à la machine ? Une lettre comme ça, on s'attendrait à ce qu'elle soit écrite à la main. Je me demande comment il est mort, le gars dont elle parle.

Des vagues de tristesse s'échappaient du fantôme, se succédaient, heurtaient Alex de plein fouet. Celui-ci serra le poing pour s'empêcher de le frapper, lui crier d'arrêter ça. Mais cela aurait été comme de s'acharner sur un banc de brouillard.

— Arrête ! gronda-t-il entre ses dents.

— Je ne peux pas, répondit le fantôme.

— Arrêter quoi ? demanda Sam.

— Hein ? Désolé, je... j'ai pris l'habitude de parler tout seul. Je peux emporter ça ?

— Oui, je n'ai pas grand-chose à en... La vache, mais tu es tout retourné ! s'exclama soudain Sam en dévisageant son frère avec attention.

À sa grande horreur, Alex se rendit compte que ses yeux s'étaient embués. Dans deux minutes, il allait chialer comme un môme.

— C'est la poussière, articula-t-il en se détournant. Ça pique les yeux. Bon, je monte au grenier.

— Je vais venir t'aider, si tu veux.

— Pas la peine. Il vaut mieux que tu nettoies ici. Et puis j'ai envie de rester seul.

— Tu es très souvent tout seul, ces derniers temps. Un peu de compagnie devrait te faire du bien, non ?

Alex faillit éclater de rire. Il aurait voulu crier à son frère : « Ça fait des mois que je suis accompagné jour et nuit ! J'ai un fantôme qui me file le train,

figure-toi ! »

Le regard de Sam pesait sur lui.

— Al... tu es sûr que ça va ?

— Mais oui, ça va. Ça va super, rétorqua Alex furieusement, avant de quitter la pièce.

Ils se retrouvèrent dans le grenier. L'humeur du fantôme ne s'était pas améliorée. Alex se dit qu'en définitive il y avait pire que de se faire talonner à longueur de journées par un spectre : c'était se faire talonner à longueur de journée par un spectre qui lui communiquait ses affres et langueurs.

— Il a peut-être échappé à ton entendement que j'avais déjà du mal à traîner mes propres casseroles. Alors je n'ai pas envie de me coltiner en plus les tiennes !

— Au moins, tu sais ce qu'il y a dans les tiennes ! répliqua le fantôme, venimeux.

— Oui, et c'est justement pourquoi je passe la moitié de mon temps à boire.

— La moitié, seulement ? ironisa le fantôme.

Alex brandit le blood chit :

— Comment peux-tu être sûr que ce truc t'appartient ?

— Eh ! doucement, c'est fragile ! Je le sais, c'est tout.

— Et la lettre ? Tu penses aussi qu'elle s'adresse à toi ?

Le fantôme se borna à hocher la tête. Ses yeux étaient noirs comme la nuit, ses traits figés dans une expression accablée.

— C'est Emma qui l'a écrite, dit-il.

— Emma ?

Alex tombait des nues. Sa fureur s'évapora.

— Emma, la grand-mère de Zoë ? Tu crois qu'elle et toi...

Lentement, il se dirigea vers l'escalier, s'agenouilla devant la marche la plus haute.

— Tu sautes un peu vite aux conclusions, murmura-t-il. Il n'y a rien qui certifie...

— Elle écrivait pour le Herald...

— Je sais. Et elle a vécu ici, et il y a peut-être une chance infime pour que cette machine à écrire lui ait appartenu. Mais nous n'avons pas de preuves.

— Je n'ai pas besoin de preuves. Je me rappelle les choses. Je me souviens d'elle. Et je sais très bien que ce bout de tissu est à moi.

Alex déplia le blood chit pour l'examiner de nouveau.

— Aucun nom n'apparaît dessus. Comment peux-tu en avoir la certitude ?

— Regarde sur le côté gauche. Il y a un numéro de série ? Est-ce que c'est W17101 ?

Alex pencha la tête, plissa les paupières. Il y avait bien un numéro inscrit dans le coin à gauche. W17101.

Cette fois ses yeux s'écaraillèrent.

Le fantôme lui jeta un regard supérieur.

— Tu te souviens de ça et tu ne te rappelles plus ton nom ? s'exclama Alex,

incrédule.

Le fantôme tourna les yeux vers le monceau de cartons et objets hétéroclites qui jonchaient le plancher du grenier, tout ce capharnaüm chargé de souvenirs que les années avaient ensevelis sous la poussière.

— Je me rappelle que j'ai aimé quelqu'un.

Il se mit à arpenter le sol, les mains profondément enfoncées dans les poches de son blouson.

— Il faut que je sache ce qui s'est passé. Peut-être qu'Emma et moi nous nous sommes mariés ? Peut-être que...

— Hein ? Mais tu es mort !

— Peut-être pas. J'ai peut-être survécu.

— À un crash d'avion ? À en croire ce que j'ai ressenti tout à l'heure, il ne s'agissait pas vraiment d'un petit atterrissage mal contrôlé sur un champ de bosses !

Mais le fantôme cherchait désespérément un happy end à son histoire :

— Quand on aime autant quelqu'un, on ne laisse aucun obstacle se dresser entre soi et cette personne. On s'accroche à la vie, coûte que coûte.

— Peut-être que ce n'était pas réciproque. Ou peut-être qu'il s'agissait juste d'une histoire sans lendemain à tes yeux.

— Je l'aime toujours ! jeta le fantôme d'un ton féroce, quoique assourdi. Je le sens. Cet amour est toujours emprisonné en moi. Et ça fait un mal de chien.

Alex n'en doutait pas une seconde. Il percevait encore des lambeaux de cette souffrance.

Le fantôme se remit à faire les cent pas.

Alex l'observait. Si son apparence actuelle reflétait l'homme qu'il avait été dans sa vie incarnée, il avait certes eu le physique idéal pour être pilote : mince et leste, il possédait néanmoins la masse musculaire nécessaire pour se colleter avec un manche à balai dans les combats aériens.

— Tu es plutôt grand pour un pilote de cette époque, remarqua toutefois Alex.

— Je rentrais dans un P-40, c'est tout ce que je peux te dire, répondit le fantôme d'un air distrait.

— Tu pilotais un Warhawk ?

Alex sentit sa vieille fascination se réveiller.

Enfant, il avait construit une maquette de cet avion de chasse de la Seconde Guerre mondiale, qui arborait des dents de requin sur son fuselage.

— Tu es certain ?

— Oui, murmura le fantôme, perdu dans ses souvenirs. Je me rappelle qu'on m'a tiré dessus. Je suis parti en piqué, la force gravitationnelle était si forte que mon sang a quitté ma tête. Tout est devenu flou. Mais j'ai tenu jusqu'à ce que le gars qui me pistait renonce ou s'évanouisse de son côté.

Alex repêcha son smartphone dans les profondeurs de sa poche et ouvrit le navigateur.

— Qui appelles-tu ?

— Personne. J'essaie de voir s'il existe un moyen d'identifier un pilote grâce

au numéro de série noté sur ce truc...

Après quelques minutes de recherches sur Internet, Alex tomba sur une page de renseignements. Il se rembrunit à sa lecture.

— Quoi ? fit le fantôme.

— Pas de bol. Il n'y a pas de liste. Ces blood chit étaient fabriqués à la chaîne, tant par les Chinois que par les Américains. Certains étaient attribués à d'autres pilotes si le premier mourait. Étant donné que les numéros de série étaient considérés comme des infos top secret, les listes qu'ils avaient quand même certainement fait établir ont dû être détruites.

— Cherche « Emmaline Stewart ».

— Pas avec ce téléphone, la connexion est trop lente. Il me faudrait un ordinateur.

— Va sur le site du Bellingham Herald, insista le fantôme. Ils auront bien quelque chose la concernant.

Alex obtempéra et tripota son téléphone durant quelques instants.

— Les archives consultables en ligne remontent jusqu'à 2000 seulement, annonça-t-il.

— Tu es nul en recherches. Demande à Sam. Je suis sûr qu'il trouvera tout ce qu'il y a à savoir sur Emma en cinq minutes.

— Je te signale que les octogénaires ont rarement laissé la trace de leur vie sur Internet. Je ne vais rien demander à Sam ! Il voudra savoir pourquoi je suis tout à coup si curieux et je n'ai pas l'intention de lui donner d'explication.

— Mais...

— Tu verras bientôt Emma, quand elle viendra sur l'île avec Zoë. Et si j'étais toi, je ne m'exciterais pas trop. C'est une vieille dame aujourd'hui.

— Et quel âge crois-tu que j'aie, Alex ? demanda le fantôme avec un rire sec.

— J'en sais rien. Vingt-cinq, trente ans, je dirais.

— Après tout ce que j'ai subi, l'âge devient une valeur très relative. Le corps n'est que l'enveloppe fragile de l'âme, tu sais.

— Pardon, on ne m'a pas fourni tous ces détails, lui rappela Alex avec aigreur. Après avoir connecté son smartphone aux enceintes portables, il attrapa le rouleau de sacs-poubelle pour en détacher un.

— Qu'est-ce que tu fais ? deinanda le fantôme.

— Je vais continuer le tri.

— L'ordi portable de Sam est en bas. Va plutôt lui emprunter.

— Plus tard.

— Pourquoi pas maintenant ?

Pourquoi ? Parce que Alex avait besoin de se donner l'illusion qu'il contrôlait un minimum sa propre vie. L'épisode avec Zoë le matin même, suivi de la lecture de cette vieille lettre dactylographiée, tout cela l'avait ébranlé. Il avait envie de faire un break, de tenir ses émotions à distance, d'oublier tous ces drames et ces questions sans réponses. Et il ne voyait pas mieux pour y parvenir que de se jeter à corps perdu dans une activité pratique.

Percevant son irascibilité, le fantôme n'insista pas et se retrancha dans le

silence.

Avec les duos de Tony Bennett en fond sonore, Alex s'attaqua aux cartons emplis de papiers fiscaux, vieux magazines, vaisselle cassée, vêtements mangés aux mites et jouets divers.

Le sol était jonché de cadavres d'insectes et de saletés. Derrière un carton réduit à l'état de charpie, il découvrit un vieux piège à souris dans lequel était encore coincée la carcasse d'un rongeur. Avec une grimace de dégoût, il l'attrapa à travers un sac plastique et la jeta à la poubelle.

Il ouvrit un autre carton dans lequel il trouva une pile de registres et livres de comptes reliés en cuir. Comme il s'emparait du premier, un nuage de poussière lui explosa sous le nez. Il éternua. Puis, agenouillé, les fesses calées sur les talons, il lut les premières entrées rédigées au stylo plume, d'une petite écriture bien nette, dont l'encre s'était délavée.

— C'est quoi ? demanda le fantôme.

— Un livre de comptes. D'une conserverie de poisson, je crois, répondit Alex qui feuilletait les pages. C'est un inventaire... Machines-outils, gril de cuisson, machine à souder, cisailles à métaux... Des quantités industrielles d'huile d'olive...

— Celui qui possédait cette conserverie devait être plein aux as, réfléchit le fantôme.

— À une certaine époque, oui. Mais cette zone s'est trouvée en surproduction, jusqu'au moment où le saumon s'est raréfié. Dans les années 1960, la plupart des pêcheurs et des usines ont vu leur activité ralentir considérablement.

Alex tira du carton d'autres registres, en ouvrit un deuxième et tomba sur quelques lettres commerciales écrites à la main. L'une d'elles émanait d'une imprimerie qui fabriquait des étiquettes, une autre d'une commission locale qui obligeait la conserverie à baisser ses prix.

— Le propriétaire de la conserverie s'appelait Weston Stewart, annonça Alex.

Il continua d'examiner les registres. Dans les plus récents, les entrées avaient été dactylographiées. Quelques coupures de journal et des photographies en noir et blanc étaient glissées entre certaines pages.

Le fantôme s'approcha et, fébrile, demanda :

— C'est quoi, ces photos ?

— Inutile de venir me respirer dans le cou, grogna Alex. Je te le dirai si je trouve quelque chose d'intéressant. Ce sont juste des clichés de bâtiments pris de l'extérieur.

Il examina les différentes coupures de presse. La première annonçait la fermeture de la conserverie. Un article était intitulé : « L'industrie locale de la pêche au bord du gouffre ». Un autre évoquait des plaintes déposées par les voisins qui subissaient le relent des déchets dans les environs de l'usine.

— Ils ont déposé le bilan en août 1960. Et ici j'ai l'annonce du décès du propriétaire, Weston Stewart. Il est mort moins d'un an après la fermeture de son usine. On ne précise pas de quoi. Lui ont survécu sa veuve, Jane, et ses trois filles : Susannah, Lorraine et Emmaline.

— Emmaline... répéta le fantôme, comme si ce prénom était un talisman.
Sur la dernière coupure figurait le portrait miniature d'une jeune femme aux cheveux blonds coupés à hauteur d'épaules et coiffés en vagues ondulées. Ses lèvres étaient rouge vif. C'était le genre de femme dont la beauté frappe d'emblée, bien que ses traits ne soient pas d'une perfection absolue. Elle avait des yeux clairs qui reflétaient de la curiosité et de la mélancolie, comme si elle regardait en direction d'un avenir indéfini totalement dépourvu d'espoir.

— Viens jeter un coup d'œil à ça, dit Alex.

Le fantôme se pencha aussitôt par-dessus son épaule. Dès qu'il vit la photo, il émit un son inarticulé, comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

Au dessous, l'article disait :

LA DATE DU MARIAGE D'EMMALINE STEWART ET DE JAMES HOFFMAN FIXÉE AU 7 SEPTEMBRE 1946

« Mlle Emmaline Stewart, qui a récemment démissionné de son poste au Bellingham Herald, vient de rentrer chez elle à San Juan Island, afin de s'occuper des préparatifs de son prochain mariage avec le lieutenant James Augustus « Gus » Hoffman, qui a servi dans le théâtre des opérations de Chine-Birmanie-Inde en tant que pilote transporteur de frêt. Durant les deux dernières années de la guerre, le lieutenant Hoffman a effectué cinquante-deux missions de transport aérien au-dessus de l'Himalaya. La cérémonie aura lieu à 15 h 30, lors d'une messe publique à l'église presbytérienne de Spring Street.

»

Alex relut l'article et sentit une émotion lourde et oppressante se refermer sur lui. Plus il tentait de s'en extirper, de se débattre, plus il s'y enfonçait inexorablement.

— Arrête, réussit-il à articuler.

Le fantôme recula. Il avait les traits tirés, mais les yeux secs.

— J'essaie, répondit-il.

Mais c'était faux, et tous deux le savaient. Son chagrin le rapprochait d'Emma. Il était désormais son seul lien avec elle.

— Contiens-toi. Je ne te servirai pas à grand-chose si... si tu me donnes une putain de crise cardiaque ! acheva Alex après avoir aspiré une grande goulée d'air.

Le regard du fantôme tomba sur la coupure de journal qui avait échappé aux doigts d'Alex. Le papier jauni était tombé mollement par terre, comme une feuille morte.

— Voilà ce que ça fait d'aimer quelqu'un qu'on ne peut pas avoir.

En cet instant, accroupi au milieu des cartons de souvenirs, de la poussière, des ombres, Alex avait la quasi-certitude qu'il n'éprouverait jamais ce genre de sentiments, pour qui que ce soit.

Mais de toute façon il préférerait encore prendre une balle en pleine tête plutôt que d'endurer un tel martyre.

— Oh, ça t'arrivera, dit le fantôme, comme s'il avait lu dans les pensées

d'Alex. Un jour, ça te tombera dessus comme un couperet. Il y a des choses comme ça, dans la vie, on n'y échappe pas.

— Oui, trois choses : la mort, les impôts et Facebook. Mais tomber amoureux, ça, je te jure bien que ça ne m'arrivera pas.

Le fantôme eut un petit rire étouffé qui traduisait son amusement. La sensation lancinante diminuait d'intensité et Alex respira un peu plus librement.

— Et si tu avais la possibilité de rencontrer ton âme sœur ? reprit le fantôme. Tu ferais exprès de l'éviter ?

— Bon sang, oui ! L'idée qu'il existe une âme quelque part, qui attende de fusionner avec la mienne, comme un programme de partage de données informatiques... ça me mine le moral !

— Ça n'a rien à voir. Tu ne perds rien de toi-même quand tu tombes amoureux.

— Ah non ? Et ça ressemble à quoi, alors ?

— C'est comme si tu tombais d'une hauteur vertigineuse depuis toujours... et que soudain quelqu'un te rattrape au vol. Et d'un coup tu comprends que toi aussi tu as rattrapé l'autre, de la même façon ; et que, ensemble, vous êtes capables de voler.

Le fantôme ramassa l'article de journal et se mit à fixer la photo :

— C'est une sacrée belle fille, hein ?

— Sûr, acquiesça Alex par réflexe, même si à son avis Emma à vingt-cinq ans était loin d'avoir la beauté solaire et naturelle de Zoë.

— Cinquante-deux missions au-dessus de l'Himalaya, répéta le fantôme qui parcourait l'article. On l'appelait « La bosse ». Les transporteurs de frêt décollaient avec un appareil chargé ras la gueule, par tous les temps, à haute altitude, en milieu hostile. Ce n'était pas de tout repos !

— C'était toi... ce type ? Gus Hoffman ? Le fantôme parut réfléchir :

— Je pilotais un P-40. J'en suis certain. Pas un avion-cargo.

— Tu étais pilote, tu faisais face à l'ennemi. Quelle est la différence ?

Le fantôme eut un sursaut indigné.

— Quelle est la différence ? Entre un pilote de combat et un transporteur de frêt ? Quand on est aux commandes d'un P-40, on est seul. Toujours en état de vigilance. Sans café ni sandwiches, sans personne pour vous tenir compagnie. On vole seul, on affronte l'ennemi seul, on meurt seul.

Le ton vibrait de fierté et d'arrogance. Amusé, Alex remarqua :

— Donc, tu pilotais un P-40. Tu étais amoureux d'Emma et tu as des souvenirs de la maison dans laquelle elle a grandi, et aussi du cottage du bord du lac. Il semblerait logique que tu sois ce Gus Hoffman.

— J'ai dû revenir vers elle, réfléchit encore le fantôme, pensif. J'ai dû l'épouser. Mais alors, ça voudrait dire que... Zoé est ma petite-fille.

Il jeta un regard acéré à Alex. Celui-ci se frotta le front, puis se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index.

— Génial ! murmura-t-il.

— Si c'est vrai, il va falloir que tu ranges tes mains à partir de maintenant.

— C'est toi qui me disais de foncer !

— Oui, avant. Je n'ai aucune envie que tu fasses partie de mon arbre généalogique.

— Holà, doucement mec ! Il n'est pas question que j'approche l'arbre généalogique de qui que ce soit.

— Ne m'appelle pas « mec ». Je m'appelle... Gus.

— Oui, en théorie.

L'air mauvais, Alex se releva et épousseta son jean. Il entreprit de nouer les liens du gros sac-poubelle.

— Je veux savoir à quoi je ressemblais, dit le fantôme. Je veux savoir quand je suis mort, dans quelles circonstances. Je veux voir Emma. Et je...

— Et moi, je voudrais un peu de tranquillité. Et cinq minutes de solitude, si c'était possible. Tu ne pourrais pas t'arranger pour disparaître, au moins pendant quelques instants ?

— Je pourrais essayer, mais j'ai peur de perdre le contact et de ne plus pouvoir communiquer avec toi, avoua le spectre.

Comme Alex lui jetait un regard sarcastique, il se défendit :

— Tu ne peux pas savoir ce que c'était que d'être seul, invisible aux yeux de tous ! Ça a été un tel soulagement de pouvoir parler avec quelqu'un... même toi.

Alex haussa les sourcils. Le fantôme poursuivit avec dédain :

— Oui, ça ne t'est même pas venu à l'esprit, hein ? Toi, tu n'essaies jamais de te mettre à la place des autres. As-tu jamais pris le temps de te demander ce que pouvaient ressentir les gens de ton entourage ?

— Jamais. Je suis un sociopathe. Tu n'as qu'à demander à mon ex-femme, elle te le dira.

Le fantôme eut un sourire mitigé.

— Tu n'es pas un sociopathe. Juste un trouduc.

— Merci.

— Tant mieux, si tu as divorcé. Darcy n'était pas du tout le genre de fille qu'il te fallait.

— Je l'ai su dès notre première rencontre. C'est justement pour ça que je l'ai épousée.

Le fantôme parut méditer cette remarque, puis secoua la tête d'un air écœuré, avant de détourner les yeux.

— Oh, la ferme. Tu es vraiment un sociopathe.

Une fois les contrats signés et l'échelonnement des règlements établi, il fallut prendre dans la foulée un grand nombre de décisions. Zoë avait vite donné son accord pour les plans de travail en érable et les éléments couleur crème. Mais il lui fallait encore se décider pour les boutons de porte, les poignées, la robinetterie, le carrelage, la moquette, les appareils électroménagers et l'éclairage.

— C'est plutôt plus facile quand on a un budget limité, lui avait dit Alex. Certains choix s'imposeront d'eux-mêmes quand vous verrez les prix.

Ils étaient tombés d'accord pour conserver au maximum le côté « maison de vacances » du cottage, en privilégiant les boiseries les plus rustiques, dans des teintes neutres, avec ça et là quelques touches de couleur pour la gaieté.

Justine ne s'intéressait pas le moins du monde aux nuanciers ou aux échantillons de carrelage. Zoë allait donc devoir s'occuper seule de la décoration et des finitions.

— En plus, lui avait dit sa cousine, c'est toi qui vas vivre là-bas. C'est donc à toi de choisir le cadre.

— Mais si tu n'aimes pas le résultat final ?

— Oh, moi j'aime tout ! avait rétorqué Justine avec bonne humeur.

Zoë n'y trouvait rien à redire, qui aimait plutôt se balader dans les magasins de bricolage et feuilleter les catalogues de fournitures. Et puis, elle aurait ainsi l'occasion de passer plus de temps avec Alex.

Quoi qu'on dise sur lui, il demeurerait à ses yeux aussi fascinant qu'énigmatique. Ce n'était pas un charmeur comme son frère Sam. Il y avait en lui quelque chose d'inaccessible, une froideur imparable. Mais curieusement cela le rendait encore plus sexy.

Zoë savait qu'il buvait trop - il ne s'en cachait pas -, mais jusqu'à présent il n'avait pas fait mentir sa réputation de fiabilité professionnelle. Il était arrivé en avance à chacun de leurs rendez-vous. Il aimait les prévisions et les listes. Il usait et abusait des Post-it qu'il devait acheter en quantité industrielle. Il en collait partout, sur les murs, les fenêtres, les câbles électriques, les échantillons de lino et de moquette. Il s'en servait même de carte de visite, d'agenda et de liste de courses. Lorsqu'il mentionnait un endroit que Zoë ne parvenait pas à bien situer, il griffonnait un petit plan sur un carré jaune et le collait sur son sac à main. Et le jour où ils s'étaient rendus dans un magasin d'électroménager, il avait collé des petits papiers bleus sur tous les modèles de réfrigérateurs, lave-vaisselle et fours dont les dimensions correspondaient à la cuisine.

— Vous en gâchez, des arbres ! lui avait-elle fait remarquer un jour. Vous

n'avez jamais songé à noter des mémos sur votre smartphone ? Ou à vous acheter une tablette tactile ?

— C'est plus facile et plus rapide d'utiliser des Post-it.

— Vous pourriez faire vos listes sur une grande feuille de papier.

— Ça m'arrive. Sur des Post-it géants.

Sans doute parce qu'il était toujours dans le contrôle absolu, le moindre dérapage de sa part enchantait Zoë. Elle aurait aimé mieux le connaître afin de découvrir ses faiblesses et de savoir s'il était possible qu'elle devienne un jour l'une d'entre elles.

Mais il n'y avait aucun éclat dans son armure. Alex la traitait avec une politesse mesurée, si bien qu'elle en finissait par se demander si la scène qui s'était déroulée dans la cuisine de l'auberge n'était pas sortie tout droit de son imagination.

Alex lui posait plein de questions sur sa famille, sa grand-mère. Il l'avait même interrogée sur Grand-Pa Gus, qu'elle n'avait pas connu et dont elle ignorait à peu près tout, sauf qu'il avait été pilote durant la guerre, et qu'ensuite il était entré chez Boeing comme ingénieur. Il était mort d'un cancer du poumon bien avant sa naissance.

— Il fumait, alors ? s'était enquis Alex d'un ton réprobateur.

— Je crois qu'à l'époque tout le monde fumait. Il paraît que le médecin de Grand-Pa Gus lui avait affirmé que fumer était souverain pour calmer les nerfs.

— Pourquoi avait-il besoin de se calmer les nerfs ?

— Il souffrait d'un trouble de stress post-traumatique. On appelait ça « l'obusite » à l'époque. Je crois que ça lui a gâché la vie. Son avion a été descendu au-dessus de la jungle birmane, derrière les lignes japonaises. Il a dû se cacher pendant quarante-huit heures, seul, blessé, avant d'être récupéré par les siens.

Après avoir raconté tous ces détails sur sa famille, Zoë s'attendait à ce qu'Alex lui fasse lui aussi quelques confidences. Mais quand elle avait essayé de lui tirer les vers du nez, à propos de son divorce, ou de ses frères, ou même simplement lorsqu'elle avait voulu savoir ce qui l'avait amené à devenir promoteur, il était devenu évasif, monosyllabique.

C'était exaspérant. Elle n'avait pas d'autre choix que de se montrer patiente, à l'écoute, dans l'espoir qu'avec le temps il s'ouvrirait un peu à elle.

Zoë avait le besoin compulsif de prendre soin des autres. C'était sans doute dans les gènes Hoffman, parce que Justine était pareille. Toutes deux adoraient recevoir à l'auberge des hôtes épuisés par le voyage ou minés par le stress professionnel, qui se débattaient contre les difficultés de la vie. C'était gratifiant de pouvoir leur offrir une chambre au calme pourvue d'un lit confortable, et de leur servir un bon petit déjeuner le matin. Ça ne résolvait pas leurs problèmes, mais cela les réconfortait momentanément.

— Ça ne te fatigue jamais, toutes ces fournées de gâteaux qui se succèdent ? avait demandé un jour Justine qui rangeait la vaisselle propre pendant que Zoë

découpait des ronds de pâte à cookie à l'emporte-pièce.

— Non, pourquoi ?

— Comme ça. Je me demande seulement ce qui te plaît autant là-dedans. Tu sais quel amour j'ai pour la cuisine. Si je n'avais pas de micro-ondes, je serais morte de faim longtemps avant ton arrivée à l'auberge !

— J'ai exactement la même réaction quand je te vois partir pour un jogging ou enfourcher ton vélo, avait répondu Zoë en riant. Pour moi, le sport est l'activité la plus ennuyeuse au monde !

— Quand on est dehors, en pleine nature, aucun jour ne ressemble au précédent. Le temps change, le paysage, les saisons. Tandis que cuisiner... Je t'ai vue préparer des gâteaux des centaines de fois. Et je n'ai pas l'impression que ce soit très exaltant.

— Quand je commence à me lasser, je change leur forme !

Zoë lui avait montré des emporte-pièces en forme de fleurs, de libellule et de papillons. Justine avait ri de bon cœur.

— J'adore ce boulot, avait encore expliqué Zoë. Il me rappelle cette époque de ma vie où un simple gâteau pouvait résoudre tous mes problèmes.

— Personnellement j'en suis toujours à ce stade. Je veux dire, je n'ai pas de problèmes. Pas des vrais, en tout cas. Et c'est ça, la clé du bonheur : savoir profiter de ce que l'on a, tant qu'on l'a.

— Je pourrais être plus heureuse, avait réfléchi Zoë, songeuse.

— Comment ça ?

— J'aimerais que quelqu'un compte dans ma vie. Et savoir ce que c'est que de tomber vraiment amoureuse.

— Sûrement pas. Rien ne vaut le célibat. On est indépendant, on peut vivre des aventures sans personne pour vous retenir, on fait exactement ce qu'on veut. Profite de ta liberté, Zo. C'est un mot magnifique !

— J'en profite, enfin la plupart du temps. Mais parfois, « liberté » est un mot qu'on emploie pour se consoler de ne pas pouvoir se blottir dans les bras de quelqu'un le vendredi soir.

— On n'est pas obligé d'être amoureux pour se blottir dans les bras de quelqu'un.

— Ce n'est pas pareil, quand même.

— Le verbe « se blottir » servirait-il ici d'euphémisme ? l'avait taquinée Justine. Ça me rappelle un des papiers les plus célèbres de la chroniqueuse Ann Landers. Elle avait fait un sondage pour savoir si les femmes préféraient le câlin ou le sexe. Les trois quarts des lectrices avaient répondu : le câlin.

— Et toi, tu choisirais le sexe ?

Ce n'était pas vraiment une question.

— Évidemment. Les câlins, ça va bien cinq minutes, mais après ça m'énerve.

— Ça t'énerve... Tu veux dire que ça t'excite ? Ou que ça t'agace ?

— Un peu les deux. Si tu fais trop de câlins avec un type, ça l'encourage à penser que vous avez une vraie relation durable. Tout prend un autre sens.

— Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Cela veut dire que tout à coup tout devient sérieux. Et quand les choses deviennent sérieuses, on ne s'éclate plus. Ma mère m'a toujours dit qu'on devait s'éclater dans la vie.

Zoé n'avait pas vu tante Marigold, la mère de Justine, depuis des années. Néanmoins elle gardait le souvenir d'une belle femme excentrique. Celle-ci avait élevé sa fille en esprit libre, à son image. Elle avait parfois emmené Justine dans des festivals aux noms bizarres, comme la Nouba Beltane ou le Rassemblement pour la Vieille Planète. Elle préparait des recettes dont Zoë n'avait jamais entendu parler, comme celle du pain de Covenstead au miel et au citron, ou le gâteau de la Chandeleur, ou encore le chou-fleur Demi-Lune.

Des années plus tôt, après avoir été rendre visite à de lointains parents, Justine était rentrée avec plein d'histoires à raconter, qui parlaient de cercles de tambours et de rituels organisés pour « attraper la lune », au cœur de la forêt, à minuit, bien entendu.

Zoë s'était souvent demandé pourquoi Marigold ne venait jamais à l'auberge, et pourquoi elle et Justine s'étaient tant éloignées l'une de l'autre. Elle avait tenté d'aborder le sujet, mais s'était vu opposer une fin de non-recevoir catégorique.

— La plupart des parents disent à leurs enfants que la vie, ce n'est pas que de la rigolade, objecta Zoë. Tu es sûre que ce n'est pas plutôt ce que t'a dit ta mère ?

— Certaine. C'est pour cette raison que cette auberge, ce choix de vie, c'est idéal pour moi. J'aime rencontrer des gens nouveaux, les connaître de manière superficielle, puis les renvoyer à leur voyage. C'est un défilé permanent d'amitiés à court terme.

Contrairement à Justine, Zoë voulait dans sa propre existence des choses pérennes. La stabilité du mariage lui avait plu, tout comme la vie à deux. Elle espérait bien se remarier un jour. Toutefois il lui faudrait faire preuve d'un plus grand discernement, s'était-elle promis. Même si son divorce avec Chris s'était déroulé dans une atmosphère cordiale, elle ne voulait plus jamais revivre de tels moments.

En ce qui concernait Alex Nolan... Il n'était décidément pas le genre d'homme qui correspondait à ses projets. Mieux valait cultiver son amitié et s'en tenir sagement là. Zoë se connaissait assez pour savoir qu'elle ne tirerait rien d'une liaison passagère. Elle avait donc décidé de croire Alex sur parole, quand il lui disait qu'elle n'était pas capable de « gérer » quelqu'un comme lui.

« Il faut que je domine ma partenaire. Je ne suis pas quelqu'un de gentil », l'avait-il mise en garde. Dans le but manifeste de la dissuader. Mais paradoxalement il avait aussi éveillé en elle une folle curiosité, qui n'avait fait que décupler la fascination qu'elle éprouvait déjà pour lui.

Alex s'attela avec enthousiasme à la partie pratique de la rénovation du cottage. Il fallait commencer par abattre la cloison qui séparait la cuisine du séjour. Accompagné de deux gars de son équipe, Gavin et Isaac, il protégea la zone à l'aide d'une bâche en plastique, puis ôta les robinets et les prises

électriques.

Gavin, un menuisier confirmé, et Isaac, qui était sur le point d'obtenir son agrément pour les constructions écologiques, faisaient tous deux preuve d'un grand sérieux dans leur boulot. Alex savait qu'ils arriveraient à l'heure sur le chantier et que le travail s'effectuerait avec les plus grandes rigueur et efficacité possible.

Affublés de lunettes de protection et de masques à poussière, ils unirent leurs efforts pour abattre la cloison à l'aide de pinces à décoffrer, arrachant de gros morceaux de plâtre, brandissant de temps à autre la scie-sabre pour trancher les clous récalcitrants.

La dépense physique plaisait à Alex. Elle l'aidait à évacuer un peu de la frustration qui s'accumulait en lui depuis ces jours derniers passés avec Zoë. Il lui trouvait des qualités qui le rendaient furieux. Le matin, elle était d'une bonne humeur incroyable. Et elle avait toujours une bonne raison d'essayer de le nourrir. Elle lisait les livres de recettes comme autant de romans, se rappelait les cartes et menus des restaurants avec une précision ahurissante, et semblait persuadée qu'il trouvait le sujet aussi passionnant qu'elle.

D'ordinaire Alex n'aimait pas trop les optimistes. Or Zoë était championne de cette catégorie. Elle oubliait de verrouiller la porte d'entrée. Elle faisait confiance aux vendeurs des boutiques. Elle avait même entamé une discussion avec le chef de rayon du magasin d'électroménager en lui disant d'emblée à combien se montait son budget !

Chaque fois qu'Alex l'accompagnait, que ce soit au magasin de bricolage, ou chez le spécialiste des sols, ou dans une sandwicherie pour acheter deux canettes, il voyait les hommes la reluquer. Certains le faisaient discrètement, et d'autres ne se gênaient pas pour mater carrément sa devanture, en salivant presque.

Le fait est que Zoë ressemblait à une friandise et que, à moins de se défigurer, elle ne pouvait pas y faire grand-chose.

À la sandwicherie, un groupe de quatre ou cinq types avaient ricané en lui jetant des œillades offensantes, jusqu'à ce qu'Alex s'interpose avec un regard meurtrier, histoire de calmer leurs ardeurs déplacées.

Le résultat avait été immédiat.

Il avait adopté la même attitude à deux ou trois reprises, dans d'autres lieux, dans les mêmes circonstances. Il avait tenu les lous à distance en montrant les babines, tout en ayant conscience de n'avoir aucun droit sur la brebis.

Pourtant il continuait de jouer les chiens de garde. Un job à plein temps, apparemment, quand on escortait Zoë. Avant de la connaître, il aurait ricané si quelqu'un lui avait dit que la beauté physique pouvait constituer un véritable problème. Maintenant il admettait que focaliser non stop toute cette attention masculine pouvait s'avérer compliqué. Cela expliquait la timidité de Zoë. Parfois on se demandait comment elle trouvait le courage de sortir de chez elle!

Une fois les travaux commencés au cottage de Dream Lake, Alex avait devant

lui un mois avant d'être obligé de revoir Zoë. Ce serait un vrai soulagement, s'était-il dit. Il aurait ainsi le temps de reprendre ses esprits.

Le premier règlement tombait le lendemain. Justine avait proposé de le lui poster, mais Alex avait préféré passer prendre l'enveloppe à l'auberge dans la matinée. Il comptait déposer le chèque à la banque dans la foulée. Il avait acheté les premières fournitures sur ses propres deniers et, depuis son divorce, il n'y avait plus grand-chose dans son escarcelle.

Ce jour-là, il avait travaillé tard au cottage en compagnie de Gavin et d'Isaac. Il rentra chez lui si fatigué qu'il ne prit pas la peine d'avalier quoi que ce soit. Il ne chercha même pas le réconfort de la bouteille. Il se doucha et tomba dans son lit.

Quand le réveil sonna à 6 h 30 le lendemain, il n'était pas vraiment en forme. Peut-être couvait-il quelque chose ? s'alarma-t-il. Sa bouche était parcheminée, la migraine lui taraudait les tempes, et attraper sa brosse à dents lui coûta autant que de soulever un haltère au club de gym.

Après être resté longtemps sous la douche, il enfila un jean, un tee-shirt et une chemise de flanelle, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir froid et de grelotter.

Penché sur le lavabo, il remplit d'eau un gobelet en plastique, but de longues gorgées, jusqu'au moment où une nausée l'obligea à s'arrêter.

Assis sur le rebord de la baignoire, il lutta pour ne pas vomir le liquide qu'il venait d'ingérer.

Qu'est-ce qu'il avait, bon sang ?

Peu à peu il prit conscience de la présence du fantôme dans l'encadrement de la porte de la salle de bains.

— Un peu d'intimité, s'il te plaît. Dégage. Le fantôme ne bougea pas d'un pouce.

— Tu n'as rien bu hier soir.

— Et alors ?

— Alors tu es en manque.

Alex lui retourna un regard ahuri.

— Tu ne vois pas ? insista le fantôme. Tes mains tremblent. C'est une des premières manifestations du manque.

— Tu racontes n'importe quoi. Ça ira mieux dès que j'aurai pris mon café.

— Tu devrais y ajouter un peu d'alcool. Les types qui picolent autant que toi doivent y aller progressivement pour se sevrer, pas tout stopper d'un coup.

Une vague d'indignation déferla sur Alex. Il ne fallait pas exagérer, quand même ! Il picolait, certes, mais il connaissait la dose qu'il était capable de supporter. Seuls les ivrognes avaient des manifestations physiques de manque, comme les clochards dans la rue ou les piliers de bar qui se saoulaient jusqu'au petit matin. Ou encore son père, qui était mort d'une crise cardiaque pendant une sortie touristique en plongée sous-marine, au Mexique. Après avoir abusé du gin toute sa vie, Alan Nolan avait les artères complètement bouchées. S'il avait survécu à cet accident, il lui aurait au moins fallu un quintuple pontage.

— Je n'ai pas besoin de me sevrer, aboya-t-il.

Cela aurait été plus facile si le fantôme s'était montré sarcastique, condescendant voire gêné. Mais le regard grave teinté de pitié qu'il posait sur Alex lui était insupportable.

— Tu devrais prendre ta journée, reprit le spectre. De toute façon, dans cet état tu n'avanceras pas dans ton boulot.

Alex lui décocha un regard noir et se remit debout en titubant. Ce seul mouvement fut fatal à son système digestif, et il dut se courber sur la cuvette des toilettes pour se vider l'estomac.

Au bout d'un long moment, il parvint à se redresser, se rinça la bouche et s'aspergea le visage d'eau froide. Dans le miroir, il surprit le reflet de sa tête hagarde, aux yeux bouffis. Il eut un sursaut d'horreur. Il avait vu son père dans cet état des milliers de fois au cours de son enfance !

Agrippé au lavabo, il s'obligea à relever de nouveau la tête pour fixer son double.

Ce n'était pas cet homme-là qu'il voulait être. C'était pourtant celui qu'il était devenu.

Il en aurait pleuré s'il avait subsisté une seule larme en lui.

— Alex, fit la voix tranquille du pas de la porte, le travail ne t'a jamais fait peur. Tu as l'habitude de faire place nette, de tout mettre à plat pour rebâtir.

— Les gens ne sont pas des maisons, grogna Alex à qui la métaphore n'avait pas échappé.

— Tout le monde a besoin d'une petite réparation de temps en temps. Dans ton cas, ce serait plutôt le foie.

Avec difficulté, Alex s'extirpa de ses deux couches de vêtements, tee-shirt et chemise, qu'il avait déjà trempés de sueur.

— S'il te plaît... s'il y a une once de pitié en toi... tais-toi, articula-t-il.

Le fantôme se retira avec obligeance.

Alex se changea. Entre-temps, le tremblement de ses mains s'apaisa, mais les vagues de suées et les frissons ne se calmaient pas. Il était fébrile, à fleur de peau. Il mit un temps fou à trouver ses bottes de travail, celles-là mêmes qu'il avait portées la veille. Cela le mit dans une fureur noire. Dès qu'il mit la main sur elles, il en balança une contre le mur, si fort qu'il fit un trou dans le placo.

Le fantôme réapparut.

— N'importe quoi, Alex !

Alex fit voler la deuxième botte qui traversa le fantôme de part en part au niveau du thorax et alla cabosser le placo derrière lui.

— Bon, tu te sens mieux maintenant ?

Sans répondre, Alex alla récupérer les deux bottes et les enfila rageusement. Il tentait de réfléchir en dépit des coups sourds qui résonnaient dans sa tête. Il devait aller chercher son chèque chez Justine, puis se rendre à la banque.

— Surtout ne va pas à La Pointe des Artistes, supplia le fantôme. Je t'en prie !

Il ne faut pas qu'on te voie comme ça.

— On ? Tu veux dire Zoë ?

— Oui ! Tu vas la bouleverser.

— M'en fous !

Alex attrapa ses clés de voiture, son portefeuille, de larges lunettes de soleil, avant de foncer vers son pick-up et de sortir du garage en trombe.

Dès qu'il atteignit la route principale, il eut l'impression que l'éclat du soleil lui sciait le crâne en deux avec la précision d'un bistouri électrique. Il gémit, fit une embardée en cherchant un endroit où stationner au cas où il ne pourrait se retenir de vomir.

— Tu conduis comme si tu avais une manette de Playstation dans les mains, lui dit le fantôme.

— Et après ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je n'ai pas envie que tu tues quelqu'un. Même toi.

À son arrivée à l'auberge, Alex avait déjà trempé son tee-shirt de transpiration. Il tremblait comme une feuille.

— Pour l'amour de Dieu, ne passe pas par l'entrée principale, tu vas faire fuir les clients, lui dit le fantôme.

Alex aurait adoré lui tenir tête, mais sur ce point ce salopard de spectre avait raison. Épuisé d'avoir conduit sur cette courte distance, il fit le tour du bâtiment principal pour se garer près de l'entrée des communs.

Les odeurs de cuisine firent remonter une giclée de bile dans sa gorge. Une nouvelle suee l'inonda et ses lunettes glissèrent le long de son nez. Il les arracha, les jeta sur le gravier avec un juron.

— Contrôle-toi un peu ! lui intima le fantôme.

— Va te faire voir.

Une moustiquaire coulissante masquait la porte arrière de la cuisine. A travers la résille, Alex aperçut Zoë, seule dans la pièce, occupée à préparer le petit déjeuner.

Des casseroles fumantes étaient posées sur la gazinière. Quelque chose cuisait dans le four. L'odeur du beurre et du fromage fondus lui souleva le cœur une fois de plus.

Il cogna du poing contre le chambranle. Zoë leva le nez de la planche à découper qui disparaissait sous une pile de fraises équeutées. Elle portait une courte jupe rose qui dévoilait des jambes bien galbées, des sandales plates, un haut blanc à volants, un tablier noué autour de la taille. Ses cheveux blonds étaient rassemblés en un chignon d'où s'échappaient quelques bouclettes dansantes.

Elle l'accueillit d'un sourire.

— Bonjour. Entrez. Comment allez-vous ?

Alex pénétra dans la cuisine en évitant son regard et marmonna :

— J'ai connu des jours meilleurs.

— Voulez-vous un peu de...

— Je suis venu chercher mon chèque, coupa-t-il sèchement.

— Ah, d'accord.

Bien que ce ne soit pas la première fois qu'il la traitait avec brusquerie, elle lui

jeta un regard perplexe.

— Vous me devez le premier versement, dit-il encore.

— Oui, je sais. C'est Justine qui s'occupe de tout ce qui est administratif. Elle va vous signer le chèque. Je ne sais pas trop sur quel compte elle préfère que ce soit débité.

— Bien. Où est-elle ?

— Elle vient de sortir faire une course. Elle va rentrer d'ici cinq, dix minutes. La grande machine à café est en panne. Alors elle est allée chercher plusieurs pots au bistrot du coin.

Un minuteur bipa. Zoë alla retirer un plat du four.

— En attendant, dit-elle, je peux vous servir un café et...

— Je ne veux pas attendre. Elle savait bien que je viendrais chercher mon chèque aujourd'hui. Je lui ai envoyé un texto.

Il lui fallait ce chèque. Il ne pouvait pas rester là. La chaleur ambiante, la luminosité lui vrillaient la cervelle. Il devait serrer les dents pour les empêcher de s'entrechoquer, comme celles de ces crânes en plastique dans les boutiques de farces et attrapes.

Zoë déposa le plat sur deux dessous-de-plat. Son sourire avait disparu. Elle répondit d'une voix étouffée :

— Elle n'a pas dû penser que vous passeriez si tôt.

— Et quand donc pourrais-je passer sinon ? Je vais travailler au cottage toute la journée !

La colère envoyait à travers lui des ondes de plus en plus violentes qu'il était bien incapable de réprimer.

— Je peux vous l'apporter après le petit déjeuner des hôtes ? proposa-t-elle. Il suffit que je fasse un saut au cottage et...

— Je ne veux pas qu'on m'interrompe dans mon boulot.

— Justine ne va pas tarder, insista Zoë en versant une rasade de café dans une tasse en porcelaine blanche. Vous... vous n'avez pas l'air très bien.

— J'ai mal dormi.

Il s'approcha du comptoir, tira d'un coup sec sur le rouleau d'essuie-tout qui se mit à se dévider à toute allure. Alex laissa échapper une bordée de jurons.

— Ce n'est pas grave. Je vais remettre ça... Allez vous asseoir, dit Zoë en s'approchant aussitôt.

— Je n'ai pas envie de m'asseoir.

À l'aide d'une feuille d'essuie-tout, il épongea son visage perlé de gouttes de sueur, tandis que Zoë réenroulait le cylindre blanc. Il essayait de se taire, mais c'était impossible. Les mots jaillissaient de sa bouche en syllabes heurtées, tranchantes comme des lames de rasoir. La rage l'habitait. Il avait envie de lancer quelque chose, de shooter dans un objet, n'importe lequel.

— C'est comme ça que vous tenez votre boutique ? Vous passez un accord avec vos clients, et puis il n'y a pas de suite ? Nous allons refaire l'échéancier. Mon temps n'a peut-être aucune importance pour vous, mais moi, je veux que les choses soient faites en temps et en heure. J'ai du travail ! Mes gars doivent

être déjà arrivés sur le chantier.

Zoë déposa la tasse de café sur le plan de travail, à côté de lui.

— Je suis désolée. Ne croyez pas que je souhaite vous faire perdre votre temps. La prochaine fois, je veillerai à ce que le chèque soit prêt le matin à la première heure.

Alex détestait qu'elle lui parle ainsi, comme si elle s'adressait à un aliéné ou cajolait un chien fou furieux. Néanmoins cela fonctionnait. Sa colère se retira si brutalement qu'il en eut le vertige. Une vague de fatigue le terrassa. Il chancela. Seigneur. Quelque chose déconnaît vraiment chez lui.

— Je... je reviendrai demain, bredouilla-t-il.

— Buvez d'abord ceci, dit-elle en poussant la tasse dans sa direction.

Il baissa les yeux sur le café. Elle avait mis du lait dedans. Il prenait toujours son café noir. Il vit ses deux mains se tendre vers la tasse, la soulever. A sa grande honte, celle-ci se mit à vaciller entre ses doigts tremblants et le liquide déborda.

Zoë le fixait sans ciller. Il aurait voulu l'agonir d'insultes, se détourner, mais son regard soutenait le sien sans faillir. Ces yeux bleus étaient trop clairvoyants et décelaient des choses qu'il avait passé sa vie à cacher. Elle voyait bien qu'il était sur le point de s'effondrer. Mais ce regard ne le condamnait pas. Il n'y lisait que de la gentillesse. De la compassion.

Il eut soudain envie de tomber à genoux et de poser sa tête contre son ventre, dans une supplique épuisée. Les jambes raidies, il réussit à se maintenir debout, sans trop savoir comment.

Doucement, Zoë entoura ses mains des siennes. Bien que ses mains soient beaucoup plus fines et menues, leur emprise était ferme et contenait les tremblements.

— Voilà, comme ça... murmura-t-elle.

Avec son aide, il porta la tasse à ses lèvres. Les mains de Zoë le guidaient toujours. Il but une gorgée. Le liquide brûlant adoucit sa gorge aussi grumeleuse que du papier de verre, vint réchauffer ses entrailles glacées. Le lait et une touche de sucre en corrigeaient l'amertume. C'était si bon qu'il se surprit à vider le reste du contenu en quelques lampées.

Un bien-être teinté de gratitude se répandit dans ses veines.

— Encore ? demanda Zoë d'une voix douce, en baissant les mains.

Il hocha la tête, tandis que sa voix éraillée produisait un son inarticulé.

Elle lui prépara une autre tasse, ajouta du lait, du sucre. Les rayons du soleil, qui passaient à travers les lattes du store, faisaient danser des rubans dorés dans ses cheveux. Il songea tout à coup qu'il n'était pas le seul à l'auberge, qu'elle devait préparer le petit déjeuner pour les clients. Des choses cuisaient encore sur la gazinière et dans le four.

Non seulement il se permettait de la déranger dans son travail, mais en plus il râlait en partant du principe que son temps était bien plus important que le sien.

— Vous êtes occupée, marmonna-t-il en guise de prémices à ses excuses. Je n'aurais pas dû...

— Tout va bien. Ne vous inquiétez pas.

Le ton était apaisant. Elle posa la deuxième tasse sur la table, recula une chaise pour l'inviter à y prendre place. Alex ne put s'empêcher de jeter un regard méfiant autour de lui, à la recherche du fantôme. De quelle façon allait-il réagir, celui-là ? Mais Dieu merci, il ne semblait pas dans les parages.

Il s'assit, but lentement le café. Cette fois, en prenant son temps et en faisant attention, il parvint à se débrouiller seul.

Zoë était retournée s'activer près du plan de travail. Les ustensiles de cuisine, maniés avec dextérité, cliquetaient ; les assiettes et les récipients s'entrechoquaient doucement. Étrangement ce brouhaha le détendait. Il pouvait rester assis là ; personne ne viendrait le déranger.

Yeux clos, il s'autorisa à savourer ce moment de répit. Comme s'il avait trouvé un sanctuaire.

— Un autre ? l'entendit-il demander. Il acquiesça en silence.

— Goûtez-moi ça d'abord.

Il rouvrit les yeux. Elle venait de déposer une assiette devant lui. Comme elle se penchait davantage, il perçut son odeur, fraîche et suave, comme si elle s'était parfumée au thé sucré.

— Je n'ai pas très f...

— Goûtez, insista-t-elle.

Après avoir déposé des couverts sur la table, elle retourna vaquer à ses occupations.

La fourchette pesait comme du plomb dans sa main. Il fixait l'assiette. Celle-ci contenait une petite portion carrée, bien nette, constituée de plusieurs strates de pain fourrées d'ingrédients mystérieux, le tout doré au four.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La surprise du chef.

Circonspect, Alex mordit dans la chose croustillante et gratinée. À l'intérieur, le pain était imbibé d'une sauce mousseuse, légère et onctueuse. Il reconnut la saveur des champignons, du fromage. Les petits dés de tomate cuits fondaient en laissant du jus sur sa langue. Il décela également l'arôme du basilic, ainsi qu'une note épicée plus âpre qu'il ne parvint pas à définir.

On aurait dit une sorte de quiche, en plus délicat.

— Vous aimez ? l'entendit-il demander.

Il ne parvint même pas à répondre. Une faim dévorante était en train de le ravager, et tout son être s'y abandonnait, se concentrait sur la nourriture.

Zoë lui apporta un verre d'eau fraîche. Une fois l'assiette vide, il posa sa fourchette, but l'eau et, en silence, s'efforça d'évaluer sa condition physique.

Le changement était quasi miraculeux. Sa migraine s'estompait. Les trémulations avaient disparu. Il n'avait plus froid et dans sa bouche persistait le goût réconfortant...

On aurait dit qu'il était ivre, mais ivre de nourriture.

— Qu'avez-vous mis là-dedans ? demanda-t-il enfin, d'une voix qui lui sembla résonner au loin, comme dans un rêve.

Zoé avait de nouveau rempli sa tasse de café. Elle se tourna vers lui, la hanche calée contre le bord de la table. Ses joues étaient roses et satinées, après tout ce temps passé au-dessus des fourneaux.

— C'est une version salée du pain perdu, à ma façon. J'ai ajouté des tomates du marché, du fromage de Lopez Island. Les œufs sont frais pondus de ce matin et proviennent d'un élevage de poules de race Wyandotte. Le basilic vient de notre potager. Voulez-vous une autre part ?

Alex aurait pu dévorer tout le plat. Il refusa néanmoins d'un signe de tête. Mieux valait ne pas trop exagérer, vu la fragilité de son estomac en ce moment.

— Il faut en laisser pour les clients, argua-t-il.

— Oh, il y en a bien assez pour tout le monde !

— Ça va, merci. Mais jamais je n'aurais pensé que...

Il s'interrompit. Comment décrire le phénomène qui venait de se produire ? Les mots lui manquaient.

Zoë parut comprendre. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres.

— Il arrive de temps en temps que ma cuisine... ait ce genre d'effet sur les gens.

— Quel genre d'effet ?

— C'est quelque chose auquel je ne veux pas trop réfléchir. Une sorte de don, et je ne voudrais pas le perdre... Parfois, quand les gens ne vont pas bien, mes petits plats semblent les guérir... de manière quasi magique. Mais... je suis sûre que vous ne croyez pas à ce genre de chose, ajouta-t-elle d'un ton de regret.

— Oh, j'ai l'esprit très ouvert, vous n'avez pas idée ! objecta Alex, conscient que le fantôme était revenu dans la cuisine.

— Eh ! on dirait que ça va mieux, constata ce dernier d'un air soulagé. J'ai cru que tu allais nous claquer entre les doigts.

L'attention de Zoé dériva sur son chat qui miaulait derrière la porte. A peine l'eut-elle ouverte qu'il se planta à ses pieds et la regarda d'un air impatient en agitant son énorme queue touffue.

— Oh, ma pauvre peluche !

Elle plongea une cuillère dans un plat, déposa le contenu dans la gamelle. Le chat se jeta dessus avec voracité. C'était le genre de matou qui semblait prêt à dévorer son maître !

— Les règles d'hygiène l'autorisent à se balader dans la cuisine ? s'étonna Alex.

— Je ne le laisse jamais s'approcher de la table et des plans de travail. Mais je lui permets d'entrer dans la cuisine quelques minutes chaque jour. En général il dort sur la terrasse, ou bien sur l'arrière du petit pavillon.

Elle s'approcha pour récupérer l'assiette vide d'Alex. Le plastron de son tablier baillait juste assez pour révéler la naissance de sa poitrine somptueuse. Cette

vision suffit à lui donner le vertige. Il se força à la regarder dans les yeux.

— Vous êtes de mauvaise humeur quand vous avez trop bu, fit-elle remarquer gentiment.

— Non, je suis de mauvaise humeur quand j'arrête de boire.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous êtes sérieux ?

Il hocha la tête. Il avait plein de bonnes raisons pour se désintoxiquer, mais la plus importante, c'est qu'il se cabrait à l'idée d'être dépendant de quoi ou qui que ce soit.

Il était tombé des nues, tout à l'heure, en comprenant qu'il souffrait d'une réelle addiction. Auparavant il s'était voilé la face. Du moment qu'il n'errait pas dans les rues en guenilles, du moment qu'il ne se faisait pas ramasser par les flics..., l'alcool ne l'empêchait pas de mener une vie normale, s'était-il convaincu.

Mais après ce qui s'était passé ce matin, il ne pouvait plus nier l'ampleur du problème.

C'était une chose de boire sec. Et une autre bien différente de tomber dans l'alcoolisme.

Tout en allant mettre la vaisselle sale dans l'évier, Zoë commenta :

— D'après ce que je sais, ce n'est pas facile de décrocher.

— Je verrai bien, répondit-il en se levant. Je reviendrai chercher le chèque demain matin.

— Venez tôt. J'ai prévu de faire de la bouillie de flocons d'avoine.

Elle releva la tête. Leurs regards se croisèrent.

— Je n'aime pas la bouillie, dit Alex.

— Mais vous aimerez la mienne.

Il ne parvenait pas à détourner les yeux. Elle était si jolie, si douce, la lumière semblait irradier de son visage. L'espace d'un instant, il s'autorisa à imaginer toute cette blonde douceur sous son propre corps mince, brun et sec. L'attirance qu'elle exerçait sur lui était presque irrésistible. D'elle, il attendait des choses qu'il n'aurait jamais songé à demander à quiconque, des choses qui allaient au-delà du sexe. Et pourtant rien de tout cela n'était possible. C'était comme se tenir au bord d'un précipice et lutter contre le vent qui vous poussait dans le dos...

Zoë soutenait toujours son regard. Ses joues étaient en train de s'échauffer sous l'or pâle et brillant de ses cheveux.

— Quel est votre plat préféré ? demanda-t-elle à mi-voix, comme si la question était d'une folle indiscretion.

— Je n'ai pas de plat préféré.

— Tout le monde en a un.

— Pas moi.

— Mais il doit bien y avoir...

La sonnerie d'un minuteur l'interrompit.

— 7 h 30 ! s'exclama-t-elle. Il faut que j'aille servir le café aux clients. Ne

partez pas. Je reviens tout de suite.

Lorsqu'elle revint, Alex était bien entendu parti. Un Post-it était collé sur la credence, derrière l'évier. Un unique mot était écrit à l'encre noire :MERCI

Zoë décolla le Post-it, fit glisser son pouce sur la surface jaune. Un manque lancinant fleurissait dans sa poitrine.

Parfois on pouvait aider les gens, les sauver. Parfois on ne pouvait pas. Eux seuls avaient le pouvoir d'agir.

Tout ce qui lui restait à faire pour Alex, c'était garder espoir.

Alex fut tourmenté par des cauchemars de minuit jusqu'à l'aube.

Son corps tressautait, comme traversé par de violentes décharges électriques. Il rêva que des démons étaient assis au pied de son lit, prêts à le déchiqueter de leurs pattes griffues, ou que le sol s'ouvrait sous lui pour le précipiter dans un abîme sans fond.

Il rêva qu'il était heurté par un camion, le long d'une route, la nuit. Le choc l'envoyait rouler sur le bitume d'un noir d'encre. Puis il s'élevait au-dessus de son propre corps inanimé, voyait son propre visage aux yeux clos.

Il était mort.

Il s'éveilla dans un sursaut, trempé de sueur, emberlificoté dans les draps humides. Un regard hagard au réveil et, la vision trouble, il constata qu'il était 2 heures du matin.

— Fils de pute, marmonna-t-il.

— Va boire un verre d'eau. Tu es déshydraté, lui dit le fantôme.

Alex s'arracha au lit pour gagner la salle de bains. Il but quelques gorgées, fit couler l'eau dans la douche et demeura longtemps sous le jet chaud qui lui martelait la nuque.

Il avait envie d'un verre. Il se serait senti tellement mieux ! L'alcool aurait chassé les cauchemars et stoppé l'hypersudation. Il voulait sentir son goût âcre sur sa langue, sa douce brûlure dans son gosier.

L'intensité du manque suffit à le dissuader de céder à la tentation.

Après la douche, il enfila un bas de pyjama, attrapa une couverture sur le lit. Trop épuisé pour se résoudre à changer les draps, il rejoignit le salon et, la respiration laborieuse, s'effondra sur le canapé.

— Tu devrais peut-être appeler un médecin, suggéra le fantôme du coin de la pièce. Il existe sans doute des traitements pour aider à mieux supporter cette étape.

Alex tourna la tête pour coller son front au bras du canapé. Il avait l'impression que sa langue gonflait, qu'elle lui emplissait la bouche et n'allait pas tarder à déborder.

— Je ne veux pas me rendre les choses plus faciles, grinça-t-il. Je veux me rappeler combien c'était dur.

— Ce n'est pas bien de faire ça tout seul. Tu risques l'échec.

— Je n'échouerai pas.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Parce que si ça se passe comme ça, j'arrête les frais. J'en termine une bonne fois pour toutes.

— Tu veux dire... tu te suicideras ?

— Ouais.

Le fantôme retomba dans le silence, mais l'inquiétude et la colère vibraient dans l'air autour de lui.

Peu à peu, la respiration d'Alex redevint régulière et les souvenirs commencèrent à percer à travers sa migraine. Yeux clos, il murmura :

— A l'époque où mes frères et ma sœur ont quitté la maison, mes parents se sont mis à boire toute la journée. Et quand on vit avec un ivrogne, l'enfance dure à peu près une demi-heure. Les bons jours, ils oubliaient carrément que j'étais là. Mais quand l'un des deux se rappelait tout à coup qu'ils avaient encore un enfant à charge, la maison devenait un champ de mines. On ne savait jamais où poser le pied. Demander à manger à ma mère, ou essayer de lui faire signer une autorisation de sortie scolaire, pouvait suffire à la faire exploser. Un jour, j'ai changé de chaîne de télé, alors que mon père s'était endormi dans le fauteuil. Il s'est juste réveillé le temps de m'en coller une. J'ai appris à ne jamais rien demander. A n'avoir aucun besoin.

C'était la première fois qu'il s'épanchait autant. Il n'en avait pas dit le quart à Darcy. Il n'aurait même pas su expliquer pourquoi il voulait faire comprendre tout ça au fantôme.

Sans qu'il y ait le moindre bruit, le moindre mouvement, Alex eut l'impression que son compagnon s'installait pour la nuit, blotti dans un recoin d'ombre.

— Tes frères et ta sœur ? Ils ne pouvaient pas t'aider ?

— Ils avaient leurs propres problèmes. Personne ne sort indemne d'une famille ravagée par l'alcool. Chacun emporte son lot de casseroles.

— Tes parents n'ont jamais essayé de redresser la barre ?

— Tu veux dire arrêter de boire ? Non ! répondit Alex dans un souffle. Ils étaient lancés dans une locomotive folle, ils ont filé à toute vitesse jusqu'au bout de la voie.

— Et toi, tu étais encore à bord.

Alex changea de position sur le canapé, mais cela n'empêchait pas qu'il se sente mal à l'intérieur de sa propre peau. Il avait les nerfs à vif, tous les sens en ébullition. Les cauchemars étaient prêts à l'assaillir de nouveau, dès qu'il s'assoupirait. Il les sentait rôder non loin, telle une meute de loups féroces.

— J'ai rêvé que je mourais, dit-il tout à trac.

— Tout à l'heure ?

— Oui. Je m'élevais au-dessus de mon propre corps.

— Une partie de toi est en train de mourir, c'est vrai. Et comme Alex, choqué, retombait dans le silence, le fantôme poursuivit :

— La partie qui boit pour oublier et anesthésier la souffrance. Mais l'évitement ne fait qu'empirer les choses.

— Et que suis-je censé faire, alors ? jeta Alex avec animosité.

— À ce stade, répondit le fantôme au bout d'un moment, tu vas sans doute devoir arrêter de courir et laisser la douleur te rattraper.

Après quelques heures d'un sommeil agité sur le canapé, qui lui donnèrent

l'impression d'être ligoté sur une table de torture, Alex se doucha, s'habilla, puis se rendit à La Pointe des Artistes, pareil à un zombie.

Il priait pour ne pas tomber sur Justine. Il ne serait pas de force à la supporter aujourd'hui.

À son grand soulagement, il trouva Zoë seule. Elle l'accueillit dans la cuisine, l'incita à s'asseoir sans attendre.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

— Si vous mesurez la migraine sur l'échelle de Richter, disons que celle de ce matin vient tout juste d'atteindre 9.

— Je vous prépare un café.

Les atroces pulsations qui lui déchiraient le crâne lui donnaient envie de s'arracher les yeux. Lentement il appuya son front contre ses avant-bras, calés à plat sur la table.

— Vous devriez plutôt m'apporter un pack de bière, dit-il d'une voix étouffée.

— Buvez d'abord ceci, dit Zoë en déposant une tasse devant lui.

Il s'en saisit à tâtons. Comme la veille, Zoë voulut l'aider pour neutraliser le tremblement de ses mains, mais il eut un mouvement de recul et grogna encore :

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Très bien, dit-elle en reculant.

Tant de patience l'excédait. Les cerises pimpantes du papier mural lui faisaient mal aux yeux. Une cacophonie épouvantable régnait dans sa tête, comme si un groupe de heavy metal jouait là-dedans à toute berzingue.

Lorsqu'il parvint à porter la tasse à ses lèvres, il but comme si sa vie en dépendait. Puis réclama une deuxième tasse.

— Mangez d'abord un peu, lui conseilla-t-elle.

Elle poussa vers lui un petit ramequin de forme rectangulaire.

Celui-ci contenait une sorte de crème à la croûte dorée, décorée d'une julienne de fruits confits multicolores. Une odeur de cannelle flotta jusqu'à ses narines. Zoë versa un trait de lait entier dans le ramequin et tendit une cuillère à Alex.

La bouillie de flocons d'avoine était onctueuse à l'intérieur, caramélisée sur les bords. Les zestes de citron et d'orange lui donnaient une saveur ensoleillée, pleine de vitamines. Le lait que venait d'ajouter Zoë prenait un goût vanillé et venait encore adoucir chaque bouchée, la rendant encore plus délicieuse que la précédente. Ce n'était ni pâteux, ni écœurant, ni débordant de sucre comme l'étouffe-chrétien qu'on lui servait dans son enfance.

A mesure qu'il mangeait, la sensation corrosive et les nausées s'estompaient. Son corps se détendit et il put respirer plus profondément. Une impression de chaleur, proche de l'euphorie, se répandit en lui.

Zoë avait repris son travail dans la cuisine. Elle remuait le contenu des casseroles, versait du lait dans des pichets, tout en bavardant d'un ton léger, sans vraiment attendre de réponse de sa part. De quoi parlait-elle ? Il n'en avait aucune idée. De la différence entre un crumble et un pudding, quelque chose comme ça. Un sujet dont il se moquait éperdument. Mais le murmure

de sa voix le berçait, s'enroulait autour de lui comme une couverture douillette et propre.

Ses journées tombèrent dans une même routine : chaque matin, avant d'aller travailler, il faisait un détour par l'auberge et mangeait docilement tout ce que Zoë avait la bonne idée de déposer dans son assiette.

Cette demi-heure passée en sa compagnie était devenue le pignon autour duquel se structurait tout le reste de sa journée.

Quand il partait, la sensation de bien-être s'évaporait graduellement jusqu'aux heures troubles du soir.

Son sommeil était peuplé de cauchemars. Souvent, il rêvait qu'il se remettait à boire et se réveillait bourrelé de honte. Savoir qu'il s'agissait seulement d'un rêve ne dissipait pas le sentiment de panique qui le broyait alors. La seule chose qui lui permettait de tenir la nuit entière était la perspective de revoir Zoë au matin.

Elle le saluait toujours d'un « Bonjour ! » joyeux, comme s'il était réellement possible qu'une de ses journées soit bonne. Elle lui proposait chaque fois des plats plus alléchants les uns que les autres, grâce à leur odeur, leur saveur, leurs couleurs. Ses soufflés étaient si légers qu'ils semblaient gonflés par un vœu. La Hollandaise de ses œufs Bénédicte avait la couleur de l'aurore ensoleillée. Zoë créait des symphonies gustatives avec des œufs et de la viande, des odes avec du pain et des mélodies avec des fruits.

Pour elle, la cuisine était une pièce plus personnelle que la chambre. C'était l'espace où s'exprimaient ses élans artistiques. Elle l'avait conçue exactement selon ses désirs.

La réserve ouverte, équipée d'étagères du sol au plafond, contenait des rangées de bocaux en verre cylindriques emplis d'épices de couleurs différentes, ainsi que d'énormes pots comme on en voyait auparavant dans les épiceries ; elle y conservait la farine, le sucre, les flocons d'avoine, la semoule de maïs jaune vif, les noix de pécan aux circonvolutions brunes.

Il y avait des bouteilles d'huile d'olive vert pâle, en provenance d'Espagne, du vinaigre balsamique semblable à une encre précieuse, du sirop d'érable du Vermont, du miel de fleurs sauvages, des pots de confiture et des conserves maison, brillantes comme des bijoux.

Zoë veillait à la qualité irréprochable des ingrédients utilisés, avec la même intransigeance qu'Alex lorsqu'il calculait les angles d'une charpente, ou qu'il employait tel clou pour fixer tel type de matériau.

Il adorait regarder Zoë travailler. Elle se déplaçait dans la cuisine avec des mouvements gracieux qui s'achevaient souvent de manière abrupte, précise, efficace, lorsqu'il fallait soulever un plat à deux mains ou fermer la porte du four. Elle jouait de la lourde poêle en fonte comme d'un instrument de musique, tenant le manche d'une main ferme, le poignet souple, faisant rissoler pommes de terre ou lardons qui sautaient élégamment au son du beurre qui grésillait.

Le septième jour de cette routine installée, Zoë lui servit une gratinée de

polenta au chorizo. Un plat riche, roboratif, plein de parfums. Tandis qu'il le dévorait, Zoë vint s'asseoir à côté de lui tout en sirotant son café.

Cette proximité le mit un peu mal à l'aise. D'ordinaire, elle travaillait pendant qu'il prenait son petit déjeuner. A la dérobée, il observa la fine cicatrice à l'intérieur de son bras, souvenir de sa brûlure. Il aurait voulu y poser ses lèvres.

— Les éléments de la cuisine ont été livrés, annonça-t-il. Nous allons les installer d'ici la fin de la semaine, puis je construirai l'îlot central.

— Vous allez le construire ? Je croyais que vous aviez acheté des meubles en kit ?

— Non. Cela reviendra un petit peu moins cher, et cela s'harmonisera mieux avec l'ensemble. J'utiliserai le surplus des caissons pour les finitions extérieures, et je poserai le plan horizontal. Ce sera très bien, je vous le promets, assura-t-il, amusé de la voir écarquiller les yeux.

— Je n'en doute pas. Je suis juste impressionnée.

— Ce n'est pas très compliqué. De la menuiserie banale, dit-il en cachant son sourire dans sa tasse de café.

— Quand il s'agit de ma maison, rien n'est banal !

— D'ici une semaine, il faudra choisir les peintures.

— C'est presque fait. Un blanc cassé pour les lambris, du jaune pâle pour les murs et du rose dans les salles de bains.

Alex lui jeta un regard dubitatif. Elle se mit à rire :

— C'est un très joli rose, je vous assure ! Un pivoine, très gai sans être agressif. Lucy m'a aidé à le choisir. Elle dit que c'est un excellent choix de couleur dans la salle de bains, parce que le reflet est joli sur la peau.

L'image jaillit dans le cerveau d'Alex avant qu'il puisse la contenir... Zoë sortant du bain, l'eau ruisselant sur ses épaules, ses seins, ses hanches, dont l'image brouillée se reflétait dans les miroirs embués.

Elle se leva aussitôt pour aller vérifier quelque chose du côté du four.

— Voulez-vous de l'eau ?

— Oui, s'il vous plaît.

Il avait chaud de la tête aux pieds. Sa main se referma sur son smartphone. Il s'obligea à fixer l'écran. Il devait à tout prix maintenir une distance physique entre lui et Zoë, se rappela-t-il, au désespoir.

Elle revint à sa hauteur, plaça un verre d'eau près de l'assiette. Son parfum vola jusqu'à lui, frais, fleuri, entremêlé d'un soupçon de fumet de cuisine. Toute pensée rationnelle déserta alors son cerveau. Il ne songeait plus qu'à se tourner et à lui encercler les hanches de ses bras, à presser son visage contre son ventre...

Il fixait son smartphone, faisait défiler les messages qu'il avait déjà lus.

Zoë s'attardait près de lui.

— Vous avez besoin d'une bonne coupe de cheveux, murmura-t-elle.

A sa voix, il devina qu'elle souriait. Un très léger frisson courut sur sa nuque. Elle lui effleurait les cheveux. Il crispa les doigts sur le téléphone, jusqu'à ce que la coque menace de craquer sous la pression.

Il s'ébroua dans une sorte de haussement d'épaules irrité. Zoë laissa retomber sa main. Elle retourna près de la gazinière et il l'entendit battre quelque chose au fouet dans une jatte. Elle parlait maintenant de se rendre au marché flottant de Friday Harbor, sur le quai principal, pour acheter du poisson. Un bateau venait de ramener une bonne prise de flétans, précisa-t-elle d'un ton dégagé.

Alex s'obligea à effectuer des calculs mentaux complexes pour libérer son esprit embrumé de désir. En vain. Il saisit sa fourchette, s'enfonça les dents dans la pulpe de la main. La douleur réussit à l'arracher à sa transe. Il se leva, grommela dans sa barbe qu'il devait aller travailler.

— A demain alors, dit Zoë d'un ton un peu trop guilleret. Je ferai des crêpes au potiron et au gingembre.

— Je ne pourrai pas venir demain, répliqua-t-il, avant d'ajouter, d'un ton plus contenu : Je dois commencer le travail plus tôt maintenant que nous nous attaquons au placo.

— Dans ce cas je vous préparerai un en-cas à emporter. Passez juste le prendre, si vous êtes pressé.

— Non ! fit-il, incapable cette fois d'adoucir sa réponse exaspérée.

Le fantôme franchit le seuil de la cuisine.

— Nous partons ?

— Oui, répondit Alex par réflexe.

— Alors... vous passerez ? s'enquit Zoë, désorientée.

— Non !

Tête basse, l'air misérable, elle le suivit jusqu'à la porte de derrière.

— Pardon, je ne voulais pas vous fâcher, murmura-t-elle.

— Pourquoi dit-elle ça ? demanda le fantôme dans un sursaut perplexe. Que s'est-il passé ? Je t'avais dit de...

— Ah, ça va bien, ces putains de salades ! explosa Alex.

Puis, sous le regard anxieux de Zoë, il soupira et reprit :

— Mais non, je ne suis pas fâché. Ne vous excusez pas. Vous n'avez rien à vous reprocher.

— En tout cas, j'ai l'impression que tu as encore loupé le coche, toi ! persifla le fantôme.

— Alors... pourquoi avez-vous réagi ainsi quand je vous ai touché ? demanda Zoë qui dévisageait Alex comme si elle tentait de déchiffrer ses pensées. De toute évidence, ça ne vous a pas plu.

— Oh, bon sang, Zoë !

Pour s'empêcher de la saisir, de l'enlacer, il plaqua les mains sur le comptoir, de chaque côté de ses hanches rondes.

— Ça ne m'a pas déplu. Si je vous avais laissée faire, en ce moment même vous seriez occupée sur le plan de travail, et pas pour étaler de la pâte à tarte, si vous voyez ce que je veux dire !

Le fantôme poussa un grognement navré en levant les yeux au ciel, avant de s'éclipser dans la foulée.

La crudité de ses mots fit monter le rouge aux joues de Zoë qui balbutia :

— Mais alors... pourquoi... ?

— Ne commencez pas. Vous savez bien pourquoi. Je suis alcoolique, je commence tout juste à essayer de me désaccoutumer. Mon divorce m'a lessivé sur le plan financier. Voulez-vous que j'allonge encore la liste de mes singularités ? La pire étant l'impuissance.

— Vous n'êtes pas impuissant ! s'exclama-t-elle, avant de demander après une hésitation : Si ?

Alex se couvrit les yeux de la main et se mit à rire.

— Doux Jésus, je préférerais !

Puis, voyant la confusion et la peine sur son visage, il soupira de nouveau :

— Zoë, je n'ai pas d'amies femmes. Je ne les fréquente que pour les baiser, et ça n'arrivera pas entre nous.

Il y avait une légère trace de farine sur sa pommette. Dans un réflexe, il l'essuya du bout du pouce.

— Vous m'avez vraiment aidé à surmonter la semaine qui vient de s'écouler. Je vous dois beaucoup. Et le mieux que je puisse faire pour vous remercier est de me tenir à l'écart, le temps que vous et moi reprenions nos esprits.

Zoë le regardait sans mot dire, comme si elle soupesait ses paroles. Un minuteur retentit quelque part dans la cuisine. Ses commissures se retroussèrent alors dans un sourire mélancolique, pour former deux petites apostrophes dans ses joues.

— On dirait que tous les moments de ma vie sont ponctués par le minuteur du four, murmura-t-elle, avant de plaider : S'il vous plaît, ne partez pas tout de suite.

Il la regarda déposer une fournée de gâteaux sur le dessous-de-plat. L'odeur du beurre fondu et du sucre caramélisé envahit l'atmosphère.

Elle revint près de lui.

— Je sais bien que vous avez raison, dit-elle. Et je sais ce qui m'attend. Sans doute plus que je ne peux en assumer. Ma grand-mère arrivera d'ici un mois, et ensuite...

Elle eut un petit haussement d'épaules fataliste avant de poursuivre :

— Je connais mes limites et je crois connaître les vôtres. Le problème... Voyez-vous, il arrive parfois qu'on fasse la connaissance d'un type charmant et, malgré toute la bonne volonté du monde, de ne rien ressentir pour lui. Mais c'est pire de rencontrer un homme qui n'est manifestement pas le bon, et de ne pas pouvoir s'empêcher d'être attirée par lui. On se sent vide, frustrée. On rêve à longueur de journée. On a l'impression que chaque instant converge vers quelque chose de si merveilleux qu'il n'y a pas de mot pour décrire ça. On se persuade que si cela aboutissait avec lui, ce serait... un tel accomplissement... qu'on n'aurait plus besoin de rien d'autre.

Elle eut un soupir tremblé :

— Je ne veux pas que vous vous teniez à distance. Je ne devrais peut-être pas vous le dire, mais il faut bien que vous sachiez...

— Je sais déjà, coupa-t-il d'une voix froide, alors que les mots lui cisailaient la langue. Laissez tomber, Zoë. Il faut que j'y aille.

Elle hocha la tête. Elle n'avait même pas l'air vexée. Comme si elle avait pressenti qu'il ne pouvait la quitter d'une autre façon, et que certaines épreuves ne peuvent être facilitées.

Il tendit la main vers la poignée de la porte. Elle l'arrêta en lui frôlant le poignet.

— Attendez...

Elle l'avait à peine effleuré. Pourtant la peau de son poignet le brûlait.

— Je vous promets de ne plus aborder le sujet, reprit-elle, ni même d'essayer d'être votre amie. Mais en échange, je vous demande une chose.

— La chatière ? fit-il d'un air résigné.

— Je veux que vous m'embrassiez. Juste une fois. Il sursauta :

— Quoi ? Non. Non !

— Vous me devez bien ça !

— Mais pourquoi, nom de Dieu ?

— Parce que je veux savoir ce que cela fait, répliqua Zoë, l'air buté.

— Je vous ai déjà embrassée. Ici même.

— Ça ne compte pas. Vous luttiez contre vous-même.

— Croyez-moi, ça valait mieux comme ça.

— Je ne crois pas, non.

— Zoë, merde ! Ça ne changera rien.

— Je sais bien. Ce n'est pas grave. Je veux juste y goûter comme à une sorte... d'amuse-bouche.

— Hein ? Hors de question ! Si vous voulez une faveur, je peux vous faire une corniche ou des spots intégrés gratos, mais rien qui ait à voir avec votre bouche.

— Un seul baiser ? Vous me refuseriez cela ? Vos lèvres contre les miennes, vingt petites secondes, cela vous panique donc tellement ?

— Parce que vous allez chronométrer, peut-être ? ironisa-t-il.

— Pas du tout. C'était juste une indication.

— Eh bien, oubliez ça.

— Je ne comprends pas pourquoi vous êtes fâché ! s'exclama-t-elle, ulcérée.

— Vous rigolez ? Nous savons très bien vous et moi ce que vous essayez de prouver.

— Et quoi donc, selon vous ?

— Vous voulez me montrer ce que je rate. Et me faire regretter d'avoir tenu bon.

Elle ouvrit la bouche, prête à nier, se ravisa finalement.

— Et si je vous embrassais, ce serait uniquement pour vous faire regretter de me l'avoir demandé. Alors, toujours partante ? conclut-il avec un regard menaçant.

— Oui ! souffla Zoé.

Et, fermant les yeux, elle se tendit vers lui.

Alex avait évidemment raison. Entamer une relation avec lui était une très mauvaise idée, pour tout un tas de raisons. Mais elle avait quand même envie de l'embrasser.

Les yeux clos, elle se prépara à affronter la tempête.

Un calme électrique les enveloppa. Elle sentit sa chaleur tandis qu'il s'approchait. Ses bras l'entourèrent, si lentement qu'un frisson la transperça, comme un éclair. Elle retrouvait cette sensation étrange, déjà éprouvée, d'être absorbée, aspirée, comme s'il la goûtait de tous ses sens, buvait son souffle, captait chaque palpitation de son cœur.

Sa main prit sa joue, lui bascula lentement la tête en arrière. Ses lèvres effleurèrent les siennes dans une caresse presque imperceptible... puis il commença à faire pleuvoir de petits baisers légers, aériens, qui lui donnaient l'impression d'avoir une bouche énorme, enflée.

À un moment donné, elle perdit l'équilibre, mais il la retint d'un bras solide, ancré au creux de sa taille. Tête inclinée, il fit glisser sa bouche le long de sa gorge. Quand sa langue s'arrêta sur une petite veine qui battait follement, Zoë sentit ses jambes se dérober. Elle se raccrocha désespérément à ses épaules. Sans lui lâcher la nuque, il fit remonter ses lèvres jusqu'à la courbe de sa mâchoire, puis, enfin, elle sentit sa bouche s'écraser sur la sienne.

Un gémissement monta dans sa gorge. Elle lui noua les deux bras autour du cou, pour que surtout il n'arrête pas. Mais son baiser prit fin dans un rire étouffé. Elle se retrouva captive de son regard dans lequel dansait une lueur de tendre moquerie qu'elle n'avait jamais vue là auparavant.

— Alex... bredouilla-t-elle, éperdue.

— Chut...

Ses paupières voilaient à demi ses prunelles claires. Ses mains s'animaient, voyageaient dans le dos de Zoë, ses épaules, ses cheveux.

— Alex, je voudrais...

— Chut. Je sais ce que vous voulez.

Son sourire s'évapora. Il baissa de nouveau la tête. Sa bouche ouverte réclama la sienne. Sa langue l'envahit. Leur baiser devint plus profond, plus brutal, et acquit un rythme plus érotique. Honteuse, Zoë sentit ses hanches s'arquer d'elles-mêmes en quête de la dureté de son érection. Elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Si seulement ils avaient été ailleurs, dans n'importe quel endroit calme et tranquille où personne n'aurait pu les déranger ! Juste eux deux, séparés du reste du monde...

Le plaisir arrivait par vagues brûlantes qui balayaient ses pensées rationnelles. Les sensations s'intensifiaient, créaient une faim lancinante qui semblait à la fois venir de l'intérieur et de l'extérieur d'elle-même. Elle s'arc-bouta, incapable de supporter la moindre distance entre eux.

Alex arracha sa bouche de la sienne, la broya contre sa poitrine dure.

— Non, pas plus, chuchota-t-il d'une voix haletante. Zoë... ça suffit...

Son haleine lui brûlait le cuir chevelu. Elle passa les bras autour de sa taille mince, glissa timidement l'extrémité de ses doigts dans les poches arrière de jean. Elle percevait les battements de son cœur qui cognait dans sa cage thoracique.

— On est quittes, maintenant, l'entendit-elle murmurer. Le visage caché contre sa poitrine, elle hocha la tête.

— Je n'avais pas l'intention de faire ça comme ça, dit-il encore en lui butinant le cou, sous l'oreille. Je voulais vous faire mal. Juste un peu.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Après une longue hésitation, il avoua :

— Je n'ai pas pu.

Il la libéra. Zoë s'obligea à le regarder dans les yeux et y vit une force de volonté incroyable, celle-là même qui l'avait poussé à arrêter de boire d'un coup.

Il n'y aurait plus de baisers. Il ne se le permettrait plus.

La sonnerie stridente d'un minuteur déchira le silence de la cuisine. Zoë sursauta.

Un sourire affleurant à peine ses lèvres, Alex se détourna. Elle entendit la porte arrière s'ouvrir, se refermer.

Ni lui ni elle n'avait rien dit.

Parfois le silence est plus facile quand il ne reste plus qu'un seul mot. Adieu.

Un mois passa. Alex réussit sans trop savoir comment à tenir le nouveau cap qu'il s'était fixé. Le fantôme ne s'attendait pas à apprendre quoi que ce soit de leur cohabitation forcée, mais il s'avéra qu'il avait tort. Heure par heure, parfois minute par minute, Alex devait lutter contre son addiction. Heureusement, il était le plus têtu des hommes.

Pour le fantôme, arrêter de boire était un peu comme se jeter à l'eau quand on ne savait pas nager, avec l'espoir de réussir à barboter tant bien que mal sous peine de sombrer dans les abysses.

Alex s'était jeté à corps perdu dans le travail. Il se montrait d'une telle minutie sur le chantier du cottage de Dream Lake que n'importe quel maître-artisan aurait été fier du résultat. Il travaillait tard le soir, ponçait, polissait, détachait, peignait, tout ça en avalant des tonnes de barres chocolatées, assez en tout cas pour plonger toute personne normale dans un coma diabétique.

Grâce au harcèlement dont il faisait l'objet de la part du fantôme, il prenait des repas réguliers au cours de la journée, même s'il devait manger bien plus pour compenser le manque de calories qu'il avait l'habitude de consommer sous forme d'alcool.

Il croisa Zoë à deux occasions, la première lorsqu'il récupéra les nuanciers de peinture, ce qui ne lui prit guère plus d'une minute et demie ; la seconde, quand Zoë vint au cottage afin de juger de la progression des travaux.

Il resta très professionnel, et de son côté, elle se montra réservée. Quant à Gavin et Isaac, ils furent tellement distraits par la présence de la jeune femme qu'ils durent à peine poser un clou durant tout le temps qu'elle resta dans les parages.

En apparence, Alex ne fut nullement affecté par cette visite. Il était passé maître dans l'art d'ériger un mur infranchissable entre lui et les autres. Zoë ne pouvait plus l'atteindre et c'était bien mieux ainsi, se félicitait-il. Le fantôme ne pouvait s'empêcher de le regretter, mais de toute façon Alex se refusait catégoriquement à évoquer ses sentiments pour Zoë. Le sujet était tabou.

En même temps, le fantôme comprenait.

Voilà ce qui se passait quand une femme touchait votre âme, au point précis où se situaient le meilleur et le pire d'un homme. Et une fois qu'elle s'était rendue maîtresse des lieux, aucune chance de l'en déloger !

Pour toutes ces raisons, il n'avait pas dit à Alex que la mémoire lui était revenue concernant Emmaline Stewart.

A présent, les souvenirs se déroulaient telles les scènes d'un film au ralenti.

Emma était la benjamine des trois filles de Weston Stewart. Intelligente, spirituelle, gaie, elle avait la passion des livres, mais devait porter des lunettes

de lecture à cause de son hypermétropie ; de magnifiques lunettes papillon à la monture noire épaisse, qu'elle adorait mettre pour faire crier sa mère, Jane. « Tu ne trouveras jamais de mari si tu portes ces horreurs ! » lui répétait-elle. Et Emma avait décrété que ses lunettes ne l'empêcheraient pas de harponner le prince charmant.

Le fantôme se rappelait un après-midi passé au cottage, seul avec elle, après un pique-nique sur les rives du lac. Elle lui avait lu son dernier article. Celui-ci évoquait les lycées des environs qui interdisaient à leurs élèves féminines de se « peinturlurer », ce qui pour l'administration scolaire signifiait utiliser du rouge à lèvres, du blush et de la poudre.

Les lycéennes du comté de Whatcom s'étaient rebellées contre ce diktat, et Emma avait interviewé trois proviseurs au sujet de cette polémique.

Ses yeux pétillants d'humour derrière ses lunettes papillon, Emma avait cité l'un d'eux : « Pour une jeune fille, porter du rouge à lèvres est le premier pas vers la ruine morale. Ensuite elle se met à fumer, puis à boire, et ensuite, Dieu sait à quelles actions dépravantes elle sera capable de s'adonner ! »

— Des actions dépravantes ? De quoi peut-il bien parler ? avait-il demandé en l'embrassant sur la joue, dans le cou, et à cet endroit tendre et sensible, derrière l'oreille.

— Tu sais bien...

— Non. Donne-moi des détails.

Emma avait eu un petit rire.

— Non...

Il avait continué de l'embrasser et de la taquiner, prenant ses mains réticentes pour les poser sur lui. Mais sa timidité était feinte. Elle savait exactement quoi faire pour attiser son désir.

— Cite-moi juste les parties du corps concernées, avait-il plaidé.

Elle avait pouffé.

— Sûrement pas. Je te préviens, dire des cochonneries ne te mènera nulle part.

— J'ai quand même réussi à défaire quatre boutons de ton chemisier, avait-il fait remarquer, triomphant.

Elle avait rougi et n'avait plus protesté lorsqu'il avait continué de chuchoter à son oreille, tout en faisant sauter un à un les petits boutons...

Le souvenir de leur intimité sensuelle le grisait encore. Pourtant le plaisir de l'âme était bien plus intense et profond que n'importe quelle sensation physique.

Le jour où ils seraient enfin réunis approchait. Il avait hâte, mais il éprouvait le sentiment persistant que quelque chose n'allait pas, qu'il lui restait un acte à accomplir, ou une erreur à corriger.

Il se réjouissait qu'Alex passe autant de temps au cottage. Cela lui avait permis de tricoter ses bribes de réminiscences pour former de véritables souvenirs. Mais cela ne lui suffisait pas. Il devait retourner à Rainshadow Road... pour se rappeler un événement primordial qui s'était passé là-bas.

Il en était sûr.

Après avoir fouillé la remise dans laquelle elle et Justine rangeaient les vieux meubles et tableaux, ainsi que tout le bric-à-brac dont elles n'avaient pas l'usage, Zoë avait collecté quelques objets qu'elle comptait emmener au cottage.

Parmi ces derniers se trouvaient un antique vestiaire métallique de bowling, dont chaque porte était peinte d'une couleur différente, une horloge murale rétro, en forme de tasse à café, un cadre de lit en fonte turquoise.

Elle avait aussi fait acheminer à Friday Harbor quelques meubles de l'ancien appartement d'Emma : une paire de fauteuils club en cuir, une table basse en osier, une collection de théières qu'elle pensait exposer dans les nouvelles étagères encastrées. Tout cela apporterait un peu de vie dans la maison toute neuve. Upsie avait toujours aimé les petits bibelots chargés d'histoire et d'émotions.

Six semaines s'étaient écoulées depuis qu'Alex avait démarré le chantier. Il avait tenu parole. La cuisine était maintenant achevée, ainsi que la chambre principale et la salle de bains.

Le parquet d'origine n'avait finalement pas pu être sauvé. Zoë avait donc donné son accord à la pose d'un stratifié de teinte miel. Il fallait avouer que celui-ci avait beaucoup d'allure et un rendu très naturel. La deuxième chambre et sa petite salle de douche restaient encore à aménager. Le garage n'avait pas été commencé. Cela signifiait qu'Alex devrait encore passer du temps au cottage après l'emménagement de Zoë et d'Emma.

Zoë ne savait trop quoi en penser. Les rares fois où ils s'étaient croisés dernièrement, le climat avait été tendu et leurs échanges plutôt embarrassés.

Alex semblait aller mieux. Il était moins fatigué, ses cernes avaient diminué. Mais ses rares sourires étaient aussi affûtés que la lame d'un couteau et sa bouche conservait un pli d'amertume, comme s'il savait que ses rêves les plus vitaux ne seraient jamais exaucés.

Sa froideur aurait moins perturbé Zoë si elle n'y avait entrevu la facette cachée de son caractère.

Elle avait prévu de passer deux jours à équiper le cottage, avec l'aide de Justine, d'apporter vaisselle, draps et couettes, objets de déco, bref, tout ce qui achèverait de rendre l'endroit confortable et accueillant.

Ensuite elle irait chercher sa grand-mère à Everett.

Le personnel soignant qui s'occupait d'Emma l'avait tenue au courant des résultats de la rééducation et des ajustements apportés au traitement médical. Les infirmières avaient prévenu Zoë : Emma souffrait déjà de troubles du comportement qui survenaient surtout en fin de journée ; elle devenait alors agitée, anxieuse, et répétait les mêmes questions encore plus souvent.

Au fil de leurs conversations, Colette Lin, l'infirmière spécialisée en gériatrie, avait également aidé Zoë à comprendre à quoi ressemblerait l'avenir.

Inéluctablement, les facultés d'Emma allaient se détériorer. Elle rencontrerait des problèmes de cohérence logique, se mettrait à faire les choses dans le

désordre, si bien que des actions aussi simples que préparer du café deviendraient vite impossibles. Finalement son état se dégraderait tant qu'elle serait totalement désorientée, commencerait à se perdre. Il faudrait alors faire installer des serrures, pour sa sécurité.

Il n'était pas facile de deviner l'humeur d'Emma, surtout au téléphone. Néanmoins elle paraissait faire face à la maladie avec le même mélange de pragmatisme et d'humour qui l'avait animée au cours de sa vie.

« J'espère que tu as dit à tout le monde qu'il s'agissait d'un cas de démence précoce. Comme ça on va me croire plus jeune ! » avait-elle gloussé un matin. Une autre fois, elle avait plaisanté : « Il faudra me dire chaque soir que tu m'as préparé mon plat préféré. De toute façon, je ne me souviendrai pas si c'est vrai ou faux. »

Et quand Zoé lui avait annoncé qu'elle avait embauché une auxiliaire de vie qui resterait au cottage le matin, pendant qu'elle-même travaillerait à l'auberge, Emma avait demandé : « Tu crois qu'elle acceptera de faire des manucures ? »

— Je me doute qu'en vérité elle doit avoir peur, dit Zoë à Justine, la veille du jour où elles devaient commencer à aménager le cottage. On dirait que sa personnalité se désagrège, que des petits éclats s'en vont, les uns après les autres, sans que personne puisse y faire quoi que ce soit.

— Mais elle a le réconfort de savoir que tu seras auprès d'elle, qu'elle sera en sécurité.

— Oui, elle le sait maintenant, mais elle n'en aura peut-être pas toujours conscience, soupira Zoë en tendant le bras pour caresser Byron.

Justine lui servit un verre de vin, avant de prendre le sien pour s'asseoir à l'autre bout du canapé.

— C'est bizarre, quand on y pense. Que reste-t-il de nous quand on enlève les souvenirs et les désirs ?

— Rien, répondit Zoë, morose.

— Non, il reste l'âme. Une âme en voyage. La vie ici-bas n'en est qu'une étape.

— Que se passe-t-il après la mort, selon toi ?

— À en croire les membres de ma famille - du côté maternel -, certaines âmes ont la chance d'accéder à la vie éternelle. Au Paradis, enfin appelle ça comme tu veux. D'autres, qui ont commis des erreurs durant leur vie terrestre, vont dans une sorte d'antichambre, une salle d'attente.

— Pour quoi faire ?

— Je n'en sais trop rien. Tenter de comprendre ce qu'ils ont raté et en tirer la leçon. Le conseil des sorcières appelle ça « La terre de l'éternelle jeunesse ».

Zoé but une gorgée de vin et lança à sa cousine un regard perplexe avant de répéter :

— Le conseil des sorcières ?

Justine agita la main en l'air.

— C'est une plaisanterie entre ma mère et ses copines. Elles ont même donné

un nom à leur petit groupe : le Cercle de Cristal Cove.

— Tu en fais partie ?

— Tu me vois avec un balai ?

— Je ne t'imagine même pas passant l'aspirateur ! Eh ! mais... et ce vieux balai de bruyère dans ton placard ?

— C'est ma mère qui me l'a offert. C'est censé être un objet de décoration rustique. Je le garde dans ma penderie parce qu'il sent la cannelle.

Elle fit une grimace comique en voyant le sourire de Zoë.

— Quoi ?

— Quel est le mot déjà pour décrire quelqu'un qui renie sa religion ?

— Apostat ? Renégat ?

— Justine, je crois que tu es une sorcière renégate.

Bien que Zoë se soit exprimée sur le ton de la plaisanterie, Justine lui renvoya un regard d'une étrange intensité, avant de demander avec un petit sourire :

— Et alors, si j'en étais vraiment une, cela changerait quelque chose pour toi ?

- Oui ! Je te demanderais d'user de magie pour que ma grand-mère aille mieux.

— Je crains que les meilleurs sortilèges ne puissent l'éloigner du chemin qui est le sien. Toute tentative ne ferait qu'aggraver les choses. Non, il faudra vous contenter toutes deux de mon amitié, pour ce qu'elle vaut, conclut-elle en tendant la jambe pour caresser Byron du talon.

— Elle vaut beaucoup à mes yeux, assura Zoë. Les deux cousines échangèrent un sourire.

Le lendemain matin, après avoir préparé le petit déjeuner des hôtes de l'auberge, Zoë appela Emma.

— Devine ce que je vais faire aujourd'hui ? lui demanda-t-elle d'un ton enjoué.

— Tu viens me rendre visite ?

— Pas encore. Aujourd'hui et demain, je vais préparer la maison pour ton arrivée, et après-demain, je viendrai te chercher et nous habiterons ensemble. Comme au bon vieux temps !

— Viens plutôt me chercher tout de suite, et je vous donnerai un coup de main.

Emma était sincère, à n'en pas douter, mais il fallait regarder la vérité en face : elle ne leur serait d'aucune aide.

— Je ne peux plus bouleverser le programme, prétendit Zoë. Justine et moi nous avons tout organisé. Son petit ami Duane va nous aider et...

— Le type du gang de motards ?

— Ce n'est pas vraiment un gang, c'est une congrégation de motards chrétiens qui...

— Les motos sont dangereuses et font du tapage. Je n'aime pas les motards.

— Mais nous, nous aimons les grands gaillards musclés qui peuvent déménager les meubles.

— Duane est le seul à pouvoir vous aider ? Il est vrai que les fauteuils club

sont très lourds...

— Non, Alex sera là aussi.

— Qui est-ce ?

— Le menuisier chef de chantier. Il a un gros pick-up avec une attache de remorque.

— Et il a de gros muscles, lui aussi ? s'enquit Emma, une note d'humour dans la voix.

— Upsie !

Zoë sentit ses joues s'enflammer au souvenir du corps dur d'Alex contre le sien.

— Eh bien... oui, il se trouve qu'il est assez costaud, admit-elle.

— Séduisant ?

— Très.

— Marié ?

— Divorcé.

— Pourquoi a-t-il... ?

— Je n'en sais rien ! coupa Zoë en riant. De toute façon je n'ai pas le temps de me lancer dans une histoire en ce moment. Je me concentre sur toi et notre emménagement.

— J'aimerais te voir au bras d'un type bien avant de partir, objecta Emma d'un ton mélancolique.

— Alors tu as intérêt à te cramponner, parce qu'à ce rythme-là, ça va me prendre un certain temps.

Zoë entendit la porte arrière de la cuisine s'ouvrir dans son dos. Elle se tourna et vit Alex franchir le seuil. Son cœur se mit à battre plus vite. Elle l'accueillit d'un sourire.

— Quand viens-tu me chercher ? demanda Emma.

— Après-demain.

— Est-ce que... tu me l'as déjà dit ? demanda-t-elle encore, d'une voix qui semblait troublée.

— Oui, lui dit gentiment Zoë. Ce n'est pas grave. Bon, je vais te laisser maintenant...

Du coin de l'œil, elle vit Alex penché sur les moules à muffins. D'un geste, elle l'invita à se servir, ce qu'il fit sans hésiter. Tout en allant lui servir un café, elle ajouta dans le téléphone :

— J'ai du boulot.

Mais la petite défaillance d'Emma l'avait perturbée :

— Un jour, dit-elle, je me dirai en te voyant : « C'est la gentille fille qui me prépare à manger », et j'aurai oublié que tu es ma petite-fille.

Ces mots provoquèrent une douleur aiguë dans la poitrine de Zoë. Une boule se forma dans sa gorge, tandis qu'elle versait le lait dans le café d'Alex.

— Moi je saurai qui tu es, et je t'aimerai toujours autant, promit-elle.

— C'est terriblement unilatéral, comme relation. A quoi est bonne une grand-mère qui ne se souvient de rien ?

— Tu vaux plus pour moi que la somme de tes souvenirs, Upsie.
Zoë glissa un regard d'excuse à Alex. Elle savait qu'il n'aimait pas attendre. Mais il semblait moins grincheux que d'ordinaire et il détourna simplement la tête, tout en continuant de manger son muffin.

— Je ne serai plus la même personne, dit encore Emma.

— Mais si. Tu auras juste besoin d'aide. Et je serai là pour te rafraîchir la mémoire.

Comme Emma gardait le silence, Zoë reprit avec douceur :

— Il faut que je raccroche, Upsie. Je t'appellerai demain. Entre-temps commence à préparer tes affaires. Je viendrai te chercher après-demain.

— Après-demain, répéta sa grand-mère. Au revoir, ma Zoë.

— Au revoir. Je t'embrasse.

Zoë coupa la communication, fourra le téléphone dans sa poche, et ajouta un peu de sucre dans le café d'Alex avant de lui tendre la tasse.

— Merci, dit-il en l'enveloppant d'un regard indéchiffrable.

Zoë avait la gorge tellement nouée qu'elle n'était pas sûre de pouvoir parler. Alex parut comprendre et meubla le silence naturellement :

— J'ai déjà mis les cartons dans le coffre du pick-up. Je vais vous emmener au cottage. Quand Duane arrivera, nous attacherons la remorque pour ramener les meubles du hangar.

Il marqua une pause, le temps d'avaler une gorgée de café. Son regard passa sur Zoë.

Celle-ci avait enfilé le matin un jean, un tee-shirt informe et une paire de vieilles baskets. Contrairement à Justine et sa silhouette longiligne, Zoë n'avait pas vraiment le profil pour porter des vêtements baggy. Quand on avait un corps en forme de sablier, il fallait des habits ajustés, de jolies coupes cintrées.

— J'ai l'air d'un sac là-dedans, soupira-t-elle, avant de regretter aussitôt cette sortie incongrue. Oh, ne faites pas attention à ce que je dis ! Je ne cherche pas les compliments, c'est juste que... je ne me sens pas vraiment à mon avantage et... je suis un peu angoissée en ce moment.

— C'est normal, vous affrontez plein de problèmes en même temps. Mais le mot « sac » n'est pas celui qui me vient à l'esprit quand je vous regarde. Et si vous avez besoin d'un compliment pour vous remonter le moral... vous êtes une cuisinière hors pair, déclara-t-il en reposant sa tasse vide sur le plan de travail.

— Vous n'auriez pas un compliment qui ne concerne pas mes talents de cordon-bleu ?

Il faillit sourire - elle surprit le frémissement de ses lèvres. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il reprenne :

— Et vous êtes la personne la plus gentille que je connaisse.

Zoë n'était pas remise que, déjà, il se dirigeait vers la porte.

— Venez, prenez votre sac, je vous emmène à Dream Lake.

La maison des bords du lac était d'une propreté méticuleuse, emplie de

lumière, magnifique. Les nouvelles fenêtres à croisillons étincelaient dans les rayons du soleil. Cela sentait bon la peinture fraîche et la sciure de bois.

Les cartons de déménagement furent transportés à l'intérieur. Alex déposa deux lourdes caisses emplies de vaisselle sur le nouvel îlot de la cuisine. Zoé, qui le suivait, fut surprise de découvrir la table en chrome rénovée d'un bon coup de peinture argentée et ses quatre chaises recouvertes de vinyle turquoise, presque le même que celui d'origine.

Enchantée, elle déposa le carton qu'elle apportait pour aller contempler ce chef-d'œuvre.

— Vous l'avez refaite à neuf ! murmura-t-elle en passant la main sur le plateau rutilant.

— Bah, j'ai juste passé un peu de peinture chromée, objecta Alex avec un haussement d'épaules.

Zoë ne se laissa pas abuser par cette prétendue nonchalance.

— Vous avez fait bien plus que ça ! C'est beaucoup de boulot.

— J'y consacrais une ou deux minutes par-ci, par-là, quand j'avais besoin de me changer les idées. Mais vous n'êtes pas obligée de la garder, vous pouvez la revendre si vous préférez acheter une nouvelle table.

— Oh non ! Je l'adore, elle est parfaite !

— Elle va bien avec vos casiers de bowling, en tout cas.

Zoë sourit :

— Vous vous moquez de mes goûts en matière de décoration ?

— Non, ça me plaît beaucoup.

Puis, voyant sa mine dubitative, il insista :

— Vraiment. C'est joli, très gai.

— J'imagine que vous avez des goûts plus classiques ?

— Plus sobres, sans doute. Darcy disait toujours qu'en voyant notre intérieur, personne n'aurait pu dire quoi que ce soit sur nous. Mais j'aimais bien ça.

Deux objets étaient posés sur la table. Zoé s'intéressa au premier, une sorte de sangle en plastique pourvue d'une boucle et d'un petit rectangle de plastique noir. On aurait dit un émetteur miniature.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pour le chat. Ça fonctionne avec ça, précisa-t-il en attrapant le deuxième objet, un genre de télécommande.

— Merci, mais... c'est un collier qui donne des secousses électriques, n'est-ce pas ? Je ne veux pas que Byron porte ça.

— Oh non, il ne s'agit pas de cela ! fit-il en riant. Regardez...

Il la prit par les épaules pour la faire pivoter en direction de la porte qui donnait sur le patio. Zoë se rendit compte alors qu'une petite fenêtre de plexiglas avait été aménagée dans le mur, près du chambranle. Alex pressa un bouton sur la télécommande et le carré transparent rentra dans la cloison avec un discret chuintement.

Zoë en resta bouche bée.

— Vous... vous avez fabriqué une issue... exprès pour le chat ?

— Le collier activera automatiquement l'ouverture à l'approche de Byron. Autrement la trappe restera hermétique et aucune bestiole ne pourra entrer, pas même les araignées.

Comme Zoë demeurait silencieuse, il reprit :

— C'est un cadeau. Je me suis dit que vous serez très occupée avec votre grand-mère, et comme ça vous n'aurez pas besoin d'aller ouvrir et fermer la porte douze fois par jour pour le chat. Les instructions d'utilisation sont notées ici, ajouta-t-il en désignant un Post-it collé sur le placard le plus proche. Le manuel est rangé dans...

Il s'interrompit. Zoë venait d'avoir un élan vers lui. D'instinct, il la saisit par les poignets avant qu'elle puisse lui passer les bras autour du cou. La télécommande tomba par terre.

- Je voulais juste vous faire une bise pour vous remercier ! dit Zoë en riant.

C'était le plus beau cadeau qu'on lui ait jamais fait. Elle était trop heureuse pour contenir son ravissement.

Sur ses poignets, la poigne d'Alex ne faiblissait pas. Il avait le visage fermé, tendu, comme s'il était en danger de mort imminente.

— Juste un bisou, chuchota-t-elle, espiègle.

Il secoua la tête.

Fascinée, Zoë vit ses pommettes et l'arête de son nez se colorer lentement. Il déglutit et sa pomme d'Adam remonta dans sa gorge. Ses iris étaient d'une limpidité extraordinaire, comme striés de lumière. Il la contemplait comme s'il avait envie de la dévorer vive. Et au lieu de s'effaroucher, elle se sentait tout excitée.

Les mains toujours captives, elle se hissa sur la pointe des pieds pour poser doucement ses lèvres sur les siennes, sans chercher à se dégager. Elle comprenait qu'il livrait une sorte de bataille interne et sentit à quelle seconde précise il la perdait.

Lentement, il ramena ses mains dans le creux de son dos, la cambra contre lui. Sa bouche se referma sur la sienne. Incapable de bouger, elle ne put que lui répondre avec ses lèvres. Il la lâcha enfin pour prendre son visage entre ses mains, résolu apparemment à goûter chaque sensation, à la prolonger au maximum. La raison n'avait plus cours, ni pour elle ni pour lui. Seul le désir avait force de loi.

Zoë glissa les mains sous le tee-shirt d'Alex, les fit glisser dans son dos, savoura le contact de sa peau nue sous ses paumes, la dureté des muscles le long de la colonne vertébrale.

Il poussa un petit grognement de plaisir, la poussa contre le plan de travail et retroussa son tee-shirt. Sa respiration s'était accélérée, mais ses mains restaient douces sur ses seins qu'il caressait, pétrissait, sans cesser de l'embrasser. Sa langue explorait sa bouche. Ses doigts glissèrent sous le coton du soutien-gorge, frôlèrent un téton qui se durcit aussitôt.

Il saisit la pointe engorgée entre le pouce et l'index, la pinça doucement jusqu'à lui arracher un gémissement de plaisir...

Soudain quelqu'un ouvrit la porte principale.

Tétanisée, Zoé laissa Alex rabattre le tee-shirt sur son ventre et s'écarter d'un bond. Il attrapa un carton sur l'îlot et alla le déposer près de l'évier.

— Nous voilà ! annonça Justine qui venait de franchir le seuil de profil, un gros carton dans les bras. Duane arrive. Eh ! regardez-moi ça. C'est magnifique ici !

L'atterrissage était brutal. Zoë avait un peu de mal à reprendre ses esprits. Tout son corps palpitait.

— N'est-ce pas que c'est superbe ? acquiesça-t-elle d'une voix faible.

D'une démarche mal assurée, elle alla récupérer la petite télécommande tombée au pied de la table.

— Fantastique ! approuva Justine. Je ne regrette pas l'investissement. Ce sera facile de louer la maison plus tard. Beau travail, Alex.

— Merci, marmonna ce dernier qui tranchait le scotch du carton de la lame de son canif.

— Déjà à bout de souffle ? Vous vous faites vieux, plaisanta encore Justine. Heureusement que Duane est venu déplacer les objets lourds !

Avant qu'Alex puisse répliquer, Zoë s'empressa de faire remarquer :

— Regarde ça, Justine : Alex a posé une porte spéciale pour Byron.

L'installation électronique fut dûment admirée. Pendant ce temps, Duane fit son entrée avec deux autres cartons. C'était un brave type qui fréquentait avec assiduité sa congrégation de motards. De nature impulsive, il avait la tête près du bonnet et se bagarrait plus souvent qu'à son tour, mais c'était un ami loyal, toujours prêt à donner un coup de main en cas de besoin.

Son physique impressionnait : deux énormes bras aux muscles rebondis émergeaient de sa veste en cuir sans manches. Ils étaient couverts de tatouages, du poignet à l'épaule. Ses joues disparaissaient sous d'épais favoris en forme de bottes.

Intimidée par son apparence, Zoë avait mis du temps à se sentir à l'aise en sa compagnie. Mais il était entièrement dévoué à Justine, avec qui il était sorti durant presque un an.

Le jour où Zoë avait demandé à sa cousine si leur relation était faite pour durer, Justine avait rétorqué :

— Oh moi, je ne suis pas le genre de fille à tomber amoureuse !

— Tu veux dire que ça t'effraie ? Ou que c'est Duane qui n'est pas exactement...

— Je n'ai pas peur. Et Duane est un type formidable. C'est juste que... je ne peux aimer personne.

— Tu es pourtant quelqu'un de très affectueux, Justine.

— Avec mes amis et ma famille, oui. Mais je ne peux pas éprouver ces sentiments romantiques dont tu parles.

— Pourtant, tu couches avec des hommes...

— Oui, mais on n'est pas obligé d'être amoureux pour ça, tu es au courant ?

— Oui ! avait soupiré Zoë avec une soudaine mélancolie. Enfin, parfois ce

serait bien d'avoir les deux en même temps...

D'autres cartons étiquetés furent transportés dans la maison, et parmi eux ceux qui contenaient les effets personnels d'Emma. Puis Alex et Duane s'en allèrent chez le garde-meubles, pendant que Justine et Zoë déballaient chaussures et sacs à main qu'elles entreprirent de ranger dans le placard de la chambre principale.

— Je ne me rappelle pas qu'il était prévu d'installer un vrai dressing, remarqua Justine qui admirait les tiroirs, la penderie et les racks à pantalons. J'ai comme l'impression qu'Alex a fait des heures supplémentaires, non ? Il t'a réclamé un bonus ?

— Non, il a pris l'initiative sans rien demander. Parce qu'il veut rendre la maison confortable pour Emma.

Justine eut un sourire narquois :

— Je ne crois pas qu'il pensait à Emma quand il a fait tout ça. Est-ce qu'il y aurait anguille sous roche entre toi et M. Iceberg ?

— Non, rien du tout !

Justine haussa les sourcils :

— J'aurais pu te croire si tu m'avais parlé d'« un petit flirt de rien du tout » voire d'une « belle amitié naissante ». Mais ce « rien du tout ! » emphatique me laisse sceptique. J'ai bien vu comment il te regardait quand il pense que personne ne fait attention.

— Ah bon ? Et comment me regarde-t-il ?

— Comme un alpiniste qu'on vient de secourir après trois jours de perdition sans vivres, et qui se retrouverait face à une tartiflette.

— Je ne tiens pas à en parler, décréta Zoë.

— Bon, OK.

Justine continua de ranger les chaussures sur les embauchoirs. Au bout de quelques minutes, Zoë lança :

— Ça n'ira pas au-delà de quelques baisers ! Il a été catégorique.

— C'est une bonne nouvelle, mais tu connais déjà mon opinion sur le sujet.

Zoë ne put s'empêcher de prendre la défense d'Alex :

— Il n'est pas aussi mauvais que tu le crois. Il est même beaucoup mieux qu'il ne le pense lui-même.

— Ne fais pas ça, Zoë.

— Quoi donc ?

— Tu sais ce que je veux dire. Tu en crèves d'envie et tu vas trouver tous les prétextes et toutes les excuses pour te justifier, parce que tu es irrésistiblement attirée par les hommes qui ne sont pas disponibles sur le plan sentimental.

— Un jour, tu m'as dit que tu n'étais pas disponible sur le plan sentimental, mais que cela ne t'empêchait pas de t'envoyer en l'air.

— Oui, mais seulement avec une certaine catégorie d'hommes. Les autres s'y brûleraient les ailes. Mais s'ils insistent, tant pis pour eux.

— Très bien. Si je me brûle les ailes avec Alex, ou n'importe qui d'autre, je ne viendrai pas me plaindre, je te le promets.

Le ton irrité lui valut un coup d'œil surpris de la part de sa cousine :

— Eh ! je suis de ton côté.

— Je sais. Et je sens bien que tu as raison, mais je n'y peux rien, je n'aime pas qu'on me dicte ma conduite.

— Ça n'a pas vraiment d'importance, remarqua Justine en sortant une nouvelle paire de chaussures de sa boîte. Tu vas être tellement prise avec Emma que tu n'auras pas le temps de faire des folies de ton corps, de toute façon.

Un peu plus tard, Duane et Alex débarquèrent avec meubles et matelas. Lorsque le gros du travail fut effectué, l'après-midi était déjà bien avancé. Il n'y avait plus qu'à disposer dans les pièces le mobilier de taille plus réduite et finir de ranger, ce à quoi Zoë comptait consacrer la journée du lendemain.

Alex transporta le mannequin de couturière dans la petite chambre, qui n'était pas tout à fait terminée. Il ôta la bâche de protection, découvrit la collection de broches, tel un parterre de cristaux, d'émail, de pierres semi-précieuses et de laque, qui captait la lumière.

— Où voulez-vous que je le mette ? s'enquit-il.

— Ici, dans ce coin, ce sera bien.

Zoë avait laissé en place la plupart des broches, ne retirant que les plus fragiles. Il n'y en avait que six, qu'elle entreprit de piquer sur la poitrine du mannequin.

Alex jeta un coup d'œil à la chambre, grimaça :

— Dommage que je n'aie pas eu le temps de finir celle-ci.

La moquette avait été changée, mais il fallait encore peindre le lambris et remplacer les vieilles appliques, ainsi que le plafonnier. Un placard avait été aménagé, mais il manquait les portes et les finitions intérieures.

— Vous avez déjà abattu un travail incroyable, commenta Zoé. Il fallait donner la priorité à la cuisine et à la chambre de ma grand-mère, et le résultat dépasse mes espérances.

Elle étudia la poitrine du mannequin, positionna une broche dans un espace libre et murmura :

— Il va falloir que j'arrête ma collection. Ou que j'achète un autre mannequin !

— Quand avez-vous commencé ?

— À seize ans. Ma grand-mère m'a offert celle-ci pour mon anniversaire, dit-elle en désignant une broche en forme de fleur, incrustée de petits cristaux. Et celle-ci, je l'ai achetée pour fêter mon diplôme de l'école culinaire, ajouta-t-elle, le doigt pointé sur un homard en émail écarlate surmonté de petites antennes en or.

— Et celle-ci ? demanda Alex en montrant un antique camée d'ivoire dans son cercle d'or.

— Cadeau de Noël de Chris. Selon lui, un camée vous porte chance au bout de sept ans.

— J'ai l'impression que la chance vous doit des arriérés, alors.

— La plupart des gens ne se rendent pas compte quand ils sont chanceux. Ils

ne le réalisent que plus tard. Comme par exemple, mon divorce. Finalement c'est la meilleure chose qui nous soit arrivée, à Chris et à moi.

— Ça n'a rien à voir avec la chance. Vous vous êtes juste aperçus de votre erreur.

Elle esquissa une petite moue.

— J'essaie de ne pas penser à ce mariage comme à une erreur, plutôt comme à une étape que le destin a mise sur ma route, pour m'aider à mûrir et à apprendre.

— Apprendre ? Qu'avez-vous appris ? demanda-t-il, une lueur moqueuse dans le regard.

— J'ai appris à pardonner. À devenir plus indépendante.

— Et vous ne croyez pas que vous auriez pu apprendre tout ça sans qu'une force supérieure vous inflige un divorce ?

— Je parie que vous n'adhérez même pas à l'idée d'une force supérieure.

Il haussa les épaules.

— A mes yeux, l'existentialisme est plus raisonnable que des notions comme le Destin, Dieu ou la Chance.

— Je ne suis pas bien sûre de ce qu'implique le terme « existentialisme », avoua Zoë.

— Savoir que le monde est fou, que rien n'a de sens, que chacun doit de fait trouver sa propre vérité, ses propres valeurs. Parce que rien d'autre n'entre en jeu. Aucune force supérieure. Nous ne sommes que des êtres humains qui titubent sur le chemin de la vie.

— Mais... vivre sans foi vous rend-il plus heureux ?

— Pour les existentialistes, on ne peut être heureux que si l'on réussit à occulter l'absurdité de l'existence humaine. De fait... le bonheur est exclu.

— Mais c'est horrible ! protesta Zoë en riant. Et beaucoup trop philosophique pour moi. J'aime les certitudes, les choses fiables. Comme les recettes de cuisine. Je sais que telle quantité de levure fera lever un gâteau. Que des œufs lient un appareil. Que la vie est bonne, la plupart du temps, ainsi que la majorité des gens. Et que Dieu veut nous voir heureux. C'est même pour ça qu'il a inventé le chocolat. Vous voyez ? Je m'attache vraiment aux choses superficielles. C'est comme ça que mon esprit fonctionne.

— J'aime ça.

Une étincelle s'était allumée dans ses yeux bleu givré, tandis qu'il la regardait. Au bout d'un moment, il ajouta :

— Appelez-moi si vous avez un souci. Sinon, vous ne me reverrez pas ce week-end.

— Je m'en voudrais de vous déranger durant vos congés. Vous avez pratiquement travaillé non stop depuis le démarrage du chantier.

— Travailler n'est pas un problème quand on me paie bien.

— Je vous suis néanmoins reconnaissante.

— Je reviendrai au cottage lundi. Désormais je ne commencerai pas avant dix heures, comme ça votre grand-mère aura tout son temps pour se lever et

prendre son petit déjeuner tranquillement, avant que je vienne faire du raffut.

— Gavin et Isaac vous accompagneront ?

— Non, je viendrai seul la première semaine. Voir trop de têtes nouvelles risquerait de perturber Emma.

Zoë fut touchée, et un peu surprise, de voir qu'Alex faisait preuve de tant de considération envers sa grand-mère.

— Qu'allez-vous faire ce week-end ? demanda-t-elle, alors qu'il s'apprêtait à sortir.

— Darcy doit passer. Elle veut dépersonnaliser l'ambiance de la maison pour la vendre plus rapidement.

— Ne disiez-vous pas justement que la déco était déjà très impersonnelle ?

— Pas assez, apparemment. Darcy va venir accompagnée d'une spécialiste du home-staging. Il y a des théories qui prônent de mettre certaines couleurs et certains objets à des endroits précis pour que les acheteurs potentiels se sentent tout de suite chez eux.

— Vous y croyez ?

— Peu importe, rétorqua-t-il avec un haussement d'épaules. C'est la maison de Darcy, pas la mienne.

Ainsi Alex allait passer le week-end, ou du moins une bonne partie, en compagnie de son ex-femme. Et il ne lui avait pas caché avoir couché avec Darcy à plusieurs reprises depuis leur divorce. Pour l'hygiène. Nul doute que cela allait se reproduire.

Cette idée la déprima. Mais il n'y avait vraiment aucune raison pour qu'Alex refuse de s'envoyer en l'air si Darcy le lui proposait.

Ce n'était peut-être pas de la déprime. Cela semblait pire que ça. Elle se sentait aussi mal que si elle avait mangé une tarte aux fruits avariés.

Non, ce n'était pas de la déprime. C'était de la jalousie pure et simple.

Zoë s'efforça de sourire avec détachement. Elle en eut mal à la bouche.

— Bon, eh bien, passez un bon week-end, réussit-elle à articuler.

— Vous aussi.

Sur ce, il disparut.

Il ne regardait jamais en arrière quand il s'en allait, songea-t-elle en épinglant une autre broche sur le mannequin.

— C'était quoi, ces conneries existentialistes ? s'insurgea le fantôme qui marchait à côté d'Alex. La vie n'a pas de sens... Tu ne crois tout de même pas ça ?

— Si. Et arrête d'écouter nos conversations.

— Je suis bien obligé, je n'ai rien d'autre à faire. Et regarde-toi : tu es hanté par un spectre ! Comment peux-tu parler d'existentialisme ? Ma présence à tes côtés est la preuve que tout ne s'achève pas avec la mort. Et cela veut aussi dire que quelqu'un ou quelque chose m'a introduit dans ta vie pour une raison précise.

— Tu n'es peut-être pas un esprit. Tu n'es peut-être que le produit de mon imagination.

- Tu n'as pas d'imagination !
- Un symptôme dépressif, alors ?
- Prends du Prozac, et on verra bien si je disparaissais. Alex s'immobilisa devant la portière de son pick-up et jeta au fantôme un regard dur.
- Je sais déjà que ça ne marchera pas. Je suis coincé avec toi, bordel !
- Tu vois, rétorqua le fantôme avec satisfaction. Tu n'es pas un existentialiste. Juste un trouduc..

— Tu as l'air en forme.

Ce furent les premiers mots de Darcy lorsque Alex lui ouvrit la porte de la maison. Il décela une légère surprise dans le ton, comme si elle s'était à demi attendue à le trouver vautré sur le canapé au milieu de boîtes de médicaments et de flacons d'antitussif codéine.

— Toi aussi, répondit-il.

Darcy s'habillait et vivait comme un modèle de magazine de mode en perpétuelle séance de shooting, prête à se faire mitrailler sous tous les angles. En apparence, elle était toujours d'une beauté et d'une élégance parfaites. Son décolleté était juste un peu plus profond qu'il n'était nécessaire ; sa chevelure, éclaircie de mèches sophistiquées, était soigneusement lissée au fer.

Si elle avait des aspirations existentielles autres que de rafler un maximum d'argent, elle n'en avait jamais rien dit. Alex ne le lui reprochait pas, d'ailleurs. Il était bien convaincu qu'elle ne tarderait pas à se remarier à un type plein aux as à qui elle pourrait ultérieurement soutirer une énorme pension alimentaire. Il ne la blâmait pas non plus pour cela. Elle n'avait jamais prétendu être quelqu'un d'autre que ce qu'elle était.

Darcy lui présenta la décoratrice qui l'accompagnait, une femme artistement maquillée, d'âge indéterminé, dont les cheveux avaient été laqués jusqu'à l'obtention d'un casque parfaitement rigide.

On échangea des civilités. La décoratrice s'appelait Amanda. Elle et Darcy commencèrent à circuler dans la maison à l'ameublement spartiate, lui posant de temps à autre des questions d'ordre pratique, ce qui obligeait Alex à leur emboîter le pas.

La maison rutilait de propreté. Il avait rafraîchi les murs à l'aide d'un rouleau de peinture spécial retouche. L'éclairage et la plomberie étaient nickel, le jardin bien entretenu, semé de paillis tout neuf.

Darcy avait posé son bagage Vuitton dans le vestibule. Alex se rembrunit en l'apercevant. Il avait espéré qu'elle s'en irait juste après le passage de la décoratrice. La perspective de faire la conversation à son ex-femme le démoralisait. Même avant le divorce, ils n'avaient déjà plus grand-chose à se dire.

L'idée de faire l'amour à son ex le déprimait encore plus. Même si son corps menaçait de prendre feu, même si Darcy y était sans doute toute prête... Non, cela n'arriverait pas.

Le problème, quand on avait goûté à quelque chose de neuf, c'est qu'on ne pouvait plus se satisfaire de son ancien ordinaire. On ne pouvait s'empêcher de penser que quelque part, ailleurs, se trouvaient des plaisirs bien plus

délectables qu'on était en train de manquer. C'était comme grignoter un gâteau sec industriel après s'être délecté d'une douceur maison fondante et croustillante, au bon goût de beurre frais et de miel sauvage...

— Il faut que tu parles à Darcy avant qu'elle décide de passer la nuit ici, prévint le fantôme qui traînait dans les parages.

— Pour lui dire quoi ?

— Que tu ne veux pas coucher avec elle.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Le fantôme eut le culot de sourire.

— Le fait que tu regardes ce sac comme s'il grouillait de cobras ! Et puis Darcy ne correspond pas à ton nouveau style de vie.

Ces jours derniers, le fantôme avait traversé d'étranges sautes d'humeur. Il s'était montré impatient, agité, tourmenté, tout en plongeant dans un état de surexcitation fébrile à la pensée de bientôt revoir Emma.

Alex n'appréciait pas d'être entraîné malgré lui dans les remous impétueux de ce tourbillon d'émotions. Il avait déjà du mal à gérer les siennes ! Et ce qui lui manquait le plus, depuis qu'il avait cessé de boire, était l'engourdissement bienheureux qui protégeait de ces bouleversements intérieurs si douloureux.

En revanche il appréciait les efforts que faisait le fantôme pour lui offrir un maximum d'intimité, en se gardant d'interférer dans ses actions. La remarque qu'il venait de faire à propos de Darcy était le summum de l'ingérence qu'il s'était permise ces derniers temps. Par exemple, il n'avait pas pipé mot concernant le baiser qu'Alex et Zoë avaient échangé dans le cottage. Il avait même fait semblant de ne pas être au courant.

Pour sa part, Alex s'était efforcé d'effacer cet épisode de sa mémoire.

Hélas ! la zone de son cerveau où était logé ce souvenir encombrant semblait s'être fibrosée autour. Des flashes le hantaient : les yeux bleus étincelants de Zoë levés vers lui, la façon provocante dont elle s'était tendue à la rencontre de sa bouche, sur la pointe des pieds, pour presser son corps contre le sien... Jamais il n'avait été à ce point bouleversé par une autre personne ; par l'idée que, l'espace d'un instant, il avait peut-être réussi à rendre une femme heureuse. Et elle s'était livrée à ses caresses avec tant d'abandon, en le laissant faire tout ce qu'il voulait...

Il était évident qu'au lit elle ferait de même, serait ouverte à toutes les audaces, d'une confiance aveugle.

Ô Seigneur...

Si par malheur cela survenait, il ne mettrait pas longtemps à la métamorphoser en une personne cynique, amère, sur ses gardes. Comme Darcy. Voilà ce qui arrivait aux femmes qui se frottaient à lui.

Via une tablette tactile, Amanda et Darcy cherchaient l'inspiration sur des sites de décoration truffés de photos et de conseils. Au bout de deux heures, Amanda décida qu'il était temps de partir. Elle ne voulait pas rater le ferry de fin d'après-midi.

— Je ramène Amanda à Friday Harbor, annonça Darcy. Je prendrai quelque chose pour le dîner au passage. Italien, ça te dit ?

— Tu restes cette nuit ? demanda Alex à contrecœur.

Elle eut une mimique sarcastique :

— Tu as vu mon sac, non ? Et puis, n'oublie pas que cette maison est la mienne.

— Mais c'est moi qui l'entretiens et qui règle les factures jusqu'à ce que l'acte de vente soit signé. C'est plutôt confortable pour toi.

— Pas faux, admit-elle, tandis que son regard se faisait langoureux. Et peut-être que je te prouverai ma gratitude tout à l'heure ?

— Pas la peine.

Une heure plus tard, Darcy revint avec des pâtes marinara et des salades composées en boîtes de carton à emporter.

Ils transvasèrent la nourriture dans des assiettes et s'installèrent sur la table de la cuisine, comme au temps de leur mariage. Puisque aucun d'eux ne cuisinait, à cette époque tous leurs repas provenaient de chez le traiteur ou de barquettes surgelées, sauf les jours où ils allaient au restaurant.

— J'ai aussi pris une bouteille de Chianti, dit Darcy en fouillant dans le tiroir du meuble en quête d'un tire-bouchon.

— Pas pour moi, merci.

Elle lui jeta un regard surpris par-dessus son épaule.

— Tu plaisantes ?

Assis sur le plan de travail, ses longues jambes pendant dans le vide, le fantôme commenta :

— C'est sûr, Alex a toujours été un petit farceur.

Alex le fusilla du regard, avant de répondre à Darcy :

— Pas ce soir. Je n'ai pas envie.

— Bon, eh bien, moi, je vais vous laisser en tête à tête, annonça le fantôme en sautant par terre.

Darcy attrapa deux verres dans le placard, les remplit et les ramena sur la table.

— D'après Amanda, l'atmosphère de la maison manque de chaleur. Elle va ajouter des coussins de couleur sur le canapé, des chemins de table, quelques plantes, ce genre de choses.

Alex fixait le liquide rubis à l'intérieur du verre. Il se rappelait le goût du Chianti, son arôme fruité, capiteux. Il n'avait pas bu une goutte depuis des semaines.

Un verre, juste un. Ça ne pouvait pas faire de mal. Plein de gens buvaient du vin au dîner.

Il tendit la main, mais au lieu de se saisir du verre, fit courir le bout de ses doigts sur la base circulaire, avant de le repousser de quelques centimètres.

Il reporta son attention sur le visage de Darcy, tâcha de se concentrer sur ses propos. Elle parlait de sa dernière promotion - elle était chargée de communication dans une grande entreprise d'informatique qui fabriquait des

logiciels, et on venait de lui confier la rédaction de la newsletter interne de la boîte, qui s'adressait à plusieurs milliers de personnes.

— Super, approuva Alex. C'est exactement ce qu'il te fallait, tu vas t'en sortir à merveille.

— On dirait presque que tu le penses, dit-elle en souriant.

— Je suis sincère. J'ai toujours souhaité ta réussite professionnelle.

— Ah bon ? Première nouvelle.

Elle but une longue gorgée de vin. Puis, tendant sa jambe fuselée, elle posa son pied contre la cuisse d'Alex. Ses orteils commencèrent à remonter vers son aine.

— Tu as rencontré quelqu'un récemment ? Depuis notre dernière fois ? s'enquit-elle négligemment.

Il secoua la tête, saisit son pied pour l'empêcher de gigoter.

— Tu as besoin de décompresser, Alex.

— Non, ça va très bien, merci.

— Tu... tu n'es pas en train de me mettre un râteau, là ?

Alex se surprit à refermer les doigts sur le cristal crissant du verre. Il jeta un regard méfiant autour de lui, mais le fantôme avait disparu. Il but une gorgée et la saveur corsée lui emplît la bouche. Il ferma brièvement les yeux. Quel soulagement. Ce goût, c'était la promesse qu'il se sentirait bientôt mieux. Il lui en fallait plus. Il voulait tout vider d'une traite.

— J'ai rencontré une femme, dit-il.

— Et... tu t'intéresses à elle ? s'enquit Darcy, paupières plissées.

— Oui.

C'était la vérité. C'était même le plus bel euphémisme de toute sa vie. Mais bien sûr, il n'allait pas concrétiser.

— Tu n'es pas obligé de la mettre au courant, suggéra Darcy.

— Moi, je serais au courant.

La voix de Darcy durcit, se fit caustique :

— Tu veux être fidèle à une femme avec laquelle tu n'as pas encore couché ?

Doucement, Alex éloigna son pied de son entrejambe. Pour la toute première fois, il regarda Darcy, la regarda vraiment. Il discerna alors en elle un soupçon de... Qu'était-ce donc ? De la solitude ? Du chagrin ? En tout cas cela éveillait en lui exactement les mêmes sentiments que lorsque Zoë lui avait avoué que son mari l'avait laissée tomber.

Darcy aussi avait été abandonnée par son mari. Lui.

Cela avait été si facile de prononcer des vœux qu'il n'avait aucune intention d'honorer. Ni lui ni Darcy n'avait respecté ses promesses, mais Darcy semblait y avoir accordé bien plus de valeur que lui.

« Cela aurait dû compter pour moi », réalisa-t-il.

Il s'obligea à aller vider son verre dans l'évier, l'abandonna sur le comptoir. Le parfum des tanins, du raisin fermenté et de l'oubli flotta dans la cuisine.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda Darcy.

— J'ai arrêté de boire.

Elle arquait les sourcils, l'air incrédule.

— Bon sang, un petit verre n'a jamais fait de mal à personne !

— Je n'aime pas l'homme que je deviens quand j'ai bu.

— Et moi, je n'aime pas celui que tu es quand tu es sobre. Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu ferais semblant d'être quelqu'un d'autre ? Je te connais mieux que quiconque. J'ai vécu avec toi. Qui est cette fille ? Une Mormone ? Une Quaker ?

— Peu importe.

— Quelles conneries !

Il perçut une note de stupeur dans sa voix stridente. Et ressentit plus de compassion pour elle en cet instant qu'il n'en avait jamais éprouvé. Il avait lu ou entendu qu'il n'était jamais trop tard pour sauver une relation qui partait à vau-l'eau. Mais ce n'était pas vrai. Certains dégâts étaient irréparables.

Il la regarda vider son verre d'une traite, comme lui-même en mourait d'envie quelques minutes plus tôt.

— Je suis désolé, Darcy. Tu n'as pas fait une bonne affaire en m'épousant.

— J'ai obtenu la maison, répliqua-t-elle d'un ton de triomphe.

— Je ne parle pas des modalités du divorce. Je parle de notre mariage.

Il hésitait à baisser entièrement sa garde. Mais Darcy avait droit à la vérité.

— Je n'ai pas été un bon mari. J'aurais dû prendre de tes nouvelles, écouter tes réponses. J'aurais dû nous prendre un putain de chien, aménager cette maison pour qu'elle ait un peu d'âme. Elle ressemble à une suite d'hôtel ! Je t'ai fait perdre ton temps, je te demande pardon. Tu méritais mieux.

Darcy se leva. Son visage s'était empourpré et, à sa grande surprise, il vit l'éclat des larmes dans ses yeux. Son menton tremblait.

Comme elle s'approchait de lui, il eut peur un instant qu'elle veuille le prendre dans ses bras, ce qui n'était pas du tout le but recherché. Mais sa main vola et le bruit de la gifle retentit dans la cuisine silencieuse. Sa joue s'engourdit, puis se mit à le brûler.

— Ne dis pas que tu es désolé. Tu ne l'es pas, tu en es incapable ! Et ne t'avise pas de me faire passer pour la pauvre petite épouse maltraitée assoiffée d'amour. Tu crois que j'attendais ça de ta part ? Je ne suis pas idiote ! Je t'ai épousé parce que tu gagnais de l'argent et que tu savais me faire grimper aux rideaux. Aujourd'hui tu ne fais ni l'un ni l'autre. C'est quoi le problème, tu n'arrives plus à bander ? Ne me regarde pas comme si j'étais une sale garce. Si j'en suis une, c'est ta faute. N'importe quelle femme serait devenue une garce après t'avoir épousé !

Elle empoigna la bouteille par le goulot, saisit son verre et emporta le tout dans la chambre d'amis. La porte claqua et parut faire vibrer la maison tout entière.

Lentement, Alex se frotta la joue, les reins calés contre le plan de travail. La réaction de Darcy le stupéfiait.

Le fantôme apparut à son côté, une lueur de commisération dans ses yeux sombres. Alex prit une profonde inspiration et chassa l'air de ses poumons.

avant de demander :

— Tu n'as rien dit. Pourquoi ?

— Quand tu as bu cette gorgée de vin tout à l'heure ? Je ne suis pas ta conscience. Tu es seul à livrer cette bataille. Et je ne serai pas toujours à traîner dans tes pattes, tu sais.

— J'espère bien !

— Tu as eu raison de lui dire tout ça, reprit le fantôme en souriant.

— Tu crois que ça va l'aider ? fit Alex, dubitatif.

— Non. Mais toi, ça va t'aider.

Darcy s'en alla sans un mot le lendemain matin. Alex passa la majeure partie du week-end à travailler chez son frère, à Rainshadow Road. Il acheva de trier les affaires dans le grenier et isola un mur sous combles.

Le dimanche soir, il envoya un texto à Zoë pour lui demander si Emma était bien arrivée au cottage et si l'emménagement s'était bien déroulé.

Tt va bien, L adore la maison, répondit Zoë aussitôt.

Besoin de qq chose ? ne put-il s'empêcher de demander en retour.

Dois fR une tarte o pom. Aurai besoin aide demain matin.

Pourptit déjeuner ?

Oui.

OK.

Bnuit

Bnuit.

Alex imagina Zoë se préparant au coucher, laissant tomber ses vêtements au sol un à un... Cela suffit à déclencher une violente vague de désir. Mais celle-ci fut presque aussitôt supplantée par une bouffée d'émotion qui irradiait du fantôme.

— Arrête ça ! lui intima Alex sèchement. Écoute, si tu ne peux pas te contenir demain, je ne reste pas là-bas. Je ne peux pas travailler dans ces conditions.

— D'accord, d'accord.

Mais de toute évidence, le spectre ne l'écoutait même pas.

« Voilà ce que ça fait d'aimer quelqu'un qu'on ne peut pas avoir », lui avait-il dit l'autre jour. Alex ne voulait rien éprouver de tel. Même par procuration.

— Elle dort toujours, murmura Zoë, qui venait d'ouvrir la porte à Alex. Je n'ai pas voulu la réveiller. Autant qu'elle se repose au maximum.

Il fit une pause sur le seuil pour la regarder. Les cernes sous ses yeux attestaient de son épuisement. Elle ne s'était pas lavé les cheveux et était vêtue d'un short kaki et d'un débardeur uni. Son visage fatigué, lumineux, était dépourvu de toutes traces de maquillage. Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras pour la réconforter.

— Je reviendrai plus tard, dit-il à la place.

— Non, on reste, lui enjoignit le fantôme qui se tenait derrière lui.

Zoë attrapa la main d'Alex pour l'attirer à l'intérieur.

— Venez prendre votre petit déjeuner avec moi. J'ai fait un crumble aux

pommes, finalement. Installez-vous sur l'îlot, je vous sers tout de suite.

Une odeur de beurre, de sucre et de pommes fondues flottait dans l'air. Alex en eut l'eau à la bouche.

Il remarqua tout à coup que le fantôme s'était figé devant les étagères du séjour. Bien qu'il ne vît pas l'expression de son visage, quelque chose dans son attitude l'alerta.

Avec une apparente décontraction, il s'approcha des étagères.

L'une d'elles contenait une rangée de photos encadrées, dans les tons sépia, délavées par les années. Alex eut un sourire en voyant une photo d'Emma qui tenait dans ses bras une fillette de deux-trois ans, au visage de chérubin blond, qui ne pouvait être que Zoë.

À côté se trouvait une vieille photo en noir et blanc, sur laquelle figuraient trois jeunes filles, posant devant une berline des années 1930. Emma et ses deux sœurs.

Le regard d'Alex glissa sur la photo d'un homme qui arborait des favoris et une coupe de cheveux typique des années 1970. Avec son large visage prognathe, c'était le genre d'homme qui portait sa dignité comme un costume trois-pièces.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en désignant le cadre.

— Mon père. James Hoffman junior. Je lui ai réclamé une photo plus récente, mais il ne pense jamais à me l'envoyer.

— Vous n'avez pas de photos de votre mère ?

— Non. Mon père les a brûlées quand elle est partie. Il n'en avait pas besoin. Apparemment elle et moi nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau, ajouta Zoé avec un sourire contraint qui ne masquait pas son chagrin d'enfant abandonnée.

— Avez-vous jamais su pour quelle raison elle était partie ? demanda-t-il doucement.

— Pas vraiment. Mon père refusait d'aborder le sujet. Upsie pensait que ma mère s'était mariée trop jeune, qu'elle n'avait pas supporté ses responsabilités d'adulte. Quand j'étais petite, reprit-elle avec un rire étouffé, je me disais qu'elle était sûrement partie parce que je pleurais trop. Alors toute mon enfance, je me suis appliquée à être toujours gaie. Et quand ce n'était pas le cas, je donnais le change.

« Vous le faites toujours », songea Alex.

Il aurait voulu la rejoindre, l'entourer de ses bras, lui dire qu'avec lui elle ne serait jamais obligée de feindre quoi que ce soit. Il dut faire appel à toute sa volonté pour demeurer là où il était.

— Interroge-la là-dessus, lui enjoignit le fantôme. La dernière photo était un portrait de mariage. Emma, jeune, jolie, le visage sérieux. Et son mari, James Augustus Hoffman senior... monolithique, la mâchoire carrée. Sa ressemblance avec son fils sautait aux yeux.

— C'était votre grand-père, Gus ?

— Oui. Plus tard, il a dû porter des lunettes. Elles le faisaient ressembler à

Clark Kent.

— Alors, chuchota le fantôme, les yeux rivés à la photo, c'est moi ?

Alex secoua la tête. Avec son visage mince aux traits virils et ses yeux sombres, le fantôme n'avait rien de commun avec Gus Hoffman.

— Mais alors... qui suis-je ? murmura le spectre, partagé entre le soulagement et le désespoir.

Alex remit les cadres en place. Lorsqu'il releva la tête, il aperçut la silhouette du fantôme qui disparaissait dans la chambre d'Emma.

Un peu inquiet, Alex s'installa sur un tabouret haut, devant l'îlot. Qu'est-ce que son copain était parti faire là-bas ? Il n'allait pas flanquer une crise cardiaque à la vieille dame, au moins ?

— Qui a préparé le petit déjeuner des clients de l'auberge ? demanda-t-il.

— Justine et moi avons deux amies qui sont d'accord pour donner un coup de main de temps en temps et se faire un peu d'argent de poche. J'ai surgelé plusieurs plats qu'elles n'ont eu qu'à faire réchauffer.

— Vous allez vous user. Il faut prendre un peu de repos.

Zoë plongea sa cuillère dans la croûte brune du crumble, révélant les pommes caramélisées en dessous. Elle lui sourit.

— C'est l'hôpital qui se moque de la charité !

— Combien d'heures de sommeil avez-vous prises ?

— Sans doute plus que vous.

Deux minutes plus tard, ils étaient assis côte à côte, et Zoë lui racontait comment elle était allée chercher sa grand-mère pour lui faire faire la traversée à bord du ferry. Emma avait été enchantée de voir les changements apportés au cottage. Puis elle évoqua le traitement thérapeutique qu'elle suivait...

Pendant qu'elle parlait, Alex mangeait. Le mélange de flocons d'avoine et de sucre caramélisé croquait sous la dent, par contraste avec la douceur des pommes tièdes, parfumées à la cannelle et au zeste d'orange, qui fondaient sur sa langue.

— Si je me trouvais dans le couloir des condamnés, c'est ça que je commanderais comme dernier repas, déclara-t-il.

Il ne disait pas cela pour plaisanter. Néanmoins Zoë se mit à rire.

Le bruit de la trappe électronique annonça l'arrivée de Byron dans la maison. L'énorme persan débarqua dans la cuisine avec l'arrogance du propriétaire des lieux.

— La chatière fonctionne à la perfection, comme vous pouvez le constater, dit Zoë en regardant avec tendresse le chat sauter sur le canapé pour s'y rouler en boule. Je n'ai même pas eu à dresser Byron. Il a tout de suite compris à quoi ça servait. Dommage que le collier soit si laid. Vous croyez que cela pourrait causer des pépins techniques si je le décorais un peu ?

— Non. Mais ne faites pas cela. Laissez-lui un semblant de dignité.

— Oh, juste quelques sequins...

— C'est un chat, Zoë, pas une meneuse de revue.

— Byron aime être pomponné.

Alex lui jeta un regard circonspect.

— Vous n'êtes tout de même pas du genre à lui enfiler des tenues ridicules ?

— Nooon !

— Ah ! Tant mieux.

— Ou juste un costume de velours rouge à Noël. Et pour le dernier Halloween, je l'ai habillé en...

— N'en dites pas plus, je ne veux pas savoir !

— Vous souriez, triompha-t-elle.

— Non, je grince des dents.

— Je regrette, c'est un sourire.

C'est seulement quand il eut bien entamé sa deuxième ration de crumble qu'Alex se rappela soudain que le fantôme se trouvait toujours dans la chambre d'Emma.

Que traficotait-il, celui-là ?

La porte était close. On ne détectait nul mouvement de ce côté-là, mais peu à peu Alex prit conscience d'une douceur inhabituelle qui flottait dans l'air, s'étalait, l'enveloppait, jusqu'à ce qu'il ne puisse pas faire autrement que de la respirer et de l'absorber par tous ses pores.

La sensation était d'une complexité étourdissante, comme une pincée de sel qui exhausse la saveur d'un gâteau. Il s'en dégageait essentiellement une joie bouillonnante qui lui donnait l'impression que sa poitrine allait bientôt craquer.

Il baissa la tête vers le plateau de l'îlot, essaya de se concentrer sur le grain du bois.

« Non, arrête ça tout de suite, il ne faut pas ! » s'insurgea-t-il en pensée, sans même savoir à qui il s'adressait.

Emma.

Le fantôme s'approcha de la femme endormie sur le lit.

La lumière du matin pénétrait par la fenêtre, sous le store à demi baissé, et venait illuminer son teint.

Elle était toujours belle. Cela tenait à la structure osseuse de son visage, sillonné de rides qui dénombraient toutes les joies et tous les chagrins qu'il n'avait pas été là pour partager avec elle.

S'il avait partagé sa vie, son propre visage aurait porté les mêmes stigmates.

Avoir sa vie gravée sur les traits... Quel incroyable cadeau !

— Salut, chuchota-t-il.

Les paupières d'Emma papillonnèrent. Elle se frotta les yeux, s'assit. L'espace d'un moment, il crut qu'elle était capable de le voir. Une joie anxieuse s'éveilla en lui.

— Emma ? appela-t-il doucement.

Elle se leva. Son corps mince semblait encore plus fragile dans le pyjama bordé de dentelle. Elle s'approcha de la fenêtre pour observer le paysage. Ses

maines volèrent soudain vers son visage et un sanglot s'échappa entre ses doigts.

Ce son lui aurait brisé le cœur s'il en avait eu un. Mais la vue des larmes qui brillaient dans les rayons du soleil anéantit son âme.

— Ne pleure pas ! supplia-t-il, bien qu'elle ne puisse l'entendre. Ne sois pas malheureuse, mon Emma. Seigneur, je t'aime. Je t'ai toujours...

La respiration d'Emma s'accélérait. Son regard reflétait maintenant de la panique. Elle tituba en direction de la porte, pleurant de plus belle.

— Emma, attention ! Tu vas tomber...

Submergé de chagrin et d'angoisse, le fantôme la suivit dans le séjour.

Zoë pâlit brusquement et sauta du tabouret pour se précipiter vers sa grand-mère.

— Que se passe-t-il, Upsie ? Tu as fait un cauchemar ?

— Qu'est-ce que nous faisons ici ? sanglota Emma qui tremblait comme une feuille. Comment je suis arrivée là ?

— Je suis venue te chercher hier. Nous allons vivre ensemble ici, au cottage, désormais. Tu sais bien...

— Non ! Je veux rentrer à la maison. Ra... ramène-moi, hoqueta Emma qui peinait à parler, tant l'émotion la terrassait.

— Nous sommes chez nous, expliqua Zoë avec patience. Toutes tes affaires sont ici. Viens, je vais te montrer...

— Ne me touche pas !

Emma se réfugia dans un coin de la pièce. Sa terreur semblait augmenter avec les secondes qui passaient.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Alex au fantôme avec un regard lourd de reproches.

Il avait marmonné entre ses dents, mais Zoë l'entendit et répondit :

— Elle n'a pas pris ses médicaments ce matin. C'est peut-être pour ça que ça ne va pas. J'aurais dû la réveiller, finalement.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, dit le fantôme. Mais aide-la. Fais quelque chose !

— Upsie, viens t'asseoir, plaida Zoé, la main tendue.

Mais Emma se recroquevilla sur elle-même en secouant la tête, farouche. Alex s'approcha.

— Attention, elle ne te connaît pas, dit le fantôme.

Alex l'ignora. Le contraste entre leurs gabarits – Alex et son physique nerveux, puissant, Emma si frêle et tremblante – alarma le fantôme. Il craignit un instant qu'Alex ne tente de la ceinturer ou qu'il lui fasse peur d'une manière ou d'une autre.

Zoë dut penser de même, car elle lui posa la main sur le bras et ouvrit la bouche.

Mais l'attention d'Alex était entièrement focalisée sur la vieille dame :

— Madame Hoffman, je m'appelle Alex. Cela faisait longtemps que j'attendais de faire votre connaissance.

La voix inconnue fit tressaillir Emma. Elle le considéra de ses yeux embués, écarquillés, tandis que sa poitrine se soulevait à un rythme anarchique.

— C'est moi qui ai rénové la maison, poursuivit-il. Je suis menuisier. Et j'aide mon frère à restaurer la vieille demeure victorienne de Rainshadow Road. Vous avez habité là-bas, n'est-ce pas ?

Souriant, il ajouta :

— En général je travaille en musique. Vous voulez écouter mon morceau préféré ?

À la grande stupeur du fantôme - et de Zoë -, Emma hocha la tête et s'essuya les yeux.

Alex récupéra son smartphone dans sa poche, pianota quelques secondes sur l'écran tactile et monta le volume du micro.

La voix rocailleuse de Johnny Cash s'éleva bientôt dans une version mélancolique de *We'll Meet Again*(1).

Emma posa sur Alex un regard émerveillé. Ses larmes s'étaient taries, ses sanglots s'apaisaient. Ils écoutèrent les premières mesures de la chanson. Puis, contre toute attente, Alex se mit à chanter d'une voix douce et juste.

Zoë les fixait, éberluée.

Souriant, Alex tendit la main à Emma. Elle la prit, comme si elle entrait dans un rêve. Il glissa un bras autour d'elle. Les notes de musique s'égrenaient, flottaient dans l'air comme des rubans, tandis que tous deux entamaient un lent fox-trot, sans qu'Alex oublie de ménager la jambe gauche d'Emma qui la faisait souffrir.

1. Nous nous retrouverons. (N.d.T.)

Un homme, jeune, qui tentait d'oublier son passé... et une vieille femme qui s'efforçait désespérément de se rappeler le sien... Dans ces instants hors du temps, ils s'étaient rejoints.

Le fantôme était comme hypnotisé. Abasourdi. Il connaissait si bien Alex maintenant qu'il aurait juré que plus rien ne pouvait atteindre ce type blasé et cynique. Jamais il ne se serait attendu à cela !

Alex qui posait sa joue sur les cheveux d'Emma. Qui la guidait avec une tendresse qu'il devait cacher dans le tréfonds de son cœur. Emma qui se laissait faire, bercée par son fredonnement rassurant.

Le fantôme se souvenait d'avoir dansé avec elle lors d'une soirée en plein air. La piste de danse était illuminée de guirlandes de petites lanternes multicolores.

— Je n'aime pas beaucoup cette chanson, avait dit Emma.

— Tu m'as dit qu'elle était ta préférée.

— Elle est magnifique, mais elle me rend triste.

— Pourquoi, ma chérie ? Elle parle de personnes qui se retrouvent. D'un homme qui rentre chez lui.

Emma avait soulevé la tête de son épaule pour le regarder dans les yeux.

— Elle parle de deux personnes qui se sont perdues et qui doivent attendre

une éternité avant de se retrouver au Paradis.

— Les paroles ne mentionnent pas le Paradis.

— Peut-être, mais c'est le sens de la chanson. Je ne supporte pas l'idée d'être séparée de toi, pour une vie, une année, ni même une journée. Promets-moi de ne jamais aller au Paradis sans moi !

— Bien sûr, ma chérie, avait-il chuchoté avec tendresse. Sans toi, ce ne serait pas le Paradis.

Que leur était-il arrivé ? Pourquoi ne s'étaient-ils pas mariés ? Il lui semblait inconcevable d'être parti faire la guerre sans avoir fait d'elle sa femme. Il avait certainement demandé sa main... Oui, il en était sûr. Peut-être avait-elle refusé. Peut-être sa famille s'était-elle opposée à leur union ? Mais ils s'aimaient tant qu'aucune force sur terre n'aurait pu les séparer. Il avait dû se produire un événement imprévu, une catastrophe...

Il devait découvrir quoi.

La chanson s'acheva dans un chœur de voix quasi spectral. Alex baissa les yeux sur le visage illuminé d'Emma.

— Il me chantait cette chanson-là, murmura-t-elle.

— Je sais, chuchota Alex.

Elle lui pressa les doigts, et un réseau de veines bleues apparut sous sa peau pâle. Zoë s'approcha pour passer un bras autour des épaules de sa grand-mère. Elle la guida vers la table de la cuisine, tira une chaise.

— Tu avais raison, Zoë. Il a de bons muscles, déclara Emma.

Avec un regard mortifié à Alex, Zoë protesta :

— Je n'ai pas dit ça ! Enfin si, mais...

Alex lui décocha un coup d'œil narquois sous ses sourcils arqués.

— Je veux dire... N'allez pas croire, Alex, que dès que vous avez le dos tourné, j'en profite pour discuter de la grosseur de...

Elle s'interrompit dans un bredouillis pathétique, les joues écarlates. Alex se détourna pour masquer le sourire qu'il ne pouvait plus réprimer.

— Je vais chercher mes outils dans le pick-up, annonça-t-il.

Le fantôme le suivit au-dehors. Alors qu'Alex prenait dans le coffre deux seaux pleins d'outils divers, le spectre lui dit à mi-voix :

— Merci de t'être occupé d'Emma.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Alex en déposant les deux seaux par terre pour lui faire face.

— Elle s'est réveillée en proie à une grande agitation. Je ne sais pas pourquoi.

— Tu es sûre qu'elle ne peut pas te voir ?

— Oui. Pourquoi lui as-tu passé cette chanson-là ?

— C'est sa préférée.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que tu la chantes tout le temps ! Mais pourquoi tu as l'air si contrarié ?

Le fantôme retomba dans le silence un moment, avant d'avouer d'un ton lugubre :

— Tu as pu la tenir dans tes bras.

— Oh...

Alex changea d'expression et enveloppa le fantôme d'un regard compatissant, comme s'il comprenait quelle torture c'était de se trouver tout près de la personne aimée sans pouvoir la toucher ; de n'être plus que l'ombre, le contour de la personne physique qu'on était auparavant.

Dans un silence chargé d'une émotion douloureuse, Alex murmura :

— Elle sent la rose, la laque pour les cheveux et l'air juste après la pluie.

Le fantôme s'approcha, comme pour s'accrocher au moindre de ses mots.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait les mains plus douces, continua Alex. Elles sont un peu fraîches, comme chez beaucoup de femmes. Son ossature est délicate. On dirait celle d'un oiseau. On voit qu'elle était bonne danseuse avant. Elle a le sens du rythme, même si sa jambe gauche la trahit. Et elle a un sourire merveilleux qui fait rayonner tout son visage. Je parie que c'était une fille très drôle à l'époque où tu l'as connue.

Apaisé, le fantôme acquiesça d'un hochement de tête.

Zoë servit le petit déjeuner à sa grand-mère, puis alla chercher ses médicaments dans la salle de bains. Elle surprit son reflet dans le miroir, ses joues rougies, ses yeux trop brillants. Elle avait l'impression qu'elle allait devoir réapprendre à respirer.

Trente-deux mesures de musique. La durée moyenne d'une chanson. C'est le temps qu'il avait fallu pour que la terre se décroche de son axe et parte tourbillonner dans le cosmos.

Elle était amoureuse d'Alex Nolan.

Elle l'aimait pour mille raisons et aucune en particulier.

« Vous êtes toutes mes choses préférées en même temps, aurait-elle voulu lui dire. Ma chanson d'amour préférée, mon gâteau préféré, le bruit des vagues de l'océan, le rire d'un bébé. Vous êtes mon bonhomme de neige, ma crème brûlée, un kaléidoscope plein de paillettes. Je vous aime et vous ne me rattraperez jamais parce que j'ai une longueur d'avance et que mon cœur file à toute allure ! »

Un jour elle lui révélerait ses sentiments et il s'en irait. Il lui briserait le cœur, comme le font les gens dont le propre cœur a été brisé longtemps auparavant. Mais cela ne changeait rien. L'amour est toujours plus têtue.

Elle ramena ses médicaments à Emma, qui avait déjà mangé la moitié de son crumble.

— Voilà tes pilules, Upsie.

— Il a les mains d'un menuisier. Fortes. Et calleuses. J'ai aimé un homme qui avait des mains semblables.

— Vraiment ? Comment s'appelait-il ?

— J'ai oublié.

— Oh, je crois que tu mens ! fit Zoë avec un sourire taquin.

Alex refit son apparition ; il souhaitait emporter ses outils dans la chambre de Zoë.

- Je peux entrer ? demanda-t-il. Je voudrais finir le petit placard.
- Zoë sentit ses joues s'enflammer de nouveau. Elle eut du mal à soutenir son regard normalement.
- Oui, pas de problème.
- Il va falloir que je manie le marteau, madame Hoffman. Ça ne vous ennuie pas ?
- Appelez-moi donc Emma. Vous m'avez vue en pyjama. Il est un peu tard pour se faire des ronds de jambe.
- D'accord, Emma, dit-il avec un sourire qui donna le vertige à Zoë.
- Dès que la porte de la chambre se fut refermée sur lui, Emma s'exclama à mi-voix :
- Sapristi, quel bel homme ! Mais il pourrait se rembourrer un peu, à mon avis.
- Je m'y emploie, assura Zoë.
- Si j'avais ton âge, j'aurais déjà perdu la tête pour lui.
- En fait, je crois avoir perdu beaucoup plus que cela, Upsie.
- Bah, ne t'inquiète pas, ma petite. Il y a bien pire que d'avoir le cœur brisé.
- Ah oui ? Et quoi donc ?
- Avoir le cœur vide. Ne s'être jamais abandonné à l'amour.
- Ah ! Que dois-je faire alors, à ton avis ?
- Tu pourrais commencer par lui concocter un bon petit dîner un de ces soirs, puis lui annoncer que c'est toi le dessert.
- Zoë ne put s'empêcher de rire.
- Je vais avoir des problèmes avec toi, Upsie !
- Tu en as déjà, ma chérie. Alors, fonce.

— Sers-toi de ta main gauche, conseilla Zoë.

Elle se trouvait avec Emma dans la petite buanderie aménagée près de la cuisine. Le manuel qu'elle tenait en main lui avait été fourni par le médecin gériatologue. Il décrivait les tâches ménagères basiques susceptibles d'aider un patient à retrouver une certaine vigueur dans les muscles en cas d'AVC mineur.

Emma ouvrit le hublot du lave-linge de la main gauche et tourna la tête vers Zoë.

— Maintenant prends un vêtement et mets-le dans le sèche-linge. Tiens ma main si tu as peur de perdre l'équilibre.

— Je préfère me tenir à la machine.

Alex s'immobilisa sur le seuil de la chambre de Zoë, où il était en train de transformer l'ancien placard en salle de douche. Amusé, il regarda les deux femmes penchées sur la machine à laver... sur laquelle le fantôme s'était assis.

— Prends-les plutôt un par un, conseilla encore Zoë en voyant sa grand-mère jeter deux tee-shirts dans le tambour du sèche-linge.

— Ça va plus vite comme ça.

— Ce n'est pas la rapidité de l'opération qui importe, c'est faire travailler ta main.

— Et que suis-je censée faire ensuite ?

— Transférer le linge sec dans la pаниère. Toujours un article à la fois. Puis nous passerons le plumeau à poussière, ça te donnera de la souplesse dans le poignet.

— Ah ! je comprends pourquoi tu voulais tellement que je vienne vivre avec toi ! Tu comptais bien que je te fasse le ménage gratis.

Alex gloussa.

Zoë l'entendit et lui lança un regard qui se voulait sévère.

— Ne l'encouragez pas. Vous passez trop de temps ensemble, vous deux. Je ne saurais dire lequel a la pire influence sur l'autre. Si tu es aussi dissipée, Upsie, comment veux-tu te rappeler ensuite des exercices à faire ?

— Te rappeler les exercices. Verbe transitif. C'est « se souvenir » qui est suivi de la préposition « de ».

— La police de la grammaire a encore frappé !

Zoë eut un sourire affectueux adressé à sa grand-mère. Emma se pencha pour récupérer du linge dans le tambour et sa voix résonna dans la cuve métallique :

— Je me demande bien pourquoi je retiens ça très facilement alors que je suis incapable de me rappeler le nom du journal qui m'employait.

— Le Bellingham Herald.

Zoë échangea un coup d'œil avec Alex qui se dirigeait vers l'évier pour se servir un verre d'eau.

Il avait l'habitude maintenant de ces regards pleins de désarroi qui traduisaient son angoisse grandissante. Elle ne pouvait s'empêcher d'exprimer son besoin d'être rassurée, même si personne ne pouvait vraiment le faire.

Depuis deux semaines qu'Emma vivait au cottage, elle avait déjà connu des moments d'intense confusion mentale. Parfois elle était alerte, concentrée ; parfois l'anxiété la ravageait, elle s'agitait, ou bien semblait naviguer dans le brouillard. Il était impossible de prévoir d'un jour sur l'autre quel serait son état.

— Ne reste pas à tourner autour de moi comme ça, lança-t-elle un jour à Zoë d'un ton acariâtre. Laisse-moi regarder mon émission de télé en paix.

Sur un mot d'excuse, Zoë gagna la cuisine, non sans jeter un coup d'œil inquiet à son aïeule, installée sur le canapé.

— Tu es toujours là, tempêta Emma.

— Mais... je suis à plus de cinq mètres !

— Alex, ça vous dérangerait d'emmener ma petite-fille faire une promenade ?

— Upsie, je ne peux pas te laisser toute seule ! Jeannie n'est pas encore arrivée, protesta Zoë.

Jeannie était l'auxiliaire de vie qui venait chaque matin prendre soin d'Emma en l'absence de Zoë. En général, elle s'en allait vers midi. C'était une femme d'un calme olympien, que rien ne semblait pouvoir ébranler. Du coup Emma avait accepté sans trop rechigner que cette dernière l'aide dans les situations intimes, comme la toilette ou les exercices de rééducation.

— Juste un quart d'heure, insista Emma. Va prendre l'air avec Alex, ou bien toute seule s'il ne veut pas t'accompagner.

Alex s'empara du téléphone portable d'Emma, que celle-ci avait laissé sur le comptoir de l'îlot. Rapidement il enregistra son propre numéro dans le répertoire.

— Nous y allons, Emma. Mais vous nous promettez de ne pas bouger, OK ? Tenez, ajouta-t-il en lui tendant l'appareil. En cas de souci, vous m'appellez, d'accord ?

— D'accord, acquiesça Emma d'un air satisfait.

— Oh, je n'aime pas beaucoup ça, grommela le fantôme qui s'était renfrogné.

— Tout ira bien, assura Alex, dont le regard dévia sur Zoë. Allons, venez avec moi. Emma a besoin d'un peu de solitude.

— Mais vous êtes en plein travail...

— Je peux bien prendre une pause.

Il tendit la main. Après une hésitation, elle l'accepta. Ce contact, si simple soit-il, déclencha chez lui une bourrasque de désir. Il savourait le moindre petit contact charnel entre eux, le frôlement de son bras contre le sien, la caresse fugace de ses cheveux soyeux contre son oreille, lorsqu'elle se penchait pour déposer une assiette devant lui. Il remarquait chaque détail la

concernant, le petit hématome sur son menton le jour où elle s'était cognée dans une porte de placard, le parfum fleuri de son nouveau savon, acheté dans une boutique bio.

Il n'existait pas de nom pour définir leur relation et les sentiments qu'elle suscitait en lui. Dans leurs deux mains jointes, il y avait plus qu'une chaleur partagée, une peau pressée contre une autre... On aurait dit qu'ils unissaient leurs forces pour soutenir et protéger quelque chose de précieux.

Même lorsqu'il s'obligea à laisser retomber son bras, il continua de sentir l'empreinte de ses doigts et de ce mystérieux secret qui les liait.

Comme Emma se renfonçait dans le canapé devant la télé, Byron sauta sur ses genoux pour s'y lover.

— Petite manipulatrice, dit le fantôme, penché sur elle. Tu les as obligés à rester en tête à tête. Tu sais que tu as un goût déplorable, pour ce qui est des hommes ?

Bien qu'il ait très envie de rester avec elle, il finit par subir trop fortement l'éloignement d'Alex et se résolut à sortir lui aussi.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je sais que je m'inquiète trop, que je la surprotège, mais je ne veux pas qu'elle se fasse mal ou qu'elle manque de quoi que ce soit.

Zoë et Alex marchaient le long de la route, sous le feuillage des érables et des arbousiers. Autour d'eux, le sol de la forêt était tapissé de différentes variétés de fougères et semé de mûriers dans les zones les plus ensoleillées.

— Ce dont elle a vraiment besoin - et vous aussi -, c'est d'avoir la paix de temps en temps. Vous devriez sortir, au moins un soir par semaine.

— Voulez-vous m'accompagner au cinéma ? osa-t-elle demander. Ce week-end, si c'est possible ?

— Je ne peux pas, mon frère Mark se marie à Seattle.

— Oh, c'est vrai ! J'avais oublié. Lucy y va avec Sam. Et vous, vous emmenez quelqu'un ?

— Non.

Alex regrettait déjà d'avoir accepté cette promenade, sous le coup d'une impulsion. Rester seul avec Zoë était le plus sûr moyen de réveiller cette délicieuse euphorie qui menaçait de lui exploser la poitrine et qu'il avait appris à redouter.

— Lucy et Sam ont l'air heureux, remarqua Zoë. Vous croyez que ça va devenir sérieux entre eux ?

— Vous voulez dire... est-ce qu'ils voudront se marier un jour, eux aussi ? Non, je ne vois pas pourquoi ils feraient ça.

— Ils ont une excellente raison, au contraire.

— Partager la même feuille d'impôt ?

— Non, ils s'aiment ! s'exclama Zoë dans un rire exaspéré. C'est le meilleur des motifs pour se marier, non ?

— Je trouve que les gens qui veulent rester amoureux devraient éviter de se marier.

Le sourire de Zoë s'effaça. Alex eut l'impression d'être le dernier des abrutis.

— Désolé. Je déteste les mariages. Et celui-ci sera pire. Je ne pourrais pas...

Il n'acheva pas sa phrase, fourra les mains au fond de ses poches, tout en continuant de marcher. Zoë comprit aussitôt :

— Vous ne pourrez pas boire ?

Il acquiesça d'un bref hochement de tête.

- Vous n'avez prévenu personne que vous arrêtiez s'enquit-elle avec douceur.

— Non.

— Vous devriez peut-être. S'ils étaient au courant, vos frères pourraient vous encourager et vous remonter le moral.

— Je n'ai pas besoin de soutien. Je ne veux pas que les gens m'observent et guettent le moment où je retomberai dans mon vice.

Zoë glissa son bras sous le sien, arrondit les doigts autour de son poignet.

— Vous n'échouerez pas, assura-t-elle avec une conviction tranquille.

Le mariage de Mark et de Maggie avait lieu à bord d'un ferry reconverti amarré sur le lac Union, en plein cœur de Seattle.

La journée était belle, mais même s'il avait fait un temps de chien, les jeunes mariés ne s'en seraient pas souciés, tant ils étaient amoureux. On servit le Champagne, puis Sam prononça le traditionnel discours du témoin. Ensuite les invités purent faire la queue devant le buffet afin de remplir leurs assiettes de mets sophistiqués.

Alex se réfugia sur la poupe du bateau et s'installa sur une chaise, près du bastingage. Il n'avait jamais aimé faire la conversation aux gens qu'il ne connaissait pas, surtout si ceux-ci avaient un verre de Champagne ou un cocktail à la main.

C'était étrange d'affronter cette épreuve sans un verre d'alcool pour lui servir de béquille. C'était presque comme s'il essayait d'endosser son propre rôle. Il allait devoir s'y habituer.

Il aperçut Sam qui dansait avec Lucy Marinn. Cette dernière portait toujours une attelle à la jambe. Ils se dandinaient l'un contre l'autre, flirtaient, s'embrassaient. Sam regardait la jeune femme comme il n'avait jamais regardé quiconque auparavant. Tous deux irradiaient cette alchimie invisible qui tombe parfois sur les gens alors qu'ils avaient bien autre chose en tête. Ils étaient devenus un couple. Alex était quasi certain que Sam n'en avait même pas conscience. Ce débile se prenait toujours pour le célibataire détaché de tout qui vivait un agréable interlude avec une jolie fille.

Alex buvait des Coca glacés dans de hauts verres pleins de glaçons. Le fantôme, silencieux et taciturne, était assis à son côté.

— À quoi tu penses ? finit par lui demander Alex entre ses dents.

— Je n'arrête pas de me demander si Emma aimait son mari.

— Pourquoi ? Tu préférerais ?

Le fantôme eut un temps d'hésitation marqué, avant de répondre :

— Oui. Mais je voudrais qu'elle m'ait aimé plus encore.

Alex sourit et fit tinter ses glaçons dans son verre. Le fantôme regardait

pensivement la surface du lac qui miroitait sous les rayons du soleil...

— J'ai déconné, marmonna-t-il. J'ai fait souffrir Emma, j'en suis sûr.

— Tu veux dire... avant de mourir ?

— Oui.

— Elle a sans doute été furieuse que tu t'engages.

— Je crois que c'est pire que ça. Il faut absolument que je m'en souviene avant qu'il arrive quelque chose.

— Que veux-tu qu'il arrive ?

— Je n'en sais rien. Je dois passer le plus de temps possible avec Emma. Les souvenirs me reviennent quand je suis auprès d'elle. L'autre jour... Oups, je me tais, Maggie vient de ce côté-ci.

La rousse épouse de Mark - qui était désormais la belle-sœur d'Alex -, approchait en effet, une tasse à café en porcelaine blanche à la main. Ses yeux bruns brillaient. Elle rayonnait de bonheur.

— Alors Alex, tu passes un bon moment ?

— Ouais. Super mariage. Comme il ébauchait le mouvement de se lever, elle l'arrêta d'un geste.

— Ne te dérange pas. Je passais juste vérifier que tout allait bien pour toi. Au fait, plusieurs de mes copines rêvent de faire ta connaissance. Et une de mes sœurs aussi. Si je te la présente...

— Non, je ne suis pas d'humeur à bavarder.

— Bon, comme tu voudras. Tu veux que je t'apporte quelque chose ?

— Merci. Va plutôt danser avec ton mari.

— Mon mari. Ah ! j'adore ce mot.

Souriant, elle lui tendit la tasse emplie de café noir fumant.

— Tiens, j'ai pensé que ça te ferait plaisir.

— Merci, mais...

Alex s'interrompit en la voyant discrètement mettre la main sur son verre de Coca encore à demi plein.

— Elle croit que tu es bourré, souffla le fantôme. Ça fait quatre verres de Coca que tu t'enfiles dans ton coin, et tu parles tout seul comme un vieux pochard.

— C'est seulement du Coca, dit Alex.

— Oui, bien sûr, fit Maggie d'un ton léger.

— Elle ne te croit pas une seconde ! ricana le fantôme.

Avec un sourire désabusé, Alex but une gorgée de café noir. Étant donné son passif, il n'était pas illogique de penser qu'il avait la ferme intention de se blinder au mariage de son frère. Avec sa gentillesse coutumière, Maggie essayait d'éviter les dégâts collatéraux tout en ménageant la fierté d'Alex.

— À propos, ajouta-t-il, je ne parle pas tout seul. Il y a un type invisible assis juste à côté de moi.

Maggie s'esclaffa :

— Heureusement que tu me préviens, j'aurais pu m'asseoir sur ses genoux !

— Qu'elle ne se gêne pas, surtout, rigola le fantôme.

— Ça ne le dérange pas, dit Alex. Tu peux y aller.

— Merci, mais je vais vous laisser à votre conversation. À tout à l'heure. Et bois tout le café, OK ?

Elle se pencha pour l'embrasser sur la joue et partit en emportant le verre de Coca.

Lorsque Alex se rendit au cottage le lundi matin, l'auxiliaire de vie, Jeannie, vint lui ouvrir la porte. Il remarqua aussitôt son expression préoccupée.

— Que se passe-t-il ?

— Le week-end n'a pas été très bon. Emma a fait une éclipse cérébrale.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le terme scientifique est AIT : Accident Ischémique Transitoire. Il fait suite à l'occlusion d'une artère qui empêche le sang d'arriver au cerveau et se traduit par des épisodes neurologiques passagers, qu'on ne remarque pas forcément, mais dont les séquelles s'ajoutent aux précédentes. En cas de démence mixte, l'état du patient ne cesse de décliner au rythme de ces petites attaques successives.

— Elle a vu un médecin ?

— Non. Sa tension est bonne et elle ne souffre pas. Aujourd'hui elle va bien. Mais avec le temps, les moments de confusion vont s'enchaîner et s'intensifier. Ses souvenirs vont s'effacer peu à peu.

— Mais que s'est-il passé au juste ? Comment pouvez-vous affirmer qu'elle a été victime d'une éclipse cérébrale ?

— Zoë m'a dit qu'Emma s'est réveillée un peu désorientée samedi matin, avec un léger mal de tête. Elle a absolument tenu à préparer elle-même son petit déjeuner. Elle a fait cuire un œuf au plat et... ça ne s'est pas bien passé. Zoë a essayé de l'aider. Elle a voulu mettre un peu de beurre dans la poêle, baisser le feu... mais Emma s'est énervée parce qu'elle n'arrivait pas à effectuer une tâche aussi simple. Ça l'a effrayée et mise hors d'elle.

— Elle s'en est pris à Zoë ? s'inquiéta Alex.

— Oui. Zoë est la personne rêvée quand on veut se défouler sur quelqu'un. Elle comprend, bien sûr, mais ça n'en reste pas moins pénible pour elle. Hier, Emma a réclamé toute la journée les clés de la voiture. Elle a voulu surfer sur Internet et a trafiqué l'ordinateur de Zoë. Elle s'est aussi disputée avec moi parce que je ne voulais pas aller lui acheter des cigarettes.

— Elle fume ?

— Pas depuis quarante ans, à en croire Zoë. Et pour quelqu'un dans son état, le tabac est vraiment ce qu'il y a de pire.

— Bon sang, elle ne peut pas les lui donner, ces fichues clopes ? maugréa le fantôme dans le dos d'Alex.

L'auxiliaire de vie arborait une mine fataliste. Combien de patients avait-elle ainsi accompagnés en fin de vie ? Combien de familles avait-elle vues sombrer dans le chagrin et l'incompréhension, alors qu'un être cher leur était inexorablement confisqué jour après jour ?

— Est-ce qu'on s'habitue ? demanda-t-il.
— Vous parlez du patient ou...
— De vous.
— C'est gentil de poser la question, le remercia-t-elle d'un sourire. Mais... non. Et pourtant j'en ai connu des dizaines et je sais déjà à quoi m'attendre.
— Combien de temps lui reste-t-il ?
— Même les médecins les plus expérimentés ne peuvent prédire...
— Je vous demande votre avis personnel. Vous travaillez sur le terrain, vous devez bien avoir une idée.
— C'est une question de mois, je pense. Elle risque de faire une attaque plus violente, ou bien une rupture d'anévrisme. Et ce serait peut-être le mieux. L'état de certaines personnes se dégrade très lentement. Ce ne serait souhaitable ni pour Emma ni pour Zoë.

— Où est Zoë ?

— A l'auberge, comme tous les matins. Ensuite elle doit aller faire des courses. Emma est réveillée et habillée, mais je crois qu'il serait bon de ne pas faire trop de bruit autour d'elle aujourd'hui.

— Je vais peindre et faire les finitions au mastic, alors.

— Merci, fit Jeannie, l'air soulagé, en s'effaçant pour le laisser entrer dans la maison.

Alex pénétra dans le petit vestibule et vit qu'Emma regardait la télévision, installée sur le canapé, une couverture sur les genoux en dépit de la température clémente.

Le fantôme se trouvait déjà près d'elle.

Même si Jeannie n'avait pas mis Alex au courant des événements du week-end, il aurait tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Emma semblait encore plus fragile, sa silhouette paraissait presque floue, comme si son âme cherchait déjà à s'échapper de son enveloppe charnelle.

— Bonjour, Emma. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Elle lui fit signe de s'asseoir. Il choisit de s'installer dans le fauteuil, face à elle, les coudes calés sur les genoux. Emma ne lui paraissait pas en état de confusion mentale. Son regard était direct et focalisé sur lui, son expression sereine.

— Je vais faire un peu de rangement, annonça Jeannie en se dirigeant vers la chambre. Vous avez besoin de quelque chose, Emma ?

— Non, merci.

La vieille dame attendit que l'auxiliaire de vie soit hors de portée d'oreille pour demander à Alex :

— Il est ici, n'est-ce pas ?

Bien que déstabilisé, Alex réussit à garder un visage impassible. Était-il possible qu'Emma perçoive la présence du fantôme ? Mais, même en admettant cette hypothèse, comment aurait-elle su que celui-ci communiquait avec Alex ?

Ses pensées se bousculaient. Emma était vulnérable. Il devait faire attention,

ne pas dire n'importe quoi. Mais il ne voulait pas non plus lui mentir.

— Qui ça ? demanda-t-il enfin d'un ton neutre.

Le fantôme explosa :

— Bon sang, Alex ! Ce n'est pas le moment de jouer au crétin. Dis-lui que je suis là, en ce moment même ; que je l'aime, et que...

Alex lui lança un regard menaçant pour le faire taire.

— Ce que je ressentais quand il était près de moi... c'était si fort ! fit Emma rêveusement. Quand j'éprouve de nouveau cette sensation, je suis sûre qu'il est tout près. Mais cela arrive seulement quand vous êtes là, Alex. Il vous accompagne, n'est-ce pas ?

— Emma, je ne cherche surtout pas à éluder le sujet, mais je ne voudrais pas vous stresser...

Les lèvres parcheminées de la vieille dame s'étirèrent en un sourire.

— Vous avez peur que j'aie une attaque ? Mais j'en ai tout le temps ! Croyez-moi, personne ne remarquera une petite thrombose de plus ou de moins. Et surtout pas moi.

— Vous en prenez la responsabilité, alors ?

— Je n'ai jamais parlé de lui à personne. Mais chaque jour je perds un peu plus la mémoire. Bientôt je ne me souviendrai plus de son nom.

— Alors dites-le-moi.

Emma porta ses doigts à ses lèvres et souffla :

— Il s'appelait Tom Findlay.

Le fantôme la dévisageait, transfiguré.

— Cela fait si longtemps que je n'ai pas prononcé ce nom ! Tom était le genre de garçon qu'aucune mère n'aime voir tourner autour de sa fille.

— Et la vôtre ?

— Pas plus, mais je ne l'ai pas écoutée.

— Ça ne m'étonne pas.

Les joues d'Emma étaient toutes colorées, comme un vitrail rose traversé par la lumière.

— Il travaillait dans l'usine de mon père le week-end. Il découpait les rouleaux de fer-blanc et soudait les boîtes de conserve. Après le lycée, il est devenu menuisier. Il a appris tout seul, dans les livres. Il était intelligent et il avait le coup de main. Comme vous, Alex. Tout le monde savait que quand il construisait quelque chose, c'était du solide.

— De quelle famille venait-il ?

— Une famille sans père. Il était déjà né quand sa mère est venue habiter sur l'île, et le bruit courait... Il circulait des rumeurs malveillantes sur son compte. Elle était très belle. Ma mère affirmait que c'était une femme entretenue. Elle a eu des relations avec des hommes haut placés en ville. Je crois que mon père en a fait partie.

Elle soupira :

— Le pauvre Tom se bagarrait tout le temps avec les garçons qui disaient du mal de sa mère. Les filles lui faisaient les yeux doux, parce qu'il était très

beau, mais aucune n'osait sortir officiellement avec lui. Il n'était jamais invité aux pique-niques ou aux fêtes chez les gens comme il faut. Il avait trop mauvaise réputation.

— Comment l'avez-vous rencontré alors ?

— Mon père l'a embauché pour installer un vitrail qu'on nous a expédié de Portland. Ma mère n'était pas d'accord. Elle préférait engager quelqu'un d'autre, mais mon père a tenu bon. Il disait que même si Tom était bagarreur, il n'en restait pas moins le meilleur menuisier de l'île, et le vitrail était trop précieux pour prendre le moindre risque.

— A quoi ressemblait-il, ce vitrail ?

Emma hésita un long moment, si longtemps qu'il craignit qu'elle n'ait oublié ce détail.

— Il représentait un arbre, répondit-elle enfin.

— Quel genre d'arbre ?

Elle secoua la tête avec une mimique évasive. Elle ne voulait pas en discuter.

— Une fois la fenêtre posée, mon père a demandé à Tom d'effectuer quelques travaux dans la maison. Il a fait un peu d'ébénisterie, a fabriqué un meuble à étagères, et un beau manteau de cheminée pour le salon. J'étais très sensible au charme d'un mauvais garçon beau comme un dieu, aussi je venais discuter avec lui pendant qu'il travaillait.

— Tu flirtais avec moi, rectifia le fantôme.

— Mais je ne sortais pas avec lui, parce que je savais que je n'aurais pas eu l'accord de ma mère, poursuivit Emma. Un soir je l'ai vu en ville, à une soirée dansante. Il est venu vers moi et m'a dit : « Tu dances avec moi ou tu es trop trouillarde ? » Évidemment, j'étais obligée de relever le défi.

— Je ne pouvais pas faire autrement. Tu aurais refusé, dit le fantôme.

— Et je lui ai dit que la prochaine fois il devrait m'inviter comme un vrai gentleman.

— L'a-t-il fait ?

— Oui. Il était si attendrissant à bredouiller, rouge comme une tomate, que je suis tombée amoureuse de lui sur-le-champ.

— Je ne bredouillais pas ! protesta le fantôme.

— Nous nous sommes vus en cachette tout au long de l'été. Le cottage du lac était notre lieu de rendez-vous préféré.

— C'est là que j'ai demandé ta main, se remémora le fantôme.

— Avez-vous parlé mariage ?

Une ombre traversa le visage ridé d'Emma.

— Non.

— Mais si ! la contredit le fantôme. Elle a oublié, mais je lui ai demandé de devenir ma femme.

Perplexe face à ces contradictions, Alex s'enquit avec douceur :

— Vous êtes sûre, Emma ?

— Je suis sûre que je ne veux pas en parler, répliqua-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ? implora le fantôme.

Mais Alex n'entendait pas bousculer Emma pour obtenir des réponses :

— Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

— Il est mort à la guerre. Son avion s'est crashé en Chine. Son escadrille avait reçu pour mission de protéger des avions-cargos qui survolaient l'Himalaya, et ils ont essuyé une attaque ennemie.

Ses épaules se voûtèrent. Elle reprit avec lassitude :

— Ensuite, j'ai reçu une lettre d'un inconnu, un pilote de frêt qui commandait un de ces gros avions transportant des troupes et de l'intendance...

— Un C-46, murmura le fantôme.

— Il m'écrivait pour me dire que Tom était mort en héros, qu'il avait abattu deux avions ennemis en plein vol et contribué à sauver la vie de trente-cinq pilotes. Mais son Warhawk était bien moins léger et maniable que les appareils de combat japonais...

Elle tremblait maintenant, bouleversée, et ses doigts arrachaient nerveusement les peluches de la couverture. Alex prit sa main dans la sienne pour la calmer.

— Qui vous a écrit cette lettre ? demanda-t-il, même s'il commençait à se douter de la réponse.

— Gus Hoffman. Il m'a aussi envoyé ce bout de tissu qui était cousu dans le blouson de Tom.

— Un blood chit ?

— Oui. Je lui ai répondu pour le remercier, et nous avons commencé une correspondance amicale. Cela a duré deux années. Puis Gus m'a écrit que s'il rentrait au pays, il souhaitait m'épouser.

— Tu m'étonnes ! grinça le fantôme, bourrelé de jalousie.

— Et vous avez accepté ?

— Oui. Pourquoi pas ? Puisque Tom était mort, ça n'avait pas d'importance. Et Gus écrivait des lettres adorables. Mais son avion a été abattu. J'ai eu peur pour lui, et quand j'ai appris qu'il avait survécu, j'ai été infiniment soulagée. Il avait été blessé à la tête. On a dû l'opérer pour y enlever des éclats d'obus... puis il est rentré aux États-Unis pour sa convalescence. A sa sortie d'hôpital, nous nous sommes mariés. Mais nous avons eu des problèmes.

— Quel genre de problèmes ?

— Gus avait des séquelles consécutives à sa blessure. Elles avaient altéré sa personnalité. Il était toujours intelligent, mais ses émotions étaient comme effacées. Il était indifférent à tout, comme un robot. Sa famille ne l'a pas reconnu.

— Certaines blessures cérébrales provoquent ce genre de choses, acquiesça Alex.

— Il ne s'est jamais vraiment rétabli. Ni intéressé à quoi que ce soit. Pas même à notre fils.

Les paupières d'Emma papillotaient comme celles d'un enfant épuisé. Elle libéra sa main de celle d'Alex, se renversa contre le dossier du canapé.

— Ce fut une erreur. Pauvre Gus. Il faut que je me repose maintenant.

— Voulez-vous que je vous aide à regagner votre chambre ? proposa Alex.

— Non, merci, je préfère rester ici.

Il se pencha pour lui soulever les pieds et les déposer sur l'assise du fauteuil qu'il venait de quitter. Comme il arrangeait les plis de la couverture sur ses jambes et remontait le bord sur sa poitrine, elle murmura :

— Alex ?

— Oui ?

— Laissez-le vous aider, chuchota-t-elle, yeux clos. Pour lui.

Déconcerté, Alex fronça les sourcils.

— Mon Dieu, Emma... murmura le fantôme, bouleversé.

On entendit le bruit d'une voiture qui se garait sous l'auvent. Alex alla voir dehors. C'était Zoë qui rentrait du supermarché. Elle retira deux gros sacs à provisions du coffre.

— Laissez-moi porter ça, offrit aussitôt Alex.

Elle sursauta au son de sa voix, lui jeta un regard surpris. Elle était pâle, avait l'air stressée. Ses traits étaient tirés.

— Oh ! bonjour. Comment était le mariage ?

— Très bien. Et vous, comment allez-vous ?

— Super, répondit-elle un peu trop vite, alors qu'il la déchargeait de son fardeau.

Il s'immobilisa, chercha son regard :

— J'ai appris qu'Emma avait eu un week-end difficile ?

— Oh ! elle s'est un peu énervée, mais c'est fini maintenant, répondit-elle en détournant la tête.

Alex se rendit compte qu'il ne supportait pas qu'elle dresse une barrière entre eux. Il posa les sacs, mit ses mains sur les hanches de Zoë.

— Zoë, parlez-moi.

Elle le dévisagea, l'air troublé. Dans le silence qui s'étirait, il l'attira lentement à lui. Sa façade se lézarda alors et elle se laissa aller, cherchant sa chaleur et le réconfort de sa solidité. Son corps épousait le sien à la perfection. Tandis qu'il l'entourait de ses bras, elle nicha sa tête dans le creux de son cou.

Il fit remonter une main sur sa nuque, se mit à caresser ses boucles blondes.

— Que s'est-il passé avec ton ordinateur ?

— Elle a tellement zoomé l'écran que les icônes sont devenues énormes, et je n'arrive pas à dézoomer. Elle a dupliqué huit fois la barre de tâches. Et pour couronner le tout, elle a réussi à inverser l'écran - j'ignore comment.

— Je vais te réparer ça.

— Je croyais que c'était Sam, le génie de l'informatique ?

— Si tu veux un bon conseil, ne laisse jamais Sam approcher de ton ordinateur. Après son passage, il aura changé tous tes mots de passe, aura piraté le ministère de la Défense et connecté toute la maison. Tu ne pourras plus te servir de ton grille-pain s'il n'a pas le Bluetooth intégré ! Non, tu n'as pas besoin d'un génie en informatique, juste d'un type capable de bidouiller deux-trois petits trucs.

Zoë souriait dans son cou.

— Tu es embauché ! dit-elle.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire ?

— Non, rien.

Mais ses bras restaient fermement noués autour de lui.

— Réfléchis...

Elle dut s'éclaircir la voix pour répondre :

— Eh bien... j'ai appelé mon père ce matin. Je lui ai dit de ne pas tarder s'il avait l'intention de rendre visite à Emma, parce que bientôt elle ne se souviendrait plus de lui.

— Comment a-t-il réagi ?

Zoë s'était de nouveau crispée. Il se mit à lui caresser le dos pour l'aider à se détendre.

— Il va venir ce week-end avec sa compagne, Phyllis. Ils descendront à l'auberge. Il n'est pas très enthousiaste, mais il va le faire. Je vais préparer un dîner spécial pour eux, Justine, Upsie et...

Elle laissa sa phrase en suspens. Il acheva gentiment :

— Tu voudrais que je sois là ?

— Oui.

— D'accord.

— Vraiment ?

— Oui, ça me ferait très plaisir.

— Oh, je suis si contente !

Elle s'interrompit, agrippa à pleines mains le devant de sa chemise. Il se figea aussitôt.

— Quoi ? Je t'ai fait mal ?

Les joues empourprées, Zoë le fixait de ses yeux aux pupilles dilatées. Lentement, comme hypnotisée, elle secoua la tête. Il comprit que ses caresses avaient semé un trouble sensuel en elle et une vague de désir l'embrasa à son tour. Durant quelques secondes, il ne put penser à rien d'autre qu'à son corps blanc et rose écrasé sous le sien, comme une fleur aux pétales pressés entre les pages d'un livre.

— En fait, si. Il y a encore une chose que tu peux me donner, souffla-t-elle d'une voix qui aurait pu entrer dans la catégorie des aphrodisiaques puissants.

Alex ne parvenait pas à la lâcher. Il fut obligé de soulever ses doigts un à un.

— On en parlera plus tard, dit-il d'une voix bourrue, avant de l'entraîner vers la maison.

Les jours suivants, l'état d'Emma se stabilisa. Néanmoins il ne fallait pas se voiler la face. Sa mémoire se dégradait, et elle avait de gros problèmes de concentration. Il lui fallait de fréquents rappels à l'ordre pour sa mise en route matinale, sinon elle pouvait oublier de prendre son petit déjeuner ou de faire sa toilette. Et lorsqu'elle était dans la douche, il n'était pas rare qu'elle saute l'étape shampooin ou après-shampooin.

En fin de semaine, Justine vint passer l'après-midi avec Emma et l'emmena au salon de coiffure. Ensuite elles allèrent déjeuner près du port. Zoë fut heureuse de ce répit et Emma revint de très bonne humeur de sa petite escapade citadine.

— Elle m'a sermonnée pendant au moins une heure sur le genre de gars avec qui je devrais sortir, confia Justine à Zoë le lendemain matin, alors que Zoë faisait la vaisselle à l'auberge.

— Je suppose qu'elle a proscrit les motards ?

— Gagné. Et dans la foulée elle a oublié qu'elle venait de me le dire et j'ai eu droit à une répétition générale.

— Je suis désolée.

— Oh, ce n'est pas bien grave. Mais bon sang, si je devais vivre avec elle, ça me rendrait folle d'entendre répéter mille fois la même chose !

— C'est supportable. Il y a des jours pires que d'autres. Je ne sais pas pourquoi, mais elle va mieux quand Alex est au cottage.

— Ah bon ? Pourquoi, à ton avis ?

— Elle l'aime bien. Quand il est là, elle fait plus d'efforts. En ce moment, il pose le carrelage de la petite salle de douche, dans ma chambre. Eh bien, l'autre jour, je l'ai trouvée assise sur mon lit, en train de bavasser comme une pie pendant qu'il posait son enduit de ragréage.

— Alors, même les grands-mères ont le béguin pour les menuisiers ?

— Il faut croire, dit Zoë en riant. Alex est très patient avec elle, très gentil.

— Eh bien, c'est la première fois que j'entends dire d'Alex Nolan qu'il est gentil !

— C'est pourtant vrai. Tu n'imagines pas ce qu'il apporte à Emma.

— Et à toi ? s'enquit Justine en enveloppant sa cousine d'un regard attentif.

— Aussi. Il a accepté de venir au dîner de samedi. Je vais pouvoir compter sur son soutien moral... puisque mon père sera là.

— Te soutenir moralement, c'était mon rôle jusqu'à présent, non ?

Zoë se mit à frotter un plat à four dans l'évier.

— Je vais avoir besoin d'une double dose. Tu connais mon père.

Justine soupira :

— Si cela t'aide à passer une meilleure soirée, Alex Nolan est le bienvenu, bien sûr. Je serai même aimable avec lui. Au fait, que comptes-tu préparer ?

— Quelque chose qui sort de l'ordinaire.

— Chic ! Ton père ne le mérite sûrement pas, mais je suis contente de bénéficier des retombées de ta mansuétude.

Zoë se retint de préciser que ce n'était pas du tout pour faire plaisir à son père qu'elle s'apprêtait à mettre les petits plats dans les grands. Ni même pour Emma. C'était pour Alex. Elle allait communiquer avec lui dans le langage des saveurs, des couleurs et des textures. Elle travaillerait à l'instinct et mettrait tout son talent à lui concocter un repas... inoubliable !

Justine vint accueillir Alex à la porte de l'auberge. Au lieu de sa sempiternelle queue-de-cheval, elle avait laissé libres ses cheveux sombres qui formaient comme un rideau soyeux sur ses épaules. Dans son pantalon cigarette, son top émeraude au col en V et ses ballerines, elle était superbe. Pourtant, il y avait ce soir quelque chose d'éteint en elle, comme si son énergie coutumière était amoindrie.

— Bonsoir, Alex. Pour qui sont ces magnifiques présents ? demanda-t-elle en baissant les yeux sur les deux bocaux de verre qu'il tenait en main.

Ceux-ci, ornés d'un petit ruban violet, contenaient des sels de bain à la lavande.

— Pour mes charmantes hôtesse. Toi et Zoë.

— Merci, c'est très gentil, dit-elle sans parvenir à masquer sa surprise. La lavande est le parfum préféré de Zoë.

— Je sais.

— Vous vous êtes rapprochés tous les deux dernièrement, non ? dit-elle en l'étudiant plus intensément.

— Euh... je ne sais pas si l'on peut dire ça, répliqua-t-il, aussitôt sur la défensive.

— Rien ne t'y oblige. Ta seule présence ici ce soir en est la preuve. Je te préviens, la relation qu'entretient Zoë avec son père est plutôt... houleuse. En bref, il se moque complètement de ce qu'elle peut faire. Je crois que c'est pour ça qu'elle est inconsciemment attirée par des hommes qui finiront fatalement par la laisser tomber.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Parce que si tu la fais souffrir, je te jetterai un sort.

Le ton était tellement catégorique qu'Alex ne put s'empêcher de demander :

— Qu'est-ce que je risque ?

— Une invalidité débilitante chronique.

Alex était bien tenté de lui rétorquer qu'elle n'avait qu'à se mêler de ses affaires. Néanmoins, il était assez touché par cette preuve de solidarité familiale.

— Pigé, acquiesça-t-il.

L'air satisfait, Justine l'escorta jusque devant la porte de la bibliothèque privée de l'auberge.

— Est-ce que Duane va venir ? demanda-t-il.

— Nous avons rompu.

— Puis-je te demander pourquoi ?

— Je lui ai fait peur.

— Hein ? Je ne vois pas comment... Enfin, changeons de sujet. Le père de Zoë est arrivé ?

— Oui, tard hier soir. Lui et Phyllis ont passé la journée avec Emma.

— Comment va-t-elle ?

— Elle est dans un de ses bons jours. De temps en temps elle s'emmêle un peu les pinceaux et elle demande toutes les cinq minutes qui est Phyllis, mais heureusement, Phyllis ne s'en froisse pas. C'est une bonne nature, je pense que tu l'apprécieras.

— Et James ?

Justine eut un ricanement.

— Personne n'aime James Hoffman.

Ils pénétrèrent dans la bibliothèque. On avait installé là une longue table en bois d'acajou dressée avec une nappe blanche et des verres de cristal, et décorée d'une rangée de vasques dans lesquelles flottaient des pétales d'hortensias verts.

Emma, son fils et Phyllis se tenaient près de la cheminée dont l'âtre était illuminé de chandelles fichées dans des bougeoirs assortis en verre mercurisé.

Le visage d'Emma s'éclaira à la vue d'Alex. Elle portait une robe en soie prune et ses cheveux blond cendré scintillaient à la lumière des bougies.

— Ah, vous voilà ! s'exclama-t-elle. Alex alla l'embrasser sur la joue.

— Vous êtes très en beauté, Emma.

— Merci. Phyllis, je vous présente Alex Nolan. C'est lui qui a rénové le cottage.

Phyllis était une grande femme à l'ossature massive, aux cheveux coupés en un carré bien net.

— Enchantée de faire votre connaissance, dit-elle en échangeant une poignée de main cordiale avec Alex.

— Et voici mon fils James, ajouta Emma en désignant un homme de taille moyenne, au physique râblé.

Alex lui serra également la main.

Le père de Zoë lui répondit avec l'enthousiasme d'un prof remplaçant qui se voit attribuer la classe la plus turbulente du collège. Derrière ses lunettes à monture épaisse, ses yeux n'avaient aucun éclat. Il avait un visage sans âge.

— Nous avons été au cottage aujourd'hui, dit-il. À première vue, vous avez fait du bon boulot.

— Dans la bouche de James, c'est un compliment, intervint Phyllis avec un sourire amical. Cette maison a un emplacement de rêve au bord du lac. A en croire Justine et Zoë, vous avez abattu un boulot dingue pour permettre qu'Emma puisse emménager rapidement.

— Il y a encore beaucoup à faire, objecta Alex. Nous commençons le garage

cette semaine.

La conversation se poursuivit. James confia qu'il était gérant d'une boutique de matériel électronique en Arizona. Phyllis était vétérinaire, spécialisée dans les chevaux. Ils envisageaient d'acheter un ranch pour avoir leur propre élevage équestre.

— Nous avons repéré une ferme, en périphérie d'une ville fantôme, expliqua Phyllis. À une certaine époque, la ville vivait royalement de l'exploitation d'une mine d'argent, le plus riche gisement au monde. Mais quand le filon a été épuisé, tout le monde est parti.

— Est-elle hantée ? demanda Emma.

— Certaines personnes prétendent qu'il y a un fantôme dans le saloon, s'esclaffa Phyllis.

— C'est quand même bizarre. On n'entend jamais parler de spectres qui hanteraient un endroit sympa, commenta James avec brusquerie. Il faut toujours qu'ils aillent investir les maisons délabrées.

Le fantôme, qui se promenait du côté des étagères de bouquins, répliqua avec ironie :

— Je n'ai pas vraiment eu le choix entre le grenier de Rainshadow Road et le Ritz !

Avec sérieux, Emma répondit :

— Us hantent surtout les lieux où ils ont connu les pires souffrances.

— Maman, tu ne crois quand même pas aux fantômes ! se moqua James.

— Pourquoi pas ?

— Personne n'a jamais réussi à prouver leur existence, lui rappela-t-il.

— Personne n'a jamais réussi à l'infirmier non plus, riposta-t-elle du tac au tac.

— Autant croire au Père Noël !

Le rire de Zoë, qui apportait un pichet d'eau, résonna dans la bibliothèque.

— Papa m'a toujours dit que le Père Noël n'existait pas. Mais comme j'avais envie d'y croire quand même, j'ai posé la question à une instance supérieure, expliqua-t-elle à la cantonade.

— Dieu ? suggéra Justine.

— Non, Upsie. Qui m'a répondu que j'avais le droit de croire en ce que je voulais.

— Et c'est comme ça qu'on connecte les enfants à la réalité ! grinça James. Maman n'a jamais été très douée pour ça.

— Oh, je suis parfaitement connectée à la réalité, rétorqua Emma avec dignité. Simplement, parfois, j'aime lui tordre un peu le cou.

Le fantôme lui jeta un regard attendri et approuvateur :

— Quelle femme !

Toujours riant, Zoë arrêta son regard sur Alex.

— Bonsoir, dit-elle doucement.

Lui-même perdit temporairement l'usage de la parole. Elle était juste sublime dans une robe noire à fines épaulettes, au bustier torsadé, qui moulait ses courbes de manière diabolique. Son seul bijou était une broche épinglée au

creux de son décolleté, un demi-cercle de style Art Déco incrusté de pierreries blanches et vertes.

— Je n'ai pas pensé à la musique, lui dit-elle. Tu as une playlist sur ton téléphone ? Peut-être quelques-unes de ces vieilles chansons qu'Upsie aime tant ? Il y a des enceintes là-bas, dans l'étagère.

Comme Alex mettait un moment à réagir, le fantôme s'impatienta :

— La liste de jazz. Allez, mets-nous de la musique !

Alex secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il récupéra son téléphone. Une minute plus tard, les notes sensuelles de *Prelude to a Kiss*, par Duke Ellington, s'égaillèrent dans la pièce.

À table, Alex se retrouva assis à côté d'Emma. Zoë apporta bientôt sur un plateau des cuillères en porcelaine blanche. Elle en déposa une devant lui, qui contenait, sur un lit de mousse verte, une petite échalote et quelques lanières de lard croustillantes.

— Échalote confite et pancetta sur mousse d'artichaut, annonça Zoë. Il faut tout gober en une seule bouchée.

Alex saisit la cuillère. Le craquant de la pancetta fumée et le fondant moelleux de l'échalote confite s'opposèrent dans sa bouche dans une explosion de saveurs, tempérée par la subtilité de l'artichaut bien poivré.

Des « Mmmmm » gourmands s'élevèrent autour de la table.

Zoë s'attardait du côté d'Alex. Elle guettait sa réaction.

— Tu aimes ?

— J'adore. Est-ce qu'il y en a d'autres ? Parce que je pourrais facilement me passer du reste et me contenter de ça tout le dîner !

— Non, pas question ! dit-elle en riant. Ce n'est qu'un amuse-bouche.

Elle récupéra les cuillères des convives et s'en retourna dans la cuisine chercher l'entrée, tandis que Benny Goodman entonnait *Sing Sing Sing*.

— C'est très rigolo, ces petites mises en appétit ! s'exclama Phyllis, qui saisit la bouteille de vin rouge et proposa : Vous en voulez, Alex ?

— Non, merci.

— L'abstinence ni le temps ne sont rien quand on aime, murmura Emma en lui tapotant l'épaule.

James, qui l'avait entendue, lança de l'autre côté de la table :

— Non, tu te trompes, maman...

— Pas du tout, c'est exactement ça ! coupa Alex en rendant son sourire à Emma.

L'entrée était constituée d'une petite assiette de « têtes de violon », ces jeunes pousses de fougères très tendres, d'un superbe vert brillant, que Zoë avait rapidement poêlées dans une vinaigrette chaude à base de beurre noisette, de jus de citron et de sel marin. Elles étaient servies saupoudrées de noisettes concassées et de copeaux de parmesan.

Les convives exprimèrent leur approbation par des claquements de langue et exclamations enthousiastes. Phyllis et Justine mangèrent chacune jusqu'à la dernière miette dans leur assiette et se moquèrent l'une de l'autre. Le regard de

Zoë revenait sans cesse se poser sur Alex, comme si elle savourait le plaisir évident qu'il avait à manger.

Seul James semblait indifférent. Au milieu du repas, il posa sa fourchette, la mine contrariée. Portant son verre de vin rouge à ses lèvres, il en but une longue gorgée.

— Tu ne finis pas tes légumes ? s'étonna Phyllis.

— Je n'aime pas trop ça.

— Oh, alors je termine ta part ! s'écria-t-elle en s'attaquant gaillardement aux restes dans son assiette.

Zoë, qui venait seulement d'entamer sa propre assiette, leva les yeux sur son père et demanda :

— Tu veux que je t'apporte autre chose, papa ? Une salade verte ?

Il se borna à secouer la tête sans mot dire. Il avait l'air d'un voyageur dans un hall d'aéroport qui attend l'annonce de son prochain embarquement.

Billie Holiday interprétait avec ferveur I'm Gonna Lock My Heart. Bientôt Justine et Zoë servirent dans des bols individuels des moules cuites dans une sauce au vin blanc, au beurre, au safran et au persil. Les invités s'amusèrent à déguster avec les doigts les coquillages fumants, nappés de jus.

Une fois encore, ce fut un succès.

— Oh ! Zoë, cette sauce ! s'exclama Justine, extatique. Je crois que je pourrais boire le bol !

Une atmosphère détendue s'instaura, ponctuée par le cliquetis des coquilles qui retombaient dans les poubelles de table. C'était un plat simple et convivial, qui interdisait aux convives toute attitude compassée. Le bouillon était exquis et laissait une sensation délicieuse et persistante sur la langue. Alex était sur le point de réclamer une cuillère afin de le terminer - il n'était pas question de gâcher une goutte de ce nectar ! - quand arrivèrent de petites boules de pain tièdes, toutes croustillantes, que les convives rompirent à la main pour saucer avec délice le reste de liquide dans leur bol.

La conversation dévia sur la sortie en mer qu'effectueraient Phyllis et James le lendemain pour observer des baleines, et la visite que Phyllis comptait faire dans un élevage d'alpagas.

— Vous avez déjà soigné un de ces animaux ? voulut savoir Zoé.

— Non. La plupart du temps, je m'occupe de chats, de chiens et de chevaux. Mais un jour on m'a apporté au cabinet un cochon d'Inde avec une sinusite.

— Quel est le cas le plus saugrenu que vous ayez eu à traiter ? s'enquit Justine.

— Oh, c'est une question difficile ! répondit Phyllis en riant. J'ai vu beaucoup de choses bizarres, je l'avoue. Mais il n'y a pas très longtemps, un couple m'a amené son chien qui avait des problèmes d'estomac. La radio a mis en évidence la présence d'un corps étranger que j'ai dû retirer par voie endoscopique... et qui s'est révélé être un string en dentelle rouge que j'ai

rendu à la dame dans un sac en plastique.

— Mon Dieu ! s'exclama Emma. Elle a dû être mortifiée !

— Ce n'est pas le pire, reprit Phyllis. La dame en question a jeté un coup d'œil au string et a balancé le sac dans la figure du monsieur avant de partir en claquant la porte. Bien entendu, ce n'était pas le sien. Et le type a quitté la clinique après avoir réglé l'intervention du chien qui venait de le confondre comme un coureur de jupons !

Toute la tablée éclata de rire.

On remplit les verres et l'on servit de petits rince-doigts emplis d'eau parfumée, sur laquelle flottaient des pétales de rose. On s'essuya les mains sur des serviettes propres. Puis, en guise de sorbet digestif, Zoé apporta des citrons givrés maison, agrémentés de zestes et de feuilles de menthe ciselées.

Phyllis ne tarissait pas d'éloges sur la cuisine de Zoë :

— Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon de toute ma vie ! C'est une vraie expérience gastronomique.

James, qui sans que personne sache pourquoi s'était renfrogné au fil des minutes, s'exclama soudain d'un air exaspéré :

— Oh, ne fais donc pas autant de volume !

— Sapristi, James, elle a raison ! C'est un moment rare que nous vivons, s'emporta Emma.

James répondit d'un marmonnement indistinct et se servit un autre verre de vin.

Zoé et Justine revinrent quelque temps plus tard avec le plat de résistance, une caille marinée au miel et à la sauce de soja, puis rôtie au four. Elle s'accompagnait de petites quenelles aux chanterelles.

Ce n'était pas la première fois qu'Alex mangeait une caille, mais celle-ci avait une saveur aigre-douce dépayssante. Peu à peu, la conversation s'alanguit, les visages s'empourprèrent et les paupières se mirent à papilloter à mesure que la satiété faisait son effet.

On termina le repas par des petits pots de crème micmac à la vanille et au chocolat, du café et des truffes maison.

Cette fois encore, les papilles furent enchantées et les convives dithyrambiques. Seul parmi eux, James Hoffman conservait un silence bougon. Alex ne comprenait pas ce qui se passait. Ce type n'avait presque rien mangé. Il devait être malade, il n'y avait pas d'autre explication possible.

Phyllis avait dû aboutir à la même conclusion, car elle finit par demander avec sollicitude :

— Ça va, James ? Depuis le début tu chipotes dans ton assiette.

Il baissa les yeux sur le pot de crème et ses pommettes se colorèrent brutalement.

— Ce dîner est immangeable ! explosa-t-il en se levant d'un coup pour jeter sa serviette sur la table. Tout est amer. Tout !

Il balaya l'assemblée d'un regard furieux qui se focalisa sur Zoë et ajouta :

— Tu as peut-être mis quelque chose de spécial dans mon assiette ? Si c'est

ça, le message est bien passé, ne t'inquiète pas !

— Mais enfin... James! balbutia Phyllis, toute blanche. J'ai mangé la fin de ton entrée. Je ne lui ai trouvé aucun goût bizarre. Tu dois avoir un problème d'agueusie...

Secouant la tête, James quitta la bibliothèque. Phyllis s'élança sur ses traces, mais s'immobilisa sur le pas de la porte, le temps de dire à Zoë en toute sincérité :

— Zoë, merci pour ce superbe dîner. C'était le meilleur de toute ma vie.

— Merci, répondit Zoë.

Une fois Phyllis partie, Justine s'exclama :

— Zoë, ton père est dingue ! Ce repas était succulent.

— Elle le sait bien, répliqua tranquillement Emma. Zoë lança un regard résigné à sa grand-mère et dit simplement :

— J'ai fait de mon mieux. Mais ça ne suffira jamais pour lui. Bon, je vais refaire du café. Je reviens tout de suite, dit-elle en faisant signe à ses invités de ne pas bouger.

Elle disparut à son tour. Voyant Justine ébaucher un mouvement pour quitter la table, Alex intervint :

— J'y vais.

Justine se rembrunit, mais obtempéra. Alex se mit en quête de Zoë.

Il ne savait pas au juste ce qu'il comptait lui dire. Depuis deux heures, il l'observait, la regardait déposer, telle une succession d'offrandes, des plats plus magnifiques les uns que les autres devant un père insensible. Alex ne comprenait que trop bien la situation. Il était bien placé pour savoir que l'amour parental était un idéal, une quête, mais certainement pas une garantie. Certains parents n'avaient rien à donner à leurs enfants. Et certains, comme James Hoffman, les punissaient pour des choses dont ils n'étaient absolument pas responsables.

Il trouva Zoë en train de doser les mesures de café dans la petite machine. Au bruit de ses pas, elle se tourna et lui lança un regard appuyé, comme si elle attendait quelque chose de lui.

— Je ne suis pas surprise, dit-elle. Avec mon père, je sais à quoi m'attendre.

— Alors, pourquoi lui as-tu préparé ce dîner somptueux ?

— Ce n'était pas pour lui.

Il écarquilla les yeux. Elle poursuivit :

— Si tu n'avais pas accepté de venir ce soir, nous aurions été au restaurant. C'est pour toi que j'ai cuisiné. J'ai préparé chaque plat en essayant de réfléchir à ce qui te ferait plaisir.

Alex était partagé entre l'irritation et la stupeur. Il avait l'impression de s'être fait manipuler de la manière la plus gentille possible, comme si on avait tissé un filet de soie autour de lui.

Une femme ne faisait pas ces choses par simple bonté ou générosité. Zoë devait avoir une motivation qu'il ne découvrirait que quand il serait trop tard.

— Pourquoi diable fais-tu ça pour moi ?

— Si j'étais chanteuse d'opéra, je te chanterais une aria. Si j'étais peintre, j'exécuterais ton portrait. Mais la cuisine est mon seul talent.

Il sentait encore sur sa langue le goût de la crème micmac et ses saveurs champêtres qui l'emplissaient encore de douceur. Sans réfléchir, il fit deux pas en avant et prit Zoë dans ses bras. Le contact de son corps pulpeux lui fouetta le sang dans les veines. Les émotions, les sensations, se combinaient pour former un mélange détonnant. A la moindre étincelle, il volerait en éclats. Il avait tellement envie d'elle !

Il n'en pouvait plus de lutter contre ce désir insensé.

— Zoë, il faut que cela cesse. Je ne veux pas que tu te donnes du mal pour moi. Que tu te mettes en quatre pour me faire plaisir. Tu as déjà gâché le reste de ma vie. Maintenant je ne pourrai plus jamais regarder une autre femme sans regretter qu'elle ne soit pas toi. Tu t'es infiltrée dans ma vie pour la fixer à la tienne. Je ne peux même pas rêver sans que tu sois là, dans ma tête !

Mais nous ne pouvons pas être ensemble. Je fais du mal aux gens. C'est cela, mon unique talent.

La bouche de Zoë s'arrondit dans une expression de tendre déni :

— Alex, non.

— Je te ferai souffrir ! répliqua-t-il avec sauvagerie. À mon contact tu te transformeras en une personne que nous haïrons tous deux.

La vérité jaillissait de la part la plus sombre de son âme pour ricaner : Tu n'es rien. Tu ne mérites rien. Tu n'as rien à offrir, excepté de la souffrance.

Il le savait. Il y croyait dur comme fer : sinon, le monde n'avait aucun sens.

Zoë soutenait son regard. Il vit la colère s'inscrire peu à peu sur ses traits. Cette vision le soulagea. Elle allait le frapper, ou l'insulter. Tant mieux, elle serait protégée si elle le rejetait.

Sa main vint contre sa joue. Mais tout doucement.

Ses doigts glissèrent sur sa mâchoire. Du pouce, elle lui frôla la lèvre inférieure, comme pour effacer les mots acérés qu'il venait de prononcer. Il réalisa que sa colère n'était pas dirigée contre lui, et cela le jeta dans une grande confusion.

— Non, murmura-t-elle, tu as tout distordu. C'est toi qui as souffert. Tu n'essaies pas de me protéger, tu essaies de te protéger.

Il écarta sa main.

— Peu importe qui j'essaie de protéger. Il n'en demeure pas moins que certaines choses sont trop cassées pour être réparées.

— Pas les gens.

— Surtout les gens !

Des secondes s'écoulèrent, tonitruantes dans le silence qui était retombé.

— Même si l'un de nous souffre au bout du compte, c'est quand même mieux que de ne pas tenter notre chance, fit-elle remarquer au bout d'une longue hésitation.

— À quoi bon tenter sa chance quand l'entreprise est vouée à l'échec ?

— Elle ne l'est pas, tu te trompes.

En cet instant, il la détesta de lui faire entrevoir un espoir.

— Ne sois pas sotte ! Tu ne comprends donc pas ce qui va se passer si nous entamons une relation ?

— Mais nous avons déjà entamé une relation, répliqua-t-elle d'un ton excédé. Cela fait même un bon moment, maintenant !

Alex la saisit aux épaules. Il avait envie de la secouer pour lui faire entendre raison. Au lieu de cela, il la plaqua contre son cœur qui battait follement, l'obligeant à se dresser sur la pointe des pieds. Il ne l'embrassa pas, se contenta de la tenir, tête baissée, pour sentir son haleine contre son visage.

— J'en ai envie, chuchota-t-elle. Et toi aussi. Alors ramène-moi à la maison et prends des mesures. Ce soir.

Le bruit de la porte de la cuisine qui s'ouvrait le fit tressaillir, mais il ne put se résoudre à lâcher Zoë.

— Oups, désolée ! fit la voix de Justine. Zoë tourna la tête vers sa cousine.

— Justine, dit-elle avec calme, tu ne seras pas obligée de nous reconduire au cottage, Emma et moi. Alex va s'en charger.

— Ah oui ? fit Justine d'un air méfiant.

Les yeux bleus de Zoë étaient revenus chercher ceux d'Alex et lui lançaient un défi. L'ensorcelaient. Il capitula.

Alors d'accord. De toute façon, il en était arrivé au stade où il se moquait de tout. Il en avait assez de lutter, de se frustrer, de se refuser sans cesse ce qu'il convoitait le plus.

Tant pis pour les conséquences.

Il se contenta d'un bref hochement de tête.

Alors même que son instinct lui criait de fuir.

Emma dodelinait de la tête, repue, sur la banquette de la voiture qui roulait en direction de Dream Lake. Elle avait appris avec soulagement que Zoë n'était pas affectée outre mesure par l'attitude de son père.

— Je le connais, tu sais ! fit Zoë avec un rire léger. Néanmoins je suis contente d'avoir fait la connaissance de Phyllis. Je l'aime bien.

— Moi aussi, dit Emma, songeuse. Et si James est capable de plaire à une femme comme elle, c'est qu'il doit quand même avoir quelques qualités à son actif.

— Il est peut-être différent en Arizona ? Plus positif, plus... détendu.

— Je l'espère, dit Emma, d'un ton franchement dubitatif.

Occupé par son dilemme intérieur, Alex gardait le silence. Il savait bien qu'il aurait dû se contenter de déposer Emma et Zoë au cottage, puis partir dans la foulée. Il y avait même une bonne probabilité pour que ce soit exactement comme ça que les choses se passent. Disons... soixante-dix pour cent de chances.

Ou peut-être soixante.

Il désirait tellement Zoë que cela occultait tout le reste. Son être était comme fondu de l'intérieur. Mais depuis quelques minutes, son cœur s'était fermé et barricadé dans un étai de glace. La différence de température entre ce brasier et cette gangue polaire menaçait de lui faire exploser la poitrine.

Le fantôme avait pris place sur la banquette arrière, à côté d'Emma. Il percevait évidemment le trouble d'Alex et se rendait compte que quelque chose n'allait pas.

— Alex va rester prendre un verre, dit Zoë à Emma lorsqu'elles descendirent de voiture.

— Ah ! très bien, opina Emma en glissant son bras sous celui de sa petite-fille pour se diriger vers la porte d'entrée.

— Tu aimerais boire quelque chose, Upsie ?

— A cette heure ? Non, merci. J'ai passé une excellente journée, mais je suis fatiguée. Merci de nous avoir ramenées, Alex, ajouta-t-elle en tournant à demi la tête.

— De rien, c'est normal.

Ils pénétrèrent dans la maison et Zoë murmura à Alex :

— Je reviens tout de suite. Il y a de la citronnade à la lavande dans le frigo. Sers-toi.

Elle alla s'enfermer avec Emma dans la chambre de cette dernière.

De la citronnade à la lavande. Cela devait avoir à peu près le même goût que l'eau d'un vase dans lequel un bouquet avait séjourné une semaine. Mais la

fournaise se propageait, lui asséchait la bouche. Il alla chercher le pichet, se servit un grand verre.

C'était léger, fruité, acide, d'une merveilleuse fraîcheur. Il but avec avidité, perché sur un des tabourets hauts, devant l'îlot central.

Le fantôme avait disparu.

Une tempête d'émotions denses avait pris possession d'Alex, en gros bouillons ramifiés qu'il peinait à séparer, identifier. Le désir, évidemment. La colère. Peut-être un soupçon de peur, mais tellement imbriquée à sa colère qu'il n'en était pas certain. Et, pire que tout, une horrible tendresse qui lui lacérait le cœur et qu'il n'avait encore jamais éprouvée pour quiconque de toute sa vie.

Toutes les femmes qu'il avait connues auparavant, y compris Darcy, avaient de l'expérience. Elles étaient sûres d'elles, aguerries. Avec Zoë, ce serait très différent. Le vocabulaire usuel pour qualifier le sexe ne s'appliquerait pas. Baiser. Tringler. Limer. Elle voudrait de la délicatesse, des égards. Bonté divine, comment s'y prendrait-il pour simuler tout ça ?

La porte de la chambre d'Emma s'ouvrit et se referma sans bruit. Zoë s'était débarrassée de ses hauts talons. Elle s'avança vers lui dans sa diabolique robe noire moulante. Alex ne quitta pas son tabouret. La violence de son désir était sur le point de les annihiler tous deux.

— Elle dort, dit-elle en s'immobilisant devant lui avec un sourire tremblé.

Il tendit le bras, frôla la ligne pure de sa gorge, pâle comme la lune. Lentement ses doigts suivirent le tracé de sa clavicule. Il la sentit frissonner.

Il l'attira entre ses cuisses, glissa une main sous une épaulette de la robe pour la soulever, la rabattre de quelques centimètres. Inclinant la tête, il posa sa bouche au creux de son cou, puis plus bas, sur l'épaule. Doucement il mordit la peau fine, au grain parfait. Elle frémit et il devina la vague de chaleur qui fleurissait en elle.

Pendant quelques secondes, il se satisfait de la tenir ainsi, douce et féminine, contre lui, et de sentir la soie de ses cheveux contre son visage.

— Tu sais que c'est une erreur, dit-il d'une voix étouffée.

— Cela m'est égal.

Il plongea la main dans la masse blonde de ses cheveux, l'embrassa. Sa bouche ouvrit la sienne. Il y plongea la langue, l'explora en caresses gourmandes. Un gémissement franchit la gorge de Zoë qui se cramponna à ses épaules.

Il n'avait jamais éprouvé une telle passion, si exigeante qu'il semblait que dix vies n'auraient pas suffi à l'assouvir. Il voulait la tenir écartelée devant lui, la découvrir tel un festin, embrasser chaque centimètre carré de son corps magnifique.

Sa main glissa dans son dos pour découvrir le zip caché, l'ouvrir lentement dans un chuintement étouffé ; puis elle s'aventura sous le tissu, le long de la colonne vertébrale, jusqu'au creux des reins.

La toucher lui procurait un plaisir infini, vertigineux. Pendant ce temps, sa bouche voyageait sur sa gorge. Il prononça son nom dans un souffle, ses

lèvres contre sa peau satinée.

Un braillement discordant éclata derrière lui. Il sursauta si fort qu'il faillit tomber du tabouret, tourna la tête pour découvrir le persan blanc qui le fixait d'un regard hostile.

Zoë s'écarta et, riant, se baissa pour caresser le chat.

— Oh ! je suis désolée. Pauvre Byron.

— Pauvre Byron ?

— Il est jaloux, il a besoin d'être rassuré.

Alex jeta un regard assassin au matou.

— J'ai plutôt envie de lui flanquer un bon coup de pied au train pour l'envoyer dans le jardin du voisin !

— Allons dans ma chambre, proposa Zoë qui retenait d'une main le bustier de sa robe.

Alex la suivit et ferma la porte au nez du chat qui tentait de se glisser dans la pièce. Au bout de quelques secondes, un miaulement déchirant s'éleva de l'autre côté du battant, bientôt suivi d'un grattement déterminé.

Zoë esquissa une moue confuse.

— Si nous lui ouvrons, il se calmera sans doute.

Il n'était pas question qu'Alex fasse l'amour devant un chat.

— Cette bestiole veut juste nous empêcher de prendre du bon temps !

Zoë eut une idée subite :

— Je vais lui donner un peu d'herbe à chat.

Elle rouvrit la porte, marqua un arrêt sur le seuil :

— Ne change pas d'avis pendant ce temps-là, d'accord ?

— Faudrait encore que j'en sois capable, marmonna-t-il.

Zoë mit un petit tas d'herbe à chat dans un sac à provisions en papier kraft, qu'elle déposa sur le carrelage de la cuisine. Ravi d'avoir détourné l'attention de sa maîtresse, Byron faisait le gros dos en ronronnant pour chercher la caresse de sa main.

— Sois gentil et reste ici, d'accord, mon minet ?

Le chat renifla le sac et se glissa dedans. Le papier craqua tandis qu'il exécutait un roulé-boulé à l'intérieur.

Zoë retourna dans la chambre et referma la porte.

Alex avait enlevé ses chaussures. Il était assis sur la couette fleurie. Dans l'enceinte de la chambre exiguë, sa silhouette semblait disproportionnée. La lampe éclairait son visage aux traits réguliers et jetait des reflets dans ses cheveux bruns.

— Il va falloir être inventif, dit-il. Je n'avais rien prévu, je n'ai pas de préservatifs.

— J'en ai acheté. Au cas où, avoua-t-elle.

— Eh ! Tu étais plutôt sûre que je finirais la soirée dans ton lit, hein ?

— Sûre, non. Mais je suis d'un caractère optimiste, rappelle-toi.

— Donne-les-moi, intima-t-il d'une voix enrouée par la passion.

Un petit frisson d'excitation la secoua. Elle alla s'enfermer dans la minuscule

salle de douche, se dévêtit pour enfiler un peignoir en microfibre rose. Après avoir récupéré la boîte de capotes, elle retourna dans la chambre.

Le regard d'Alex glissa sur elle jusqu'à ses pieds nus, avant de remonter sur son visage enflammé. Il lui prit la boîte des mains, sortit un sachet qu'il déposa sur la table de chevet. Puis, à sa grande surprise, il sortit un deuxième sachet.

Elle battit des cils, sentit ses joues s'embraser derechef. Alors, en la fixant bien droit dans les yeux, il tira un troisième préservatif de la boîte et le posa près des deux autres.

Cette fois, elle ne put retenir un petit rire nerveux.

— Là, c'est toi qui es optimiste !

— Oh ! non. Je suis sûr.

Zoë songea en elle-même que, parfois, dans certaines situations, l'arrogance masculine était la bienvenue.

Alex abandonna la boîte et se leva. Il déboutonna sa chemise gris anthracite, la laissa tomber par terre. La blancheur de son tee-shirt au col en V contrastait avec sa peau bronzée. Dans un élan empreint de timidité, Zoë retroussa l'ourlet du tee-shirt. Le coton était tiède, imprégné de son odeur saine et virile. Comme elle faisait passer le vêtement par-dessus sa tête, elle eut un frisson de plaisir à la vue de son torse sec et musclé, d'une puissance élégante, mais brute.

L'espace d'un instant, elle se demanda s'il se montrerait suffisamment doux, attentionné. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas couché avec un homme...

Il remarqua son expression déconcertée et murmura :

— Inquiète ?

— Non. Je voudrais juste te rappeler... que je ne suis pas super douée.

— Remets-t'en à moi.

Elle avait bien conscience qu'il était plus expérimenté qu'elle dans ce domaine. Mais cela ne la rassurait pas spécialement. Il la prit par les coudes, l'étendit sur le lit avant de se coucher à côté d'elle. Sa paume calleuse vint se coller à sa joue. Il l'embrassa, lentement, et elle sentit sur sa langue l'acidité de la citronnade.

Tremblant d'impatience, elle savoura le contact de son corps dur le long du sien et osa partir à sa découverte, en effleurant d'abord sa poitrine, couverte de courts poils noirs, puis ses épaules, sa mâchoire râpeuse...

La bouche d'Alex abandonna la sienne pour glisser dans son cou, derrière son oreille. Sa langue en titilla le lobe. Frémissante, elle tourna la tête pour retrouver sa bouche et leurs baisers devinrent plus fébriles, plus profonds.

Elle mourait de chaud sous son peignoir. Gauchement, elle tira sur la ceinture, mais le nœud résista.

— Laisse-moi faire. Ne bouge pas.

Elle retomba sur le dos. Elle avait l'impression que son cuir chevelu était en feu, tout comme l'espace entre ses doigts et ses orteils. Son intimité se

contracta et elle serra les cuisses en retenant un gémissement. Elle n'en pouvait plus, elle voulait le sentir en elle, elle était anxieuse, brûlante, perdue dans un rêve qui risquait de finir trop tôt...

— Alex... Ce n'est pas la peine... de trop en faire, haleta-t-elle.

— Comment ça ?

— Je veux dire... pour les préliminaires. Je... je suis prête. Tout de suite.

Il tira sur la ceinture du peignoir et, un sourire amusé aux lèvres, répondit :

— Zoë, est-ce que tu m'as déjà vu entrer dans ta cuisine et t'expliquer comment faire un soufflé ?

— N... non.

— Alors, laisse-moi mon domaine d'expertise.

— Si j'étais un soufflé... je serais déjà trop cuite ! souffla-t-elle en luttant pour dégager ses bras des manches du peignoir.

Lorsqu'elle y parvint, sa nudité révélée parut priver Alex de l'usage de la parole. Il émit un son inarticulé. Avec un sourire timide, elle lui tendit les bras.

— Prends-moi maintenant. Je ne veux pas attendre ! supplia-t-elle.

— Zoë, répondit-il d'une voix rauque, avec un corps comme le tien, on ne peut pas sauter les préliminaires.

Je dirais même que tout le temps que tu passes hors du lit est du temps perdu.

— Serais-tu en train de dire que je ne vauds rien en dehors d'une chambre ?

— Non, tu es très douée pour plein d'autres choses. Mais là, pour l'instant... aucune ne me vient à l'esprit.

Il étouffa son rire sous un baiser. Sa bouche descendit sur sa gorge et son haleine lui brûla la peau. Sa main vint cueillir un sein, le souleva pour diriger la pointe vers sa bouche. Lentement, sa langue traça un cercle autour du mamelon. Zoë ferma les yeux. Tout son corps se mit à vibrer de plaisir tandis qu'il la mordillait, tirait avec délicatesse sur le téton durci.

Le monde extérieur n'existait plus.

Il glissa une main entre ses cuisses, là où elle était moite, ultrasensible. Incapable de se retenir, elle arquait les hanches. Du pouce, il ouvrit la fente de son sexe, fit aller et venir ses doigts sur sa chair humide. Au bord de l'orgasme, elle voyait des ombres et des couleurs sous ses paupières closes, entendait sa voix lui murmurer qu'elle devait lui faire confiance, le laisser prendre soin d'elle.

La main en coupe sur son pubis, il inséra un doigt dans sa féminité, resta un instant juste à l'entrée, puis l'enfonça profondément en lui imprimant un lent mouvement de rotation.

La main tremblante de Zoë descendit sur le poignet d'Alex. Elle sentit les tendons noueux et les os durs. Le silence retomba dans la petite chambre, alors que tous deux se concentraient sur les mouvements secrets au plus intime de sa chair. Une tension nouvelle grandit en elle, se répandit en pulsations brûlantes.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle dans un souffle.

Elle entrevoyait son visage tendu au-dessus du sien. Il se pencha pour chuchoter à soft oreille :

— J'écris mon nom. En toi.

La pression affolante de son doigt augmentait sans cesse le flot de sensations. La tête de Zoë retomba en arrière sur le bras d'Alex.

— Ça fait... plus de quatre lettres, réussit-elle à articuler.

— Alexander. Et maintenant... j'écris mon deuxième prénom.

— Le... quel ?

— Devine.

— Je ne sais pas. Je t'en prie...

Sa tête roulait de gauche à droite. Elle le sentit sourire dans son cou.

— Je te le dirai, mais seulement si tu te retiens de jouir jusqu'à ce que j'aie fini.

Il était impossible de réprimer la vague du plaisir qui enflait. Agrippée à ses épaules, elle s'arc-bouta tandis que les spasmes se succédaient, l'emportaient si fort qu'elle crut défaillir.

Il la ramena contre lui, étouffa son sanglot dans un baiser, décuplant encore les sensations paroxystiques.

Le sentiment de bien-être qui s'ensuivit fut si intense que, plusieurs minutes durant, Zoë fut incapable de bouger. De petites décharges électriques parcouraient encore ses membres. Alex entreprit alors de la couvrir de baisers, de la tête aux pieds. Tandis qu'il remontait, il lui écarta les jambes et sa bouche vint se coller à l'intérieur de sa cuisse.

Elle tressaillit violemment.

— Alex... Tu n'as pas besoin de... J'ai déjà...

— Tu fais encore de l'ingérence dans mon champ de compétences.

— Mais... si on cuit un soufflé trop longtemps... on le rate.

Il s'était positionné entre ses cuisses ouvertes pour frotter sa joue râpeuse contre sa chair intime. Elle sentit les vibrations de son rire.

— Tu n'es pas trop cuite. Pas encore.

— Est-ce que tu peux... au moins... éteindre la lumière ? plaida-t-elle.

En guise de réponse, il fit remonter sa bouche sur le bourgeon de son plaisir, tout en chuchotant :

— Chuuuut...

Son souffle incandescent l'embrasa de nouveau. La caresse de ses lèvres qui l'aspiraient... de sa langue qui virevoltait... s'aventurait plus loin... Zoë empoigna la couette, ses pensées en vrac dans son cerveau, uniquement focalisée sur les sensations qu'il déchaînait. Il jouait de son corps, concentré, habile, guidé par le moindre gémissement, soupir, tressaillement...

Finalement il releva la tête.

— Maintenant ?

— Oui, oui...

Tout ce qu'il voulait. Elle n'était pas en état de discuter.

Il quitta le lit un instant. Elle entendit le bruit de son jean qu'il ôtait et laissait

tomber par terre, le bruit du sachet de préservatif qu'il déchirait. Il revint sur le lit, coula son corps contre le sien. Les poils de son torse lui chatouillèrent la poitrine. Sentant son érection pressée contre son intimité, elle se mit à respirer plus vite.

Il la pénétra d'un seul mouvement ample, assuré, qui lui arracha un long gémissement.

— Je te fais mal ? s'inquiéta-t-il.

Elle secoua la tête, yeux fermés. Il l'emplissait totalement, mais ne bougeait pas, attentif à son confort, pour lui laisser le temps de s'habituer à son invasion, tout en faisant pleuvoir de petits baisers sur sa bouche, sa gorge. Il lui murmurait qu'elle était belle, douce, qu'il n'avait jamais rien connu d'aussi bon.

Dans un moment en suspens, ils retinrent leur souffle, aussi désireux l'un que l'autre de dompter le corps de Zoë afin de lui faire accepter celui d'Alex. Puis il pesa de tout son poids et elle se retrouva empalée, le dos collé au matelas, prisonnière de sa force virile.

Elle tourna la tête. Sa bouche rencontra la surface dure et lisse de son biceps. Sa peau avait un goût salé délicieux. Elle entrouvrit les lèvres. Il entama un lent mouvement de balancier, lascif, comme pour la bercer. Le plaisir montait, lancinant. Elle se raidit, cuisses ouvertes, au moment où un deuxième orgasme la terrassait. Ses coups de boutoir se firent alors plus précis, plus profonds, et enfin il jouit à son tour dans un frémissement sauvage, avant de retomber sur elle et de la broyer entre ses bras, comme si la fin du monde était proche.

Longtemps après, alors qu'ils reposaient dans le noir, elle demanda d'une voix enrouée, qui coulait comme du métal en fusion :

— Dis-le-moi.

— Quoi donc ? demanda-t-il en faisant courir sa main sur son corps repu.

— Ton deuxième prénom. Il secoua la tête.

— Donne-moi un indice, insista-t-elle en lui tirillant un poil de la poitrine.

— C'est le nom d'un président américain.

— Contemporain ?

— Passé.

— Lincoln ?

Il secoua la tête, saisit sa main et l'embrassa.

— Jefferson ? Washington ? Donne-moi encore un autre indice.

— Originaire de l'Ohio.

— Millard Fillmore ?

Il eut un rire :

— Fillmore n'est pas né dans l'Ohio.

— Un autre indice.

— Général durant la guerre de Sécession.

— Ulysses S. Grant ? Ton deuxième prénom est Ulysses ? Ça me plaît, décréta-t-elle en se blottissant contre lui.

— Pas moi. Des milliers de bagarres ont commencé parce qu'un petit malin

m'avait appelé par mon deuxième prénom.

— Et pourquoi tes parents te l'ont-ils donné ?

— Ma mère est de Point Pleasant, dans l'Ohio, la ville où est né Grant. Elle affirmait que nous avions des liens de parenté avec lui. Comme Grant était un alcoolique notoire, je serais enclin à le croire.

Zoë lui embrassa l'épaule.

— Et toi, quel est ton deuxième prénom ?

— Je n'en ai pas. Je l'ai toujours regretté. Ça m'ennuie de n'avoir que deux initiales sur mon monogramme. Quand j'ai épousé Chris, j'en ai enfin eu trois. Mais après le divorce, je suis redevenue Zoë Hoffman.

— Tu aurais pu garder ton nom d'épouse.

— Oui, mais je n'ai jamais eu l'impression qu'il m'allait. Je crois qu'au fond, on le sait toujours plus ou moins consciemment, ajouta-t-elle dans un bâillement.

— Quoi donc ?

— Qui on est, répondit-elle, alors même qu'une fatigue irrépressible l'envahissait et que ses paupières se fermaient. Ou du moins qui on est censé devenir...

Le fantôme était allongé dans le lit au côté d'Emma dont le visage et les cheveux étaient baignés par les rayons de lune.

Il écoutait sa respiration tranquille, un peu chahutée parfois lorsqu'elle s'égarait dans un rêve. Là, tout contre elle, si proche qu'ils se seraient touchés s'il avait habité la version incarnée de son être, il se remémorait ce que cela faisait d'être jeune, vivant et amoureux, et de savoir qu'on avait la vie devant soi, sans se douter le moins du monde de la fragilité de l'existence.

Un souvenir lui revint : Emma gracile, bouleversée, les yeux gonflés par les larmes.

— Tu es sûre ? lui demanda-t-il au prix d'un effort.

— J'ai consulté un médecin.

Elle pressait sa main contre son abdomen, non pas dans l'attitude protectrice d'une future mère, mais le poing serré, avec désespoir.

Il se sentait mal, furieux, pris de court. Terrifié.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-il.

— Rien. Je ne sais pas. Je ne sais pas ! répéta-t-elle, avant de fondre de nouveau en larmes.

Il lui passa le bras autour des épaules, embrassa sa joue humide.

— J'assumerai mes responsabilités. Nous allons nous marier.

— Non ! Tu m'en voudras.

— Jamais. Ce n'est pas ta faute. Et... j'ai envie de t'épouser.

— menteur.

Sa voix s'étrangla, mais les sanglots se calmèrent.

Oui, il mentait. L'idée de se marier, d'avoir un bébé, le révoltait. Le mariage serait comme une prison. Mais il aimait trop Emma pour lui dire la vérité. Il connaissait les risques encourus quand il avait entamé cette liaison avec elle.

C'était une chic fille, issue d'une bonne famille. Il ne permettrait pas qu'elle soit déshonorée à cause de l'amour qu'elle lui portait. Même si l'idée du mariage et de la vie de famille le tétanisait, il ne la laisserait pas tomber.

— J'en ai envie, répéta-t-il.

— Je... je vais parler à mes parents.

— Non, c'est moi qui vais le faire. Je m'occupe de tout. Calme-toi. Ce n'est pas bon que tu te mettes dans des états pareils.

Emma tremblait de soulagement. Elle se pelotonna contre lui, cherchant à se rapprocher le plus possible.

— Tom, je t'aime. Je serai une bonne épouse. Tu ne le regretteras pas, je te le promets.

Le souvenir s'évapora. Seul persista le sentiment de honte et de panique.

Le fantôme s'emporta contre lui-même. Bon sang, qu'est-ce qui lui avait pris ? Pourquoi avait-il eu si peur de ce qu'il désirait le plus ? Quel crétin il avait été !

Si seulement il avait pu réécrire l'histoire... tout serait différent.

Qu'était-il advenu du bébé ? Et pourquoi Emma avait-elle menti en disant à Alex qu'elle et Tom n'avaient jamais parlé mariage ? Pourquoi la cérémonie n'avait-elle finalement pas eu lieu ?

Il tourna la tête vers le visage immobile d'Emma.

— Je te demande pardon, chuchota-t-il. Je ne voulais pas te faire mal. Tu es tout ce que j'ai jamais désiré ici-bas. Je n'ai aimé que toi. Aide-moi à revenir vers toi.

Dans la mesure où toute relation sentimentale avec un Nolan avait une durée limitée, Alex ne fut nullement surpris lorsque Sam et Lucy rompirent à la mi-août.

Il compatit cependant. Depuis deux mois, Sam lui avait semblé plus heureux qu'il ne l'avait jamais été. De toute évidence, Lucy comptait beaucoup pour lui. Malheureusement elle venait de se voir attribuer une bourse artistique qui nécessitait qu'elle aille vivre un an à New York. Elle comptait accepter. Et Sam étant Sam, il ne voulait pas s'interposer entre la jeune femme et la réussite, ni lui demander de rester pour ses beaux yeux, alors qu'il savait bien que leur relation ne menait nulle part de toute façon.

Alex fignolait l'escalier de Rainshadow Road et se trouvait justement là le jour où Lucy et Sam décidèrent de se séparer.

Le fantôme vint rejoindre Alex, qui était en train de clouer les marches et contremarches.

— Lucy vient de larguer Sam, annonça-t-il brusquement dix minutes plus tard.

Alex s'immobilisa, le marteau en main :

— Là ? Maintenant ?

— Oui. Net et sans bavures. Elle lui a dit qu'elle partait pour New York, et il n'a pas essayé de la retenir. Je crois qu'il s'est pris un sacré coup. Tu devrais peut-être aller le voir pour discuter un peu avec lui, non ?

— Pour dire quoi ?

— Je ne sais pas, lui demander si ça va. Lui dire « Une de perdue, dix de retrouvées », ce genre de conneries.

— Je ne pense pas que ça lui remonte franchement le moral.

— C'est ton frère ! Montre un peu que tu te soucies de lui. Et pendant que tu y es, glisse-lui que tu vas être obligé de venir habiter chez lui.

Alex se renfrogna. Darcy lui avait envoyé un e-mail quelques jours plus tôt pour lui annoncer qu'elle avait demandé une ordonnance d'expulsion au juge des affaires familiales. Elle le jetait dehors.

Emménager chez Sam coûterait moins cher que de louer un appartement, et au lieu de payer un loyer à son frère, il continuerait de rénover la maison. Dieu sait pourquoi il se sentait tellement obligé de retaper cette baraque qui n'était pas la sienne, mais il y était véritablement attaché, il ne pouvait le nier.

Cela faisait trois semaines maintenant que lui et Zoë étaient devenus intimes. Les trois meilleures semaines de sa vie - et aussi les pires.

Il se contraignait à minuter le temps qu'ils passaient ensemble, alors qu'il

aurait voulu ne pas passer un seul instant loin d'elle. Il inventait des prétextes pour l'appeler, juste pour le plaisir d'entendre sa voix énoncer une nouvelle recette, ou expliquer la différence entre la vanille de Tahiti, la vanille du Mexique et la vanille de Madagascar. Il se surprenait à sourire tout seul durant la journée en repensant à quelque chose qu'elle avait dit ou fait.

Tout cela lui ressemblait si peu qu'il ne pouvait faire semblant d'ignorer qu'il était dans la merde jusqu'au cou.

Il aurait voulu pouvoir accuser Zoë d'être exigeante, accaparante, mais elle savait exactement quand insister et quand s'éclipser. Elle le manœuvrait plus habilement que quiconque, et même s'il en avait conscience, il ne parvenait pas à regimber. Comme le soir où il lui avait dit qu'il ne pouvait pas rester dormir. Elle avait mitonné un rôti de bœuf et des petits légumes au four, dont l'odeur alléchante s'était peu à peu répandue dans toute la maison. Bien entendu, il avait traîné jusqu'à l'heure du dîner, et finalement ils s'étaient retrouvés au lit.

Elle devait savoir, la fine mouche, que le rôti de bœuf était un aphrodisiaque puissant pour n'importe quel Nord-Américain.

Il s'efforçait de limiter le nombre de nuits qu'ils passaient ensemble, mais ce n'était pas facile. Il avait envie d'elle tout le temps. Le sexe était génial. Toutefois il n'y avait pas que cela. Ce qui l'irritait auparavant chez elle - sa bonne humeur chronique, son optimisme forcé -, le réjouissait désormais. Elle avait tout le temps des pensées joyeuses et mutines qui jaillissaient tels des ballons multicolores, et qu'il n'avait pas le cœur de crever.

La seule chose sur laquelle Zoë ne pouvait se leurrer était la santé d'Emma qui déclinait à vue d'œil.

Dernièrement, Jeannie lui avait fait passer des tests cognitifs. Il s'agissait juste de répéter certains mots, de dessiner des cadrans d'horloge, d'effectuer des calculs très simples avec des pièces de monnaie. Emma avait eu des résultats très décevants par rapport au test similaire passé un mois plus tôt.

Elle perdait la sensation de faim, et n'avait plus aucune notion de ce à quoi ressemblait un repas équilibré. Si Jeannie et Zoë n'avaient pas été là pour la surveiller, elle aurait pu passer des journées entières sans manger, ou bien se sustenter uniquement de chips et de moutarde au petit déjeuner.

Zoë s'inquiétait beaucoup de voir sa grand-mère, jadis si coquette, oublier de se peigner ou de se limer les ongles. Justine venait au minimum deux fois par semaine pour l'emmener au salon de coiffure ou au cinéma. Parfois Alex la distrayait le soir en jouant aux cartes avec elle, pendant que Zoë nettoyait la cuisine ou prenait son bain. Il s'amusait de la voir tricher sans vergogne. Ou bien il mettait de la musique. Ils faisaient quelques pas de danse, et elle critiquait sa technique au fox-trot.

— Vous pivotez trop tard, se plaignit-elle un soir, alors qu'ils évoluaient au son de *As Time Goes By*. Vous allez me faire tomber. Où avez-vous appris à danser ?

— J'ai suivi des cours à Seattle.

- Vous devriez exiger qu'on vous rembourse.
- Pas du tout, le prof a fait des miracles. Avant les cours, quand je dansais, on aurait dit un type en train de laver sa voiture.
- Combien de temps cela a-t-il duré ? s'enquit-elle, la mine sceptique.
- Un week-end. C'était une session de rattrapage d'urgence. Ma fiancée voulait que je sois capable de la faire tourner un peu le jour de notre mariage.
- Votre mariage ? Vous êtes marié ? Mais pourquoi ne me dit-on rien ? s'exclama Emma.

Sa mémoire lui jouait des tours, une fois de plus. D'un ton neutre, Alex répondit :

- C'est fini. Nous avons divorcé.
- Eh bien, c'était plutôt rapide.
- Pas assez, à mon sens.
- Vous devriez épouser ma Zoë. C'est une sacrée cuisinière.
- Je ne me remarierai pas. Je suis nul en mariage.
- Bah, avec de l'entraînement, on s'améliore.

Cette nuit-là, Alex resta dormir au cottage. Alors qu'il tenait Zoë endormie dans ses bras, il parvint enfin à mettre un nom sur cette sensation douceuse qui s'était installée dans sa poitrine et lui empoisonnait la vie depuis qu'il avait fait sa connaissance. Le bonheur.

Cela le mettait délicieusement mal à l'aise. Avec certaines substances addictives, il suffisait, disait-on, d'y goûter une fois pour être accro à vie. Sa relation avec Zoë était de ce type-là : dans l'instant, il avait été foudroyé. Et pour lui, il n'y avait nul espoir de guérison.

Trois jours après la rupture entre Sam et Lucy, Alex passa à Rainshadow Road récupérer des outils. Une fourgonnette de livraison le suivit sur la route et se gara devant la maison. Deux types en sortirent pour décharger une énorme caisse plate.

- Il me faut une signature, dit l'un d'eux à Alex, lorsqu'ils eurent transporté la caisse jusque sur la terrasse. Ce truc est bardé d'assurances.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Un vitrail.

Envoyé par Lucy, supputa Alex. Sam lui avait dit que cette dernière fabriquait une fenêtre à poser sur l'avant de la maison. Celle que Tom Findlay avait installée tant d'années auparavant avait été cassée et remplacée par une grande baie banale. Apparemment, Lucy avait eu l'inspiration du nouveau modèle dans un rêve, durant son séjour à Rainshadow Road.

- Donnez-moi ça, je vais signer, dit-il. Mon frère doit être en train d'inspecter le vignoble.

Les livreurs ouvrirent la caisse pour vérifier qu'aucune casse n'était survenue durant le transport.

- Il semble parfaitement intact, mais si vous remarquez une rayure ou une fêlure après notre départ, il faudra appeler le numéro inscrit au bas du reçu.

— Merci.

— Et bonne chance, fit le gars en rigolant. Parce que ça va pas être du gâteau à poser, ce truc !

— Non, j'en ai bien l'impression, acquiesça Alex en apposant sa signature sur le document qu'on lui tendait.

À son côté, le fantôme fixait l'intérieur de la caisse d'un air émerveillé.

— Alex... regarde-moi ça !

Les livreurs partis, Alex jeta un coup d'œil au vitrail. Celui-ci représentait un arbre en hiver, dont les branches nues griffaient un ciel lilas, sous le disque blanc de la lune. Le verre translucide rendait presque une impression de 3D. Alex ne connaissait pas grand-chose à l'art, mais il sautait aux yeux que l'artiste qui avait exécuté cette œuvre - ou plutôt ce chef-d'œuvre - était bourré de talent.

Il reporta son attention sur le fantôme, silencieux et figé. En dépit de la température estivale, l'atmosphère du vestibule était devenue glaciale, contaminée par un chagrin si âpre qu'Alex sentit ses paupières le picoter.

— Ça te rappelle quelque chose ? demanda-t-il. Il ressemble au vitrail que tu avais posé pour le père d'Emma ?

Le fantôme était trop bouleversé pour répondre. Il se borna à hocher la tête. La souffrance qui irradiait de son être impalpable faisait presque vibrer l'air. Les souvenirs qui l'assaillaient en cet instant devaient être insupportables.

Alex recula, mais il n'y avait pas moyen d'échapper à ces sensations odieuses.

— Arrête ! gronda-t-il.

Avec un regard implorant, le spectre leva l'index vers l'étage. Alex comprit aussitôt.

— D'accord. Je vais le poser aujourd'hui. Mais pas de mélodrame, OK ?

Sam fit son apparition. Il manifesta moins d'intérêt pour le vitrail en soi que pour la présence éventuelle d'un mot de Lucy qui l'aurait accompagné. Il n'y en avait pas.

Alex sortit son téléphone pour appeler Gavin et Isaac. Il allait leur demander de délaissier temporairement le garage de Zoé pour venir lui donner un coup de main.

— Je vais poser le vitrail, aujourd'hui si possible, annonça-t-il.

— Euh... je ne sais pas, maugréa Sam.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas si je veux le faire installer.

Une vague de désespoir irradiait du fantôme. D'un ton excédé, Alex rétorqua :

— Oh, arrête tes conneries ! Ce vitrail a été créé exprès pour la maison. L'ancien était exactement comme ça.

— Mais... comment le sais-tu ? s'étonna Sam.

— Eh bien, ça se voit, c'est tout. Bon, je me charge de tout, coupa Alex en commençant à composer un numéro sur son téléphone.

Gavin et Isaac arrivèrent après le déjeuner. Le chantier avançait rapidement, grâce à la précision d'exécution de Lucy qui avait scrupuleusement respecté

les mesures. La fenêtre s'inséra donc pile-poil dans l'encadrement, à petits coups de marteau délicats, après que le vitrail eut été au préalable protégé des vibrations par des tampons de carton pliés en accordéon.

Ils firent ensuite les joints au silicone transparent.

Il n'y avait plus qu'à attendre vingt-quatre heures avant de poser les boiserie de finition.

Le fantôme avait assisté à l'opération avec une extrême attention, en se gardant bien de faire le mariolo ou de proférer des commentaires sarcastiques. Il restait silencieux, d'humeur visiblement morose, sans fournir aucun détail concernant la fenêtre ou les souvenirs qui s'y rattachaient.

— Ai-je droit à une explication ? lui demanda Alex un peu plus tard ce soir-là. Tu pourrais au moins me donner quelques indications sur ce qui s'est passé avec cette fichue fenêtre. Pourquoi tenais-tu tant à ce que je l'installe ? Et pourquoi es-tu de si mauvaise humeur ?

— Je ne suis pas prêt à en parler, répondit le fantôme avec hostilité.

Le lendemain matin, Alex s'arrêta à Rainshadow Road pour inspecter les joints de silicone.

Il avait pris sa BMW, pour le simple plaisir de la conduire avant de devoir la revendre au concessionnaire. Il l'avait achetée à l'époque où lui et Darcy souhaitaient acquérir un véhicule haut de gamme pour aller passer le week-end à Seattle. Cela correspondait à leur style de vie, ou du moins au style de vie auquel ils aspiraient.

Aujourd'hui il n'arrivait plus à se souvenir pourquoi ces détails avaient revêtu une telle importance.

Dans l'allée, il dépassa Sam qui était parti faire un tour à pied dans les vignes. Alex ralentit la voiture et baissa la vitre électrique.

— Tu veux que je te ramène ?

Secouant la tête, Sam lui fit signe de poursuivre sa route. Il avait la mine préoccupée, lointaine, comme s'il écoutait une musique que lui seul pouvait entendre. Sauf qu'il n'avait pas d'écouteurs dans les oreilles.

— Il avait l'air bizarre, commenta Alex à l'adresse du fantôme.

— Tout a l'air bizarre, rétorqua celui-ci, le regard rivé à la fenêtre.

Il avait raison. Leur environnement tout entier semblait baigner dans une étrange luminosité. Les couleurs du vignoble et du jardin paraissaient plus douces, plus claires et pimpantes. Chaque pétale, chaque feuille apportait son éclat au décor. Même le ciel avait l'air changé. Au ras de l'eau, dans False Bay, l'horizon avait une teinte argentée qui, peu à peu, se muait en un bleu si profond que le regarder faisait presque mal aux yeux.

Alex descendit de voiture et inspira la brise imprégnée de senteurs florales et iodées. Le fantôme fixait le vitrail, au premier étage de la maison. Lui aussi semblait avoir changé. Les couleurs étaient différentes.

Ce devait être une illusion d'optique qui dépendait de l'angle de vision, raisonna Alex.

Il entra, gravit l'escalier jusqu'au palier.

Mais non, décidément, ce n'était plus la même fenêtre.

L'arbre aux branches dénudées avait maintenant un feuillage luxuriant constitué de pastilles de verre d'un vert intense et lumineux qui étincelait au soleil. La lune avait disparu. Le ciel était bleu comme en plein jour, émaillé de reflets roses, orange et mauves.

— Le vitrail a été changé ! s'exclama-t-il, éberlué. Qu'est-il arrivé à l'autre ?

— Non, c'est le même, dit le fantôme.

— Impossible. Les couleurs sont différentes. La lune est partie. Il y a des feuilles sur les branches de l'arbre !

— Il est exactement comme celui que j'ai posé il y a si longtemps. Dans les moindres détails. Sauf qu'un jour...

Le fantôme s'interrompt au moment où Sam pénétrait dans la maison. Il vint rejoindre Alex. La mine soucieuse, il se mit à étudier le vitrail à son côté.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué ? lui demanda Alex.

— Rien du tout.

— Mais comment... ?

— Je n'en sais rien.

Abasourdi, Alex regarda Sam, puis le fantôme qui semblait plongé dans ses propres pensées. Tous deux avaient l'air d'en savoir bien plus que lui sur le sujet.

— Qu'est-ce que ça signifie, ce trafic ?

Sans un mot, Sam s'en alla, dévala les marches quatre à quatre. Il sortit, gagna sa voiture à longues enjambées. Le moteur vrombit bientôt.

— Pourquoi est-ce qu'il détale comme ça ? s'énerva Alex.

— Il file voir Lucy, répondit le fantôme avec certitude.

— Pour savoir ce qui s'est passé avec le vitrail ?

Le fantôme lui jeta un regard ironique.

— Sam s'en moque. Ce qui importe, c'est de savoir pourquoi cela s'est produit. Comme Alex lui jetait un regard d'incompréhension, il poursuivit :

— La fenêtre a changé à cause de Sam et de Lucy. A cause de ce qu'ils ressentent l'un pour l'autre.

Cela n'avait aucun sens.

— Tu prétends que c'est une sorte de fenêtre magique ?

— Dieu m'en préserve, puisque cela ne cadre pas avec tes théories existentielles ! C'est sans doute le produit de ton imagination, une fois de plus. Sauf que cette fois Sam voit la même chose que toi, répliqua le fantôme, plus sardonique que jamais.

Il alla s'asseoir dos contre le mur, un bras passé autour de sa jambe repliée. Il avait l'air nauséux, épuisé. Pourtant un esprit ne pouvait pas ressentir de fatigue physique...

— Dès que j'ai vu le vitrail hier dans sa caisse, je me suis rappelé ce que j'ai fait à Emma.

Alex prit appui sur la rambarde du balcon pour observer le vitrail. Le feuillage vert captait les rayons du soleil. Leur relief donnait l'illusion du mouvement,

comme s'il s'agitait doucement sous la caresse de la brise.

— J'avais deux ans de plus qu'Emma, reprit le fantôme, dont l'émotion irradiait plus que jamais dans l'atmosphère. Je l'évitais autant que possible. Ce n'était pas une fille pour moi. Quand on a grandi sur l'île, on sait qui on peut fréquenter, quelles sont les filles qu'on peut draguer et les autres. Emma était trop bien pour moi. Trop chic. Elle venait d'une famille riche. Elle était gentille, comme Zoë, même si elle pouvait se révéler parfois très têtue. Mais jamais elle n'aurait blessé quelqu'un volontairement.

Quand M. Stewart m'a engagé pour poser ce vitrail, sa femme a demandé à ses trois filles de se tenir à l'écart. On ne fraye pas avec la valetaille. Et bien sûr, Emma n'en a fait qu'à sa tête. Elle venait me voir travailler, me posait des questions. Elle s'intéressait à tout. Je suis tombé amoureux d'elle, comme un fou, tout de suite... On aurait dit que je l'aimais déjà avant de la connaître.

Nous nous sommes retrouvés en secret pendant tout l'été et au début de l'automne. Nous passions presque tout notre temps à Dream Lake. Parfois on partait en bateau passer la journée dans les îles. On ne parlait pas beaucoup d'avenir. Il y avait la guerre en Europe et tout le monde savait que, tôt ou tard, le pays y serait entraîné. Emma connaissait mon désir de m'engager. A l'époque il fallait juste quelques mois pour transformer un simple civil en pilote.

Le fantôme marqua une courte pause, puis enchaîna :

— En novembre 1941 - avant Pearl Harbor -, Emma m'a annoncé qu'elle était enceinte. La nouvelle m'a assommé, mais je lui ai promis de l'épouser. J'ai sollicité un entretien auprès de son père, afin d'obtenir son consentement. Il n'a pas été franchement emballé, mais il préférait que le mariage ait lieu le plus tôt possible pour étouffer le scandale. Il s'est montré assez compréhensif. C'est la mère qui m'aurait volontiers arraché les yeux. Elle estimait qu'Emma commettait une mésalliance en m'épousant, et elle n'avait pas tort. Mais il y avait un bébé en route. Alors personne n'avait le choix. Nous avons fixé la date du mariage à la veille de Noël.

— Tu n'avais pas hâte du tout ?

— Bon sang, non. J'étais terrifié ! Une femme, un enfant... ça ne correspondait pas du tout à l'avenir que j'imaginais. Mais je savais aussi ce que c'était que de grandir sans père. Je n'allais certainement pas infliger ça au bébé.

Après l'attaque de Pearl Harbor, tous les types de ma connaissance se sont rendus au bureau de recrutement pour s'enrôler. Emma et moi, nous avons décidé que j'attendrais d'être marié pour m'engager. Et puis, quelques jours avant Noël, sa mère m'a téléphoné pour me demander de passer chez eux. Au son de sa voix, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de grave. A mon arrivée, j'ai croisé le médecin qui s'en allait. Nous avons échangé quelques mots sur le pas de la porte, puis je suis monté voir Emma. Elle était couchée.

— Elle avait perdu le bébé ?

Le fantôme hocha la tête :

— Les saignements avaient commencé dans la matinée. Ils avaient empiré au

fil des heures, jusqu'à ce qu'elle fasse une fausse couche. Elle m'a paru si petite, perdue au fond de son lit ! A ma vue, elle s'est mise à pleurer. Je l'ai longtemps tenue dans mes bras. Elle a fini par se calmer. Elle a ôté sa bague de fiançailles et me l'a rendue, en me disant qu'elle savait bien que je n'avais aucune envie de me marier, et que maintenant qu'elle n'était plus enceinte, il n'y avait plus aucune obligation. Je lui ai dit qu'elle n'était pas forcée de prendre une décision si vite, mais... l'espace d'un instant, j'ai éprouvé un tel soulagement ! Elle l'a bien vu. Elle m'a demandé alors si je pensais qu'un jour, à l'avenir, je me sentirais prêt au mariage ; si elle devait m'attendre ou non. Je lui ai répondu : « Non, ne m'attends pas. Même si je reviens vivant de la guerre, il ne faut pas compter sur moi. ». J'ai ajouté que l'amour ne durait pas, qu'un jour elle éprouverait les mêmes sentiments pour un autre garçon. J'étais sincère et elle n'a pas cherché à discuter. J'avais conscience de lui faire mal, mais je pensais lui épargner d'autres souffrances futures. Je croyais agir dans son intérêt.

— En somme, tu étais cruel par gentillesse, remarqua Alex.

Le fantôme parut à peine l'entendre. Après un long silence pensif, il reprit :

— Ce fut la dernière fois que je la vis. Je suis sorti de la chambre et en me dirigeant vers l'escalier, je suis passé devant cette fenêtre. Le vitrail avait changé. Les feuilles avaient disparu, le ciel s'était assombri et une lune hivernale éclairait le paysage. Un foutu miracle. Mais je ne me suis pas attardé sur sa signification.

Alex ne saisissait pas bien ce qu'une telle confession pouvait avoir d'horrible et de honteux. À ses yeux, Tom s'était comporté avec droiture, il avait offert le mariage à Emma quand les circonstances l'exigeaient, et après la fausse couche, il avait été tout à fait en droit de rompre leurs fiançailles. Emma n'était pas non plus dans la misère. Et puisque de toute façon il devait s'engager...

— Je ne pige pas pourquoi tu t'en veux autant. Tu as fait les bons choix, remarqua-t-il. Tu t'es montré honnête envers elle.

Le fantôme lui jeta un regard où s'emmêlaient colère et incrédulité.

— Ce n'était pas de l'honnêteté ! C'était de la lâcheté. J'aurais dû l'épouser, veiller à ce qu'elle ait l'assurance que, quoi qu'il advienne, je l'aimais plus que tout au monde.

— Hum... Je ne voudrais pas paraître brutal, mais... tu serais sans doute mort à la guerre, de toute façon. Et vous n'auriez pas passé plus de temps ensemble.

— Mais... tu ne comprends rien, décidément ! s'exclama le fantôme. Je l'aimais ! Et je l'ai trahie. Je nous ai trahis tous les deux. J'étais trop lâche pour me jeter à corps perdu dans l'aventure. Certains hommes rêvent toute leur vie de vivre un tel amour, et moi j'ai tout gâché. Mes chances de rédemption ont volé en éclats en même temps que moi le jour où mon avion s'est crashé.

— Mais finalement tu as peut-être eu de la chance. As-tu envisagé l'affaire sous cet angle ? Si tu avais survécu et que tu étais retourné à elle, vous auriez peut-être fini malheureux en ménage. Vous en seriez peut-être venus à vous

haïr mutuellement. Qui sait, c'était peut-être un gros coup de bol, au bout du compte ?

— Un... gros coup de bol ?

Le fantôme lui retourna un regard furieux, écœuré. Il se releva d'un bond, se mit à arpenter le palier, s'arrêtant de temps à autre pour jeter à Alex un regard où se lisait la stupeur, ainsi qu'une sorte de fascination horrifiée, comme s'il se trouvait en présence d'un spécimen de monstre original.

Enfin il s'immobilisa devant le vitrail et jeta d'un ton vibrant d'animosité :

— Tu as peut-être raison. C'est bien mieux de mourir jeune et d'éviter ainsi toutes ces histoires de cœur compliquées qui empoisonnent la vie des gens. La vie n'a aucun sens. Autant en finir le plus vite possible.

— Exactement, grinça Alex, ulcéré par le sarcasme. Après tout, il avait l'intention d'assumer ses choix et de payer la note, à l'instar du fantôme. Et c'était bien son droit.

Les yeux rivés au vitrail débordant de couleurs, le fantôme déclara d'un ton mauvais :

— Alors qui sait, tu auras peut-être le même bol que moi ?

« Tu auras peut-être le même bol que moi ? »

Même si Alex n'avait pas voulu l'admettre, ces paroles l'avaient beaucoup plus atteint que le fantôme ne le soupçonnait.

Il savait bien qu'il avait déconné en lui disant grosso modo qu'il avait eu de la chance de mourir jeune. On ne disait pas des choses pareilles, même si on les pensait.

Le problème, c'est qu'Alex ne savait plus vraiment à quoi il croyait désormais. L'introspection n'avait jamais été son fort. Il avait grandi avec l'idée que si l'on n'attendait rien de la vie, on n'était pas déçu de ne rien obtenir. Si l'on ne permettait pas aux autres de vous aimer, on ne risquait pas d'avoir le cœur brisé. Et si l'on cherchait toujours le pire chez autrui, on finissait toujours par le trouver.

Toutes ces croyances l'avaient préservé.

Mais une phrase lui revenait sans cesse en tête. Celle qu'Emma avait tapée sur la vieille machine à écrire, des années auparavant, qui parlait de prières prisonnières, tels des colins de Virginie sous la neige. Ces petits oiseaux qui nichaient sur le sol s'endormaient en cercle l'hiver, blottis sous le tapis blanc qui les isolait du froid. Mais parfois la neige gelait et les gardait captifs sous cette dure carapace qu'ils ne parvenaient pas à craqueler. Ils suffoquaient alors ou mouraient de faim ou de froid, sans que personne les voie ou les entende.

Quelquefois il avait eu l'impression que Zoë réussissait à percer sa carapace. Elle lui avait offert les rares moments de bonheur qu'il ait connus dans sa vie. Mais il n'avait jamais pu s'approprier totalement ce sentiment, pétri de la certitude inébranlable que celui-ci ne durerait pas de toute façon.

Ce qui signifiait que Zoë représentait pour lui un danger, un point faible qu'il ne pouvait se permettre de tolérer.

Il n'était pas comme ses frères, plus à l'aise, moins tétanisés par la perspective de donner et de recevoir de l'affection. Dans son souvenir, sa sœur Vickie leur ressemblait aussi. Mais aucun des trois n'avait habité au domicile parental à la pire époque, celle où leurs parents avaient sombré dans l'alcoolisme sans aucune retenue. Aucun n'était resté seul, isolé, négligé des jours, des semaines durant, dans la maison silencieuse. Aucun ne s'était vu offrir des tasses d'alcool pour qu'il leur fiche la paix le week-end.

En dépit de ses propres problèmes, Alex ne parvenait pas à en vouloir à Sam de son nouveau bonheur. Son frère s'était réconcilié avec Lucy. Un jour, bientôt, il l'épouserait. Ils avaient décidé qu'elle accepterait bien cette bourse et irait à New York, mais que leur relation se prolongerait et qu'ils continueraient à s'aimer par-delà la distance, jusqu'à son retour dans un an à

Friday Harbor.

— Ce sera pratique si tu emménages à Rainshadow Road, dit Sam à Alex. Je me rendrai à New York au moins une fois par mois pour voir Lucy, et pendant ce temps tu garderas la maison.

— Je serais prêt à bien plus pour ne pas t'avoir dans les pattes !

Sam lui claqua joyeusement dans la paume et Alex ne put retenir un sourire.

— Sapristoche, tu es un peu trop content. Tu ne peux pas le montrer un peu moins ? Juste pour que je puisse supporter d'être dans la même pièce que toi.

— Je vais essayer !

Sam se servit un verre de vin et leva les yeux vers Alex.

— Tu en veux ?

— Non merci. Je ne bois plus.

— Ah ! C'est bien.

Sam se tournait déjà pour poser son verre dans l'évier, mais Alex l'arrêta :

— Non, non. Ça ne me dérange pas.

Sam lui lança un regard indécis, puis se rassit et but une gorgée.

— Cela fait longtemps ? Pourquoi as-tu pris cette décision ?

— J'approchais du point de non-retour.

— Je m'en réjouis, tu sais. Tu as l'air bien mieux, plus en forme. On dirait que ça te fait du bien de sortir avec Zoë, ajouta Sam après une courte pause.

Alex se rembrunit :

— Qui t'a dit ça ?

— On est à Friday Harbor, répliqua Sam avec un sourire. Ici tout le monde se serre les coudes et connaît les petits travers inviolables du voisin. Ce serait plus facile de te donner la liste de ceux qui ne me l'ont pas dit. Des centaines de personnes vous ont aperçus ensemble. Tu as rénové sa maison, ta voiture reste garée devant chez elle toute la nuit. Tu n'espérais pas que la chose demeure secrète, quand même ?

— Non, mais je ne pensais pas que les gens s'intéressaient autant à ma putain de vie privée.

— Bien sûr qu'ils s'y intéressent. Quel intérêt d'en parler, si ce ne sont pas des choses intimes ? Alors comme ça, toi et Zoë...

— Je ne veux pas en discuter, coupa Alex. Ne me demande surtout pas où cette relation va mener.

— Oh ! je m'en fiche. Tout ce que je veux savoir, c'est comment ça se passe au plumard.

— Une féerie orgasmique. L'extase à répétition.

— Mazette ! murmura Sam, impressionné.

— Oui, et c'est d'autant plus surprenant que nous partageons la maison avec une vieille dame et un chat qui miaule derrière la porte de la chambre.

Sam se mit à rire.

— Ma foi, tu auras l'occasion d'être seul avec Zoë la semaine prochaine. Je vais passer quelques jours à New York pour aider Lucy à aménager son appartement. Alors si tu as le temps d'amener tes affaires d'ici là...

— Ça va me prendre une demi-journée tout au plus, assura Alex.

Un bip retentit dans la poche arrière de son pantalon. Son téléphone le prévenait qu'un texto venait d'arriver. Le message émanait de son agent immobilier qui lui avait récemment soumis une offre d'achat concernant le lotissement de Dream Lake.

Sur le moment, Alex avait répondu qu'il n'était pas intéressé, qu'il préférerait valoriser lui-même la parcelle. L'agent avait insisté. La proposition méritait qu'il s'y attarde, avait-il affirmé. L'acheteur potentiel, un certain Jason Black, était concepteur de jeux vidéo pour Inari Entreprise. Il était à la recherche d'un lieu de retraite pour une communauté d'apprentissage. Le projet immobilier, énorme, impliquerait plusieurs bâtiments et infrastructures. Le promoteur qui en serait chargé gagnerait beaucoup d'argent.

— Et le plus intéressant, avait ajouté l'agent immobilier, c'est que Black tient à ce que toute la construction soit certifiée « Label Vert », avec les dernières innovations en matière de protection environnementale et d'économies d'énergie. Quand j'ai dit à son agent immobilier que vous aviez l'accréditation et une belle expérience dans le domaine... Bref, maintenant ils souhaiteraient vous parler en personne. Vous auriez la possibilité de vendre la parcelle en faisant stipuler par contrat que le chantier vous reviendra.

— Je n'ai pas envie d'un partenariat, je préfère travailler seul. Je ne suis pas vendeur. Et puis, un concepteur de jeux vidéo... un geek... il est peut-être complètement barjo.

— Je viens de le rencontrer. Il n'est pas seulement riche, Alex. C'est un putain de nabab !

En se remémorant cette conversation, Alex songea soudain que son frère connaissait peut-être cette société.

— Eh ! Ça te dit quelque chose, Inari Entreprise ?

— Inari ? Ils viennent de sortir « Rebelles Stellaires ».

— Quoi ?

Sam soupira :

— Sur quelle planète vis-tu ? « Rebelles Stellaires » est le quatrième épisode des Chroniques des Dragons-Sorciers.

— Ah oui ! on se demande comment j'ai pu rater ça.

Sans s'émouvoir du sarcasme, Sam poursuivit avec enthousiasme :

— « Rebelles Stellaires » est le jeu le plus joué au monde. Il s'en est vendu cinq millions d'exemplaires durant la première semaine qui a suivi le lancement. C'est un jeu de rôle à scénario non linéaire, complètement immersif, avec un gameplay émergent. Le niveau de réalisme est incroyable, avec self-shadowing et moteur de gestion de foule...

— En français, s'il te plaît.

— Bon, disons que c'est la plus cool façon de perdre son temps que l'homme ait jamais inventée. Si je ne joue pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est juste qu'il faut que je m'arrête de temps en temps pour manger ou tirer un coup.

— Alors tu sais qui est Jason Black ?

— Un des meilleurs créateurs de jeux vidéo de tous les temps. Un type un peu mystérieux. En général, un gars comme ça participe à tous les événements importants de l'industrie du jeu, mais lui garde profil bas.

Il a deux bras droits qui se chargent des discours et interventions médiatiques. Pourquoi me poses-tu la question ?

Alex haussa les épaules et répondit vaguement :

— J'ai entendu dire qu'il était prêt à faire des investissements immobiliers sur l'île.

— Jason Black aurait les moyens d'acheter San Juan Island tout entière. Si tu as la moindre occasion de faire un deal avec lui ou avec Inari, surtout ne réfléchis pas et fonce.

— C'est un jeu, comme « Angry Birds » ? demanda Zoë quelques jours plus tard, quand Alex lui parla de « Rebelles Stellaires ».

— C'est plutôt une quête dans un monde différent, une aventure dans laquelle on peut explorer différentes villes, se battre contre des ennemis et chercher des dragons. Il y a tout un tas de scénarios possibles. Apparemment on peut faire une pause dans la quête principale pour lire des livres dans une bibliothèque virtuelle, ou préparer des petits plats virtuels.

— Et en quoi consiste la quête principale ?

— Aucune idée !

Zoë sourit. Elle était en train de transvaser du chocolat blanc fondu d'une petite casserole dans une jatte. Alex et elle se trouvaient seuls dans la maison de Rainshadow Road. Sam était parti voir Lucy à New York, et Justine s'était proposée pour veiller sur Emma au cottage.

— Je ne le fais pas pour Alex, je le fais pour toi, avait-elle précisé à Zoë. Tu as bien le droit de temps en temps de passer une soirée sans t'inquiéter pour Emma.

— Pourquoi les gens veulent-ils passer autant de temps dans un monde virtuel ? murmura Zoë en posant la casserole vide dans l'évier. On se donne autant de mal pour préparer un repas, mais au bout du compte on ne mange rien !

— Les amateurs de jeux vidéo ne s'intéressent pas aux nourritures terrestres. Ils préfèrent ce qu'on peut grignoter d'une main, des chips, des gâteaux secs... L'expression de Zoë le fit rire. Puis, intrigué, il la regarda mélanger à l'aide d'une maryse le chocolat fondu à de la crème fouettée. Son geste était ample et vertical. Elle plongeait la spatule en silicone dans le mélange, remontait racler la paroi de la jatte et recommençait, tout en faisant régulièrement tourner le récipient d'un quart de tour à l'aide de la main gauche.

— Pourquoi tournes-tu ta spatule comme ça ?

— Pour ne pas casser la crème fouettée. Il faut l'incorporer tout doucement à la maryse, afin que l'appareil garde sa légèreté. Tu veux essayer ?

— Non, je vais tout gâcher !

Malgré ses protestations, elle lui fourra la maryse entre les doigts. Puis, guidant sa main, elle lui montra le mouvement à effectuer.

— Tu plonges doucement, puis tu remontes en glissant sur le côté, en marquant une légère rotation du poignet, et tu recommences... Oui, comme ça, c'est bien.

— Ça commence à m'exciter, avoua-t-il.

Elle rit.

— Il ne te faut pas grand-chose !

Il lui rendit la maryse, tourna la tête pour nicher son visage contre ses boucles blondes, tandis qu'elle achevait d'amalgamer l'appareil.

— Qu'est-ce que nous sommes en train de préparer ?

— Un fraisier à la mousse de chocolat blanc. Tiens, goûte...

Elle lui tendit son index qu'elle venait de plonger dans la crème. Il goba le bout de son doigt, ferma brièvement les yeux.

— Mmmm... C'est trop bon. Encore.

— Bon, mais c'est la dernière fois. Sinon il ne va plus m'en rester.

De nouveau elle plongea son doigt dans la crème et il le suçait avec délice. Puis, inclinant la tête, il l'embrassa pour partager le goût avec elle. Zoë se laissa aller contre lui. Leur baiser s'éternisa, s'approfondit, tandis que les mains d'Alex s'égarèrent sur les épaules et les bras de Zoë.

Soudain il attrapa le bas de son tee-shirt et commença à le soulever. Zoë eut un petit cri de protestation :

— Alex, non... Pas dans la cuisine.

— Mais il n'y a personne, objecta-t-il en lui mordillant le cou.

— On peut nous voir par la fenêtre...

— Il n'y a personne à des kilomètres à la ronde !

D'un mouvement vif, il lui enleva le tee-shirt. Sa bouche captura la sienne avec avidité. Lorsqu'il rabattit les épaulettes de son soutien-gorge, elle se raidit légèrement, mais le laissa faire. Il glissa une main dans son dos et, habile, fit sauter l'attache du soutien-gorge, une agrafe après l'autre...

Le tissu élastique se rétracta et le soutien-gorge glissa à terre.

Alex cueillit au creux de ses paumes ses seins libérés, les pétrit doucement, avant d'en agacer les pointes de ses pouces. Zoë se renversa contre le plan de travail, haletante.

— S'il te plaît... viens, montons, supplia-t-elle, désireuse de se réfugier dans l'intimité d'une chambre et la douceur d'un lit.

— Non, ici.

Il ôta sa propre chemise, la jeta sur le sol, révélant son torse musclé. Un éclat diabolique flamba dans ses yeux bleus comme il tendait le bras pour plonger deux doigts dans la jatte de mousse au chocolat.

Les yeux de Zoë s'écarquillèrent lorsqu'elle comprit ce qu'il avait l'intention de faire.

— N'y pense même pas ! Tu es tordu, ma parole ! pouffa-t-elle en tentant de

se dégager.

De sa main libre, il agrippa la ceinture de son short pour la maintenir en place, puis étala le chocolat sur son mamelon. L'instant d'après, sa bouche se referma sur la pointe rose pour la sucer longuement.

Zoé ferma les yeux, tremblante, savourant les sensations qui explosaient en elle. Au bout d'un moment, il releva la tête et l'embrassa. Il avait glissé les mains sous son short et elle sentait ses paumes brûlantes sur sa peau. Le chaos régnait dans ses pensées. « Laisse-le faire, lui intimait son corps, gourmand de plaisir. Laisse-le t'enlever ton short et ta culotte, laisse-le embrasser ton ventre et te saisir aux hanches. Laisse-le s'agenouiller à tes pieds et goûter le cœur de ton plaisir... »

Ses jambes menaçaient de se dérober. Elle tâtonna pour prendre appui sur le plan de travail derrière elle. Elle avait la chair de poule.

De nouveau, Alex tendit la main vers la jatte de chocolat, puis la glissa entre ses cuisses. Il ouvrit sa fente de sa langue, la fit courir de haut en bas selon un rythme insistant qui ne permettait plus à Zoë de penser et déclenchait des sensations si intenses que son cœur menaçait d'exploser dans sa poitrine.

Elle s'entendait pousser de petits cris éperdus, arquait le bassin dans un mouvement de rotation incoercible. Sous la caresse de sa bouche qui aspirait, suçotait, léchait, sa chair intime gonflait, s'enflammait. La sensation décupla jusqu'à l'explosion finale qui lui arracha un cri. Le monde parut se dissoudre dans un éblouissement, jusqu'à ce qu'elle retombe contre le plan de travail, le souffle court, gémissante.

Alex se redressa et ouvrit le zip de son jean. Il entoura Zoë de son bras pour la hisser sur le plan de travail, positionna son érection à l'orée de son sexe. Zoë l'entoura de ses bras, sa tête retomba sur son épaule robuste. Ils n'étaient pas obligés d'utiliser un préservatif, elle avait commencé à prendre la pilule.

Le premier coup de boutoir lui arracha un cri sourd et la souleva presque du plateau. Son fourreau intime se referma sur son membre. Il plongea de nouveau en elle et des frissons de plaisir se propagèrent dans tout son être. Elle avait l'impression de flotter en état d'apesanteur, empalée sur lui. À mesure que la cadence de ses reins s'accélérait, sa respiration se fit bruyante, sifflante. Enfin, ses bras noués autour d'elle, il atteignit l'extase à son tour dans une série de spasmes intenses qu'elle perçut au plus profond de son intimité.

Ils demeurèrent ainsi unis, frissonnants l'un contre l'autre, à échanger de petits baisers repus et tendres, qui bientôt se transformèrent en baisers plus affamés, le genre de baisers qu'on partage avec quelqu'un lorsqu'on sait que la personne ne sera pas toujours là, et qu'il faut profiter d'elle au maximum.

Ils montèrent dans la chambre d'Alex, se glissèrent dans les draps frais, sous la fenêtre au store à demi baissé dont les battants ouverts laissaient passer la brise salée en provenance de la mer.

Alex l'embrassait, la caressait dans les rayons de lune qui jetaient dans la pièce une ambiance mauve et froide. Zoë percevait le magnétisme de l'astre pâle qui aspirait l'eau de False Bay, alors même qu'Alex lui faisait l'amour

comme si elle lui appartenait, comme s'il voulait imprimer dans sa mémoire de manière indélébile le souvenir de son corps plongé dans le sien.

Il l'emplissait, la ravissait de ses allées et venues amples et puissantes. D'une main, il lui souleva les fesses pour mieux l'envahir. Le plaisir culminait et elle gémit, au bord de l'orgasme... mais il se retira alors, lentement, ne lui permettant pas de jouir. Ses hanches amorcèrent un mouvement de rotation pour la taquiner, jusqu'à ce qu'elle se torde et l'implore en sanglotant presque. Mais cela ne lui suffisait pas. Il l'amena de nouveau au bord de la jouissance, se retira une fois encore, recommença, jusqu'au moment où, en nage, tous deux se mirent à trembler de passion. Il murmura son nom, lécha sur ses joues les larmes qui coulaient dans l'égarement du moment.

Zoë comprit alors ce que cherchait Alex, même si lui-même n'en avait pas forcément conscience. Elle comprit que dès l'instant où elle lui offrirait cette chose, elle le perdrait. Mais depuis le début elle savait que leur histoire ne déboucherait sur rien. Et nier la vérité ne changerait rien à la réalité inéluctable.

Alors elle tourna la tête pour approcher sa bouche de son oreille et chuchota :
— Je t'aime.

Elle le sentit tressaillir, comme si elle venait de le frapper. Ses coups de reins s'accéléchèrent de manière anarchique, comme s'il perdait tout contrôle.

— Je t'aime, répéta-t-elle.

Il écrasa sa bouche sous la sienne, la propulsa au firmament avec lui, dans une explosion sauvage, un déchaînement voluptueux. Zoë libéra sa bouche et répéta les mots qu'elle venait de prononcer, comme s'il s'agissait d'une incantation magique, un charme capable de briser le sortilège maléfique qui lui gangrenait le cœur.

Le lendemain matin, ils se comportèrent comme deux personnes qui tentent désespérément de faire comme si rien n'avait changé, alors que plus rien n'était pareil.

Zoë trouva la situation insupportable. Elle se forçait à adopter une attitude désinvolte, tandis qu'Alex se murait dans un silence distant. Il la raccompagna au cottage et, durant le trajet, ils n'abordèrent que des sujets impersonnels.

Zoë se sentait misérable, ulcérée ; en colère aussi. Elle lui en voulait. Elle savait qu'il l'aimait de toutes les fibres de son être, mais qu'il ne voudrait jamais l'admettre ; qu'il désirait son amour, mais ne lui permettrait jamais de s'exprimer.

La voiture de Jeannie était garée dans l'allée. Justine était donc retournée à l'auberge.

Sur le seuil de la maison, Zoë tourna vers Alex un visage enjoué :

— C'était cool, cette soirée. Merci.

Il se pencha pour déposer un baiser abrupt sur sa joue de ses lèvres sèches. Son regard fuyait le sien.

— Oui, c'était cool, acquiesça-t-il en écho.

— Je te vois ce soir ?

— Non, je vais être occupé les prochains jours, avec cette histoire immobilière. Je t'appellerai.

— Non... ce n'est pas la peine, s'entendit-elle articuler.

Alex la dévisagea, l'air interrogatif.

Zoë ne voulait plus faire semblant. La perspective de l'attendre en se torturant l'esprit à se demander pourquoi leur relation se vidait à toute allure de sa substance, tel un sablier, était trop déprimante.

Elle choisit la franchise.

— A propos de ce que j'ai dit hier soir... Je suis désolée si ça t'a fait peur, mais je ne le retire pas.

— Je ne...

— Laisse-moi terminer, s'il te plaît, dit-elle avec un sourire tremblé. Si c'est à ce stade que tu as l'habitude de rompre, vas-y. La seule chose, c'est que... si tu as envie qu'on continue à se voir, on ne peut pas faire semblant de croire qu'il ne s'est rien passé. Il faut que tu acceptes mon amour. Sinon... autant arrêter de nous voir.

Il y eut un long silence. Le visage d'Alex demeurait indéchiffrable. Enfin il répondit :

— On devrait faire une pause.

Le cœur de Zoë s'effondra dans sa poitrine.

— D'accord, chuchota-t-elle.

Voilà. C'était fini. Il était là, juste devant elle, mais un gouffre abyssal venait de s'ouvrir entre eux.

— Juste pendant quelques jours, ajouta-t-il.

— Oui. Très bien.

Elle aurait voulu le supplier : « Je t'en prie, ne me laisse pas. Permets-moi de t'aimer. J'ai besoin de toi ! » Sans savoir comment, elle parvint à bloquer les mots pour qu'ils ne franchissent pas sa gorge.

— Mais surtout appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

Jamais elle ne lui infligerait cela. Jamais elle ne se l'infligerait à elle-même.

— Bien sûr.

Elle pivota, fouilla à l'intérieur de son sac à la recherche de sa clé, se rappela que la maison était ouverte.

— Salut, dit-elle sans se retourner.

Ses paupières la brûlaient. Elle entra, referma la porte.

Le fantôme resta silencieux jusqu'à leur retour à Rainshadow Road. Alex avait la nausée, il se sentait épuisé. Il n'avait pas dormi de la nuit car il avait regardé Zoë qui faisait semblant de dormir. Il avait envie de remonter comme un fou dans son pick-up pour foncer la retrouver, mais en même temps il savait qu'il ne pourrait supporter qu'elle répète ces mots tant redoutés...

Tout s'était détraqué. Il avait toujours su que cela finirait mal pour lui - c'était même sa seule certitude -, mais cette fois il ne pouvait se défendre en usant de sarcasmes, d'humour, ou en faisant semblant d'ignorer la chose.

C'était trop douloureux.

Il gagna la cuisine et son regard tomba sur le plan de travail sur lequel Zoë s'était adossée pendant qu'il la déshabillait. Il se rappela le plaisir intense partagé la veille, le bonheur et la tendresse éprouvés pendant l'acte physique. Cela s'appelait « faire l'amour » et pas autrement. Il n'avait jamais éprouvé quelque chose de similaire. Et il espérait bien que cela ne se reproduirait pas.

Son regard s'arrêta sur la bouteille de vin à demi pleine. Le bouchon était à peine enfoncé dans le goulot. Le vin de Sam. En dépit de l'heure encore matinale, Alex mourait d'envie de boire un verre. Il n'en avait jamais eu autant besoin. Quand quelque chose n'allait pas, ses entrailles réclamaient le réconfort de l'alcool.

Est-ce que ce serait toujours ainsi ?

Il salivait.

S'approchant de l'évier, il s'aspergea la figure d'eau froide.

— Alors, c'est fini ? lui dit le fantôme.

— Je ne t'écoute pas.

Nullement démonté, le fantôme reprit :

— Zoë a commis l'impardonnable, elle t'a dit qu'elle t'aimait. Pourquoi ? Ça, je n'en sais fichtrement rien. Et maintenant, tu te défiles. Tu sais ce qui est hilarant ? J'ai entendu Darcy te dire des dizaines de fois qu'elle te détestait, et ça avait l'air de te faire bien plaisir. Pourquoi supportes-tu une femme qui te

hait et pas celle qui t'aime ?

Alex s'essuya le visage, repoussa les mèches humides sur son front.

— Ça ne durera pas, de toute façon.

— C'est ce que je pensais, moi aussi.

Comme Alex s'abîmait dans un silence obtus, le fantôme eut un soupir qui traduisait son abattement :

— Je n'ai jamais compris pourquoi j'étais lié à toi. Sans doute que je ne le saurai jamais. Il n'y a rien de cohérent dans cette histoire. Je devrais être avec Emma, pas avec toi. Si je ne suis pas là, que va-t-il lui arriver quand sa vie s'éteindra ?

— Rien du tout. Elle mourra de toute façon, que tu sois là ou non. Elle ira là où elle est censée aller, toi aussi, et avec un peu de bol et un petit coup de pouce du Bon Dieu, j'aurai la paix.

— Tu ne crois pas au Bon Dieu. Tu ne crois en rien. Quand tu m'as demandé si je ne pouvais pas essayer de disparaître, je t'ai dit que j'avais peur de ne plus pouvoir communiquer avec toi au cas où ça marcherait. Maintenant je m'en fous. J'aimerais autant être invisible à tes yeux.

Voyant le regard d'Alex errer du côté de la table où était posée la bouteille de vin, le fantôme eut un sourire plein de mépris.

— Vas-y, bois un coup. Qu'est-ce que ça peut faire ? Si je le pouvais, je te servais un verre moi-même.

En un clin d'œil, il s'évapora.

Le silence retomba dans la cuisine.

Au bout d'un moment, étonné, presque sidéré par l'absence totale de mouvement et de bruit autour de lui, Alex appela :

— Tom ? Aucune réponse.

— Bon débarras.

Alex s'approcha de la table. Sa main se referma sur le goulot de la bouteille. La sensation de poids dans sa main, le clapotis du liquide sombre à l'intérieur éveillèrent soudain en lui une soif inextinguible. Il arracha le bouchon d'un coup de dent, leva le bras pour porter le goulot à sa bouche.

Du coin de l'œil, il surprit un mouvement furtif sur le sol.

D'un geste violent, il balança la bouteille à travers la pièce en direction de l'ombre mouvante. Elle explosa dans une pluie de tessons. Le vin éclaboussa les placards et l'odeur tannique du cabernet monta dans l'air.

Tandis que le liquide rubis ruisselait sur le carrelage pour former de petites mares, Alex se laissa tomber sur une chaise, la tête entre les mains.

— Quel genre de sort ? demanda Justine, qui feuilletait d'un air affairé un vieux livre tout écorné, pendant que Zoé préparait le petit déjeuner. Voyons voir... Quelque chose qui le rende impuissant ? Qui lui donne des verrues ? Des troubles digestifs ? Une mauvaise haleine ? Une calvitie ? Ou bien je sais : lui laisser toute sa vigueur sexuelle, mais le rendre si hideux qu'aucune fille

ne voudra plus jamais coucher avec lui !

Avec un triste sourire, Zoé secoua la tête, sans cesser de remplir les moules à muffins à l'aide d'une cuillère à glace.

Ce matin-là, elle avait avoué à sa cousine qu'Alex et elle avaient rompu quelques jours plus tôt. Justine avait failli tout saccager dans la maison. Et elle paraissait convaincue de pouvoir jeter une sorte de maléfice sur l'objet de son courroux, afin de venger Zoé.

— Qu'est-ce que tu regardes, Justine ?

— Un livre que ma mère m'a donné. Il y a plein de suggestions excellentes là-dedans. Mmm, peut-être une maladie dégoûtante... des grenouilles...

— Justine, je ne veux ensorceler personne.

— Évidemment, tu es bien trop poire. Mais moi, je n'ai pas ce genre de problème.

Zoë posa la cuillère pour s'approcher de l'endroit où sa cousine était assise. Elle jeta un coup d'œil au bouquin. Il était semblable à un vieux grimoire, rempli de signes et symboles cabalistiques et d'illustrations assez inquiétantes. Tout à coup, elle se rendit compte qu'une bizarre substance verdâtre dégoulinait sur la tranche.

— Mon Dieu, Justine, ce livre est immonde ! Va te laver les mains. Il y a une espèce de glu dessus !

— Non, pas sur toutes les pages. C'est seulement le chapitre trois qui suinte un peu.

Avec une grimace de dégoût, Zoë alla chercher quelques feuilles de papier absorbant.

— Range-moi ce truc, dit-elle en désignant le bout de tissu dans lequel le livre était emballé avant que Justine ne s'en empare.

— Attends, laisse-moi juste trouver un petit sortilège rapide...

— Non, tout de suite, intima Zoë, inexorable.

De mauvaise grâce, Justine obtempéra et remit le grimoire dans son linge pendant que Zoë nettoyait la table. Elle le garda ensuite serré sur son giron.

— Je ne sais pas si tu es sérieuse ou si tu plaisantes, mais je t'assure qu'il n'y a pas lieu de jeter des sorts à qui que ce soit. Si un homme ne veut pas de moi, je ne vais sûrement pas m'imposer à lui. Il a le droit de faire ce choix, argua encore Zoë.

— Je suis tout à fait d'accord. Il en a le droit, et moi j'ai le droit de le lui faire payer par mille souffrances.

— Ne jette pas de sort sur Alex. Tu n'as pas ensorcelé Duane, n'est-ce pas ?

— Si tu le croises et que ses favoris ont disparu, tu sauras pourquoi.

— Eh bien ! je veux que tu laisses Alex tranquille.

Les épaules de Justine s'affaissèrent.

— Zoë, tu es la seule famille qu'il me reste. Mon père est mort, ma mère fait partie de cette catégorie de femmes qui ne devraient jamais avoir d'enfants. Mais j'ai quand même la chance de t'avoir dans ma vie. Tu es la seule personne que je connaisse qui soit vraiment bonne et généreuse. Tu en sais

assez sur moi pour me faire du tort, mais j'ai une entière confiance en toi. Aucune sœur ne pourrait t'aimer plus que moi.

— Moi aussi, je t'adore, dit Zoë en venant s'asseoir près d'elle pour lui sourire, les yeux embués de larmes.

— J'aimerais qu'il existe un sort capable de dénicher l'homme que tu mérites. Mais la magie ne marche pas comme ça. J'ai su d'emblée qu'Alex était dangereux pour toi, et la pire chose au monde est de voir quelqu'un qu'on aime se précipiter vers un danger, sans qu'on puisse faire quoi que ce soit. Voilà pourquoi j'estime qu'une malédiction - une toute petite - serait justifiée dans ton cas.

Zoë s'appuya contre elle et le silence retomba. Finalement Zoë murmura :

— Alex est assez maudit comme ça sans que tu en rajoutes une couche. Tu ne pourrais rien lui infliger de pire que ce qu'il a déjà subi.

Elle se leva, retourna à son empreinte à muffin et demanda dans un soupir :

— Tu veux un sac de plastique pour mettre ton bouquin ?

— Non. Il a besoin de respirer ! répliqua Justine, farouchement agrippée à son grimoire.

Le portable de Zoë se mit à sonner au moment où elle enfournait les muffins. Son cœur manqua un battement, comme à chaque fois qu'on lui avait téléphoné ces jours derniers. Elle savait bien que ce n'était pas Alex, mais elle ne pouvait s'empêcher de le souhaiter.

— Tu ne veux pas répondre, Justine ? Mon portable est dans mon sac, accroché au dossier de la chaise.

— Tout de suite.

— Essuie-toi d'abord les mains !

Justine lui tira la langue, puis vaporisa un peu de produit dégraissant sur ses paumes avant de les passer sous l'eau et de les essuyer rapidement. Elle alla repêcher le portable au fond du sac de Zoë.

— Ça vient de chez toi, annonça-t-elle en portant l'appareil à son oreille. Oui, bonjour, c'est Justine, Zoë est occupée. Puis-je prendre un message ?

Un moment de silence. Puis :

— Elle va arriver.

Quelques secondes encore, et :

— Je sais, mais elle va vouloir venir quand même. D'accord, Jeannie.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Zoë en glissant une deuxième empreinte à muffin dans le four.

— Rien de très grave. Jeannie te prévient que la tension artérielle d'Emma a légèrement augmenté et qu'elle est un peu désorientée. Elle fait plus de lapsus que d'ordinaire. Jeannie va lui donner son traitement et dit qu'il n'est pas utile que tu te précipites là-bas, mais je me doute que...

— Merci, Justine.

Zoë avait déjà ôté son tablier qu'elle jeta sur le comptoir.

— Enlève ces gâteaux du four dans exactement un quart d'heure, OK ?

— Entendu. Appelle-moi dès que tu auras l'occasion, pour me tenir au

courant. Et me prévenir si finalement il faut que tu files aux Urgences.

Zoë mit un quart d'heure pile à rejoindre le cottage. Elle n'avait pas vu Emma ce matin-là - à l'arrivée de Jeannie, sa grand-mère dormait encore. Cela faisait plusieurs nuits d'affilée qu'Emma dormait mal. En soirée, elle devenait irritable, s'enfonçait dans la confusion mentale. Son sommeil était de mauvaise qualité.

Jeannie avait donné à Zoé plusieurs conseils utiles, comme d'encourager Emma à faire la sieste l'après-midi, ou écouter de la musique relaxante au moment du coucher.

— Les patients atteints de démence manifestent souvent ce genre de troubles en fin de journée, avait-elle expliqué. Du coup, les activités les plus simples deviennent compliquées.

Zoé savait déjà tout ça. Il n'empêche qu'elle était désolée de voir sa grand-mère se comporter tout à coup comme elle ne l'avait jamais fait. L'autre jour, elle avait accusé Jeannie de lui avoir volé ses pantoufles brodées qu'elle ne retrouvait pas. Zoë avait cru mourir de honte. Fort heureusement, Jeannie en avait vu d'autres. Elle n'avait pas pris la mouche.

— Elle dira et fera encore bien des choses qui ne lui ressemblent pas du tout, vous verrez, avait-elle prédit. Cela fait partie de la maladie.

En entrant dans le cottage, Zoë aperçut sa grand-mère installée sur le canapé, les traits marqués par la fatigue. Assise à côté d'elle, Jeannie essayait de la coiffer, mais Emma ne cessait de la repousser avec agacement.

Zoë s'approcha en souriant.

— Upsie, tu te sens bien ?

— Tu es en retard. Mon déjeuner n'était pas bon. Jeannie m'a fait un hamburger et la viande était presque crue. Parce que ce n'est pas bon si c'est trop cuit. Je n'ai pas aimé. Le déjeuner n'était pas bon et c'est toi qui cuisines. Le bœuf était cru et je n'ai pas pu le manger.

Zoë s'efforça de ne pas trahir la panique qui montait en elle. Même si Emma commençait à avoir des difficultés d'élocution, c'était la première fois qu'elle lui sortait un tel charabia.

Jeannie se leva et tendit la brosse à la jeune femme.

— Elle est stressée, murmura-t-elle. Ça ira mieux quand le bêtabloquant fera effet.

— Le déjeuner n'était pas bon, tempêta Emma.

— Il n'est pas encore l'heure de déjeuner, dit Zoë en s'asseyant près d'elle. Tout à l'heure, je te préparerai ce que tu voudras. Tourne-toi, je vais te brosser les cheveux.

— Je veux Tom. Appelle Alex, répondit Emma avec une soudaine gravité.

— D'accord.

Zoë préféra ne pas lui demander qui était ce Tom. Mieux valait ne pas la contrarier tant que le médicament n'avait pas encore agi. Doucement, elle entreprit de démêler les cheveux de sa grand-mère. Celle-ci retomba dans le silence et parut apprécier le contact bienfaisant des mains qui la peignaient.

Cette tâche les aida à se détendre toutes les deux.

Combien de fois Emma avait-elle démêlé les cheveux de Zoë, quand celle-ci n'était encore qu'une petite fille ? Elle finissait toujours en lui disant qu'elle était aussi jolie à l'intérieur qu'à l'extérieur, et ces paroles bénéfiques avaient pris racine en Zoë. Tout le monde aurait dû avoir quelqu'un qui l'aimait de manière inconditionnelle. Pour Zoë, cette personne était Emma, sans le moindre doute.

Lorsqu'elle eut fini, elle laissa la brosse de côté et fit face à sa grand-mère en souriant.

— Voilà. Tu es très belle, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, lui dit-elle.

Les bras d'Emma l'encerclèrent. Un long moment, elles s'étreignirent dans un sentiment de joie apaisée, sans songer ni au passé ni à l'avenir, en se focalisant seulement sur l'instant présent.

Emma se reposa durant la majeure partie de l'après-midi, tandis que Jeannie gardait un œil sur sa tension artérielle. Celle-ci avait baissé lorsque l'auxiliaire de vie s'en alla finalement.

— Faites-lui boire une gorgée d'eau le plus souvent possible, conseilla-t-elle à Zoë. Elle n'a jamais soif et les cas de déshydratation sont fréquents chez les personnes âgées.

— Merci, Jeannie. Vous ne savez pas à quel point je vous suis reconnaissante de ce que vous faites pour nous. Je ne sais pas comment nous nous en sortirions sans vous.

— Tant mieux, tant mieux si je peux aider. À propos, vous devriez lui donner un léger somnifère ce soir. Elle s'est reposée toute la journée et elle en avait besoin, mais avec la tombée de la nuit, elle va commencer à s'énerver et elle aura du mal à trouver le sommeil sans un petit coup de pouce.

— D'accord, j'ai compris. Encore merci.

Zoë s'était rendu compte qu'Emma était plus calme en soirée quand elle n'avait pas regardé la télévision. Elle alluma donc la chaîne hi-fi et les notes de We'll Meet Again s'élevèrent bientôt dans le salon.

Emma écoutait, comme hypnotisée.

— Alex arrive quand ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Le cœur de Zoë se serra douloureusement. C'est surtout le soir qu'Alex lui manquait, ainsi que leurs conversations à bâtons rompus quand il l'aidait à débarrasser la table, la chaleur de ses bras, ses mains qui lui frictionnaient le dos... Une nuit, il s'était aperçu que le pointeur de son niveau à laser rendait Byron complètement fou. Le chat avait fait mille cabrioles hilarantes en pourchassant le point rouge sur le sol et les murs. Puis Alex éteignait l'appareil pour lui faire croire que le point était prisonnier sous sa patte.

A les regarder faire toutes ces bêtises, Emma avait ri si fort qu'elle avait failli tomber du canapé.

Un autre soir, apprenant qu'Emma avait du mal à mémoriser où se trouvaient les objets usuels dans les placards de la cuisine, Alex avait entrepris de coller des Post-it sur les portes : un pour les assiettes, un autre pour les verres, un

autre pour les couverts, etc.

Aujourd'hui, les Post-it étaient toujours là. Chaque fois qu'elle les voyait, Zoë éprouvait un pincement au cœur.

— Je ne sais pas quand il viendra, répondit-elle à Emma.

« Ni s'il reviendra jamais », soupira-t-elle in petto.

— Tom est avec lui. Je veux Tom. Tu ne peux pas appeler Alex ?

— Qui est Tom ?

— Oh ! une canaille. Un briseur de cœur, répondit Emma avec un sourire entendu.

Un vieux soupirant, sans doute, songea Zoë, attendrie.

— Tu étais amoureuse de lui, c'est ça ?

— Oui ! Oui ! Appelle Alex ! Demande-lui d'amener Tom !

— Tout à l'heure, quand j'aurai pris mon bain.

Zoë espérait qu'Emma aurait oublié cette nouvelle marotte quand le sédatif commencerait à faire effet. Il n'en restait pas moins qu'elle était intriguée : quel lien sa grand-mère pouvait-elle voir entre ce vieil amoureux et Alex ?

— Alex te fait penser à Tom, c'est ça ?

— Oh oui ! Il est grand et brun, comme lui. Et Tom était menuisier aussi. Il faisait de si belles choses !

Ce Tom avait-il vraiment existé ? Ou n'était-il qu'un mirage issu d'un cerveau défaillant ?

— J'en ai assez, murmura Emma, qui tortillait un des boutons de sa veste de pyjama. Je veux le voir, Lorraine. Cela fait si longtemps que j'attends.

La sœur d'Emma s'appelait Lorraine. Zoë sentit sa gorge se contracter. Elle se pencha pour embrasser sa grand-mère.

— Je vais prendre mon bain, murmura-t-elle. Reste ici te reposer en écoutant la musique.

Emma hocha la tête, les yeux fixés sur la fenêtre et le ciel qui s'assombrissait avec l'arrivée du crépuscule.

Zoë fit couler son bain et se plongea dans l'eau chaude avec un soupir de bien-être. Elle aurait adoré paresser ainsi un moment. Néanmoins elle ne s'autorisa que dix minutes de détente. Elle n'aimait pas laisser Emma livrée à elle-même. Après avoir ouvert la bonde, elle se sécha, enfila sa chemise de nuit et son peignoir.

— Voilà, je me sens mieux, annonça-t-elle en réintégrant le salon.

Pas de réponse. Le canapé était vide.

— Upsie ?

Personne dans la cuisine. Zoë gagna rapidement la chambre. Emma n'y était pas.

Le cœur battant, elle s'efforça de réfléchir. Pour le moment, Emma ne s'était encore jamais égarée, ce qui était un signe de démence avancée. Mais elle n'avait pas été bien du tout aujourd'hui. Et elle avait tellement insisté pour voir ce Tom...

Zoë s'élança vers la porte, constata que celle-ci était entrouverte. Elle se

précipita dehors.

— Upsie, où es-tu ? cria-t-elle.

Alex venait de faire le tour de la parcelle de Dream Lake à pied, en compagnie d'un agent immobilier et d'un expert juridique qui travaillaient tous deux pour Inari Enterprise.

Ils s'étaient retrouvés pour dîner en ville, avant de se rendre sur la propriété. Ils avaient tout d'abord suivi les traces d'un bulldozer qui menaient aux rives du lac, officiellement pour découvrir le paysage, en réalité pour jauger Alex et « sentir » à quel genre d'homme ils avaient affaire.

Jusqu'à présent, la rencontre se déroulait plutôt bien, de l'avis d'Alex.

La nuit tombait lorsqu'il remonta dans sa voiture. Au moment où il tournait la clé dans le contact, son téléphone se mit à vibrer. Il jeta un coup d'œil à l'écran. La vue du numéro qui s'affichait lui mit le cœur à l'envers.

Il était en manque de Zoë, en manque de sa voix. Sans réfléchir, il saisit le téléphone.

— Salut, dit-il, je voulais...

— Alex, je suis désolée... je... s'il te plaît, j'ai besoin de ton aide ! coupa-t-elle d'une voix hachée, implorante.

— Que se passe-t-il ?

— Emma a disparu. Je viens de prendre un bain et... elle n'est restée seule qu'un petit quart d'heure, mais elle est sortie et... je suis dehors, là. J'ai fait tout le tour de la maison. Je l'appelle et elle ne répond pas ! Il va faire nuit et...

— Zoë, calme-toi. Je suis tout près, j'arrive. Zoë, tu as compris ?

Il entendait le bruit étouffé de ses sanglots. Comme il était heureux qu'elle se soit tout de suite tournée vers lui !

— O... oui, bredouilla-t-elle.

— N'aie pas peur, nous allons la retrouver.

— Je préfère ne pas appeler la police, j'ai peur qu'elle se cache. Je lui ai donné la moitié d'un somnifère. Ce soir, elle n'arrêtait pas de parler de toi... et d'un type qu'elle appelle Tom. Elle voulait à toute force que tu l'amènes au cottage. Je crois qu'elle est partie te chercher...

Ses pleurs redoublèrent.

— Écoute, je suis chez toi d'ici une minute.

— Je suis désolée de te déranger, mais...

— Je t'avais dit de ne pas hésiter en cas de besoin. J'étais sincère.

Il l'avait même été bien plus qu'il ne l'avait cru. Même en de telles circonstances, entendre la voix de Zoë au téléphone lui procurait un soulagement indicible. C'était comme s'il pouvait respirer de nouveau après une longue période d'apnée.

Et il comprit que, cette fois, il serait incapable de s'éloigner d'elle. Quelque chose avait changé en lui, ou... non, ce n'était pas ça. Rien n'avait changé, justement. Ses sentiments pour elle demeuraient immuables. Quoi qu'il

adviene, elle faisait partie de lui. Pour toujours.

Cette révélation le stupéfiait, mais... il n'avait pas le temps pour le moment de s'y attarder.

Pendant le trajet, il scruta les bois qui cernaient la route, sans voir aucune trace d'Emma. En si peu de temps, elle n'avait pas pu aller bien loin, réfléchit-il, surtout si elle avait pris un médicament qui la ralentissait un peu. La seule chose qui l'inquiétait était la proximité du lac.

Il reprit le téléphone :

— Zoë, tu es près des berges ?

— Je me dirige vers le lac, répondit-elle d'une voix plus calme, bien qu'il l'entendît encore renifler.

— Bon, j'arrive devant la maison. Je vais aller fouiller les bois de l'autre côté de la route. Comment est-elle habillée ?

— Elle est en pyjama, un tissu clair.

— Nous allons la retrouver bientôt, ma chérie, je te le promets.

— Merci...

Il l'entendit pousser un soupir tremblé, puis elle remarqua :

— C'est la première fois que tu m'appelles comme ça.

Elle coupa la communication avant qu'il puisse répondre.

Alex éteignit le moteur et sauta hors du véhicule. Il faillit pousser un cri en se retrouvant face à face avec le fantôme.

— Oh ! bon Dieu !

— Non, ce n'est que moi, fit Tom, sarcastique.

— Il est temps que tu rappiques, toi !

— Je ne suis pas là pour toi. Je veux participer aux recherches. Tu devrais l'appeler, tu ne crois pas ?

Tout en s'élançant d'un pas vif, Alex se mit à crier :

— Emma ? Emmaaaaa ? Où êtes-vous ?

Il se tut en entendant une voix féminine au loin, mais reconnut tout de suite celle de Zoë. Poursuivant sa progression dans la forêt, il recommença à appeler Emma.

Tom s'éloigna d'Alex autant qu'il lui était possible pour déambuler entre les arbres.

— Elle n'a pas pu aller plus loin, raisonna-t-il. Je ne pense pas qu'elle ait traversé la rue. Revenons vers la maison.

La lumière du jour baissait rapidement. La nuit les enveloppait peu à peu de ses bras violacés, opaques, qu'elle étendait sur le lac.

— Emma ! C'est moi, Alex. Je suis avec Tom. Sortez ! que nous puissions vous voir.

Deux faisceaux lumineux en provenance des phares d'une voiture apparurent au détour de la route. Le véhicule roulait vite, bien trop vite pour une voie aussi étroite. Alex recula sur la berme pour le laisser passer.

— Alex ! fit le fantôme d'une voix blanche.

Au même moment, Alex aperçut une fragile silhouette féminine qui, debout

au milieu de la chaussée, agitait faiblement la main.

Emma avait l'air de ne pas trop savoir où elle était. Ses yeux écarquillés et sa peau pâle brillaient dans les phares de la voiture qui s'apprêtait à négocier le virage. Quand le conducteur verrait la vieille dame, il serait trop tard pour freiner...

Zoé revenait du lac et s'approchait du côté opposé de la route. Elle aussi distingua soudain Emma sur la route, sur la trajectoire de la voiture dont le moteur vrombissait...

Son visage prit une expression horrifiée.

Une décharge d'adrénaline galvanisa Alex. Il s'élança en direction d'Emma, se jeta sur elle en la bousculant.

La seconde suivante, un impact violent le projeta au sol. Tout s'obscurcit, le monde se mit à tourner dans une obscurité vertigineuse, tandis que sa chair se muait soudain en brasier.

Mais la douleur ne tarda pas à se dissiper, et il prit conscience qu'il n'était pas vraiment blessé. Le choc lui avait juste coupé le souffle.

Il mit quelques secondes à se ressaisir. Étourdi, il s'assit, jeta un regard autour de lui et vit avec soulagement qu'il avait réussi à protéger Emma. Zoë s'était précipitée juste à temps de l'autre côté de la route pour amortir sa chute. Toutes deux avaient roulé à terre, mais Zoë aidait déjà sa grand-mère à se relever.

Tout allait bien. Personne n'était blessé.

« Eh bien, il s'en est fallu de peu ! » faillit-il s'exclamer.

A cet instant, Zoë tourna la tête vers lui et poussa un cri d'angoisse qui s'acheva en sanglot. Elle se rua dans sa direction, les joues ruisselantes de larmes.

— Ça va, lui dit Alex, stupéfait qu'elle réagisse ainsi.

Une vague de tendresse l'envahit. Il se mit debout, s'avança vers elle.

— La voiture m'a heurté, mais je n'ai que quelques contusions, rien de grave. Je vais bien. Je t'aime.

Il n'en croyait pas ses propres oreilles de s'entendre prononcer ces mots-là, pour la première fois de sa vie. Et c'était si facile !

— Je t'aime !

— Alex ! sanglotait-elle. Oh non ! mon Dieu, je Vous en prie...

Elle venait de le traverser.

Elle n'était pas passée à côté de lui. Elle était passée à travers lui.

Sidéré, il se tourna pour la voir s'agenouiller sur le sol. Quelqu'un gisait là, sur le bitume.

Les épaules secouées de spasmes déchirants, Zoë hoquetait, bredouillait des mots sans suite.

— C'est... moi ? chuchota Alex, abasourdi.

Il recula, voulut lever les mains devant lui. Il n'en avait pas. Il baissa les yeux sur ses jambes. Ne vit rien. Il était devenu invisible.

Son regard vola vers la femme agenouillée et le corps inerte couché sur la

route.

— C'est moi.

Sa joie initiale se fracassa pour se transformer en désespoir écrasant.

Il aurait voulu pleurer, hurler. Il ressentait toute l'intensité atroce de sa douleur, mais ses yeux demeuraient secs.

— On ne s'habitue jamais à la souffrance sans larmes, dit une voix placide non loin de lui. Qui se douterait que cela manque autant, les larmes ?

— Tom...

Alex pivota et le saisit par les avant-bras. A sa grande stupeur, il sentit sous ses doigts la texture ferme de la chair.

— Que... qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? balbutia-t-il.

— Rien. Tu peux juste regarder, lui dit Tom d'un ton compatissant.

— Zoë... Je l'aime. Il faut que j'aille la retrouver.

— C'est impossible.

— Bordel, mais je n'ai même pas eu le temps de lui dire au revoir ! J'ai des choses à lui dire. Ma vie ne peut pas être déjà finie. Je n'ai pas eu assez de temps avec elle !

— Et qu'est-ce que j'essayais de te faire comprendre à ton avis, triple buse ?

— Si Dieu existe, je voudrais Lui dire que...

— Ah, tais-toi ! s'écria soudain le fantôme en se dégageant brusquement. Je crois que j'entends quelque chose...

Alex tendit l'oreille, mais il entendait seulement les pleurs de Zoë. Tom fixait le ciel étoilé. Il esquissa quelques pas.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Alex.

— Quelqu'un essaie de me dire quelque chose. J'entends une voix. Deux voix, en fait.

— Que disent-elles ?

— Si tu voulais bien fermer ton claque-merde une minute, je pourrais peut-être...

Tom s'interrompit, reporta son attention sur le ciel et murmura :

— D'accord, j'ai compris. Oui. OK... OK...

Au bout d'un moment, il tourna la tête vers Alex :

— Ils acceptent que je te file un coup de main.

— Qui ça, ils ?

— Je ne sais pas au juste. Mais d'après eux, nous avons quinze secondes. Après il sera trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Tais-toi. Ils sont en train de me dire comment procéder et je ne veux pas oublier une étape.

— Procéder... pour quoi ? Pour me sauver ?

— Arrête de me distraire. Ferme-la, va du côté du corps.

Le corps. Son corps. Alex voulait tellement rester en vie, revenir habiter cette carcasse de carbone désarticulée quelques moments encore, juste assez longtemps pour dire à Zoë combien elle comptait pour lui.

Penché sur le corps, il vit son propre visage figé. Les mains de Zoë caressaient sa mâchoire flasque, ses doigts tremblaient sur ses lèvres entrouvertes. Elle sanglotait toujours. On aurait cru entendre un tissu qui se déchire. Il n'aurait jamais cru que quelqu'un aurait autant de peine pour lui.

Les précieuses secondes s'écoulaient...

— Tom... Il ne se passe rien ! cria-t-il, désespéré, sans quitter Zoë des yeux.

— Je fais mon job, toi tu fais le tien, rétorqua le fantôme qui s'était approché.

— Ce qui veut dire ?

— Concentre-toi sur Zoë. Dis-lui ce que tu lui dirais si tu bénéficiais d'un sursis. Fais comme si elle t'entendait.

Alex alla s'agenouiller près d'elle. Il aurait voulu lui prendre la tête, lui caresser les cheveux et sécher ses larmes, mais il ne pouvait pas interagir physiquement avec elle. Il pouvait seulement lui crier son amour.

— Je te demande pardon, dit-il précipitamment. Je ne veux pas te quitter. Je t'aime, Zoë. Tu es le seul miracle auquel j'ai cru. Tu as racheté toute la première partie de ma vie. Je voudrais tellement que tu puisses m'entendre ! Je voudrais tellement que tu puisses comprendre ces mots...

La tête lui tournait. Il avait l'impression que son être se fragmentait peu à peu, que les liens spirituels se dissolvaient. Ce qui lui restait de conscience se délitait entre les frontières floues de la vie terrestre et de l'au-delà. Encore quelques ultimes secondes...

Il n'avait plus le temps de rien dire. Seules ses pensées s'échappaient encore, se culbutaient les unes les autres tels des dominos. Qu'importe ce que je vais devenir... Je t'aimerai. Aucune force au ciel ou en enfer ne pourra m'en empêcher, et maudit soit celui qui essaiera. Je t'aime pour l'éternité...

Tout s'assombrit. Les étoiles s'éteignirent. Le ciel s'effondra comme si le monde se repliait sur lui-même.

— Jusqu'au bout il blasphémera ! marmonnait quelqu'un. Mais pourquoi est-ce que ça m'étonne encore ?

Alex reconnut la voix de Tom. Il avait l'impression d'avoir été coulé dans du plomb fondu. Impossible de bouger les membres. Et tout à coup il réalisa ce que cela voulait dire : il avait retrouvé sa forme physique ! Il avait un corps !

— Ça n'a pas été facile de te recoller là-dedans, l'informa Tom. Un peu comme de remettre du dentifrice dans le tube.

Les sensations l'assaillaient par vagues. Il prit conscience qu'il gisait sur l'asphalte, le cou tordu dans un angle douloureux parce que Zoë retenait sa tête contre sa poitrine. Il avait l'impression que ses poumons allaient exploser.

— Respire, lui dit Tom.

Dans un sursaut, Alex inspira une goulée d'air froid. Zoë poussa un cri aigu :

— Alex !

Ses mains tremblantes le parcouraient. Elle bredouilla :

— Mais... tu étais... Ta poitrine ne bougeait plus... ton cœur... Ce n'est pas possible !

Submergée par l'émotion, elle plaqua sa main contre sa bouche en le fixant,

incrédule, émerveillée.

Alex se mit tant bien que mal en position assise. Il la saisit par le poignet, l'attira à lui pour lui planter un baiser sur la bouche. Ses lèvres avaient le goût salé des larmes.

— Je t'aime, dit-il d'une voix enrouée.

Secouée de sanglots, elle le dévisageait de ses yeux noyés de larmes. Tom intervint d'une voix pressante :

— Occupez-vous d'Emma. Il faut la ramener à l'intérieur.

Emma était agenouillée non loin et les regardait, sans vraiment les voir. La brise soulevait des mèches de cheveux clairs autour de son visage.

Alex se mit debout et entraîna Zoë dans son mouvement.

— Tu... tu ne devrais peut-être pas te déplacer, objecta-t-elle.

— Je vais bien.

— Alex, tu étais gravement blessé... Je t'ai vu.

— Je comprends que tu aies été impressionnée, mais tout va bien, je te le jure, lui dit-il gentiment.

La conductrice de la voiture, une femme d'une quarantaine d'années, parlait d'assurance, d'appels téléphoniques aux Secours.

— Occupe-toi d'elle, je me charge d'Emma, dit Alex à Zoë.

Sans attendre la réponse, il s'en alla prendre Emma dans ses bras et la souleva pour l'emporter vers le cottage. Il fut stupéfait par sa légèreté.

— Merci de m'avoir sauvée, lui dit-elle.

— De rien.

— J'ai bien vu que la voiture vous a renversé.

— Un petit choc sans gravité.

— Le pare-chocs est enfoncé et le phare brisé.

— Bah, les voitures d'aujourd'hui ne valent plus rien !

Elle eut un petit gloussement amusé.

Alex la porta directement dans sa chambre. Après l'avoir déposée sur le lit, il lui ôta ses pantoufles et remonta la couette sur sa poitrine.

— J'étais partie chercher Tom, expliqua Emma. Elle tendit la main pour lui tapoter la joue. Alex se pencha et l'embrassa sur le front.

— Il est là. Je le sais, murmura-t-il.

Zoë entra dans la chambre et se mit à tourner autour du lit, en s'inquiétant de savoir si sa grand-mère avait froid, soif, ou mal quelque part. Comme Alex quittait la pièce, il entendit Emma répliquer d'un ton agacé :

— Tu m'étourdis, Zoë. Mais oui, toi aussi je t'aime. Maintenant laisse-moi dormir. Fiche-moi la paix.

Quand Zoë quitta enfin la chambre après avoir éteint la lumière, Tom vint s'asseoir sur le lit à côté d'Emma.

— Je voulais te voir, chuchota-t-elle. Je n'arrivais pas à te trouver.

— Je ne te laisserai plus jamais.

Pouvait-elle l'entendre ? Il n'en savait rien, mais il la sentit se détendre et s'enfoncer doucement dans le sommeil.

- Je ne me rappelle rien, chuchota-t-elle encore d'un ton plaintif.
- Ce n'est pas grave, dit-il en lui souriant dans le noir. Ce soir j'ai retrouvé tous tes souvenirs. Je veille bien sur eux, ne t'inquiète pas. Ils attendent en moi, comme des battements de cœur. Et quand le moment sera venu, je te les rendrai.
- Bientôt, souffla-t-elle en se tournant vers lui avec un soupir de soulagement.
- Oui, mon amour... très bientôt.

Zoë fit signe à Alex de la suivre. Elle l'emmena dans sa chambre. Les larmes menaçaient de nouveau de déborder, sa gorge serrée l'empêchait presque de parler.

- Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en la considérant d'un air inquiet.
- J'ai eu si peur ! chuchota-t-elle en s'essuyant les yeux de la manche de son peignoir.
- Je sais. Je suis désolé d'avoir poussé Emma comme ça, mais elle n'a pas l'air blessée...
- Je veux dire... pour toi ! Quand j'ai vu cette voiture te heurter de plein fouet...

- Bah, elle m'a juste bousculé...
- De plein fouet. Et tu étais recroquevillé sur le sol... et j'ai cru que...
- Un sanglot lui déchira la poitrine. Elle passa dans le cabinet de toilette, attrapa un mouchoir en papier et se moucha vigoureusement. Mais son menton ne cessait de trembler. Au prix d'un effort, elle maîtrisa enfin ses sanglots. Jamais elle ne se remettrait de cette vision d'horreur : Alex, inconscient sur la route.

Sa peur ne l'avait toujours pas quittée. D'une main tremblante, elle lui toucha l'épaule pour s'assurer qu'il était bien là, en vie devant elle.

Il lui saisit les mains, les ramena contre sa poitrine pour qu'elle puisse sentir son cœur battre à un rythme ferme et régulier.

- Zoë... J'ai tellement de choses à te dire. Cela pourrait prendre la nuit entière. Une année. Une vie.

- Prends le temps qu'il faudra, dit-elle en reniflant. Je n'ai rien de prévu ce soir.

Il l'enlaça d'un bras protecteur. Il émanait de lui une telle force, une telle énergie vitale. Pendant une longue minute, il garda le silence, comme s'il comprenait que dans un premier temps elle avait juste besoin de le sentir près d'elle. Elle appuya sa tête contre son torse, respira sur son pull l'odeur de la poussière et du goudron.

Alex écarta ses boucles blondes pour lui dégager la figure. Il lui embrassa les joues, la bouche.

- C'est vrai, j'ai pris peur quand tu m'as dit que tu m'aimais. Je sais bien que quand une femme prononce ces mots, cela veut dire... tout. Le mariage. Une maison avec une balancelle sur la terrasse. Des enfants.

— Oui.

Il enfouit ses doigts dans ses cheveux, lui bascula la tête en arrière pour la regarder dans les yeux :

— Moi aussi, je veux tout ça.

Le tremblement de Zoë s'accrut. Mais cette fois ce n'était plus de la peur. Elle savait qu'il disait vrai.

Sa bouche caressait la sienne, s'attardait dans une douce pression qui lui coupait le souffle. Ses jambes flageolaient.

— On fera comme tu voudras, murmura-t-il. On ira très vite... ou très lentement. À ton rythme.

— Je ne veux pas attendre. Je ne veux plus passer une seule nuit sans toi. Je veux que nous habitions ensemble, maintenant, tout de suite. Que nous annoncions nos fiançailles, que nous fixions la date du mariage et...

Elle interrompit son débit précipité, lui lança un regard penaud :

— C'est trop rapide, hein ?

Alex se mit à rire doucement :

— J'arrive encore à suivre, assura-t-il, avant de l'emporter vers le lit.

Alex s'éveilla au matin dans le lit de Zoë, la tête enfouie dans l'oreiller qui fleurait bon la lavande. Son bras balaya le drap, mais ne rencontra que du vide.

— Zoë est dans la cuisine, lui annonça Tom.

Alex ouvrit les yeux et fit un bond dans le lit en se rendant compte que Tom n'était pas seul.

À ses côtés se trouvait une jeune femme mince qu'il tenait par la main. Ses longs cheveux blonds ondulés étaient séparés par une raie bien nette. Elle avait un visage ravissant, légèrement anguleux, et des yeux brillant d'intelligence.

— Euh... bonjour, dit Alex en s'asseyant pour rassembler les plis du drap autour de sa taille.

Elle lui adressa un sourire mutin. Le sourire d'Emma. C'était assez déconcertant.

— Bonjour, Alex.

Son regard passa de l'un à l'autre. Il régnait dans l'air une atmosphère de bonheur radieux. Tom ne donnait plus cette impression de solitude écrasante. Une vitalité nouvelle luisait dans son regard sombre.

— Tout va bien, alors ? demanda Alex avec prudence.

— À merveille, opina Emma. Tout est parfait, à présent.

— Nous sommes venus te dire au revoir, ajouta Tom. On nous attend, tu comprends.

— Vraiment ?

Alex réalisa enfin que le fantôme allait le quitter pour de bon. Tous deux seraient libérés. Mais jamais il n'aurait cru que cette perspective l'emplirait de tristesse.

— Ça va me faire bien plaisir d'être débarrassé de toi, dit-il d'une voix rauque.

Tom sourit :

— Toi aussi, tu vas me manquer.

Alex avait plein de choses à dire. Du style : Je ne vous oublierai jamais, toi, tes chansons insupportables et tes commentaires de petit mariole. Tu m'as sauvé la vie. Tu es devenu l'ami dont j'avais tant besoin sans même le savoir. Et tu m'as fait comprendre que la pire chose n'est pas de mourir, mais de mourir sans avoir jamais aimé.

Mais il semblait que le temps leur était compté. Et, au regard de Tom, il comprit que ce dernier savait déjà tout cela, et bien plus encore.

— Je te reverrai ? demanda-t-il simplement.

— Sûrement, mais pas avant un bon bout de temps, répondit Tom. Toi et Zoë, vous avez encore la vie devant vous. Et vous aurez trois enfants. Deux garçons et une fille. L'un d'eux va devenir...

— Alex, fais comme si tu n'avais rien entendu, d'accord ? coupa Emma, avant de tourner vers Tom un regard sévère : Tu aimes toujours autant semer la pagaille, à ce que je vois. Tu sais bien que tu n'es pas censé lui dire ce genre de choses.

— Et c'est à toi de me garder dans le droit chemin, rétorqua Tom.

— Je me demande si quelqu'un en est capable. Tu es incorrigible.

Tom baissa la tête jusqu'à ce que leurs fronts se touchent.

— Mais tu as toujours su comment me prendre, chuchota-t-il.

Ils restèrent ainsi un moment, en silence. Leur joie d'être ensemble était presque palpable.

— Allons-y, murmura enfin Tom. Nous avons beaucoup de temps à rattraper.

— Presque soixante-sept ans, acquiesça-t-elle.

— Pas un instant à perdre, alors !

Un bras sur les épaules d'Emma, il la guida vers la porte. Parvenus sur le seuil, ils se tournèrent vers Alex. La vision de ce dernier se brouilla soudain. Il dut toussoter pour s'éclaircir la voix et dire :

— Merci. Pour tout.

Tom eut un sourire de connivence.

— Toi et moi, on s'est tous les deux trompés, Alex : l'amour dure, en fait. C'est même la seule chose qui dure.

— Prends bien soin de Zoë, lui dit doucement Emma.

— Je la rendrai heureuse, promit Alex avec solennité.

— Bien sûr. Mais il faut encore que tu t'entraînes au fox-trot, dit Emma avec un clin d'œil complice.

Sur un dernier regard empli d'affection, le couple disparut.

Alex enfila un jean et gagna la cuisine pieds nus. L'odeur du café l'accueillit, mais Zoë n'était pas là.

Remarquant que la porte de la chambre d'Emma était entrebâillée, il comprit qu'elle était partie voir sa grand-mère. Il la trouva assise sur le lit, les épaules voûtées. Ses cheveux masquaient son visage, mais il ne pouvait manquer le scintillement des larmes qui tombaient sur ses genoux.

— Alex... dit-elle d'une voix étranglée, ma grand-mère...

— Je sais, chérie.

Il vint la prendre dans ses bras, la serra contre lui en lui murmurant des paroles de réconfort, en lui disant qu'il l'aimait, qu'il serait toujours là pour elle. Elle nicha son visage contre son torse et se mit à respirer par à-coups, jusqu'à ce que les larmes se tarissent enfin.

Au bout d'un moment, il l'entraîna hors de la chambre, referma la porte.

— Elle est heureuse maintenant, dit-il en gardant son bras autour d'elle. Elle voulait que je te le dise.

— Tu... tu es sûr ?

— Certain. Elle est avec Tom.

Zoë garda le silence un moment, puis elle s'essuya la joue et soupira :

— Je ne sais rien au sujet de ce Tom. Je n'aime pas trop savoir qu'elle est partie rejoindre un homme que je ne connais pas.

— Tom ? Je pourrais te dire deux ou trois petites choses sur lui, répliqua Alex en souriant.

Épilogue

Une semaine après les obsèques d'Emma, Zoë retourna travailler à l'auberge. C'était une belle matinée de septembre, claire et ensoleillée. La ferme bio commençait à vendre d'excellentes variétés de pommes, des courges, des aubergines, des carottes et du fenouil. Les bancs d'orques épaulards s'éloignaient de l'île puisque les saumons avaient terminé leur périple qui les ramenait vers les rivières de l'intérieur pour frayer. Les plongeurs huards et les canards avaient investi les archipels d'îlots pour se gaver de poissons. Et les pygargues à tête blanche s'activaient à construire leurs aires.

Alors qu'elle préparait le petit déjeuner, Zoë se demanda soudain pourquoi l'auberge était si calme.

Justine était entrée, puis ressortie de la cuisine à toute allure, en prenant à peine le temps de lui adresser la parole. Bien qu'Alex ait promis de passer après avoir fait quelques courses, il n'était toujours pas là. Quant aux hôtes payants, ils étaient curieusement silencieux, maintenant qu'elle y pensait. On n'entendait pas le brouhaha habituel des conversations dans la salle à manger, ni le cliquetis des tasses à café.

Avant que Zoë n'ait le temps de s'aventurer dans la salle à manger pour voir ce qui se passait, Justine fit irruption dans la cuisine.

— Le petit déjeuner est prêt ? s'enquit-elle sans préambule.

— D'ici un quart d'heure. Que se passe-t-il ? Pourquoi il y a si peu de bruit aujourd'hui ?

— Bah, je ne sais pas. Il y a quelqu'un qui te demande à la porte.

— Qui ça ?

— J'en sais rien. Enlève ton tablier et viens voir.

— Tu ne veux pas plutôt me l'envoyer en cuisine ? Justine se borna à secouer la tête et entraîna Zoë à sa suite. Elles longèrent le couloir, puis traversèrent la salle à manger déserte.

— Mais... où sont tous les clients ? s'exclama Zoë.

Elle obtint la réponse à sa question à la vue du rassemblement dans le hall d'entrée. Tout le monde souriait. Apparemment on lui avait réservé une sorte de surprise, comprit-elle en rougissant brusquement.

— Eh ! ce n'est pas mon anniversaire.

Des rires éclatèrent. La foule se fendit et la porte d'entrée s'ouvrit. Un peu méfiante, Zoë sortit sur la terrasse couverte.

Ses yeux s'écarquillèrent de surprise comme elle apercevait un quintet de jazz qui, à sa vue, entonna un air guilleret.

Alex apparut, un bouquet de fleurs à la main, souriant.

— Je me suis débrouillé pour que nous puissions danser un peu.

— Oui, je vois ça...

Zoë prit le bouquet, respira le parfum des fleurs fraîches, avant de lever sur lui un regard brillant.

— Y a-t-il une raison spécifique ?

— Je voulais juste m'entraîner au fox-trot.

— Je vois !

Riant, elle posa le bouquet sur la rambarde et se glissa dans ses bras, avant de se laisser entraîner sur les planches. D'autres toupies se joignirent à eux, jeunes et moins jeunes. Dans la rue, des passants s'arrêtaient pour les regarder. Quelques gamins se dandinaient au son de la musique enlevée.

— Pourquoi ce matin en particulier ? demanda-t-elle.

— Parce que je suis d'humeur à faire une déclaration publique.

— Oh non !...

— Oh si !...

Se penchant, il chuchota sur le ton de la confidence :

— J'ai un cadeau pour toi.

— Où est-il ?

— Dans la poche arrière de mon jean. Elle arqua les sourcils :

— J'espère que ce n'est pas une broche ! Tu pourrais te piquer les fesses.

— Non, ce n'est pas ça. Mais avant de te l'offrir, j'ai besoin de savoir quelque chose. Si je pose un genou en terre devant tous ces gens pour te poser une question fermée, c'est-à-dire qui exige une réponse par « oui » ou par « non »... que vas-tu répondre ?

Zoë riva son regard à ses yeux bleus limpides. Une femme aurait pu passer sa vie à contempler ces yeux-là. Elle arrêta de danser et se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Essaie toujours, murmura-t-elle contre sa bouche. Tu verras bien.

Et c'est ce qu'il fit.

FIN